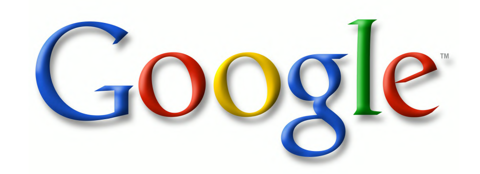
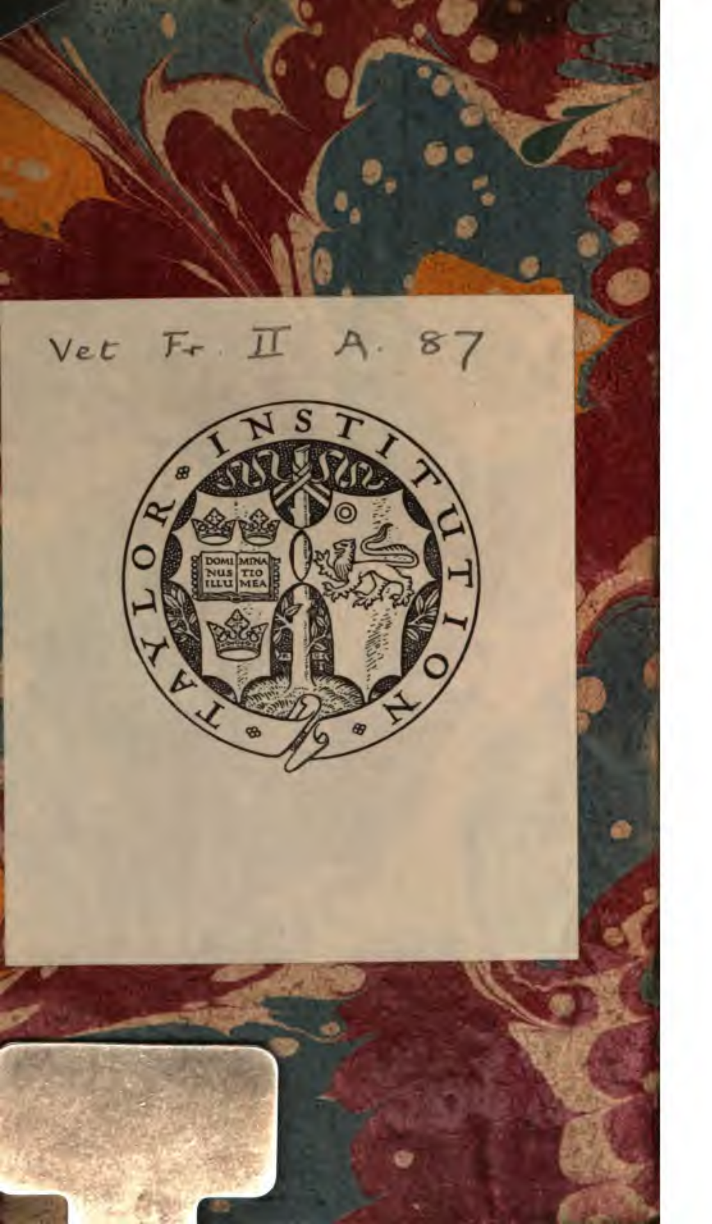
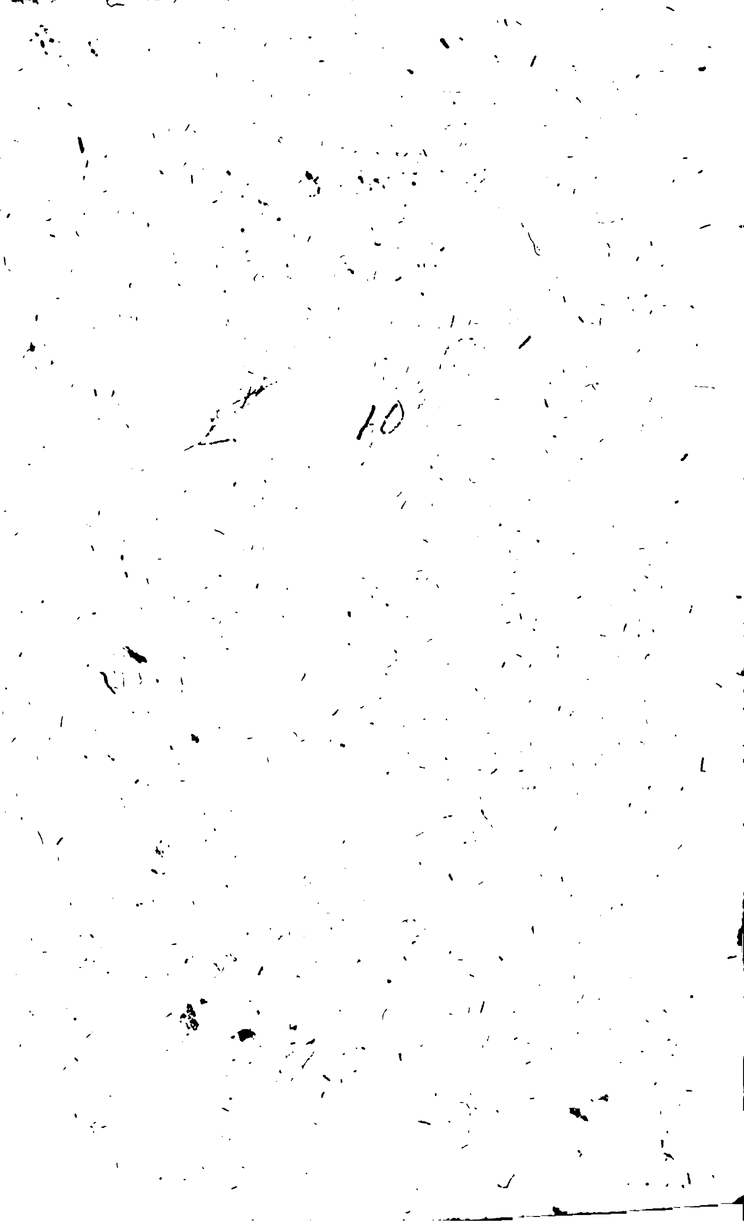





Vet Fr. II A. 87
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA





Lulure

POESIES DE D* V***

NOUVELLE EDITION.

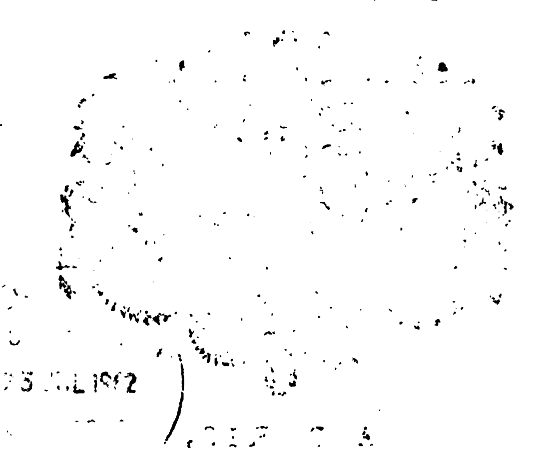
Augmentée d'un nouveau Poëme, & de quelques autres Pieces.



A PARIS,
De l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT, I. Imprimeur ordinaire du Roy, du Cabinet, Maison & Bâtimens de Sa Majesté; ruë S. Jacques, au Pelican.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





FRAGMENTS

D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR *à ſon Imprimeur.*

CE n'eſt point à moy que vous devez vous en rapporter ; c'eſt à vous à vous conſulter ſur la nouvelle Edition ; car pour moy, il me ſemble que ces Ouvrages n'ont déja été que trop ſouvent imprimez.

Ce que je vous recommande inſtamment, c'eſt de n'y mettre ni Avertiſſement ni Préface, qui ne ſervent ordinairement que de prétexte aux Auteurs qui aiment à parler d'eux. Tout honnête homme, & pour dire encore quelque choſe de plus, & me ſervir des termes d'une * Dame illuſtre qui penſe toujours, & s'exprime ſi bien : *Une perſonne polie ne trouve jamais le temps de parler de ſoy.*

* *Madame la Marquiſe de Lambert.*

D'ailleurs, si les Ouvrages sont bons, on les trouvera bons; s'ils ne le sont pas, quelque chose que vous puissiez dire, on ne les trouvera pas meilleurs.

De plus, n'ayant composé la plûpart de ces Ouvrages que pour ma propre instruction; je voudrois que vous trouvassiez le moyen, pour me servir encore des termes de l'illustre Personne dont je viens de parler, de me faire dire comme elle fait en finissant les excellens avis qu'elle donne à ses Enfans: *Si les avis sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moy; par ces préceptes je me forme de nouvelles obligations; je fortifie ma raison même contre moy, & me mets dans la necessité de luy obéir, ou je me charge de la honte d'avoir sçû la connoître, & de ne luy avoir pas été fidéle, &c.*



L'ART
DE
PRÊCHER.



L'ART DE PRÊCHER.
A UN ABBÉ.

CHANT PREMIER.

ENFIN tu vas prêcher : la Liste le publie.
Et fait voir imprimez ton nom & ta folie.
Mais de tous les métiers où l'on peut s'attacher,
Sçais-tu que le plus rude, Abbé, c'est de prêcher ?
  Ce métier, diras-tu, n'a rien pour moy de rude ;
J'ay des forces, du feu, de l'esprit, de l'étude,
On m'a vû sur les bancs ; & jamais Bachelier
N'a sçu, ni mieux que moy, ni plus souvent crier.
Je possede la langue ; & pour l'air & la grace,
Il n'est point à la Cour d'Abbé qui me surpasse ;

J'ay le geste..... il faut voir ; la main belle, l'œil vif ;
Je rends à mes discours l'Auditeur attentif,
Ma voix d'un ton perçant le frappe & le réveille,
Et jusqu'aux derniers rangs va chercher son oreille.
Avec moins de talent vingt Abbez ont prêché,
A qui bien-tôt la Chaire a valu l'Evêché.
J'attens de mes Sermons la même récompense,
En un mot, c'en est fait, Mercredy je commence.

Abbé, laisse-moy là ce dessein imprudent,
Ou differes du moins, & viens en attendant
T'instruire dans mes Vers, & te prêcher toy-même.
Assez d'autres sans toy prêcheront ce Carême,
Assez, qui se trouvant sans Chaire & sans employ,
Viendront briguer l'honneur de suppléer pour toy.

PrechER n'est point un Art dont la haute science
S'acquiere par l'étude ou par l'experience ;
Dieu qui le connoît seul, qui seul peut le donner,
Ne le donne qu'à ceux qu'il veut y destiner.

Ces beaux, ces grands talens que tu viens de décrire,
Le geste, l'air, la voix, nous servent pour bien dire ;
Par là sur le Théatre on applaudit l'Acteur,
Par là dans le Palais on vante l'Orateur ;
C'est par là, du bon droit que prenant la deffense,
* Lamoignon se distingue & charme l'Audience,

* *M. le President de Lamoignon étoit alors Avocat General.*

Quand d'un esprit si juste & d'un style si net,
D'une cause embroüillée il expose le fait,
Et laissant des plaideurs la longueur inutile,
Il ramasse en deux mots ce qu'ils ont dit en mille.
Mais ce qui rend ailleurs l'Orateur excellent,
N'est du Predicateur que le moindre talent,
Et si l'Esprit de Dieu n'anime sa parole,
C'est un Déclamateur, un Orateur frivole.
Tu ne l'ignores pas, que l'on doit en prêchant
Convaincre l'incrédule, étonner le méchant,
Et loin des passions où l'ame est égarée,
Faire suivre aux pecheurs une route assurée.
Or, dis-moy par quel art ce miracle est produit?
Dieu, * te répondra-t'on, Dieu seul produit le fruit.
Seul il tient en sa main cette grace puissante,
Et l'homme seulement arrose, seme, plante.
Mais il arrose, seme, & plante vainement,
Si Dieu de ses desseins ne le fait l'instrument,
Et sur le tronc sterile où le fruit doit paroître,
Ne répand la vertu qui seule le fait croître.
Voilà ce qu'un Docteur, Abbé, te répondra,
Et que mieux qu'un Docteur la raison t'aprendra.
Crois-tu donc, qu'à ta voix, Dieu sur le tronc sterile
Fasse naître le fruit, & germer l'Evangile?

* *S. Paul, 1. Cor. 3. 6.*

Consulte-toy, répons : hé bien, qu'en penses-tu ?
Si ta voix a du Ciel reçû cette vertu,
Si ton cœur est brûlant des ardeurs de ce zele,
Dont l'Apôtre envoyé chez un peuple infidele,
Déploya ces discours, ces tons, ces traits vainqueurs,
Qui gagnerent soudain, & changerent les cœurs :
Je ne t'arrête plus, va prêcher, monte en Chaire,
A l'erreur, au peché, cours déclarer la guerre,
Et tu verras bien-tôt, prompts à se convertir,
Les pecheurs à tes pieds porter leur repentir.
Mais de tant d'Orateurs si tu suis la maxime,
Du public en prêchant si tu brigues l'estime,
Si tu veux, peu sensible au progrès de ta foy,
Quand tu parles de Dieu, qu'on ne pense qu'à toy ;
Ce n'est point là prêcher, c'est faire dans l'Eglise
Le métier, qu'au Theatre à peine on autorise,
Et mieux que toy * Baron, moins que toy criminel,
Dans le même métier réussit à * l'Hôtel.
Hé qui sçait, diras-tu, si l'ardeur qui m'enflâme,
N'est point ce feu divin allumé dans mon ame ?
Et si Dieu, qui toujours fut maître de son choix,
Pour convertir les cœurs n'a point choisi ma voix ?

* *Fameux Comedien.*

* *L'Hôtel de Bourgogne, où étoit la Comedie.*

Sur ce doute, en deux mots, veux-tu qu'on t'éclairciſſe,
Écoute encor, répons, parle ſans artifice.
Toy qui veux réformer les vices des Chrétiens,
As-tu pris ſoin, dis-moy, de corriger les tiens?
Et ſi la mode étoit à la fin du Carême,
De prêcher à ſon tour le Predicateur même,
Crois-tu qu'on ne pût pas, ſans ailleurs en chercher,
Par tes propres ſermons toy-même te prêcher?
Certain Predicateur, homme éloquent, habile,
Et qui d'un air touchant annonçoit l'Evangile,
Contre l'excès du luxe ayant un jour prêché,
Un Bourgeois, homme ſimple, en eut le cœur touché;
Et ſortant du Sermon, alla dire à ſa femme
Qu'il alloit tout quitter, voulant ſauver ſon ame.
Tout quitter, reprit-elle! Oüi: c'eſt ce qu'il a dit,
Il faut pour ſe ſauver n'avoir qu'un ſeul habit;
J'en ay deux, j'en garde un; pour l'autre, va le prendre,
Et porte à l'Hôtel-Dieu l'argent qu'on peut le vendre.
Ne peut-on adoucir ce ſevere Docteur,
Dit-elle, & voir un peu ce beau Predicateur?
Elle va, court chez luy; mais, Monſieur eſt à table,
Luy répond un valet, d'un ton peu charitable.
J'attendray: D'aujourd'huy vous ne pourrez le voir,
Dès qu'il ſe met à table il en a juſqu'au ſoir.

Ce soir je reviendray... Non, c'est peine inutile,
Monsieur n'y sera pas, il doit joüer en ville.
Et demain? Oüy demain, venez à son lever,
Comme il se leve tard vous pourrez le trouver.
Elle vient à midy. Vous demandez mon Maître,
Dit le Valet, bien-tôt vous le verrez paroître,
Attendez... Quoy! si tard, il est encore au lit?
Non, pour aller aux champs Monsieur change d'habit.
Change d'habit, dit-elle, adieu, je me retire.
Puis qu'il a deux habits je n'ay rien à luy dire.
Elle sort aussi-tôt, & va faire au logis
Le conte du repas, du jeu, des deux habits;
Et l'exemple aisément dissipa le scrupule
Que donnoit le Sermon à ce Bourgeois credule.

C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit;
Le Sermon édifie, & l'exemple détruit.

En vain, exact aux loix pour la Chaire prescrites,
Tu dis, tu fais valoir tes Sermons hypocrites;
Si tu veux me toucher, fais que je trouve en toy
Les vertus qu'en prêchant tu veux produire en moy.

Chacun en t'écoutant pense à toy, te contemple,
Et cherche à chaque mot ta preuve en ton exemple;
Le discours plaist, instruit, gagne l'attention;
L'exemple persuade, & fait impression.

T'en es-tu souvenu? joindras-tu la pratique
Aux leçons des vertus que ta voix nous explique,
Et voulant du salut nous ouvrir le sentier,
T'y verra-t'on paroître & marcher le premier?
As-tu dans une vie humble, mortifiée,
Une ame, aux passions, aux sens crucifiée?
As-tu prié, veillé, jeûné, pour obtenir
De pouvoir dans la Chaire, humble te soutenir,
Mépriser du succès la gloire éblouïssante,
Souffrir qu'on la partage, & d'une ame contente,
Loin d'en être jaloux, toy-même encourager,
Ceux qui, non moins goûtez pourroient la partager?
Es-tu sûr que ton cœur soit si libre d'envie,
Que quand une autre voix également suivie,
Viendra te dérober ta vogue & ton fracas,
On ne juge à ton air que tu ne goûtes pas
Les fruits, les plus grãds fruits dont tu n'es pas l'Apôtre,
Et même le salut procuré par un autre.
N'imiteras tu point ceux qu'on voit s'oublier,
Venir trancher du grand dans cet humble métier,
Et du moindre succès que la Chaire leur donne,
Prendre un air suffisant, qui ne trouve personne
Digne d'être connu, cultivé, visité,
S'il n'offre à leur orgüeil un nom de qualité?

Tu le vois, de quel air vient, parle, & se presente
Celuy que si souvent tu trouves chez Chrysante;
Il arrive, & déja trois fois il a cité
Le Duc qu'il vit hier; trois fois a raconté
Ce qu'est venu tantôt luy dire en confidence
Un de ses bons amis, un Maréchal de France.
Infatué des Grands qu'il nomme à tout propos,
A peine aux noms bourgeois il peut dire deux mots,
Croyant avoir acquis des titres de noblesse,
En prêchant de la Croix l'opprobre & la bassesse.

Quoy sans honte à Paris ou sans faire pitié
Un grand Prêdicateur peut-il aller à pié?
La bouë & la sueur à son nom, à sa gloire
Imprimeroient sans doute une tache trop noire.

Il faut donc que traînez par un double cheval
Soit le petit collet, ou l'habit monachal.
C'est ainsi, tels que soient leur nom & leur naissance,
Qu'aller à pié seroit pour eux une indécence.

A tant d'autres abus dans la Chaire exposé,
Comment à la fournir t'es-tu donc disposé?
As-tu mis à te vaincre, à te changer toy-même,
Autant d'attention, qu'à faire ton Carême?

Non, ce point est le seul qui te soit échapé,
Sans prendre d'autres soins, tu ne t'es occupé

Qu'à faire des Sermons, les polir, les apprendre,
Et trouver une Chaire où l'on voulût t'entendre.
Ce n'eſt qu'à ces moyens qu'on ſe croit obligé,
Et le plus important eſt le ſeul negligé.
Souvent même, ſouvent, loin de la prendre à tâche,
En prêchant la vertu, la vertu ſe relâche,
Et l'on croit même encor devoir s'en relâcher,
Par la peine & le ſoin qu'on prend à la prêcher.
Mais quoy? peut-on, dis-tu, joindre une vie auſtere
Au fatiguant travail de ce dur miniſtere;
Aux veilles de l'étude, où l'on ſe doit entier?
La poitrine d'ailleurs s'épuiſe en ce métier.
Si l'on ne ſe ménage, enfin on s'y conſume.
Voit-on prêcher quelqu'un qui jamais ne s'enrhume?
Voudroit-on que ſon lit ne fût pas étoffé,
Et qu'un Predicateur ne prît point de *caffé*?
Vivra-t'il en reclus, quand chez luy ſon mérite
Attire chaque jour viſite ſur viſite?
Veut-on que de ſon air on ſorte rebuté?
Qu'il ne viſite point, quand il eſt viſité?....
Non, j'accorde qu'il doit être honnête, acceſſible;
Qu'une retraite entiere eſt alors impoſſible;
Que ſon zele a beſoin de voir & d'être vû;
Que de certains ſecours il peut être pourvû;

Dispensé des devoirs, qui sont incompatibles
Avec le dur travail & les veilles penibles,
Et qu'un Sermon enfin doit être préparé;
Ce n'est point ce qu'en luy l'on verra censuré.

Il peut voir ses amis sans se rendre coupable,
Les suivre à la campagne, & paroître à leur table;
Mais qu'à tous ces plaisirs, ces soins & ces repas,
Il se prête à regret, & ne se livre pas;
Que par tout sa conduite à ses Sermons réponde,
Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde.

Tes Sermons sont tous prêts, mais toy-même l'es-tu,
De faire en te montrant honorer la vertu;
De faire condamner jusqu'à l'ombre du crime;
D'exprimer par tes mœurs ce que ta voix exprime;
Ne point donner enfin sujet de soupçonner,
Que tu fais ce qu'en Chaire on t'entend condamner?
Pour peu que l'on te voye au grand monde te plaire,
Chercher l'amusement, goûter la bonne chere,
En Ville, à la Campagne, en Carosse amené,
Nourri de mets exquis, dorloté, promené,
On ne pourra t'entendre attaquer la molesse,
Loüer la pauvreté, réprouver la richesse,
Sans rire des Sermons que tu crois applaudis,
Et te croire semblable *à l'homme aux deux habits.*

Encor, si ne faisant qu'en railler & qu'en rire,
Aux seuls Predicateurs se bornoit la satire :
Mais la foy même en souffre, & l'incredulité
Autorise par là son indocilité.
Le Philosophe Athée, & la femme mondaine,
Cherchant à s'étourdir sur la foy qui les gêne,
Qui parle en dépit d'eux, & prêche au fond du cœur,
Saisissent ce prétexte, & vont d'un ton mocqueur
Demander : *Croyez-vous, Messieurs, ce que vous dites ?*
Des veritez qu'il voit par leurs mœurs contredites,
L'impie en ses erreurs aimant à persister,
Prend & l'occasion & le droit de douter ;
Trop aveugle pour voir, que la foy dont il doute
Ne se mesure point à la voix qu'il écoute ;
Mais à celle de Dieu, qui luy-même a dicté,
Et des préceptes saints fait voir la verité.
Sans remonter plus haut, *quand celuy qui l'annonce
Semble trahir sa foy, le pecheur la renonce.*
Peut-il aveugle & sourd en user autrement ?
On croira qu'un pecheur, faux dans son jugement,
Et toujours ennemy, quelque semblant qu'il fasse,
De la voix qui l'instruit, l'accuse & le menace,
Voit un Predicateur partager des mondains
La table, les plaisirs, les amusemens vains,

Paſſer chez eux oiſif les beaux jours de l'Automne,
Sans croire que la voix qui le prêche & l'étonne,
Prend contre luy des tons, des tours exagerés,
Et que tous les Sermons ſont des diſcours outrés?

C'eſt-là le triſte effet, qu'en ce ſaint miniſtere
Produit ſouvent l'exemple aux préceptes contraire:
Ainſi, qui dans la Chaire eſt monté ſans vertu,
Et dans un corps toujours fragile & combattu,
Ne s'eſt pas efforcé par de ſaints exercices
D'arracher de ſon cœur juſqu'à ſes moindres vices,
Court riſque d'affoiblir la foy qu'il vient prêcher,
Et d'endurcir les cœurs qu'il auroit dû toucher.

C'eſt-là ce que ſur tout, puiſqu'il ne faut rien feindre,
Un homme comme toy, doit plus qu'un autre, craindre,
Toy, qui d'un vain orgüeil t'étant laiſſé flatter,
Dans la Chaire ſoudain cours te précipiter.

Pour la derniere fois réſous-toy de te taire,
Et d'aller retournant ſans honte au Seminaire,
Renfermer pour cinq ans cet aveugle deſir,
Et de tous tes devoirs te convaincre à loiſir.

Là, t'étant fait un fond de vertu veritable,
Là, devenu devot, humble, droit, charitable,
Libre enfin des defauts qu'on te peut reprocher,
Je te croiray du Ciel envoyé pour prêcher.

Ce conſeil te fait peur. Quoy? cinq ans de retraite!
Non, non, je veux prêcher, c'eſt une affaire faite,
Mercredy l'on m'attend; la Paroiſſe, je croy,
Recevroit joliment qui s'offriroit pour moy.
Et puis, vous le ſçavez, ma parole eſt donnée,
Je l'ay ſur le regiſtre avec mon nom ſignée.
Voulez-vous que manquant au Carême promis,
J'afflige mes parens, j'irrite mes amis,
Qui tous avec chaleur ont brigué cette Chaire,
Et pour me l'obtenir remué ciel & terre?
Enfin elle eſt à moy, je la veux conſerver,
Une Chaire n'eſt pas ſi facile à trouver.
Je n'ay pas, il eſt vray, les vertus d'un Apôtre;
Mais je ſuis honnête homme, & je vis comme un autre,
Tel, qui n'eſt pas meilleur, voit la foule aprés luy,
Et la vertu n'eſt pas ce qu'on ſuit aujourd'huy.

Acheve, & puis qu'enfin ta Chaire eſt retenuë,
Découvre-nous, Abbé, ton ame toute nuë;
Apprens-nous par quel art tu prétens attirer
Des Auditeurs en foule, & t'en faire admirer;
Car tu n'eſperes pas que ce ſoit ton merite;...
Tu ſçais d'autres moyens de te faire une ſuite,
Et d'avoir chaque jour certain nombre invité,
Chargé de t'applaudir ſans t'avoir écouté.

Tu rougis & tu crains que ma muse sincere
N'aille de ta cabale éclairant le mystere,
Montrer de quels ressorts tu te feras servi
Pour attirer la foule & te croire suivi.

Il est vray qu'en un champ si propre à la satire,
A tes dépens, Abbé, je pourrois faire rire;
Mais tu n'es pas le seul. Peu de Predicateurs
Auroient, sans un peu d'art, des foules d'auditeurs.
Du moins en voyons-nous de qui l'heureuse adresse
Sçait d'une forte brigue appuyer leur foiblesse,
Et qui d'amis puissans en Chaire protegés,
Ont toujours en prêchant des auditeurs gagés.

Tu peux les imiter sans honte & sans scandale;
Va, sois Predicateur par brigue & par cabale,
La mode en est par tout, & l'on n'en rougit plus.
Ce fut par là qu'Harpage accrut ses revenus,
Et rendit autrefois sa famille puissante.
Il fut riche, il avoit dix mille écus de rente,
Par tout de bons contrats assuroient ses deniers,
Deux fils d'un si grand bien étoient seuls heritiers,
Dix mille écus pour deux, c'est trop peu, dit Harpage,
L'Eglise à mon cadet ouvre un autre heritage.
Qu'il prêche, c'est ainsi que l'on devient Prelat.
Mais a-t'on la vertu comme l'Episcopat?

L'éloquence, l'esprit, la Cour la donne-t'elle ?
Il faut à ce haut rang que le Ciel nous appelle.
Le Ciel ? hé bien, le Ciel ainsi l'a destiné ;
Mon fils sera Prelat, puis qu'il n'est pas l'aîné.
Le Ciel regla son sort reculant sa naissance ;
Allons-donc, qu'à l'Eglise on tourne son enfance.
Luy faut-il des talens ? hé bien, il en aura ;
Faut-il prêcher ? hé bien, un jour il prêchera.
Engagé de la sorte, enfin le jour arrive,
Qu'accourt pour l'écouter la famille craintive,
Et que le jeune Abbé fait admirer en luy
Le geste, l'air, le ton, & le Sermon d'autruy.
D'où vient cet embarras, ces carrosses de file,
Quel spectacle nouveau fait accourir la ville !
Quoy donc ! l'ignorez-vous ? chacun court au Sermon,
C'est l'Abbé. Qui ? l'Abbé... vous connoissés son nom,
Le fils d'Harpage. Il prêche ? Ouy. C'est assez ; de grace,
Son pere est mon amy, faites-moy donner place.
C'est ainsi que l'on parle, & n'osant y manquer
Chacun court au Sermon se faire remarquer.
D'une pareille foule on ose tirer gloire !
On ose se vanter d'un nombreux Auditoire,
Dont la moitié se doit au sang, à l'amitié,
Et dont la politique a fait l'autre moitié.

Encor si de cet Art on n'employoit l'adresse,
Que pour encourager la timide jeunesse;
Si l'Orateur un jour par la foule excité,
Meritoit, ce que jeune il n'a pas merité;
Mais on voit qu'à tout âge, en prêchant des Carêmes,
Il faut briguer la Chaire & les Auditeurs mêmes.

Cette necessité fait aux Prédicateurs
Une loy de répondre à tant de soins flateurs,
Dont le monde malin les cherche & les caresse.
Le pecheur, je l'ay dit, accuse leur molesse,
En raille, en rit toujours. Mais qu'y faire? il faut bien
Voir le monde, y trouver du credit, du soûtien,
Si l'on veut obtenir des Chaires que personne
N'obtient qu'ayant accès chez celuy qui les donne.

Quel party prendront-ils? voudroit-on qu'invités
Chez l'usurier Argan de passer les Etés,
Ils n'y vinssent qu'armés de zele, pour combattre
Le pillage égorgeant du criant *denier quatre*?
Mais quoy! dans sa Paroisse Argan, quoy qu'usurier,
Se rengorge dans l'œuvre, & s'assied Marguillier.

Iront-ils, regalés chez la veuve Climene,
Cette devote altiere & mauvaise chrétienne,
Blâmer des faux devots la folle vanité,
Luy prêcher le devoir, la raison, l'équité,

L'amour de ses enfans, & la trouvant rebelle,
Jetter de leurs souliers la poussiere contre elle?
Ils le feroient; mais quoy! * saint Roch & saint Mery,
Saint Germain & saint Paul ont de feu son mary
Pour Marguilliers en chef, le cousin, le beau-frere,
Les arriere-cousins du fils de sa grand' mere.
Voudroit-on que leur zele en élevant sa voix
Leur fit manquer saint Roch, saint Germain l'Auxerrois?
Non, non, pour une Chaire, & de cette importance,
On doit leur pardonner un peu de complaisance;
Pour de moindres, combien d'autres font-ils de pas?
Il n'est manége, adresse, enfin, rien de si bas,
Qui ne leur soit permis pour occuper leur zele.
D'un Marguillier élu, leur dit-on la nouvelle?
Les voilà sur la voye, & chacun le premier,
S'efforce de saisir le nouveau Marguillier.
Il n'a point de parens que l'on ne sollicite,
Il n'est point d'importuns que l'on ne luy suscite.
Tel même, de qui peut à ce rang parvenir,
Fait tirer l'horoscope, & quand dans l'avenir
L'étoile qui préside au sort de la Fabrique,
Donne d'un Marguillier la preuve Astronomique;
Dix ans auparavant on va briguer la voix
De celuy dont l'étoile a fait lire le choix.

* *Grandes Paroisses à Paris.*

Mais c'eſt peu d'obtenir une Chaire importante,
Si l'on n'a d'Auditeurs une foule éclatante.
Plus le temple eſt celebre, eſt vaſte, eſt frequenté,
Plus il eſt douloureux d'y prêcher deſerté.
O! quels Prédicateurs ſont aſſez intrepides,
Pour ſoûtenir l'aſpect de chaiſes toujours vuides?
Et braver des Bedeaux trompez dans leur eſpoir,
La verge menaçante, & l'œil malin & noir?
En eſt-il qui d'abord ne perde pas courage,
Quand trouvant à ſa Chaire un facile paſſage,
Il n'a pas le plaiſir d'être foulé, froiſſé;
Ou quand, de vuide en vuide, il voit triſte & glacé,
Un Auditeur qui ſemble, à l'air dont il écoute,
Regretter tout le peu que ſa chaiſe luy coûte?
Peut-il dire un Sermon, & le fournir entier,
Appercevant debout, auprès du Benitier,
Le fort de l'Auditoire, à qui pour être à l'aiſe,
La loüeuſe de loin offre, crie une chaiſe,
Sans qu'aucun vienne, approche, & daigne en ſe plaçant
Remplir ce large eſpace & ce vuide offenſant?
Peu, comme Bavius, s'aveuglent juſqu'à croire
Qu'ils ont, quand on les fuit, un nombreux Auditoire,
Et de les conſoler épargnent l'embarras;
Diſant, *Nous avons fait quelque petit fracas.*

La plûpart ont la vûë & plus juste & plus nette,
Et la nature en tous n'a pas mis la lunette
Qui sert à l'amour propre à grossir les objets.
Tant de Prédicateurs à la grêle sujets,
En ont à cœur la honte & la vûë assez bonne
Pour ne point voir de foule où l'on ne voit personne.
C'est donc pour éviter ce squelette hideux
De chaises & de banes arrangez autour d'eux,
Pour s'épargner l'horreur du large & vuide espace,
Où court d'un pas leger le Bedeau qui les passe,
Ne point apercevoir, par ce grand vuide ouvert,
Le Prêtre qui s'habille & l'enfant qui le sert,
Apprêtant la Chapelle, où le passant s'adresse,
Et pendant le Sermon, va, vient, cherche une Messe;
Pour éviter enfin tant d'opprobres criants,
Que des riches pecheurs amis doux & pliants,
Ils sement, par le soin de les voir, de leur plaire,
La moisson d'une foule utile au ministere.
C'est ce que tu feras... Comment faire autrement?
Réponds-tu, c'est l'usage. Ah! cher Abbé, comment?
Sois un Saint, cherche moins à prêcher, qu'à bien vivre,
Tu verras à l'envy tout le monde te suivre,
Les Chaires te chercher. Alors, de tes emplois
On ne te verra point, délicat sur le choix,

Rebuter l'artisan qui tout tremblant hesite
A te nommer la Chaire à laquelle il t'invite,
Et ne t'apprend enfin que c'est * saint Pierre aux bœufs
Qu'après t'avoir cité quatre Docteurs fameux,
Qui dans le même lieu n'ont point, comme tant d'autres,
Eu honte de loüer le Prince des Apôtres.
Ne cherchant que les cœurs, tout cœur te sera bon,
Et tu ne croiras pas avilir ton Sermon,
N'ayant pour Auditeurs que des gens sans carosse,
Ni te deshonorer en prêchant à * saint Josse.
Il n'est aucune Eglise, aucun peuple, aucun lieu,
Dont, n'ayant d'interêt que l'interêt de Dieu,
Ton zele ne s'honore, & ne coure avec joye,
Préparer la moisson du Seigneur qui t'envoye.
Loin de t'enorgueillir d'avoir prêché les Rois,
Tu chercheras le pauvre, & de la même voix
Qui charmera la Cour, qu'applaudira le Prince,
Tu te feras entendre au fond de la Province.
Par tout, sans te lasser, & sans te démentir,
On te verra chercher des cœurs à convertir;
Tantôt dans le Village instruire l'ignorance;
Tantôt dans l'Hôpital consoler la souffrance;

* *Petite Paroisse à Paris.*

* *Autre petite Paroisse.*

Tantôt aux prisonniers apprendre à prévenir
De plus grands maux que ceux dont on les doit punir.
Crois-tu que remplissant ainsi ton ministere,
Plein d'un zele humble, pur, courageux & sincere,
On te vît d'Auditeurs & de Chaires manquer ?
Juges-en par l'effet. Tu l'as pû remarquer
Dans les siécles passez, peut-être dans le nôtre,
Ce que peut la vertu, le zele d'un Apôtre.
Ces saints Predicateurs qui vivent retirez,
Manquent-ils donc d'employ ? Tu les vois admirez,
Sans brigue, sans appuy, ne se montrant qu'en Chaire,
Leur nom seul après eux traîne toute la terre,
A tout autre cachez qu'au pecheur penitent
Qui leur ouvre son cœur soûmis & repentant.
Mais vois quel est le sort de celuy qui s'intrigue,
Et n'a des Auditeurs, des Chaires que par brigue.
Cet Abbé va par tout, on le voit à la Cour,
On le trouve à Paris, me disoit l'autre jour
Un homme, observateur zelé des bienseances,
Pourquoy nous fatiguant de fades reverences,
Abordant qui le fuit, le voit-on s'obstiner
Par de sots complimens à nous assassiner ?
Pourquoy ? dis-je aussi-tôt, il faut qu'on vous instruise,
Trouvez-vous au Sermon Dimanche en telle Eglise.

Il y vient, il y trouve un grand monde aſſemblé,
Il reconnoît celuy dont il m'avoit parlé,
Qui de mots affectez & de vaines penſées,
Repaiſſoit les brebis qu'il avoit ramaſſées.
Hé bien, luy dis-je alors, demandez-vous pourquoy?
Non, dit-il, c'eſt aſſez, maintenant je le voy.
Ecoutons. Ce fut-là que s'échauffa ſa bile.
Eſt-ce ainſi, me dit-il, qu'on prêche l'Evangile?
Eſt-ce là d'un Apôtre & l'air & le diſcours?
Puis qu'il en a beſoin, qu'il cherche du ſecours;
Qu'il aille aux Marguilliers rendre un honteux hommage,
Et par ſes lâchetez achetant leur ſuffrage,
Qu'il obtienne qu'en Chaire on le laiſſe monter;
Ce n'eſt rien... Mais de voir ce qu'il vient debiter.
Ces mots, ces riens brillans qu'avec pompe il étale,
Quels bizarres portraits! quelle vague morale!
Sortons, amy, ſortons..... Arrêtez... Je ne puis,
Sortons encore un coup. Il ſort, & je le ſuis,
Et j'approuve en ſortant ſon zele & ſa colere.
Mais toy qui t'élevant à ce ſaint miniſtere,
Sembles n'attendre plus que l'heure pour prêcher,
Abbé, crois-tu qu'alors il ait dû ſe fâcher?

Fin du premier Chant.

L'ART



L'ART DE PRÊCHER.

CHANT SECOND.

PARLE sans te flatter, ſçais-tu bien de quel ſtile
On doit parler en chaire & prêcher l'Evangile?
Sçais-tu quel choix de mots, de phraſes & de tours,
Et quel ſublime, enfin, convient à ce diſcours?
Il doit être éloquent; mais la vraye éloquence,
Dans le Sermon ſur tout, n'eſt pas ce que l'on penſe;
Et le ſublime propre à ce diſcours ſacré
Plus que jamais, peut-être, eſt encore ignoré.
Plus que jamais? hé quoy, les Sermons qu'on eſtime,
Que l'on ſuit, que l'on court, n'ont-ils pas de ſublime?
N'eſt-ce pas au contraire, en ce ſiécle éclairé,
Que de barbares mots le diſcours épuré,

Du Bon ſens & du Vray ſoumis aux loix ſeveres,
A trouvé le ſublime ignoré de nos Peres?
C'eſt-là du moins, c'eſt-là ce qu'on dit tous les jours.
On le dit, je le ſçay, mais laiſſant les diſcours,
Qu'en dépit du bon ſens tous les jours on imprime,
Penſe-tu qu'un Sermon ſoit éloquent, ſublime,
Où l'art paroît d'abord par le tour affecté,
Qui cherche du brillant l'ennuyeuſe beauté?
Où le terme nouveau, l'épithete hardie,
Ne ſervent qu'au vain ſon d'une phraſe arrondie,
Et d'un arrangement toûjours harmonieux,
Le puérile ſoin ſaute par tout aux yeux?
Où de la Métaphore on s'égaye aux licences,
Et le Prédicateur eſclave des cadences,
Semble n'avoir à cœur rien de plus important,
Que le ſoin de charmer l'oreille qui l'entend?
C'eſt-là ce qu'aujourd'hui des gens nomment ſublime,
Et toy-même croyant que c'eſt ce qu'on eſtime,
Tu n'as lû, copié, que les Auteurs nouveaux,
Dont l'Orateur novice adoptant les lambeaux,
Vient fier de ſes larcins nous rendre avec emphaſe
Les termes hazardez & l'inſolente phraſe.
Choiſis mieux, & toûjours te faiſant une loy
De ne rien emprunter qui ne paroiſſe à toy;

Tâche de te former à toy-même ton ſtile,
D'en bien choiſir le genre, & de t'y rendre habile.

Ce qu'on appelle Stile, eſt un arrangement
De termes aſſortis, qui tous également
Semblent, quoique divers, couler de même ſource,
Et ſans ſe deſunir fournir la même courſe.
Un fleuve que le vent qui le vient agiter,
Ne fait point de ſon lit ſortir ou s'écarter;
Mais qui tantôt tranquile, & tantôt dans l'orage,
N'a que les mêmes eaux & le même rivage.

Ainſi toujours égal, doit ton ſtile en prêchant,
Tantôt couler tranquile, & tantôt vif, touchant,
Courir impétueux où ton zele t'emporte;
Des bornes du Sermon ſans que jamais il ſorte,
Et vienne audacieux entraîner dans ſon cours,
D'un diſcours étranger les termes & les tours.

C'eſt par de tels écarts que l'Auteur mal habile,
En croyant l'enrichir, anéantit le ſtile,
Et donne pour ſublime un informe cahos,
De termes & de tours placez mal-à-propos;
Qu'il rampe d'un côté ſans forces & ſans graces,
De l'autre tout à coup monte ſur des échâſſes;
Dans un même diſcours Poëte & *Proſateur*,
Bas, guindé, froid, boüillant, fade & pompeux Auteur.

Connois mieux le genie & le tour du langage,
Apprens de chaque terme & la force & l'usage,
Toûjours en écrivant exact & retenu
Donne-nous un Sermon égal & soutenu.
Noble sans te guinder, naturel sans bassesse,
Tu dois semblant la fuir rechercher la justesse,
Et dans un stile pur, où rien n'est affecté,
Conserver l'élégance & la simplicité.

Va te former ce stile en lisant L'ECRITURE,
Là tu reconnoîtras la voix de la nature;
Chaque mot, chaque trait te fera démêler
Comment on parle au cœur, & le cœur doit parler.
Là tu pourras sentir d'une phrase énergique,
Et des mots bien placez la force pathétique.
Là tu pourras apprendre à mettre dans son jour
Ce qui doit inspirer ou la haine ou l'amour,
Etablir du Dieu fort l'empire & la parole,
Et confondre l'erreur qui court après l'idole.

C'est-là que sous des traits simples & naturels
Chaque objet se présente, & qu'aux cœurs criminels
Un fidéle miroir offre par tout l'image
Des fers durs & honteux d'un pesant esclavage.
C'est-là que par des tours au Prophete inspirez,
Tu verras d'un seul mot les méchans aterrez,

Et le Juste exalté trouver dans un seul terme
La paix & le bonheur que la vertu renferme.
Nulle phrase inutile, & nul terme affecté.
Là tout est grand & simple, & de la verité
On y sent l'éloquence & la voix naturelle,
Et le langage enfin que doit prendre le zele.
Quelque soit le sujet que tu veüilles traiter,
Le divin Livre seul te peut plus profiter,
Plus t'aider à trouver le sublime du stile,
Qu'Homere ou que Platon, Ciceron ou Virgile.
C'est dans ce Livre saint qu'eux-mêmes ont puisé
Le sublime, le tour noble, élégant, aisé,
Que tout bon Ecrivain doit prendre pour modéle.
Rends-toy donc à le lire attentif & fidéle.
Pourtant judicieux garde-toy d'imiter
La pieuse fureur, qui pour trop affecter
De ne parler jamais que comme l'Ecriture,
En compose un jargon qui nous la défigure.
Toûjours en termes pris de ces Livres sacrez,
Nous propose des tours & des traits figurez,
Qui loin de l'éclaircir rendent la phrase obscure.
Sçache mieux employer les mots de l'Ecriture,
Et ne t'en sers qu'autant que du peuple connus,
Tes Sermons en seront par tout mieux soutenus.

Ce ne sont point les mots que l'Ecrivain habile
Tire des Livres saints, c'est la force du stile,
C'est le tour naturel, simple, vif, élevé;
Par où d'abord saisi le cœur est enlevé.

Mais au lieu d'y chercher ce stile pathétique,
Le froid Prédicateur les lisant ne s'applique
Qu'à parer ses Sermons du terme d'*Israël*,
Ou qu'à donner à Dieu le nom de l'*Eternel*,
Croyant voir des pecheurs l'ame à sa voix soumise,
Quand il les a traitez de *race circoncise*,
Et que dans l'Ecriture il doit sembler versé
Pour en sçavoir fournir un terme déplacé.
De ces termes heureux si tu veux faire usage,
Que ce soit à propos; & du divin langage
Prens garde d'abuser par l'inutile amas
De termes que souvent le peuple n'entend pas.

Du genre de ton stile ayant fait une étude,
Sçache en étudier encor l'exactitude.
Il en est une, Abbé, pour le Prédicateur;
Mais du simple Ecrivain distingue l'Orateur.
Quand Ciceron dans Rome armé contre le vice,
D'Antoine ou de Verrés accusoit l'injustice,
Il parloit autrement, que quand plus familier
Il * railloit d'un Plaideur l'équipage guerrier.

* *L. 7. Epist. famil.*

Apprens-donc en prêchant à parler de maniere
Que ni mot trivial, ni phrase familiere
N'abaisse notre esprit à d'indignes objets;
Exprime noblement jusqu'aux moindres sujets.

Heureux l'homme éloquent qui connoît le sublime!
Il peut tout faire entendre; il n'est vice ni crime,
Il n'est aucun désordre, aucun égarement,
Qu'il n'exprime & ne sçache exprimer noblement.
Mais qui n'a point ce don, cette heureuse éloquence,
Jamais d'un noble tour il ne dit ce qu'il pense.
Des maux qu'il doit combattre il passe la moitié,
Et dans ceux qu'il attaque il fait honte ou pitié.
C'est-là ce don du Ciel que l'on ne peut apprendre,
Qu'à peine à qui l'ignore on peut faire comprendre;
Mais qui touche, qui plaît, & sans sçavoir comment,
Fait même aux plus grossiers sentir son agrément.

Prens garde que des mots la scrupuleuse étude
N'énerve ton discours par trop d'exactitude.
Sois exact, si tu peux; mais tu peux en prêchant
Etre un peu moins exact pour être plus touchant;
Hazarder une phrase où l'oreille est blessée,
Plutôt que d'affoiblir ta preuve ou ta pensée;
Compter pour rien des mots rudes & mal placez,
Dans des raisonnemens avec force énoncez.

Et malheur à l'oreille aux termes attachée,
Qui se révolte alors, & se trouve écorchée.
J'aime mieux dans la Chaire un heureux mouvement,
Que d'un discours poli le sec arrangement.
Loin ces Prédicateurs dont la froide élégance,
A l'oreille ennuyée offre tout en cadance :
Cette égale harmonie & me berce & m'endort.
Mais aussi ne va point, toûjours dans le transport,
Méprisant follement toute délicatesse,
Nous donner des Sermons sans ordre & sans justesse.
Du discours en prêchant sçache observer les loix,
Il ne t'est pas permis de t'en faire à ton choix.
Prens-les du fonds de l'art, mais cache l'artifice.
Ne commence jamais d'un air qui m'éblouïsse,
Et d'un ton orgüeilleux ne viens point, promettant
Dès l'abord *un discours, un Sermon important,*
Sermon qui doit remplir & passer notre attente,
Renouveller la Fable où la montagne enfante.
Par ces airs fastueux l'imprudent Orateur
En garde contre luy met d'abord l'auditeur ;
Et rarement aussi l'Orateur qui nous vante
La piece qu'il promet, nous la donne excellente.
Tel échauffé d'abord foudroye en commençant,
Qui bien-tôt refroidi me glace en finissant.

Un habile Orateur toûjours modeste & sage
Proposant son sujet, s'observe, se ménage,
De ces airs fastueux sçait humble s'abstenir,
Et promet toûjours moins qu'on ne luy voit tenir.
Plus exact qu'autrefois notre siécle condamne
Ce mélange brillant du saint & du prophane,
Si chéri, si commun au siécle de * Coton,
Quand par un *Cambisés* commençoit le Sermon.
Ces traits que nous fournit & la Fable & l'Histoire,
Des grands Prédicateurs faisoient alors la gloire;
Peut-être en avons-nous encor d'accoûtumez
A ce bizare usage, & sçavans estimez;
Sçavans à peu de frais; dans cent & cent Ouvrages
On trouve à point nommé ces traits & ces passages.
Et quel est l'ignorant qui ne puisse au besoin
Les fournir à milliers sans les chercher bien loin?
Souvent pris de trop loin un Exorde bizare,
Jette hors du sujet, l'Orateur qui s'égare,
Et souvent trop pompeux il dérobe l'éclat
Au reste du Sermon qu'il fait paroître plat,
Il faut donc que toûjours le sujet le fournisse,
Et qu'au corps du discours il prépare & s'unisse.
Quelquefois le sujet dès l'Exorde traité
Ne laisse pour Sermon qu'un discours répété.

* *Fameux Prédicateur de la Cour d'Henry IV.*

On tombe en ce défaut par cette erreur grossiere,
On croit que dans l'Exorde abrégeant sa matiere,
On donne à son Sermon dans ce précis pompeux,
Un plus brillant début, un début plus heureux.
Cet usage sur tout dans des discours funébres
Semble presque adopté par des Auteurs célébres,
Qui par un tel début font tomber tous les jours,
Ou languir ennuyeux le reste du discours.
Il est vray le début est brillant, il m'applique;
Mais je m'ennuye après quand je vois qu'on n'explique
Que le même sujet que j'ay d'abord conçû;
Qu'on ne me montre rien que je n'eusse apperçû,
Et que de point en point on ne fait que reprendre
Ce qu'en deux mots d'abord on m'avoit fait entendre.
  Fais ton Exorde simple, & laisse à deviner
Quelle preuve au sujet, quel tour tu dois donner.
C'est peu d'exécuter ce que tu fais attendre;
Tu dois faire encor plus, & sçavoir nous surprendre.
  Du Ciel après l'Exorde invoque le secours;
Mais n'imite jamais par de burlesques tours,
De ces Prédicateurs l'éloquence fleurie,
Qu'une chûte de mots jette aux pieds de *Marie*,
Et qui sans la faveur d'une *transition*,
N'oseroient implorer son intercession.

Choisis pour tes Sermons une heureuse matiere,
Ne la propose point sans la fournir entiere,
Souvent au dernier point on n'a pû parvenir,
Que l'horloge sonnant avertit de finir,
On a beau s'échauffer, c'est en vain qu'on exhorte
Un Auditeur lassé qui regarde la porte.
Aux points les plus touchans attache-toy toujours,
Et sçache en points égaux partager ton discours,
L'antithése long-temps en a fait le partage,
Le bon sens a toûjours condamné cet usage,
Et n'a pû sans gémir voir des mots badiner,
En tête d'un discours qui doit nous consterner.

O! quand viendra celuy qui sçaura plus habile
D'un tirannique usage affranchir l'Evangile,
Et rendre à nos Sermons l'heureuse liberté
Que donne à ses discours la sage antiquité.
De la division elle ignore la gêne,
Et jamais Orateur dans Rome ou dans Athene,
Partageant avec art les sujets proposez,
N'en distingua d'abord les membres opposez.
Chaque point à son rang arrivoit de luy-même,
Du premier sans le dire on passoit au deuxiéme,
Et l'on n'attendoit pas que du premier lassé
Pour passer au second l'Auditeur eût toussé.

Le ſujet ſimple & clair n'enfermant qu'une choſe,
S'avançoit vers la fin ſans détour & ſans pauſe ;
Et ſur cette unité l'Orateur ſcrupuleux,
Jamais pour un diſcours n'en fit entendre deux.
 Ainſi d'un ſeul objet plus long-temps occupée,
L'ame étoit du diſcours plus vivement frappée,
Et ſur le même point l'Auditeur attaché
En ſentoit mieux la force, & ſortoit plus touché.
C'eſt ainſi que fixée au même point de vûë
On voyoit autrefois une aſſemblée émûë,
Se livrant aux conſeils que l'Orateur donnoit,
Courir impatiente où ſa voix l'entraînoit,
Inſtruite des complots d'un Citoyen rebelle,
Se hâter d'en punir l'audace criminelle,
Et ne laiſſer jamais à force de lenteur,
Sans ſuccès & ſans fruit haranguer l'Orateur.
 Tel eſt l'effet ſoudain qu'auroit produit peut-être,
La voix qui nous exhorte à ne ſervir qu'un Maître,
A ſecoüer le joug du monde & du peché,
Si ſur un ſujet ſimple elle eût toûjours prêché.
Dans la diviſion du ſujet qu'on propoſe,
Et dans chaque intervalle où la voix ſe repoſe,
On voit ſe refroidir les plus ſaints mouvemens,
Et ſe perdre ſans fruit de précieux momens.

C'eſt la mode, il faut bien que la voix ſe ſoulage,
Et le beau du Sermon ſouvent c'eſt le partage.
Curieux de deſſeins, de propoſitions,
Chaque Prédicateur court les diviſions;
Et ſouvent tout l'effort, tout le fruit de ſon zele,
Eſt d'en trouver quelqu'une éclatante & nouvelle.
Suis donc la mode, Abbé; mais mépriſe pourtant
Le ridicule ſoin d'un partage éclatant:
Diviſe tes Sermons, puiſque c'eſt la maniere;
Mais crains, la partageant, de changer ta matiere;
Evite ce défaut; tous les points juſqu'au bout
Doivent être liés, & compoſer un tout.
Non, qu'à cette méthode aucun devoir te lie,
Fais, ſi c'eſt ton talent, une ſimple Homelie,
Et de chaque Evangile embraſſant les ſujets,
Applique ta morale à differens objets.
C'eſt ainſi qu'autrefois ont prêché les ſaints Peres,
Ainſi dans leurs Sermons ſçavans, mais populaires,
A differens ſujets ils ſçavoient appliquer
Les grandes veritez qu'ils venoient d'expliquer;
Et dans chaque Homelie une morale utile
Accompagnoit toûjours le ſens de l'Evangile.
Heureux, ſi de nos jours tant d'Orateurs fameux
Reprenoient cet uſage, & Saints, prêchoient comme eux,

Les mots sont inventez pour conduire aux pensées.
Mais quand avec trop d'art les phrases sont placées,
Le discours en chemin nous présentant des fleurs,
Amuse notre esprit qu'il doit porter ailleurs.
 Que du cœur échauffé les figures dictées
Ne soient jamais de l'art par machine empruntées;
La nature sans art produit ses mouvemens,
Et pare le discours de ses vrais ornemens.
 Garde-toy toutefois de traiter de frivole
L'Art que la Rhétorique enseigne en son Ecole.
Mais sois à t'en servir toûjours si moderé,
Qu'on croye en t'écoutant que tu l'as ignoré.
Qu'on ne remarque en toy ni figure affectée,
Ni terme rebattu, ni phrase répétée.
 Tu dois en composant varier tes discours;
Il en est qui bornez toûjours aux mêmes tours,
Font sur le même plan rouler chaque matiere.
Par là crut Biroat signaler sa maniere,
Toûjours est son Sermon en trois points proposé,
Et toûjours en trois points chaque point divisé.
Cette uniformité semble un jeu puérile;
Un Peintre est méprisé quand son pinceau stérile
Se répétant luy-même en ses divers Tableaux,
Ne donne à ses desseins ni goûts ni tours nouveaux.

Les yeux les moins ſçavans ſçavent les reconnoître ;
Mais aux coups de pinceau l'on diſtingue un grand Maître,
Il eſt par tout le même, & par tout different,
Il plaît à l'homme habile, il plaît à l'ignorant.

Au brillant à propos joignant le pathétique,
Fais ſans le demander que l'Auditeur s'applique.
Fui l'uſage établi par nos froids Orateurs,
De dire à tous propos, *ſuivez, chers Auditeurs,*
Ecoutez, comprenez ce que je m'en vas dire.
On devroit rire alors, ſi l'on oſoit en rire,
De voir un Orateur réduit à mandier
Ce qu'il doit obtenir ſans nous en ſupplier.
C'eſt du Prédicateur l'action noble & vive,
Qui doit rendre au Sermon notre oreille attentive ;
C'eſt le Sermon tout ſeul qui doit, ſans la quêter,
Regler l'attention dont il faut l'écouter.
Délicat ſur ce point, je ſouffre même à peine
Que le Prédicateur, en reprenant haleine,
Ou même diſe après la propoſition :
Meſſieurs, honorez-moy de votre attention.

Quoy ! voit-on revêtu de l'Etole ſacrée
Le Prêtre de l'Autel s'arrêter à l'entrée,
Et ſupplier le peuple, avant de célébrer,
De ſon attention qu'il daigne l'honorer ?

Ministre d'un côté, de son Dieu qui s'immole,
Et de l'autre envoyé pour porter sa parole,
C'est à Dieu que dans l'une & l'autre fonction,
Chacun doit son respect & son attention.
Fais donc que l'Auditeur t'entendant le Carême,
Sans en être prié t'écoute de luy-même,
Ou plutôt du Sermon luy dérobant l'ennuy,
Qu'il en craigne la fin, & suive malgré luy.
Tu dois être sçavant, sur tout dans la sçience,
Dont on prend sur les bans l'exacte intelligence.
Incertain sans cela, bégayant, te troublant,
Tu ne peux sur un point décider qu'en tremblant,
Ou bien en décidant avec plus d'assurance,
Tu viens d'un ton sçavant marquer ton ignorance.
Mais prends garde en prêchant de faire vanité
De ce langage obscur dans l'Ecole usité.
Ce langage sçavant ne réussit qu'aux grilles,
Et tu sçais ce qu'on dit, qu'en un Couvent de filles
Lingende fit un jour un excellent Sermon;
Mais il étoit trop clair, il ne parut pas bon.
On s'en plaignit, comment tant de filles se taire?
Hé bien, leur dit Lingende, il faut vous satisfaire,
Je prêche encor demain. Il le fait, & d'abord
Jusqu'à la Trinité mon homme prend l'essort.

De ce profond Myftere il parle avec emphaſe,
Répéte trente fois, *ſubſiſtence*, *hypoſtaſe*,
Et de termes ſçavans fit un galimatias
Qui charma des eſprits qui ne l'entendoient pas.
On n'éblouït par-là qu'une foule imbécile;
Mais à tous Auditeurs veux-tu te rendre utile,
Toucher également le peuple & les Sçavans,
Et même réüſſir en de certains Couvents;
Car il en eſt par tout dont les grilles ſacrées
Cachent, comme à * Belfonts, des vierges éclairées;
Que tout ſoit dans ta bouche exprimé nettement,
Et que l'Ecole parle intelligiblement.
Ne fais point, affectant un ſçavoir pedanteſque,
Du Latin & du Grec l'étalage burleſque.
Je voudrois, quand j'en trouve un diſcours chamarré,
Que qui s'en ſert ſi mal l'eût toûjours ignoré.
Il t'eſt pourtant permis de ſuivre encor l'uſage
De citer quelquefois le Latin d'un paſſage;
Mais ſi tu crois devoir le traduire en François,
Fuis de nos précieux les ridicules loix,
Qui d'un François nouveau s'étant fait la méthode,
Font dire à JESUS-CHRIST des phraſes à la mode,
Et juſqu'au texte ſaint expliqué joliment
Font paſſer leur bizare & vain rafinement.

* *Célebre Monaſtere.*

Que tes citations soient courtes & serrées,
Et n'en change jamais les phrases consacrées.
Quand un passage est Grec; si tu veux l'emprunter,
Garde-toy bien en Grec de venir le citer,
On te soupçonneroit d'être homme de College.
Enfin le Latin seul joüit du privilége,
Et le Grec de la Chaire aujourd'huy rejetté,
N'est tout au plus admis que dans la Faculté.
Avec non moins de soin la Chaire Evangelique
A banni des devots le langage mystique,
Et le laisse en partage à ces spéculatifs,
Qu'elle suppose saints & vrais contemplatifs,
Quoique dans cette route équivoque & bizare
L'amour propre souvent les trompe & les égare;
Mais soit qu'ils soient parfaits, soit qu'ils soient égarez,
Du reste des humains leurs termes ignorez,
Ne sont point de la Chaire, où toûjours sans mystere,
Se doit déveloper la verité sincere.
Fuis tous termes sçavans, tous mystiques propos,
Qui n'offrent à l'esprit qu'un son vague & des mots.
Je ne veux point de mots, je demande des choses.
Apprens, puisqu'à prêcher, Abbé, tu te disposes,
Que le Prédicateur doit toûjours à l'esprit
En faire plus penser que sa bouche n'en dit;

Mais qu'en vain à l'eſprit il croit ſe faire entendre,
S'il ſe ſert d'un diſcours que l'on ne peut comprendre.

Sage fut cet Auteur, ami de la clarté,
Qui voulant de ſes vers bannir l'obſcurité,
Interrogeoit d'abord une oreille ignorante,
Et pour en bien juger conſultoit ſa ſervante.
C'eſt par-là qu'en ſon genre il ſçut ſe ſignaler;
Et quiconque en public ſe diſpoſe à parler,
Devroit de cet Auteur imiter la prudence,
Et du peuple d'abord conſulter l'ignorance.

On dit que ce Docteur eſt ſçavant & ſubtil;
Mais chacun l'écoutant demande, *que dit-il?*
On le fuit; mais pour luy, content de ſon mérite,
Il traite de groſſier l'Auditeur qui le quitte:
Donnez-moy des Sçavans, dit-il, *& vous verrez*
Combien ſeront alors mes Sermons admirez.

Des Orateurs grêlez, c'eſt l'ordinaire excuſe;
Et toûjours l'Auditeur eſt celuy qu'on accuſe.
Mais parlons, cher Abbé, parlons de bonne foy,
On ne t'écoute pas, je ne m'en prens qu'à toy.
Oüy, renonce au métier, réſous-toy de te taire,
Si tu n'as pas le don de parler au vulgaire.

Qui moy? je ſuis, dis-tu, des Sçavans recherché,
Du beau monde, des Grands. Mais tous ils ont peché;

Tout pécheur, justement accusé d'ignorance,
Est censé t'écoutant, rechercher la science,
Qui seule est necessaire à qui veut son salut.
C'est-là de tes Sermons, c'est-là l'unique but.
Redevable envers tous, aux Grands, à l'homme habile,
Tu dois, ainsi qu'au peuple, annoncer l'Evangile.
Mais ne t'y trompe pas, l'habile homme & les Grands
Sont peuples à cet égard, plus peut-être ignorans,
Plus couverts sur sa foy de ténébres grossieres
Que le peuple grossier qui manque de lumieres.
Tu veux en les prêchant signaler ton esprit;
Que ton Sermon soit beau, délicat, bien écrit,
Plein de termes brillans, de subtiles pensées,
D'images avec art élégamment tracées.
Hélas! que veux-tu faire? en ce genre, croy-moy,
Les Grands & les Sçavans en sçavent plus que toy.
Choisis mieux: dis, veux-tu qu'ils t'estiment habile?
Prêche avec moins d'esprit, mais prêche l'Evangile:
Rassemble en tes Sermons, pour les voir écoutez,
De la Religion les grandes véritez;
Les arrêts éternels du Dieu qu'ils deshonorent:
C'est-là ce que pecheurs, Grands & Sçavans, ignorent;
C'est ainsi que tu peux sans vain raffinement,
Aux Grands, au peuple, à tout prêcher également.

Déduis bien les raisons, choisis bien les passages,
Et toûjours à l'esprit peins de nobles images;
Aussi-bien que les Grands le peuple écoutera,
Et s'il n'en voit pas l'art, son cœur le sentira.
Pour goûter une piece il n'appelle personne,
Et sans sçavoir pourquoy, ni comment elle est bonne,
Elle est bonne, il suffit, il l'écoute, & jamais
Un Sermon excellent ne luy parut mauvais.
Mais toy, de qui l'esprit nourri dans les sciences,
Des differens degrez connois les differences,
Ne les confonds jamais; distingue en un Sermon
Le bon du médiocre, & le meilleur du bon.
Toûjours vers le meilleur que ton esprit s'éleve,
Il n'est point d'Orateur que le travail n'acheve.
Ne garde point en Chaire un informe talent;
C'est peu que d'être bon, il faut être excellent.
Sonde, pour t'élever, ta force & ton génie,
Ne soit jamais saisi de l'aveugle manie,
De croire que tu peux dès le premier Sermon,
Egaler Bourdalouë, & passer Mascaron.
Sçache mieux te connoître, & sois moins téméraire.
Travaillant sur ton fonds, fais-toy ton caractere:
Médiocre, il vaut mieux, s'il n'est point imité,
Qu'un plus grand sur le tien avec étude enté.

Qui ne sçait qu'imiter, ne sçait point l'art de plaire.
Souvent plus lâche encor l'Orateur plagiaire
Ose dire un Sermon que du prompt Ecrivain
A pris en l'écoutant la diligente main.
Cet usage est commun, mille Orateurs en France
Au copiste fidéle ont dû leur éloquence ;
Et la Province encore entend prêcher absens
Ceux qu'on voit à Paris en vogue & florissans.
Des grands Prédicateurs funeste destinée !
Tandis que Bourdalouë à la cour étonnée,
Tonne dans ses Sermons & touche à chaque mot,
Ailleurs il fait pitié dans la bouche d'un sot.
Rougis de t'enrichir de dépoüilles pareilles,
Et fais que tes Sermons soient le fruit de tes veilles.
Tu peux par des récits & des comparaisons
Illustrer quelquefois de solides raisons ;
Ne crois pas qu'un discours en ait moins de noblesse,
Ni qu'il tombe toûjours par-là dans la bassesse.
Laisse aux faux délicats un si faux sentiment.
Quelquefois le sublime en fait son ornement.
Dés loups & des brebis, la fable bien contée,
Fit rompre avec Philippe une tréve arrêtée,
Et * l'Orateur fameux qui la sçut employer
Ne crut point avilir l'honneur de son métier.

* *Démosthene.*

Tout sert, tout réussit, quand avec l'éloquence
On a joint le bon sens, le zele & la prudence.
Tout est bon, tout est grand, quand il sert à toucher;
Mais qui ne touche point, ne doit jamais prêcher.
Indigne d'autant plus d'annoncer l'Evangile,
Qu'en traits nobles & vifs ce champ est plus fertile,
Et que l'homme icy-bas n'a rien de plus touchant
Que la crainte ou l'espoir qu'on luy donne en prêchant.
Hé quoy? l'on aura pû par de vaines allarmes,
Sur des maux inventez nous arracher des larmes,
D'Oedipe malheureux faire plaindre l'erreur,
Et de Phedre coupable abhorrer la fureur?
On aura sçû toucher par ces nobles chimeres?
Et quand tant de pechez, tant d'erreurs volontaires,
Nous font à notre perte aveuglément courir;
Quand la mort nous attend, quand l'Enfer va s'ouvrir,
Quand, prête à se vanger, l'éternelle Justice
D'une éternelle flâme allume le supplice;
Chargé de nous tirer de notre aveuglement,
Un Orateur viendra nous parler froidement,
Et de discours fleuris, de brillantes pensées,
Repaître, de l'Enfer nos ames menacées?
Qu'il se taise, ou qu'il touche, & ne néglige rien
Pour émouvoir le cœur, & le rendre Chrétien.

Mais à ce grand effet c'eſt en vain qu'on aſpire,
Si la concluſion ne ſçait pas le produire.

Pour apprendre à toucher, apprens à bien finir :
Là redouble ta force, & prompt à réünir
Les points les plus touchans qu'a fournis ta matiere,
Fais du pecheur rebelle une conquête entiere.

Rappelle donc alors tes plus forts argumens;
Mais ſans te refroidir en longs raiſonnemens,
Reprens-les en deux mots, évite les redites,
Et toûjours renfermé dans les bornes preſcrites,
Ne va point tâtonnant, cherchant à l'attrapper,
Saiſir trois fois la fin qui ſemble t'échapper.
De ces Prédicateurs, embarras ridicule,
De qui, voulant finir, la fin toûjours recule,
Et qui toûjours, du peuple habile à la prévoir,
Trompent la conjecture, & trahiſſent l'eſpoir.

Evite également, ſi tu la veux touchante,
Une concluſion, ou trop bruſque, ou trop lente,
Et tache, pour finir, de ſaiſir le moment
Où ton Sermon a fait un plus grand mouvement.

Pour fruit de ton travail, ne cherche point la gloire
D'entendre, en finiſſant, retentir l'Auditoire
Du bruit & du fracas tout à coup répandu,
D'un applaudiſſement juſque-là ſuſpendu.

Crains, au contraire, crains, quand ta voix applaudie
N'excite que le bruit, dont à la Comedie,
Aux loges, au parterre, on applaudit l'Acteur;
Qu'ainsi qu'à ce spectacle, icy ton Auditeur
Ne cherche, en t'écoutant, que le plaisir que donne
Le rôle bien joüé d'*Oreste* ou d'*Hermione*.

Loin de t'en sçavoir gré, gémis de ce vain bruit,
Gémis, que du Sermon ce soit là tout le fruit;
Que là, des Auditeurs se renferme l'attente,
Et qu'un Prédicateur s'y borne & s'en contente.

Cherche un autre succès, & crois n'avoir prêché,
Que quand ton Auditeur instruit, émû, touché,
S'en va, les yeux baissez, sortant seul en silence,
Chercher un Confesseur, & par sa pénitence,
S'assurant l'avenir, expiant le passé;
Il prévient de la mort le repentir forcé.

Sois honteux de la foule à te suivre attachée,
Quand au sortir du Temple, où ta voix l'a prêchée,
Elle va chaque jour au Théatre porter
L'oreille qui te vient chaque jour écouter;
Sois honteux qu'après toy cent carrosses accourent,
Quand deux heures après tu trouves qu'ils entourent
Ces lieux, que justement ton zele a censurez,
Où les Dieux qu'il combat triomphent adorez.

Ne t'applaudis du bruit que fait ton éloquence ;
Du monde qui te ſuit n'approuve l'affluence,
Qu'autant que tu verras le monde qui te ſuit,
Pratiquer les leçons dont tu l'auras inſtruit.
Mais peux-tu l'eſperer ? Fais du moins, qu'à t'entendre
On juge que c'eſt-là ce que tu dois prétendre.
Car quoy qu'on diſe, Abbé ; toûjours on prêchera,
Et ce grand changement jamais n'arrivera.
On a beau s'échauffer, beau redoubler ſon zele,
On ne trouve au Sermon qu'un Auditeur rebelle,
Et ſans en alleguer mille exemples divers ;
Peut-être icy ſans fruit je te prêche en ces vers.

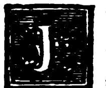
Fin du ſecond Chant.





L'ART DE PRÊCHER.

CHANT TROISIE'ME.



J'ESTIME un Ecrivain qui jamais ne s'entête,
Et dont à corriger la plume eſt toûjours prête.
C'eſt par là ſeulement, quelque talent qu'on ait,
Qu'on peut ſe rendre habile, & devenir parfait.
Veux-tu par tes Sermons nous toucher & nous plaire ?
Cherche, avant toute choſe, un ami droit, ſincere,
Pour toy juge équitable, & cenſeur rigoureux.
Ton Sermon te paroît d'un goût, d'un tour heureux,
Plein de feu, d'onction, de force & d'harmonie,
Il te plaît, & tu l'as enfanté de génie :
Vingt fois tu le relis, & toûjours tout nouveau,
L'ayant relû vingt fois, il te paroît plus beau.

Crains cet aveugle amour qu'on a pour son Ouvrage.
Consulte ton ami, regarde son visage,
Observe de quel air il répond consulté;
De ce charmant Sermon, connoît-il la beauté?
Non; supprime-le donc, & que ta main immole
Cet enfant bien-aimé dont tu fais ton idole.

D'un ami droit & vray mérite les avis,
Par la docilité dont ils seront suivis.
Mais quand de tes défauts tu veux qu'on t'avertisse,
D'un critique ignorant ne suis point le caprice.
Aux avis d'un censeur tu ne dois déférer,
Qu'autant qu'il aura sçû t'instruire & t'éclairer.
Ne suis que la raison sur laquelle il se fonde;
Car ne croire personne, & croire tout le monde,
Est un écueil égal: souvent on s'est gâté
Autant pour avoir trop, que trop peu consulté.

Cléon, pour le montrer à quiconque l'approche,
A toûjours un Sermon qu'il tire de sa poche,
Et selon chaque avis qu'il vient interroger,
Gâte à la fin l'ouvrage à force de changer.
Sçache à quoy t'en tenir, évite tout critique,
Qui prenant sur ta piece un pouvoir despotique,
A son autorité t'obligeant de céder,
Contraindroit ton génie en le voulant aider.

Mais aussi ne va pas demander qu'on t'éclaire
Pour vouloir qu'on t'aveugle, & d'un ton peu sincere,
Disant : *N'épargnez rien, critiquez jusqu'au bout,*
Attendre qu'on te louë & qu'on t'approuve en tout.
C'est ainsi quelquefois que l'amour propre en use :
Dans l'homme l'air modeste est souvent une ruse,
Un orgüeil affecté pouvoit plus surement
S'attirer la loüange & l'applaudissement.

Crains cet orgüeil secret, dont l'ame est prévenuë ;
Embrasse avec plaisir la verité connuë ;
Sans foiblesse & sans honte, on cede à la raison.

Ne cherche point d'éloge, & crains-en le poison.
La loüange te plaît, tu veux qu'on t'applaudisse,
Chacun t'applaudira par grace ou par malice.
Aussi-bien que l'ami, l'ennemi complaisant
Nourrira tes défauts en les canonisant.

Un jour Martin prêcha (retiens bien cette histoire)
Je courus, invité, grossir son auditoire.
Il commence, j'écoute ; & d'un ton d'écolier,
A peine eût-il, tremblant, dit son Exorde entier,
Qu'il hésite, répete ; & perdant son étoile,
Il vogue à l'avanture & sans rame & sans voile.
Vingt fois je fus troublé voyant qu'il se troubloit,
Et je tremblay vingt fois en voyant qu'il trembloit.

Enfin de flots en flots sa mémoire infidelle
Demi-noyé, le jette *à la vie éternelle :*
Il s'y prend, & finit. Moy m'en voulant aller,
Quoy ! vous en allez-vous sans le congratuler.....
Moy le congratuler ? non, non : mais j'eus beau dire,
On me prend, & par force à sa chambre on me tire.

Là chacun à l'envy luy faisoit compliment,
Pendant qu'il essuyoit, étendu mollement
Dans un lit bassiné, sa sueur glorieuse ;
Mon Dieu, s'écrioit l'un, la piece merveilleuse !
Voilà ce qu'en françois on nomme un bon Sermon,
Disoit l'autre ; mais bon, ce qui s'appelle bon.
Puis l'embrassant : Mon cher ! que vous êtes aimable,
Mascaron moins que vous en Chaire est agréable,
Moins juste Desalleur, moins éloquent Fléchier,
Et moins est Bourdalouë habile en ce métier.

Luy cependant modeste au milieu de sa gloire,
Sembloit, en soupirant, accuser sa mémoire,
Et se plaindre qu'elle eût deux ou trois fois bronché.
Bronché. Vous vous mocquez. Non, vous avez prêché,
Comme on ne prêche point, d'un air... Oüi, je vous jure
Qu'on a trouvé sur tout votre mémoire sure.
Et puis cela n'est rien, n'avez-vous pas tout dit,
Le défaut de mémoire a fait voir plus d'esprit.

Martin à ce diſcours ſans façon ſe conſole,
Rit, s'applaudit, ſe leve, & croit ſur leur parole
Qu'il s'eſt apperçû ſeul du fatal accident;
Et corrigeant l'aveu qu'il a fait imprudent,
Vante plus haut que tous la piece qu'il a dite;
Et de l'air dont il parle, & ſe croit du mérite,
On diroit qu'il eſt ſûr que pour l'Avent prochain
Le Roy le doit exprès mander * à Saint Germain,
Et que, de Marguilliers une Ambaſſade prête,
L'attend pour luy jetter un Carême à la tête.
  Moy caché dans un coin, & murmurant tout bas,
Je rougiſſois de voir qu'il ne rougiſſoit pas,
Et j'étois là le ſeul qu'à ſon air on dût prendre
Pour le Prédicateur que l'on venoit d'entendre.
Enfin je me retire, & vais ailleurs peſter
Des ſots que d'autres ſots plus ſots qu'eux vont flater.
Fertile d'autant plus en eſt par tout l'engeance,
Que l'homme eſt plus rempli de ſotte ſuffiſance;
Et qu'enfin pour traiter la choſe en général,
Aucun de ſon métier ne croit s'acquitter mal.
  Il n'eſt point d'homme auſſi qu'un autre homme ne flâte.
Quiconque prêche mal, voit que ſa honte éclate;
Contre luy l'Auditeur eſt par tout un témoin;
Mais il trouve toûjours un flateur au beſoin.

* *Le Roy étoit en ce temps là à S. Germain en Laye.*

Qu'un seul le louë, un seul l'autorise à se dire
Tout aussi bon que ceux qu'on applaudit, admire,
Il regarde en pitié leur applaudissement,
Et croit que c'est cabale ou fol entêtement.

Ainsi parle Crispin. Demandons ce qu'il pense
De ce Prédicateur, dont la noble éloquence,
Et le rare talent fait par tout tant de bruit:
Crispin hausse l'épaule. *Il est vray qu'on le suit,*
Dit-il, *mais du public c'est fougue, c'est caprice.*

Sçais-tu pourquoy Crispin ne luy rend pas justice,
C'est qu'il prêche, & partant s'estime autant que luy:
Que tout homme est jaloux de la gloire d'autruy,
Et que la vanité qui nous est naturelle,
Se nourrit à la voix d'un flateur infidéle.
Or, on voit à Crispin toûjours quelque flateur.
En pourroit-il manquer, puisqu'il est Directeur?

Juge mieux du Public, & quand il t'abandonne,
Ne t'en prens qu'à toy seul, ne querelle personne;
Crois qu'un Sermon est bon quand il est écouté;
Ce seul point décisif en marque la bonté.

Prêcher n'est point sçavoir bien parler, bien écrire,
Mais se faire écouter en tout ce qu'on vient dire,
Par là se faire suivre; & qui n'a pas ce don,
Peut bien faire un discours, mais non pas un Sermon.

Enfin, qui dit Sermon, dit deux choses ensemble,
Dit un homme qui parle, un peuple qu'il assemble:
Il n'est point de Sermon où manque l'un des deux,
C'est l'essence en un mot de cet employ fameux.

Juge par là du nom dont il faut qu'on appelle
Ceux, comme on en voit tant, qui sans suite, & sans zele
Ne font que des discours, & prêchent pour parler;
Dis, si tu peux, comment on les doit appeller?

Comment? Prédicateur, répond Pere Gregoire,
Chez nous c'est-là leur nom. Ont-ils un auditoire?
Non, c'est ce qui leur manque. Hé bien donc, il ne sont
Que des parleurs en l'air, c'est-là le nom qu'ils ont.

Crains qu'ainsi le public ne te nomme toy-même.
Combien en a-t'on vû prêcher tout un Carême
Sans avoir jamais fait, ce qu'on nomme un Sermon,
Et de Prédicateurs être dignes du nom?

Mesure là-dessus ton mérite & ta peine,
Et pour regle, prenant cette preuve certaine,
Ne te crois, quoi qu'on dise, un vray Prédicateur
Que quand ton Sermon seul attire l'Auditeur.

Te bornant donc toûjours à ce seul témoignage,
Va de tes Auditeurs consulter le visage,
Va sur eux du Sermon étudier le prix,
Et demander aux yeux, ce qui plaît aux esprits.

Observe les morceaux, où la foule attentive
Abandonne à ta voix son oreille captive,
Où chacun dans sa place immobile & serré,
Te dévore des yeux, & te suit à ton gré.
Cette preuve suffit; tu peux, sans t'y méprendre,
Prendre pour beaux endroits ceux qu'on se plaît d'entendre.
Quand l'oreille à la voix se laisse gouverner,
Le cœur suit le penchant que la voix sçait donner.
Ces endroits sont, dis-tu, les moins beaux de la piece,
D'autres ont plus de tour, d'esprit & de justesse:
Ceux-là sont négligez. Il n'importe, ils sont bons,
Sur eux, à l'avenir regle tous tes Sermons.
Au but de ton métier, si ton esprit s'applique,
Tu pourras être seul ton juge & ton critique,
Travailler surement, ne te rien pardonner;
Mais écoute un conseil que je te vas donner.
Quand tu fais un Sermon, est-ce ainsi, dois-tu dire
Que du vice en prêchant je détruiray l'empire?
Si Paul ou Chrysostome étoient mes Auditeurs,
Que diroient m'écoutant, ces grands Prédicateurs?
Est-ce ainsi de l'Enfer qu'ils confondoient la rage?
Que Paul d'étonnement frappa l'Aréopage?

Et que pour aſſiſter ſon prochain indigent,
Chryſoſtome à l'avare arracha ſon argent?
Toûjours devant les yeux mets-toy ces grands modéles:
Leurs écrits, de leur voix ſont les échos fidéles.
Apprens, en les liſant, le pouvoir qu'ils ont eu.
Tâche de l'obtenir, comme ils l'avoient reçû.
Fais donc ce qu'ils ont fait. D'abord à la Priere
De ton Sermon informe apporte la matiere,
Et demandant à Dieu qu'il te daigne éclairer,
Médite-la long-temps pour la bien pénétrer.
Prépare-toy toûjours, garde-toy bien de faire
D'un Sermon *impromptu* l'épreuve téméraire.
Peux-tu dans un beſoin, ſans être embarraſſé,
Achever un Sermon qu'un autre a commencé?
Je te permets d'aller ſoudain prendre ſa place,
Pour ne pas ſans Sermon laiſſer la populace.
Prêche alors ſur le champ. Mais en tout autre cas,
Sans ce preſſant beſoin, ne te hazarde pas.
On ne demande point ce qu'un Sermon te coûte,
On le demande bon, ſi tu veux qu'on le goûte.
Reconnois donc icy la populaire erreur,
Qui ſi ſouvent demande, *apprenez-vous par cœur?*
Et qui croit bien loüer l'homme éloquent qui touche,
Luy diſant: *C'eſt aſſez pour vous d'ouvrir la bouche.*

De ce sot compliment combien est irrité.
L'homme habile, qui sent, quelle peine a coûté
Le fruit de tant de soins, que ce compliment fade
Traite de fruit soudain & d'heureuse boutade.
Que diroit-on de pis, s'il avoit mal prêché ?
  Un autre, diras-tu, n'en seroit pas fâché;
Car combien en voit-on, qui touchés de la gloire
De prêcher sur le champ, veulent nous faire accroire
Que leurs Sermons, bien loin d'être à loisir appris,
Dans la Chaire enfantez, ne sont pas même écrits.
  Je le sçai, c'est aussi ce que j'allois te dire,
Et sur quoy je croyois devoir encor t'instruire.
  Ne te donne jamais la folle vanité
D'avoir ce grand talent, cette facilité.
Qu'en croiroit-on, dis-moi ? quoy! que le Ciel t'inspire,
Et que, te dispensant & d'apprendre & d'écrire,
Au secours seul de Dieu, tu t'en serois remis,
Attendant les Sermons aux Apôtres promis ?
Ce seroit tenter Dieu d'attendre ce miracle,
Notre foy languissante y met toûjours obstacle.
Dieu n'accorde aujourd'huy qu'à nos humbles efforts,
Ce qu'à la foy des Saints il prodiguoit alors.
  L'humble effort qu'on doit faire, & que Dieu veut que [fassent
Tous les Prédicateurs dans l'employ qu'ils embrassent,

C'eſt de faire à loiſir, d'apprendre leurs Sermons,
Et ne point préſumer qu'ils ſoient ſolides, bons,
Quand négligeant le ſoin d'en charger ſa mémoire,
Téméraire on s'expoſe aux yeux d'un Auditoire,
N'apportant avec ſoy que l'audace & le bruit
D'un diſcours ſur le champ mal tourné, mal conſtruit.
 Ne va point juſque-là pouſſer ta hardieſſe,
Et d'un prétexte ſaint déguiſer ta pareſſe.
 Apprens-donc à loiſir, travaille tes diſcours,
Mais n'en attens le fruit que du divin ſecours,
Et crois-toy d'autant plus ſerviteur inutile,
Que tu prens plus de peine à devenir habile.
 Choiſis dans tes ſujets ce qu'ils ont de meilleur;
Mais pour le bien choiſir interroge ton cœur.
Ce qui dans l'oraiſon & te plaît & te touche,
Doit & plaire & toucher, quand il eſt dans ta bouche.
Du Sermon là-deſſus diſpoſe le projet.
 Traite differemment un different ſujet.
Tantôt c'eſt un éloge, & tantôt un myſtere,
Tantôt ſur la vertu j'ai beſoin qu'on m'éclaire,
Tantôt par invective on combat le peché.
Que tout ſoit avec ſoin diverſement touché.
 Par le choix du ſujet ne viens point nous ſurprendre,
Traite toûjours celuy que l'on a droit d'attendre,

Et ne t'avise pas de prendre un faux détour,
Pour quitter sans besoin l'Evangile du jour.

Quand l'Eglise propose une Fête, un Mystere,
Il ne t'est pas permis de prêcher, & le taire.
Je veux que l'on m'en parle, & ne peux t'écouter
Si sur d'autres sujets tu prétends m'arrêter.

Aujourd'huy du Sauveur on fête la naissance,
Et toy tu viens du luxe attaquer la licence :
Quand pour nous dans la crêche un Dieu s'anéantit,
Quand d'un bienfait si grand l'Eglise retentit,
Toy seul tu n'en dis rien; la foule révoltée
Ne prête à t'écouter qu'une oreille irritée.

Explique le Mystere, & fais-en voir l'esprit.
Pour fournir un Sermon tout Mystere suffit;
Ne le quitte donc point. Souvent on le propose,
Et bien-tôt on le laisse, & l'on prêche autre chose.

Un jour de Pentecôte un bon Curé prêchant,
Fit voir dans son Exorde, en stile assez touchant,
„ Que Dieu n'avoit jamais fait présent à la terre
„ D'un plus grand don, que, quand au bruit de son tõnerre,
„ Parmi les tourbillons, il donna son esprit :
„ Que cet esprit étoit, selon qu'il est écrit,
„ Aux pauvres destiné. *Partant c'est une aumône*,
Dit-il, en finissant l'Exorde de son Prône,

De l'aumône, Messieurs, parlons donc amplement,
Puisqu'elle vient s'offrir si naturellement.
Tu ris, mais ce détours est pourtant ordinaire,
On voit peu de Sermons prêchez sur un Mystere,
Où le Mystere soit exactement traité :
C'est un autre sujet sur le Mystere enté.
O! des Prédicateurs ignorance, ou paresse!
Aucun Mystere n'a, ni plus de secheresse,
Ni moins de beauté propre à se faire goûter,
Que les autres sujets où l'on va s'écarter.
Mais ne t'appliques pas à le faire comprendre,
Ne pense seulement qu'à nous bien faire entendre,
(Soit qu'on le puisse, ou non, comprendre & concevoir)
Ce qu'un Chrétien doit croire, & ce qu'il doit sçavoir.
Prens du fonds du Mystere une morale utile,
En morale toujours un Mystere est fertile,
Et sans que sottement on le tire aux cheveux,
On y trouve à placer des mouvemens heureux.
Ainsi sur un Mystere on peut, sans qu'on le quitte,
Plaire, instruire; toucher, pourvû qu'on le médite;
Mais le Prédicateur qui sçait peu méditer,
Préférant ce qu'il croit plus heureux à traiter,
De la Religion laisse-là les Mysteres?
Et toûjours des pecheurs s'attache aux caracteres.

Il s'égaye à les peindre, il crie, il fait grand bruit,
Pendant que de sa foy le peuple mal instruit,
Après tant de Sermons le plus souvent ignore,
Ce qu'est & le Chrétien & le Dieu qu'il adore.

Pense donc à l'instruire, on ne peut avec fruit
Peindre & blâmer ses moeurs qu'après l'avoir instruit.

Veux-tu prêcher par tout une morale utile?
Tu dois étudier & la Cour & la Ville,
Connoître l'homme tel, qu'en differens états,
La fortune le montre, ou le cache icy-bas:
Sçavoir de ses humeurs les goûts & les caprices,
De son cœur corrompu les erreurs & les vices,
De ses états divers reconnoître l'écüeil,
Et de la volupté, l'avarice & l'orgüeil,
Démêler dans son cœur les routes déguisées,
Et les loix hautement du monde autorisées.

Tu dois peindre autrement les Pauvres, les Bourgeois,
Que les Riches, les Grands, les Princes & les Rois;
Attaquer dans les uns l'envie & la paresse,
Dans les autres, l'orgüeil, le luxe & la mollesse;
En rendre un plus soumis à la main qui l'abbat,
Pour la main qui l'éleve un autre moins ingrat;
Et leur montrer à tous qu'ils courent à leur perte
Quand la route du Ciel leur est à tous ouverte.

Mais tu ne dois jamais & du mal & du bien
Parler en Philoſophe, où je te veux Chrétien.
Garde-toy d'inſpirer une vertu payenne,
Enſeigne les motifs qui la rendent chrétienne,
Que Socrate ou Platon prêche la probité,
Toy, vien, avec ſaint Paul, prêcher l'humilité ;
Et tâche, en condamnant la probité ſtérile,
De changer en chrétien l'honnête homme inutile.
Ne peins jamais les gens autrement qu'ils ne ſont,
Ne combats point un mal que jamais ils ne font,
C'eſt au Prédicateur une erreur ordinaire,
Il feint pour la combattre, il forge une chimere.
Il a beau s'eſcrimer, ſes coups portent à faux.
Connois, vois qui t'entend, pour blâmer ſes défauts.
N'imite point celuy qui prêchant au Village
Crioit qu'on réformât *table, train, équipage,*
Vaſes, criſtaux, lambris, trumeaux, glaces, plafonds,
Choſes dont l'Auditeur ignoroit juſqu'aux noms.
Que toûjours tes portraits ſoient peints d'après nature ;
Mais du cœur ſeulement donne-nous la peinture,
Et que dans tes diſcours on ne trouve aucun trait,
Qui déſigne celuy dont tu fais le portrait.
Dans la Chaire jamais n'introduis la ſatyre ;
Jamais en badinant n'y cherche à faire rire.

Gémis de l'ignorance, ou de l'abus grossier,
Des siécles où l'on vit la Chaire s'égayer
Par tant de traits bouffons, qu'on auroit peine à croire,
Si * Barlette imprimé n'en gardoit la mémoire,
Et nous n'avions encor * Menot & le Sermon,
Qui nous peint en burlesque *& Marthe & Madelon.*

Il n'est de ces Sermons aucun fruit salutaire;
Et quoi qu'on m'ait, enfant, assuré que le Pere
Qui disoit gravement, * *soin de vous, Monseigneur*,
Touchoit en faisant rire, & corrigeoit le cœur.
J'en doute, & crois toûjours que ce bizare Apôtre
Par tout ce qu'on en dit, dont je ris comme un autre,
N'a sçu que faire alors, comme il fait aujourd'huy,
Rire de ses Sermons, & peut-être de luy.

Pour corriger un cœur, il faut qu'en luy s'imprime
Un remords sérieux, un vif regret du crime,
Qu'il pleure ses pechez, s'attriste en y pensant.
Quoy, nous attriste-t'on, en nous divertissant?

Fuis-donc non-seulement ce burlesque profane;
Mais ces traits que la Chaire également condamne,
Où le Prédicateur négligeant le profit,
S'égaye à faire voir & briller son esprit.

* *Prédicateurs du 16. siécle, dont les Sermons sont imprimez.*
* *Sermon devant M. le Prince, sur ces paroles :* Omnis caro fœnum.

Tels ſont tant de Sermons qu'on ſuit & qu'on admire :
Mais dont toûjours, ſans fruit, le cœur ſec ſe retire.
C'eſt prêcher vainement, & le Prédicateur
Ne doit plaire à l'eſprit que pour toucher le cœur.

Souvent par cent portraits placez à l'aventure ;
Le Sermon n'offre aux yeux qu'une vague peinture :
Là l'eſprit incertain ne ſçait où s'attacher.
O ! combien en voit-on qui penſent bien prêcher,
Quand du cœur tour à tour parcourant les foibleſſes,
Ils blâment les honneurs, les plaiſirs, les richeſſes,
Tout vient dans leur Sermon, tout eſt mis au hazard,
Nul principe établi, nulles preuves, nul art ;
Mais par induction traitant chaque matiere,
Ils n'offrent qu'une vague & confuſe lumiere.
Quand entre les objets qu'ils viennent préſenter,
Sur un qui me touchoit je penſe m'arrêter :
Ils m'en offrent un autre, & celuy qui l'efface,
Par un autre effacé ne laiſſe aucune trace.
L'eſprit court aux objets qu'ils luy viennent offrir,
Le cœur ſans s'émouvoir le laiſſe ſeul courir.

C'eſt-là toûjours l'effet que produit l'abondance
De cette impetueuſe & rapide éloquence,
Que ſans s'aſſujettir aux preuves, aux raiſons,
S'abandonne au détail du mal que nous faiſons.

Voilà ce qu'au Sermon tout pecheur pourroit dire :
Donc, sans l'avoir instruit, jamais ne te retire,
Au portrait de ses maux ajoûte le conseil,
Et toûjours sur sa playe applique l'appareil.
N'irrite point le mal qu'il faut que tu guérisses,
Ménage son esprit sans ménager ses vices,
Combats-les sans l'aigrir. *Le meilleur Medecin*
Au malade irrité paroît un assassin.
Mais sur tout, en prêchant, si ton zele t'applique,
A combattre l'erreur de l'aveugle Hérétique,
Toûjours avec égards apprens à le traiter,
Il s'agit de l'instruire & non de l'insulter.
La charité sans fiel s'oppose à l'imposture,
Et le zele Chrétien ne vomit point d'injure.
Que jamais dans la Chaire on n'entende de toy
Que ce qui peut instruire & ranimer la foy.
Remplis bien ton Sermon, n'y souffre point de vuide,
Et que jusqu'à la fin il soit clair & solide,
Craint d'un brillant *Concept* cherchant l'éclat trompeur
De donner pour lumiere une fausse lueur ;
Cherche le VRAY dans tout ; & défends à ton zele
D'en altérer, l'outrant, la beauté naturelle.
Que toûjours de la Foy les articles traitez,
Exposent aux Chrétiens de grandes veritez.

Employe

Employe en les traitant l'Ecriture & les Peres;
Mais ne les cite point s'ils ne sont necessaires.
Je ne te peux souffrir quand tu viens, en latin,
Sans besoin nous citant, *le grand saint Augustin*;
Sans besoin, alleguant l'Ecole & l'Ecriture,
Te faire un vain honneur de ta longue lecture.
Il en est qui d'un goût, d'un esprit de travers,
Compilant pour prêcher cent passages divers,
Appliquez à transcrire, à piller un volume,
De l'or qu'il leur fournit ne prennent que l'écume.
Je les connois bien-tôt, dans leurs foibles Sermons
Les Peres sont chargez des endroits les moins bons.
Je les entends crier quand la preuve est forcée,
Quand la pensée est fausse, obscure, embarrassée,
Ce n'est pas moy, Messieurs, mais un Pere l'a dit.
Un Pere? Je me leve & je sors de dépit,
Et va chercher quelqu'un qui de ces plagiaires,
Par un bon interdit vange l'honneur des Peres.
D'un parti condamné renonce aux interêts,
A l'Eglise soumis observe ses décrets,
Sois instruit de ta foy si tu veux en instruire:
Souvent par ignorance on se laisse séduire,
Et pour dogmes certains par l'Eglise enseignez;
Le zele ose donner des dogmes condamnez,
Le zele ne rend point l'ignorance excusable.
Souvent à l'ignorance un orgüeil plus coupable

Ose joindre en prêchant l'hérétique fierté,
Et pour se distinguer corrompt la verité.
L'Hérétique toujours aveuglé d'un faux zele,
Fit admirer des sots son audace rebelle;
Si-tôt que dans la Chaire il a dogmatisé,
Le voilà du public d'abord canonisé,
Digne restaurateur de la saine doctrine,
Luy seul peut rétablir l'antique discipline.
C'est-là ce que l'on dit. Amis, peuple, parens
Courent à ses Sermons remplir les premiers rangs,
Chacun de son carrosse embarrasse la porte;
L'Eglise est trop petite, on s'y presse, on s'y porte;
Tant qu'Hérétique enfin hautement déclaré,
Et de * Harlay bien-tôt justement censuré,
Le Roy même l'apprend, & par ordre suprême,
L'envoye à la Bastille achever son Carême.
De ces Prédicateurs c'est l'ordinaire écüeil,
Si la crainte ou l'espoir n'adoucit leur orgüeil.
Pour être bien suivi Jean parut Hérétique,
Pour devenir Prieur il parut Catholique,
Tantôt l'un, tantôt l'autre, inconstant Orateur,
Il fit tant qu'il ne fut ni suivi ni Prieur.
Pour articles de Foy certains visionnaires,
Font en Chaire passer leurs dévotes chiméres,
Et certains esprits forts en expliquant la Loy,
Font passer pour chimére un article de Foy.

* *Archevêque de Paris.*

Ces bizarres excès ſont d'un eſprit qui s'aime,
Et qui dans ſes erreurs s'applaudiſſant lui-même,
Trop ſimple, ou trop hardi, pour croire ou pour douter,
Veut à ſon propre ſens, aveugle s'arrêter.
Suis un guide plus ſûr, crois ce que croit l'Egliſe,
Si ſon ſilence laiſſe une choſe indéciſe,
Ne la décide pas. Sur un point conteſté
Tu ne déciderois qu'avec témérité;
Sur une opinion que ta foy ſuſpenduë,
Reſpecte les Auteurs dont elle eſt défenduë.
Prens alors le milieu que doit prendre un Chrétien,
Entredouter de tout, & ne douter de rien.
Pourquoy, luy propoſant une choſe douteuſe,
Allarmer ſans beſoin une ame ſcrupuleuſe;
Aſſez d'articles ſurs & de points décidez,
Donneront au pecheur des ſcrupules fondez.
Quand on eſt veritable on eſt toujours ſévére;
L'Evangile par tout prêche une vie auſtere.
En vain y cherche-t'on des adouciſſemens,
On n'y trouve que croix, que veilles, que tourmens;
Si l'on ne vole au Ciel par la pure innocence,
On n'y peut arriver que par la penitence.
L'Oracle eſt infaillible, & l'on s'efforce en vain
D'y mener les pecheurs par un autre chemin.
Mais toujours veritable en ces dures maximes,
De défauts innocens ne nous fais point des crimes;

Je ne t'écoute pas, quand ſévére affecté,
Tu viens en décidant outrer la verité.
Si tu blâmes des Grands le luxe & la dépenſe,
Si tu veux aux habits moins de magnificence,
Ne vas pas, Caſuite, & rigoureux & vain,
Damner pour un ruban ton innocent prochain.
La Chaire n'admet point ce détail ridicule.
Mais aux riches pecheurs donne un autre ſcrupule,
Repréſente à leurs yeux la douleur & la faim
Du pauvre abandonné qui demande du pain.
Trace d'un Hôpital l'image lamentable,
Peins tes freres mourans que la miſere accable,
Tandis que, regorgeant d'ornemens ſuperflus,
La vanité leur prend des biens qui leur ſont dûs.
Alors bien-tôt la foy, la raiſon, la nature,
Leur fera condamner l'excès de leur parure;
Alors chacun honteux de ſes vains ornemens,
Peut-être à l'Hôpital envoira ſes rubans.
Je te l'ay déja dit, ſois toujours veritable,
La verité rend ſeule un Sermon profitable.
Si lors que je t'entend je puis m'appercevoir,
Que le principe eſt faux dont tu veux m'émouvoir,
Qu'icy loin du droit ſens cette preuve eſt tirée,
Là, de cet argument la force exaggérée,
Que d'un paſſage ailleurs tu détournes le ſens,
Le reſte m'eſt ſuſpect. D'abord je me défends,

Et te quittant, pour fruit de ta vaine éloquence,
J'accuse ta malice, ou plains ton ignorance.
Le peuple, cependant, aime la nouveauté,
Et bizarre il se plaît à la sévérité.
Quand un Prédicateur de plein pouvoir le damne,
C'est un Docteur, un Saint, ne fut-il qu'un profane,
Un ignorant, un fat; chacun court après luy.
C'est ainsi qu'entre ceux qui prêchent aujourd'huy,
On en voit qui n'ayant pour talent que l'audace,
Sçavent, vrais tabarins, charmer la populace.
Là le Prédicateur damne en réjoüissant,
Et sur chaque peché fait le mauvais plaisant;
Là tout est mis en œuvre, & proverbes des Halles,
Et termes goguenards, & pointes triviales,
Là d'un charbon grossier les tableaux ébauchez
N'expriment qu'en crotesque, & vertus & pechez:
Cependant à le voir trancher sur la morale,
Traiter tout de peché, de crime, de scandale,
On diroit que le Ciel le députant exprès,
N'a confié qu'à luy ses oracles secrets,
Que seul de l'Evangile il a l'intelligence,
Et de conduire au Ciel une pleine puissance.
Enfin, venons au point, on l'écoute, on le suit;
Mais de tous ses Sermons sçais-tu quel est le fruit?
Le peuple qui de tout avec le temps s'ennuye,
De ce nouvel Apôtre examine la vie,

Aux dépens du prochain, s'il fit rire les gens,
Le prochain à ſon tour fait rire à ſes dépens,
Luy renvoyant à luy ſes Sermons, ſes ſcrupules,
On en fait tous les jours cent contes ridicules;
Tout le monde s'en mêle, & je ne peux icy
Moy-même m'empêcher de faire celui-cy.
Un homme aſſez connu par ce vain caractere,
L'autre jour dans Paris prêchoit à l'ordinaire,
Et venant au détail, ſe mit à condamner
Les pecheurs qui ſe font en carroſſe traîner;
Il répéta vingt fois que c'étoit choſe atroce,
Et de peché mortel traita chaque carroſſe.
En carroſſe d'ami luy-même étoit venu;
Heureux ſi dans la Chaire il ſe fut ſouvenu,
Que l'ami l'entendoit aſſis dans l'Auditoire;
Mais le zele ſouvent fait perdre la mémoire.
Enfin le Sermon fait, chacun penſe au retour,
L'ami monte en carroſſe, & luy-même à ſon tour
Veut monter, mais l'ami l'arrête, & luy demande
Ce qu'il veut? moi? ma place, hé quoi qu'on vous la rende,
Oubliez-vous ſi-tôt que ce ſeroit pecher.
Non, non, venez à pied, Monſieur... touche Cocher.

Fin du troiſiéme Chant.



L'ART DE PRÊCHER.

CHANT QUATRIÉME.


EUREUX furent ces tems libres du soin de plaire,
Où l'homme impunément pouvoit être sincére,
Et n'avoit point encor, avec sa liberté,
A la crainte, à l'espoir vendu sa verité.
De ces temps trop heureux courte fut la durée,
Bien-tôt vint la fortune, & du monde adorée,
Elle enfanta le fourbe, instruisit le flateur,
Mit par tout en usage un langage imposteur,
Bannit la verité, luy déclara la guerre,
Et ne luy laissa plus d'azile que la Chaire.
Ce fut là que, du Ciel nous annonçant les loix,
A la voix du mensonge elle opposa sa voix,

Et que les Grands flattez apprirent à la craindre;
Mais les Grands à leur tour oserent la contraindre,
La Chaire en leur faveur admit les complimens,
Pour eux eut des égards & des ménagemens,
Et jusqu'après leur mort prenant soin de leur gloire,
D'un éloge funebre honora leur mémoire.
Oserois-je blâmer un usage établi?
Va tirer, si tu peux, un grand nom de l'oubli,
Va te joindre à *Fléchier* dans cet employ funebre,
Et par là, comme luy, rendant ton nom célébre,
Tu verras ton talent brigué par les Héros,
Et que sûrs de ta voix ils mourront en repos.
Je raille, mais, Abbé, que veux-tu que je dise?
Sur cet art imposteur, veux-tu que je t'instruise,
Qui tous les jours en Chaire ose, aux piés de l'Autel,
Faire un Héros, un Saint, d'un coupable mortel.
Refuse à ces flatteurs & vains Panégyriques,
Une voix destinée aux loix Evangeliques,
Et pour loüer un mort cherche d'autres garants
Que la foy des amis & l'orgüeil des parens.
De sa vie au Public demande les mémoires:
En vain sur ses ayeux feüilletant nos histoires,
Et le flattant d'un nom qu'il soutenoit si mal,
Tu l'appelles vaillant, généreux, liberal;

Cet éloge imposteur que ton cœur désavouë,
Condamne & ton Héros & ta voix qui le louë.
Cherche donc un Héros qui t'offre plus qu'un nom,
Qui soit tel que Turenne, ou tel que * Lamoignon,
De qui, de son vivant partout la voix publique,
Ait long-temps avant toy fait le Panégyrique.
Fais alors sans scrupule un éloge ordonné;
Mais qu'à ton Héros seul ton discours terminé,
Laisse des lieux communs la route générale,
Tout doit rouler sur luy, loüanges & morale.
Je dis morale, Abbé, car un Prédicateur,
Ne doit pas même alors parler en Orateur.
Ce n'est point *Pline* icy dont la voix mercenaire,
Veut se faire payer l'encens dont il doit plaire;
Ou qui dans le Sénat chargé de haranguer,
Par de frivoles fleurs cherche à se distinguer.
Ne te proposes point de suivre ce modele;
Tu parles dans le Temple, où, victime immortelle,
Immolé sur l'Autel ton Dieu même est présent.
Et qui viens-tu loüer? immobile & pesant
Cadavre en proye aux vers, ton Héros te présente
Du néant des grandeurs la preuve convaincante.
Pourrois-tu donc alors, aux yeux de l'immortel,
Ayant la mort en face, en face de l'Autel,

* *Premier Président du Parlement.*

Oubliant le deſſein auquel on te deſtine,
Faire un Panégyrique à la façon de *Pline*?
Double abus, dont ſouvent ſe rendent criminels
Ceux qui dans le lieu ſaint à loüer les mortels,
Prodiguent une voix qu'adopte l'Evangile :
Complaiſans, pleins d'égards, pleins d'un reſpect ſervile,
Ils viennent nous vanter de profanes mondains,
Et plus prophanes qu'eux, dans leurs éloges vains,
On ne trouve que traits, que tours & que penſées,
Des profanes Auteurs en pompe ramaſſées,
Veux-tu voir dans la Chaire un éloge goûté,
Laiſſe-là des pecheurs périr la vanité,
Pleure ſur leur tombeau, donne-leur tes prieres,
Et cherche dans les Saints de plus dignes matieres.
Sçache donc les loüer, c'eſt ce qu'en ton employ,
L'Egliſe attend encor & demande de toy.
Travaille, & ne crois pas dans une piece unique,
Avoir dequoy fournir chaque Panégyrique.
Souvent dans un éloge un Saint eſt enchâſſé,
Comme l'eſt un tableau dans ſon cadre placé;
Otez l'un, bien-tôt l'autre en remplira la place,
Et le Prédicateur pareſſeux a l'audace
D'être prêt de prêcher, n'en changeant que le nom,
Tous les Saints qu'on voudra ſur le même Sermon.

Ainsi j'ay sur trois Saints vû le Pere Pancrace
Prêcher la même piece. Il prêcha saint Ignace,
Ce saint un mois après devint saint Augustin,
Saint Augustin ailleurs se trouva saint Martin.
  Si tu veux réüssir, il faut, & tu l'avoués,
Que tout ton Sermon soit pour le Saint que tu loues.
  Connois, sçache ton Saint avant que d'en parler,
Sois bien sûr des vertus qui l'ont pû signaler,
Et ne t'avise pas en voulant qu'on l'honore,
De nous faire un Roman des vertus qu'on ignore.
  Mais contre un fait reçû ne va point t'aheurter,
Et laissant * Chatelain sçavamment discuter,
Si Madelaine fut la femme Pénitente,
Peins la comme on la peint, ta critique imprudente
Oteroit au public, qui veut qu'elle ait peché,
L'exemple qu'il suppose & dont il est touché.
  Abbé, tu ne crois pas, comme Laurent le pense,
Que d'être alors touchant ton sujet te dispense:
Il n'est aucun sujet où le Prédicateur
N'ait dû se proposer de toucher l'Auditeur.
  Laurent, tu le connois, de bel esprit se pique,
Et croit que son talent est le Panégyrique,
A nul autre, en ce genre, il ne voudroit ceder.
Je le vis l'autre jour. Dès qu'il put m'aborder,

* *L'Abbé Chatelain, sçavant critique.*

Je prêche, me dit-il, *& vous viendrez m'entendre;*
C'est un Panégyrique. Où? *Vous pourrez l'apprendre,*
On doit avec mon nom ce soir même afficher,
Et l'Eglise & le Saint qui m'engage à prêcher.
En effet, dès le soir auprès des Petits Peres,
Je vis son nom écrit en fort gros caracteres,
Qui sortoit orgüeilleux du milieu d'un placard.
Je m'approchay, je lus, quoy qu'il fut assez tard,
Et que son nom fut seul écrit en majuscules,
Qu'il devoit dans trois jours prêcher aux Camaldules.
C'est bien loin: Mais j'y vas souvent, & du * Majeur
De ces pieux reclus je suis fort serviteur.
M'excuser, ç'ût été faire injure à mon homme,
Qui croit que pour l'entendre on iroit jusqu'à Rome;
Et qui d'ailleurs sçavoit que * Sucy n'est pas loin.
Pour finir ce détail, dont tu n'as pas besoin,
Tu sçauras que j'allay l'entendre. Quelle piece!
Le cilice jamais n'eût plus de gentillesse,
Jamais saint Romuald du monde retiré,
De plus de faux brillans ne se trouva paré.
Tout étoit de ce goût. Jamais discours, je pense,
Ne m'a plus indigné. Quoy? de la Pénitence,

* *C'est ainsi qu'on nomme le Général.*

* *Maison de Campagne de M. le Président Lambert.*

Avoir dans son sujet un modele si grand,
Et n'en pas dire un mot! Je ne pus, à Laurent,
Après qu'il eut prêché, déguiser ma colere.
Quel fruit d'un tel Sermon, avez-vous donc crû faire,
Dis-je en raillant. *Quel fruit, moy: j'en fais quand je veux*,
Dit-il, *mais ce n'est pas un Sermon fructueux,*
Ce n'est pas un discours touchant & pathétique
Que l'on m'a demandé, c'est un Panégyrique.
L'esprit seul doit briller dans l'Eloge des Saints,
Et nous laissons le fruit à faire aux Capucins.
Ce fut là sa réponse. Enyvré de sa piece,
Il prit mon compliment pour une impolitesse,
Et peut-être crut-il, que je n'avois raillé,
Que jaloux de l'éclat dont il avoit brillé.
Je ne me flattai point de le pouvoir réduire;
Mais toy qu'icy mes vers se proposent d'instruire,
Pourras-tu ne pas voir que de tous les discours
Que l'on peut faire en Chaire, & qu'on fait tous les jours,
Nul ne s'offre à ta voix plus touchant, plus utile,
Plus propre à moissonner les fruits de l'Evangile,
Que l'Eloge d'un Saint, où l'on voit éclater
Les vertus qu'un Chrétien peut & doit imiter.
Ces vertus au pecheur paroissent impossibles;
Parle, & fais voir qu'un Saint, par ces vertus pénibles,

Ce Saint dont à ta voix l'Eloge est confié,
S'est conservé sans tache, ou s'est purifié.
Nous n'avons aucun Saint dont le Panégyrique
Ne soit pour les pecheurs une leçon publique,
Autant qu'en le loüant on doit avoir d'esprit,
Pour mettre dans leur jour les vertus qu'on décrit,
Autant l'ayant loüé, doit-on avoir de zele
Pour en faire goûter & suivre le modele,
C'est en vain que l'esprit par l'Eloge est charmé,
Si par l'exemple aussi le cœur n'est enflâmé.
Il faut à l'un & l'autre, Abbé, que tu t'appliques
Ou n'entreprens jamais aucuns Panégyriques.
Choisis d'abord ton Texte. A la Fête d'un Saint,
Le choix t'en est permis & tu n'es pas astraint,
Comme en un autre jour, de suivre une Evangile;
Mais fuis l'allusion burlesque & puérile,
De ceux qui sur un Saint devant faire un Sermon,
Recherchent dans le Texte un rapport à son nom.
Ont-ils de saint *Victor* à publier la gloire?
Dès le Texte, à coup sûr, ils parlent de *Victoire*.
Dès le Texte, croyant ce début éclatant,
Ils parlent de *constance* en loüant saint *Constant*.
Fuis ce vain badinage, & ce rapport frivole:
Sois plus simple & plus vray: la divine parole

Demande un discours grave & toujours sérieux.

Crois-moy, sans te piquer d'un début spécieux,
Prens, pour ne point donner dans ce jeu puérile,
De la Fête du Saint ton Texte en l'Evangile.
L'Eglise qui des Saints a bien connu l'esprit,
L'a marqué par le Texte à leurs Fêtes prescrit,
Et donné par le choix qu'elle en a voulu faire,
Une Evangile propre à chaque caractere.
Pourquoi t'en écarter? Rassemble en tes desseins
L'esprit, le caractere, & les vertus des Saints;
Releve leurs vertus en leur jour exposées:
Mais n'emprunte jamais ces figures usées,
Qui font à l'Orateur, d'un esprit peu Chrétien,
Détrôner tous les Saints, pour mieux placer le sien.
Décris les actions, rarement les miracles;
Du pecheur il s'agit de vaincre les obstacles,
Du pecheur peu touché des faits miraculeux,
N'en fais jamais un point, n'en dis qu'un mot ou deux,
De la foy dans les Saints pour montrer la puissance,
Pour relever leur gloire & notre confiance.
En racontant leur vie, Abbé, souviens-toi bien
Qu'on te veut Orateur & non Historien;
Fais, ornant les récits que le sujet demande,
Que ton Sermon jamais n'ait l'air d'une légende.

Supprime tout détail inutile au ſujet,
Ne nous arrête point ſur un frivole objet.
Peignant de ſaint Loüis la bonté populaire,
Dis, que de tout ſon peuple & le Juge & le Pere,
Aux champs, comme à la ville, à tous donnant accès,
Souvent aſſis ſur l'herbe, il jugeoit les procès;
Là recevoit de tous la plainte ou le mémoire:
Mais ne t'aviſes pas, pour embellir l'Hiſtoire,
De faire de cette herbe un *Trône de gazon*;
Ce Trône imaginaire & fait de ta façon,
Sembleroit dreſſé, moins, pour donner audience,
Que pour placer un trait de ta vaine éloquence.
Non, que je blâme icy tous les traits figurez;
Mais il faut que toujours au bon ſens meſurez,
Employez rarement tu n'en faſſes uſage,
Que de la verité pour mieux tracer l'image,
Augmenter du diſcours la force & l'onction,
Sans jamais détourner ailleurs l'attention.
Peins donc toujours le VRAY, fuis toute métaphore,
Qui, loin de le montrer, voilant ce qu'on ignore,
Ne ſert qu'à faire voir dans un diſcours fardé,
L'eſprit frivole & faux de l'Orateur guindé.
A l'image élégante & pourtant naturelle,
Des vertus de ton Saint, joins la force & le zéle,

Pour corriger en nous les vices oppofez,
Et mêle adroitement dans les points propofez,
L'Eloge & la Morale, & pour blâmer le vice,
N'attends pas réglément que l'Eloge finiffe.
C'eft ainfi que ftérile en ufe l'Orateur,
Il attend pour inftruire & toucher l'Auditeur,
Que des vertus du Saint il n'ait plus rien à dire,
Et finiffant ainfi chaque point, par inftruire,
Souvent fait oublier à la fin du Sermon,
Du Saint qu'il a prêché les vertus & le nom.
Place mieux ta morale & crains qu'elle n'ennuye,
Quand après un Eloge il faut que l'on effuye
Une conclufion, en foy Sermon nouveau,
Ou d'un autre Sermon pofliche & long morceau.
Finis donc par ton Saint, & que ta voix retrace,
En deux mots feulement, ce que mife à fa place,
Dans l'Eloge du Saint ta morale a touché,
Par tout où fa vertu, fon exemple a prêché;
Mais entre les vertus que prêche fon exemple,
Sçache encor te fixer. La morale en eft ample,
Et tu ne dois choifir, fage Prédicateur,
Que celle que tu crois utile à l'Auditeur.
En prêchant faint Matthieu, montre combien fidéle
Doit être le Chrétien, quand la Grace l'appelle;

Ou si des Publicains tu crois devoir parler,
Fui tous ceux qu'on pourroit par leurs noms appeller,
Noms connus, déteſtez, & devenus Proverbes,
Depuis qu'on les a vûs, voleurs durs & ſuperbes,
Profitant des malheurs d'un ſiécle infortuné,
Changer en or la bouë où chacun d'eux eſt né.

N'attaque point des gens que tout le monde abhorre,
Laiſſe ces ſcelerats, que perſonne n'ignore,
On les attaque en vain. Tout le public, crois-moy,
Par l'horreur qu'il en a, les prêche mieux que toy,
Sans fruit de leurs pechez tu tracerois l'image,
Chacun peint de l'Enfer en eux le noir ouvrage.
Que ſerviroient les traits dont tu peux les noircir?
Quand le Sermon irrite, il ne fait qu'endurcir.
Ne parle que de ceux dont l'uſure cachée

Ne peut, que par ta voix, leur être reprochée,
De ces honnêtes gens qui croyant tromper Dieu,
Font le honteux métier qu'abjura ſaint Matthieu.

Cherchant toujours le fruit défends à ta morale,
Les portraits qui font moins de fruit que de ſcandale,
Ne peins que les pecheurs que l'on peut réformer,
Ne fais que les portraits qui ne font point nommer.

Ainſi de chaque Saint ſelon ſon caractere,
Tirant une morale utile & ſalutaire,

Tes Eloges pourront instruire, édifier,
Faire honorer les Saints, & nous sanctifier.
Abbé, je crois t'entendre, & qu'à propos d'E
Sur un bizarre usage icy tu m'interroges,
Cet usage établi de faire aux Auditeurs,
Que distingue le rang, des complimens flateurs.
A qui n'en fait-on pas? aux Evêques, aux Princes,
Et jusqu'aux Intendans envoyez aux Provinces?
Enfin pour ceux qu'on voit & riches & puissans,
Aucun Prédicateur n'est avare d'encens.
Encor même par là ne se croit-on pas quitte,
Un Grand vient au Sermon, il faut qu'on le visite,
Et descendant de Chaire on court remercier
L'obligeant grand Seigneur que l'on vient d'ennuyer.
Que te dirai-je, Abbé, puisque tel est l'usage?
Viendrai-je seul ici crier, d'un ton sauvage,
O lâche complaisance! O triste aveuglement!
Quoi, * saint Paul à Festus fit-il un compliment;
Crut-il devant les Grands devoir changer de stile?
A-t'il loüé Felix? a-t'il flatté Drusile?
Je crois qu'un bon motif vous rendit complaisans,
Et que de la vertu cherchant des partisans,
Vous avez crû devoir, successeurs des Apôtres,
Ne pas prêcher aux Grands, cõme l'on prêche aux autres.

* Act. 24. 25.

Je crois le compliment un innocent appas,
Pour gagner leurs esprits; pour faire sur leurs pas,
Accourir tout le peuple, & dans leurs cœurs rebelles,
Insinuer la voix qui les rendra fidéles.

Peut-être au Peuple même avez-vous crû devoir,
Faire honorer des Grands le rang & le pouvoir,
Et par vos complimens les rendre respectables;
Hé bien continuez, vous n'êtes point coupables,
Pourvû que vous bornant à les complimenter,
Dans le vice jamais vous n'alliez les flatter,
Et qu'éclate, au besoin, cette voix de tonnerre,
Dont Dieu veut que l'on parle à ces Dieux de la terre,
Quand fiers de leur grandeur, de leur titre parez,
Loin des routes du Ciel ils marchent égarez.

Ainsi tu peux, Abbé, tu peux suivre l'usage;
Et puis qu'enfin, prôné comme un grand personnage,
La Cour te doit connoître & ne peut différer,
De vouloir à son tour t'entendre & t'admirer.
Tien ton compliment prêt. La matiere en est belle;
Tu peux sans flatterie, & sans trahir ton zele,
Loüer la pieté, la sagesse du Roy,
Tu verras tout le monde en parler comme toy.

Ce sont là, si tu veux garder ton caractere,
Les Vertus où se doit borner ton ministere.

Ce Monarque Chrétien n'attend pas que ta voix
Viéne en Chaire expoſer ſes grands, ſes prompts exploits,
Et joindre à l'Evangile une ſanglante image,
Des lieux où tant de fois a brillé ſon courage.
Ce merveilleux tableau demande un autre temps.
Fidéles Ecrivains de ſes faits éclatans,
Racine & Deſpréaux en donneront l'Hiſtoire,
Toi, tu lui dois tracer une plus noble gloire.
Laiſſe le Champ de Mars où brillent ſes guerriers,
Et dans un autre Champ fais voir d'autres lauriers;
Oſe, plein de reſpect, l'animer à combattre
Des ennemis plus grands que ceux qu'il vient d'abattre,
Fais-lui du Conquerant diſtinguer le Chrétien,
Fais-lui, pour vrai Héros, prendre l'homme de bien.
Par ſon zele, l'Erreur de ſes Etats bannie,
Voit dans la même Foi la France réünie,
Et ſa main arrachant le fer & les poiſons,
Aux duels indomptez, aux ſourdes trahiſons,
Fait couler plus heureux le dur ſiécle où nous ſommes.
C'eſt le plus grand des Rois. Mais les Rois ſont des hommes,
Et juſques à la mort les hommes combattus,
Ne peuvent qu'en veillant aſſurer leurs vertus.

Appren-lui que ſur Lui Dieu gravant ſon image,
En vain l'auroit rendu des mortels le plus ſage,
En vain verſé ſes dons ſur lui, ſur ſes enfans,
Et prolongé le cours de ſes jours triomphans,
Aux graces qu'il reçoit ſi ſon ame fidéle,
Ne s'aſſuroit au Ciel cette gloire immortelle,
Dont la gloire attachée au ſuccès des combats,
N'eſt qu'un crayon leger, n'eſt qu'une ombre ici-
bas.

Que d'un tour délicat en deux mots ramaſſée,
Le compliment renferme une ſimple penſée,
N'en crains point le ſuccès. Un compliment chrétien,
S'il eſt fait de bon ſens, réüſſit toujours bien.

Mais crains, quand à la Cour tu cherches à paroître,
Moins pour apprendre aux Rois, qu'au Ciel ils ont un
Maître,
Que pour voir les placards qu'on affiche pour toy,
Te nommer fiérement *Prédicateur du Roy.*
Que dis-je, vain honneur! qualité qui d'un Moine
Peut flatter l'humble orgüeil, & dont le Pere Antoine
Ebloüit ſon Couvent. D'un autre eſpoir touché
Tu crois faire à la Cour éclôre l'Evêché
Que couvent tes talens, que tes Sermons mitonnent;
Mais crois-tu donc qu'ainſi les Evêchez s'y donnent?

Combien en a-t'on vûs, dont l'espoir orgüeilleux
N'a moissonné qu'affronts en ce champ périlleux?
La carriere à fournir fut toujours difficile,
On n'y pardonne rien, la voix, l'air & le stile,
Le discours, l'action, tout est examiné,
Et dès qu'un mot déplaît, le reste est condamné.
La franchise en ces lieux, la droiture chrétienne,
Se trouvent rarement, & se souffrent à peine;
On n'y peut cependant voir le Prédicateur,
Flatter, dissimuler, mollir sur l'Auditeur,
Tous attendent de lui l'image de leur vice;
Et souvent cette image irrite leurs caprices,
Et le Prédicateur est traité d'indiscret,
Pour avoir sçû trop plaire en faisant leur portrait.
Ne va point à la Cour que la Cour ne t'appelle,
Crains de prendre, étourdi, ta vanité pour zele;
Borne enfin tes désirs; sçache te contenter,
De ne prêcher qu'à ceux qui veulent t'écouter.
Laurent prêche à la Cour, Florent prêche au Village;
Lequel des deux sur l'autre a le plus d'avantage?
A Laurent on s'endort, & l'on pleure à Florent:
Florent, crois moi, l'emporte, & vaut mieux que Laurent.
Si d'un Astre ennemi l'aspect peu favorable,
T'a de prêcher les Grands fait naître peu capable,

Pourquoi de tes Sermons leur donner l'embarras,
Et prêcher ſans profit à qui n'écoute pas ?
Choiſis, choiſis un champ à tes ſoins moins rebelle,
Suis dans les Miſſions * Honoré qui t'appelle,
Au Village avec lui, fais entendre ta voix,
Fais par néceſſité ce qu'il a fait par choix,
C'eſt tenir trop long-temps ton talent inutile,
Que d'ennuyer la Cour, que d'endormir la Ville.
Il eſt d'autres moiſſons. Les pecheurs égarez,
De ces eaux que tu pers ſont ailleurs altérez.
Abbé, leur ignorance accuſe ta molleſſe;

Mais, que dis-je, eſt-ce à toi que ce diſcours s'adreſſe,
A toi qu'exprès le Ciel forma, ſi je t'en crois,
Pour convertir les Grands & pour prêcher les Rois.

Hé bien, du Ciel ſur toi, va, cours, remplis l'attente,
Fais entendre aux mortels cette bouche éloquente;
Monte en Chaire, il eſt temps. Ça, dis-tu, je le veux;
Qu'on me vienne razer, qu'on poudre mes cheveux,
Qu'on me friſe & m'ajuſte.... Abbé, que veux-tu faire
Par ces profanes ſoins, à qui veux-tu donc plaire ?
Ce vain ajuſtement ſiéra-t'il à la voix,
Qui doit nous annoncer, nous faire aimer la Croix.
Tu t'embellis le teint pour prêcher l'abſtinence,
Tu t'ajuſtes, pour faire aimer la pénitence.

* *Le Pere Honoré de Cannet, fameux Miſſionnaire.* Heureux

Heureux qui dans l'Eglise à prêcher engagé,
Fut d'un air agréable en naissant partagé ;
Mais malheur à celui qui le croit nécessaire :
Il est d'autres moyens de toucher & de plaire,
Je te l'ai dit cent fois, je dois le répéter ;
Abbé, c'est le Sermon qui doit faire écouter.

Garde-toi toutefois de négliger le reste.
Prens en montant en Chaire un visage modeste,
Un air qui par avance annonce à l'Auditeur,
Que c'est Dieu qui lui parle, & non un Orateur.

Commence, & que ta voix avec soin mesurée,
N'aille point en éclats se perdre dès l'entrée.
Pourquoi crier toujours, daigne un peu me parler ?
Après, s'il est besoin tu pourras quereller.

Pourtant des Auditeurs consulte le génie,
Les Grands veulent qu'on parle, & le peuple qu'on crie ;
Tu dois, selon leur goût, les servir tour à tour,
Crier à saint Eustache & parler à la Cour.

Ménageant de ta voix la force & l'étenduë,
Fais que par tout sans peine elle soit entenduë ;
L'un fuyant la lenteur court toujours en parlant,
Craignant d'aller trop vîte, un autre devient lent ;

On ne peut ſuivre l'un, l'autre on ne peut l'attendre ;
Je les laiſſe prêcher, je ſors ſans les entendre.

Un Sermon qu'on ſçait mal, fatigue l'Auditeur,
Il a toujours, ou trop, ou trop peu de lenteur.
La mémoire qui tremble, ou ſe hâte, ou s'arrête,
Il faut quand tu la dis que ta Piéce ſoit prête ;
Avec ſoin, je l'ay dis, tu dois l'étudier,
Tu dois de ta mémoire auſſi te défier :
Tu ſçais quelles en ſont quelquefois les diſgraces,
Quand un mot qui t'échappe, ou qu'imprudent tu paſſes,
T'arrête, ou ſur tes pas te faiſant revenir,
Te trouble, te fais taire, & bruſquement finir.

Que toujours donc par cœur ta Piéce ſoit appriſe,
Mais auſſi qu'à l'eſprit la mémoire ſoumiſe,
N'oſe point le gêner, & reçoive aiſément
D'une phraſe ou d'un mot le ſoudain changement.
Sois prêt, quand tu la ſens vacillante ou confuſe,
De fournir d'autres mots pour ceux qu'elle refuſe.
Le diſcours, je l'ay dit, ſur le champ enfanté,
N'a, ni le même ſel, ni la même beauté ;
Mais enfin, il vaut mieux quand il coule ſans peine,
Qu'un diſcours mieux rangé que la mémoire gêne.

Possede-toi par tout, & conserve en disant,
L'esprit sur ta matiere attentif & présent;
Ne la pers point de vûë, & quoi que tu proposes,
Parois moins t'appliquer aux paroles qu'aux choses.

Ménage aussi ton feu. Souvent un Orateur
Croit à force de cris échauffer sa lenteur,
Et n'ayant point en lui d'ardeur vive & légere,
Emprunte en s'agitant une ardeur étrangere:
C'est ainsi que sentant apprócher le combat,
On voit que s'étourdit le timide soldat,
Et semble par ses cris appeller son courage;
Pendant que le Héros tranquille dans l'orage,
D'un geste ou d'un regard portant par tout l'effroy,
Sors vainqueur de Senef, de Lens & de Rocroy.

Ce n'est point par le bruit qu'on marque sa vaillance,
Ce n'est point par le bruit qu'on soutient l'éloquence,
Et le Prédicateur aura beau s'agiter,
S'il n'a dans lui le feu qu'il tâche d'exciter.
C'est en vain qu'il le cherche, & quelque effort qu'il fasse,
S'échauffant par machine, il me paroît de glace.

Jamais, en prononç,ant ne fais ces durs efforts,
Qui semblent disloquer & mouvoir tout le corps:

Aux gestes naturels que ta main exercée,
Obéïsse à ta voix & marque ta pensée.
Que l'œil suive la main, se ferme rarement,
Et toujours du discours s'accorde au mouvement.
Sois & parois touché. Sans art & sans étude,
Ton geste aura toujours assez d'exactitude,
La nature conduit la main, l'œil & la voix,
Et les sçait au discours accommoder tous trois.
L'art ne doit te servir qu'à te régler sur Elle;
Car toujours la nature est élégante & belle.
Ces gestes dérèglez, ces dehors vicieux,
Dont * Lucas & * Senleque, Auteurs ingénieux,
Ont tracé dans leurs vers la burlesque peinture,
Ne sont point ceux que forme, ou prescrit la Nature.
C'est là pourtant l'erreur dont on s'est aveuglé,
Prenant pour naturel tout geste déréglé,
Tel qu'à plus de justesse en vain on sollicite,
De sa grossiereté croit se faire un mérite.
Tous ses amis ont beau lui dire & lui crier,
Changez cet air, ce ton, ce geste si grossier:
Non, répond-il, grossier jusque dans sa réponse,
Je ne puis devenir beau Prêcheur, j'y renonce.

* *Ces Auteurs ont fait des Poëmes sur le geste.*

Ainsi fier des défauts qu'on lui reconnoissoit,
Loin de se corriger *Jacques* s'applaudissoit,
En disant, *quant à moi je prêche l'Evangile.*
Il se sçavoit bon gré de n'être pas docile.
De cette folle erreur, tâche, désabusé,
D'avoir en prononçant cet air, ce geste aisé,
Que donne la nature ou que l'art nous enseigne:
Mais que pourtant ce soin jamais ne te contraigne,
Je t'aime mieux grossier, que si, toujours contraint.
Tu suivois la mesure où ton geste s'astraint.
Parle avec art: mais crains que ton exactitude
Ne nous fasse de l'Art appercevoir l'étude.
Donne de bons Sermons, prêche comme * Joli,
Je te pardonnerai de n'être pas poli.
Joli, je m'en souviens, j'ai vû dans mon enfance,
A ses Prônes courir le peuple en affluence,
Joli sembloit vouloir faire, à force de bras,
Entrer le repentir dans les cœurs scelerats,
Tant son geste agité gardoit peu de mesures.
Et Giroust (tu l'as vû, du moins tu te figures
Quel il dût être au bruit que fait encor son nom)
Giroust faisoit trembler les pecheurs au Sermon,

* *Curé de S. Nicolas, depuis Evêque d'Agen.*

Sçavant les convainquoit, touchant les faisoit craindre,
Sans que jamais pourtant on ait pû le contraindre
D'arranger mieux son geste & de s'étudier,
A se donner un air moins rustre & moins grossier.

En faveur du Sermon l'on pardonne le reste ;
Est-il Prédicateur qui ne peche en son geste ?
Dont la voix, l'action, n'ait rien de dur, de faux ?
Combien dans les meilleurs trouve-t'on de défauts ?

L'un semblant affecter une voix délicate,
Dit du bout de la langue un Sermon qu'il frelate :
L'autre semble en prêchant répéter sa leçon.
L'un de chaque finale en aigrissant le son,
Semble dans le Palais un Avocat qui plaide.
Dans un autre un ton bas si reglément succede
Aux tons plus élevez, qu'on diroit, que deux voix,
Que deux Prédicateurs nous prêchent à la fois.
L'un ne nous parle ici que par Enthouziasme,
L'autre là soupirant semble oppressé d'un astme ;
L'un serrant trop les dents nous parle du gozier ;
L'autre les ouvrant trop s'égozille à crier ;
L'un fronce le sourcil, l'autre fait la grimace ;
Ici l'un semble prêt à sauter de sa place ;

L'autre à sa Chaire est là, comme un terme, attaché ;
L'un semble en le blâmant ricanner au peché ;
L'autre joignant les mains & fermant la paupiere,
Semble en invectivant faire à Dieu sa priere ;
L'un arrondit les bras sur la hanche placez,
L'autre toujours en l'air les jette balancez.
Défauts que l'Auditeur dissimule & pardonne,
Quand la piece, d'ailleurs, est, ou lui paroît, bonne,
De quelque air qu'on prononce, il écoute, applaudit,
Et méprise un Sermon quand il n'est que bien dit.

Si vingt siécles plutôt la sublime sagesse,
D'un Dieu né parmi nous, eut éclairé la Gréce ?
Démosthene, crois-moi, du profane Orateur,
Distinguant mieux l'Apôtre & le Prédicateur ;
A la seule action, n'eut point semblé réduire
L'Art de persuader, dont il vouloit instruire :
Mais quand, docte Orateur, on le vit avancer,
Que ce grand Art consiste à sçavoir prononcer,
On ignoroit encor la puissance suprême,
De cette verité qui parle d'elle-même ;
On ignoroit que Dieu, voulant la publier,
N'emploiroit que la voix de l'Artisan grossier.

Ces temps sont arrivez. A ta voix confiée,
La même verité doit être publiée.

Laisse-donc au Bareau, laisse à d'autres, la loy
Qu'établit Démosthene, & ne la prens pour toy,
Qu'autant que tu sçauras joindre l'art de bien dire,
Aux soins plus importans que tu dois te prescrire.
Dis, si tu peux, ainsi que Démosthene eût dit;
Mais de PIERRE Pescheur prens le zele & l'esprit.

Songe à nous convertir, & ne pense à nous plaire,
Que quand pour nous toucher ce soin est nécessaire,
Et que tes Auditeurs, aisez à rebuter,
Veulent que l'action aide à faire écouter.
En ce point seulement, ménage leur foiblesse;
Corrige tout défaut, tout dehors qui les blesse,
Et de ta voix d'abord fais-leur goûter les sons,
Pour leur en faire après mieux goûter les leçons.

Devoir d'un Ministere, ou toujours charitable,
Doit être, tout à tous, ton zele infatigable;
Sçavoir s'accommoder à des goûts differens,
A l'Ignorant, au Docte, au Peuple, comme aux Grands.

Ne dis point qu'à la Cour le zele est inutile,
La Cour a des Chrétiens aussi-bien que la Ville;

Et tu dois d'autant plus y ranimer la foy,
Que la Cour sert d'exemple ; & du peuple est la Loy.
Quel fruit plus consolant attens-tu de tes peines ?
Que de voir, de l'éclat des fortunes humaines,
Les Grands moins éblouïs, jaloux d'un autre honneur,
Et du Ciel, aspirer, à l'éternel bonheur ?
Sur leurs égaremens quoi que tous s'étourdissent,
Peut-être quelquefois en secret ils gémissent,
De se voir loin du Ciel, pour lequel ils sont nés,
Crus, estimez heureux & vivre infortunés.
Profite des momens où leur oreille écoute,
Et d'un autre bonheur leur découvrant la route,
Fais-leur sanctifier & porter en Chrétiens
Du joug de leur grandeur les superbes liens.
Découvre le poison que cachent leurs maximes ;
Mais ne te borne pas à combattre leurs crimes :
Fais-leur connoître encor, censeur plus rigoureux,
Qu'un plaisir innocent est souvent dangereux.
Apprens-leur, qu'un peché dont reste le scandale,
N'est qu'à demi détruit, & qu'en vain on étale
D'une conversion l'équivoque dehors,
Si le cœur ne suit pas la réforme du corps.

Ainsi sur chaque point leur foy dévelopée,
Découvrant les erreurs dont leur ame est trompée :
L'honnête homme à la Cour redeviendra Chrétien,
Et croira faire un mal de ne pas faire un bien.

Alors, de la vertu trop funestes obstacles,
L'attachement au jeu, les profanes spectacles,
Ne seront plus traitez d'usages innocens ;
L'indispensable loy de captiver ses sens,
Et de fuir les écüeils de la vertu Chrétienne,
Justifiera ta voix qui veut qu'on s'en abstienne.

Des Sermons à la Cour tel doit être le fruit,
Tel le cherchent tous ceux que la Chaire y produit.
Là, Bossuet, Grignan, Mascaron, Fromentiere,
Le Bouts, Faure, & Dom Cosme ont porté la lumiere,
Là Bourdaloüe encor plus que jamais goûté,
Fait voir & fait peut-être aimer la verité.
Déja Gaillard le suit, & de ce grand modéle
Il imite la force & seconde le zéle,
Et bien-tôt, comme Hubert, applaudis à la Cour,
On verra Soanin & la Roche & la Tour.
Là bien-tôt Dom Jerôme annonçant l'Evangile,
Moissonnera les fruits qu'il moissonne à la Ville.

Là l'éloquent Fléchier, le touchant Desalleurs,
Dans Boileau, dans Anselme auront des successeurs.
Là bien-tôt animé d'une plus noble audace,
Viendra tonner la Ruë, & quittant le Parnasse,
On entendra la voix qui charma les neuf Sœurs,
Etablir de la Foy l'empire & les douceurs.

O! s'il m'étoit permis de nommer par avance
Ceux qui nés pour la Chaire en fondent l'esperance,
Et qui du ministere en essayant le poids,
N'ont encor qu'à demi fait entendre leur voix,
De combien d'autres noms brilleroit cet Ouvrage!
Ici pour exciter ton zéle & ton courage
Je te pourrois nommer la Ferté, Massillon,
Maure, Quinquet, Portail, Surian & Bignon:
Bignon; car quel crois-tu que sera ce génie,
Dont la vaste science à l'éloquence unie
Semble suffire à tout, si propre à tant d'emplois,
Il a comme le reste & la force & la voix.
Cheminais, en quel rang ne doit-on pas le mettre?
Est-il quelque succès qu'on n'eût dû s'en promettre?
Si sa foible santé ne nous eût allarmez
Par les mêmes Sermons dont il nous a charmez.

Combien d'autres encor, du Ciel nés pour la gloire,
Du sein ici d'Ignace, & là de l'Oratoire,
Dans le Clergé nourris, élevés des Couvens,
Eclôront d'Orateurs saints, zélez & sçavans ?
Plein de nobles sujets chaque Ordre en fera naître,
Et mes vers à leur gloire auront servi peut-être,
Du moins, si d'âge en âge on y lit mes avis,
On applaudira ceux qui les auront suivis.

Fin de l'Art de Prêcher.

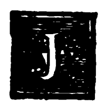


DE
L'AMITIÉ.



DE L'AMITIÉ.

CHANT PREMIER.



JE chante l'Amitié. C'est elle qui m'inspire,
Attentif à ses loix, soumis à son empire,
Toujours pour mes Amis plein d'une égale ardeur,
Je viens des tiédes cœurs échauffer la froideur,
Et des parfaits Amis proposant les modéles,
Confondre & démasquer les Amis infidéles.
Vous qui sçavez remplir un si charmant devoir;
Vous qui trouvez le temps de m'aimer, de me voir,
Et n'attendant de moi ni bienfaits ni services,
Me comblez tous les jours de mille bons offices,

Que je n'ay jamais vûs, plus froids, moins généreux,
M'oublier inutile & me fuir malheureux.
Vous de qui je reçois & la preuve éclatante,
Et le charme secret d'une Amitié constante,
Amis sages & vrais d'un commerce si doux,
Favorisez mes Vers que je n'offre qu'à vous.

L'Amitie' vient du Ciel, Dieu même nous l'inspire,
Dieu qui Maître absolu de tout ce qui respire,
Ordonna que le cœur qu'il forma de sa main,
Se conservant pour lui se prêtât au Prochain.

Lui-même il imprima sur l'informe Nature
La loy d'une Amitié tendre, sincére, pure,
Et l'homme de sa main fut à peine formé,
Qu'il suivit le penchant dans son cœur imprimé.
Seul avec son épouse, Ami sage & fidéle,
Il aima, fut aimé d'une ardeur mutuelle,
Tous deux dans cet amour l'un par l'autre affermis,
Se virent mariez sans cesser d'être Amis.

Le mariage, joug aujourd'hui si pénible,
Fut pour eux un lien doux, leger & paisible,
L'Amitié n'y trouva ni tourmens, ni dégoûts,
Et ne s'éteignit point par un amour jaloux.
Ils ne conçûrent pas, que, pour être ordonnée,
L'Amitié dût entr'eux se refroidir gênée;

Qu'il leur fût impossible, unis de s'estimer,
Et d'être Amis, ayant fait serment de s'aimer.
De ce rafinement le bizarre caprice
N'infecta point leur coeur, alors exempt de vice,
La qualité d'époux, le doux nom de Moitié,
Ne fut point un obstacle à leur tendre Amitié.
Heureux, si jusqu'à nous, leur prompte obéïssance,
Ayant avec leur sang transmis leur innocence,
Heritiers de leur cœur, ce cœur infortuné,
Comme ils l'avoient reçû, nous eût été donné.
Guidé par son panchant, chacun, Ami fidéle,
Seroit de l'Amitié la régle & le modéle;
Et parmi les humains à la raison soumis,
On n'eût jamais trouvé d'Amans, ni d'Ennemis.
Mais le temps fut trop court d'une Amitié si belle,
Dieu fut désobéï; l'homme devint rebelle,
Le Peché dans les cœurs mit la division,
Et ne les réünit que par la passion.
L'innocente Amitié sans honte violée,
Timide se cacha, du grand monde exilée,
Son nom y resta seul. Sous ce nom emprunté
S'autorisa l'Amour, regna la vanité,
L'interêt fomenta son avide espérance,
L'Amitié fut réduite à la seule apparence.

Et l'homme à l'Amour propre éperdûment livré,
De lui-même vécut, & mourut enyvré.

A L'HONNESTE aussi-tôt on préféra L'UTILE,
Il ne fut plus de cœur innocent & tranquile,
Coupable & malheureux on se vit tour à tour,
Déchiré par la haine & troublé par l'Amour.

L'Hymen, de l'Amitié le doux & sûr asile,
Devint des passions un commerce servile;
L'ambition, l'Amour, l'avare soif du bien,
La crainte d'être seul, en furent le lien.
Le mari fut honteux d'être Ami de sa femme,
Et tous deux éteignant d'une legere flâme
L'ardeur capricieuse & les feux passagers,
On les vit, quoi qu'ensemble, agir en étrangers.

L'Amitié, qui du sang devoit prendre sa force,
Ne fut de l'interêt que le titre & l'amorce;
Le pere aux yeux du fils parut un dur censeur;
Le fils aux yeux du pere un secret ravisseur,
Qui compte les momens où sa vieillesse lente,
Des biens qu'il veut saisir suspend l'avide attente:
Esclave du plaisir ou de l'ambition,
Chacun pour Amitié compta sa passion.

Tels depuis le peché sont devenus les hommes,
Tels les voit-on encor dans le siécle où nous sommes.

Aux droits les plus ſacrez préférant l'interêt,
Ici, l'un contre un fils ſollicite un Arrêt;
Et là, jettant l'opprobre en ſa propre famille,
D'un hôte & d'un parent l'autre ſéduit la fille.
D'hommes on voit par tout la terre fourmiller,
Nés pour s'entre-détruire, ardens à ſe piller;
Les femmes pour ſe voir des maris ſéparées,
Aux piés des Tribunaux gémiſſent éplorées;
Et là, rompant trop tard leur ſilence diſcret,
Les maris font plaider leur honte & leur ſecret.
Aux lieux même, où des cœurs une voix ſolemnelle,
Semble en avoir juré l'union éternelle,
On a vû la diſcorde, & courant s'enfermer,
Les hommes vivre enſemble & mourir ſans s'aimer.
La gloire, le plaiſir, le ſoin de la fortnne,
Un ſemblable exercice, une étude commune,
Ont de ſocietez parſemé l'Univers;
Mais en voit-on quelqu'une en tant d'états divers,
Qu'ait produit l'Amitié, que l'Amitié ſoutienne,
Ou par qui l'Amitié fleuriſſe & s'entretienne?
A peine l'Amitié voit-elle en chaque corps,
De ſes plus ſaintes loix obſerver les dehors;
C'eſt-là qu'en s'aſſemblant les cœurs ſe deſuniſſent,
Que d'injures, de torts les hommes ſe terniſſent,

Et que parmi les soins que chacun a promis,
On ne met point celui d'être & de vivre Amis.

On en veut, cependant, il faut, dit-on, s'en faire;
Mais que's Amis veut-on? Ceux, qui dans une affaire,
Par leur autorité, leur crédit & leur bien,
Peuvent de l'interêt devenir le soutien:
Ce sont-là les Amis que chacun se propose,
Chacun veut des Amis pour avoir autre chose;
Un Ami sans crédit feroit honte ou pitié,
On cherche des Amis & non pas l'Amitié.
L'Amitié, l'Amitié n'est presque plus comptée
Au nombre de ces biens dont notre ame est flattée.
On court après la gloire, on est âpre pour l'or;
Mais tous de l'Amitié négligent le trésor.

Ici l'un de Sçavant aspirant à la gloire,
Avec, ou sans esprit surcharge sa mémoire,
Flatté de parler seul, ou du moins de primer,
Et de voir ses écrits & son nom s'imprimer.
Là, pour être six fois payé de son salaire,
L'autre s'instruit dans l'art d'embroüiller une affaire,
Et riche nuit & jour sur des contrats collé,
Travaille à s'assurer le bien qu'il a volé.
L'autre a déja mangé, vieillissant à la Guerre,
Trois fois les revenus & le fonds d'une Terre,

Qui, ſans changer de rang, vieux Officier pourſuit,
Aux dépens de ſon bien la gloire qui le fuit.
L'autre dans le Clergé s'intrigue, agit, ſignale
Son ardeur à parler de Dogme & de Morale,
Qui murmure déja de n'être pas placé,
Et dit que le mérite eſt mal récompenſé.
Un autre dans la robe aſpire à l'Intendance,
Comme au moindre des prix qu'on doit à ſa prudence.
Où dans le ſeul Palais Magiſtrat renfermé,
Soupire après le ſac dont il eſt affamé.
Un autre pour plaider, attend qu'une famille
S'égorge par vangeance, ou par fraude ſe pille.
Tous en divers états ont le même motif,
A la gloire, au profit, chacun eſt attentif;
Chacun veut élever ſon nom & ſa fortune,
Et la honte ou la gloire à tous en eſt commune.
Ce motif au travail endurcit l'Artiſan,
Ce motif à la Cour retient le Courtiſan,
Par ce motif l'un veille, il agit, il travaille,
L'autre court s'ennuyer & bâiller à Verſaille;
L'autre chez le Miniſtre aſſidu chaque jour,
Va juſqu'à ſes Valets, humble, faire ſa Cour.
Ce motif, dites-vous, n'eſt point ce qui vous touche;
Vous le dites: hé bien, j'en croirai votre bouche.

Oüi, je veux que les soins dont vous vous consumez,
D'un plus noble motif soient toujours animez;
Que sur le bien public votre zele se fonde,
Et qu'un heureux succès à ce zele réponde.
Hé bien, de vos talens le Roy sçait faire cas,
Il vous met, vous au rang des premiers Magistrats,
Vous, il veut que marchant en Flandre, en Allemagne,
Officier Général, vous fassiez la campagne;
Et vous sans interêt à l'Eglise attaché,
C'en est fait, vous aurez bien-tôt un Evêché......
Enfin votre fortune à tous est établie,
Et de titres pompeux votre Race annoblie.
En cet heureux état ne vous manque-t'il rien?
Vous comptez vos Emplois, vos honneurs, votre bien,
Ici, vous jöüissez d'une Charge importante;
Là, trois fois vous touchez dix mille écus de rente,
Dans ce charmant détail de vous rien n'est omis,
Qu'un seul bien qui vous manque, & ce sont des Amis.
Ainsi l'homme attentif dès sa tendre jeunesse
A briguer les honneurs, à chercher la richesse,
D'un veritable Ami n'oseroit se flatter,
Et c'est-là le seul bien qu'il ne sçauroit compter.
L'Amitié loin de nous, loin du monde éxilée,
Rarement de l'éxil se montre rappellée,

Peu ſçavent, vrais Amis, en obſerver les loix,
A peine un ſiécle entier en fournit deux ou trois,
Coupable d'autant plus, aveugle eſt la pareſſe,
Qui d'un tréſor ſi doux néglige la richeſſe,
Que chacun en connoît, en reſſent la douceur,
Que chacun, quand il veut, en devient poſſeſſeur,
Qu'il convient à chacun; & qu'un Ami ſincere
Eſt le plus grand des biens & le plus neceſſaire.

De tous les autres biens le Ciel trop ménager,
En differentes mains les voulut partager;
Aux uns d'un ſang illuſtre il donne la Nobleſſe,
A ceux-ci la Valeur, à ceux-là la Sageſſe,
Chacun propre à l'emploi qui lui fut deſtiné,
Aux ſoins de ſon état ſe renferme borné;
Toûjours dans ſes talens le Héros ſe reſſerre,
Caton dans les Conſeils, Alexandre à la Guerre,
Chacun reçût un don d'un autre diſtingué.

A peu, comme à LOUIS, on vit tout prodigué,
Peu, comme ce Héros, joignant dès leur jeuneſſe,
L'intrépide courage à la mûre ſageſſe,
Ont ſçû, grands dans la Guerre, & grands dans le repos,
Raſſembler en un ſeul tous les autres Héros.

Mais à tous les humains une main libérale,
Pour la tendre Amitié donne une pente égale,

Ce talent est pour tous. Nul homme n'est formé
Qu'il n'ait, s'il veut, le don d'aimer & d'être aimé.
L'un dans l'état obscur où la honte le cache,
L'autre au milieu des soins où l'interêt l'attache,
Sous un toit inconnu le Berger ignoré,
D'une superbe Cour le Monarque adoré,
Le tranquille Bourgeois, le Soldat sous les armes,
De la noble Amitié reconnoissent les charmes;
Chacun sçait estimer ce plaisir innocent,
Chacun jusqu'aux Héros, le goûte & le ressent.
Sur les plaisirs du coeur, ils sont ce que nous sommes,
Il leur faut des Amis, ainsi qu'aux autres hommes;
Toujours aux yeux du peuple en spectacle donnez,
De leur propre grandeur ils se trouvent gênez,
Si leur coeur quelquefois se découvrant sans crainte,
Ne sçait de l'Héroïsme adoucir la contrainte,
Et faire choix d'un coeur noble, prudent, discret,
Qui de leurs grands desseins partage le secret.
Achille eut dans Patrocle un coeur fidéle & tendre;
Le sage Ephestion fut l'Ami d'Alexandre,
Un Héros non moins grand que ces Héros fameux,
A peut-être aujourd'hui fait un choix plus heureux;
Et dans une ame encor & plus noble & plus belle,
Trouvé tout l'agrément d'une Amitié fidelle.

Un

Un homme ſans Amis n'eſt homme qu'à demi,
*Timon, même, Timon, des hommes l'ennemi,
Ce Miſantrope altier, dont la noire ſatire,
De tout le genre humain fit gloire de médire,
Qu'Athénes, vit d'orgüeil & de haine animé,
Répandre des écrits où chacun fut nommé;
Timon chercha pourtant un témoin de ſa haine,
Un confident des fruits de ſa maligne veine,
Au ſein duquel, ſon cœur pût verſer à foiſon,
De ſes noires vapeurs le fiel & le poiſon.

De l'homme pour aimer la nature eſt formée;
La loi de l'Amitié dans nos cœurs imprimée,
Nous fait à chaque pas avoüer, malgré nous,
Qu'elle eſt de tous les biens le plus grand, le plus doux.
Par tout de l'Amitié brillent les avantages,
On en trouve par tout d'éloquentes images;
Dès qu'on ouvre les yeux, on voit dans l'Univers,
L'aſſemblage éclatant de tant de corps divers,
Devoir tout leur éclat au nœud qui les aſſemble:
Image des mortels, qui nés pour vivre enſemble,
Doivent à l'Amitié leur éclat & leurs biens.
Sans elle, mille fois on vit les Citoyens,
De l'aveugle diſcorde embraſſant les maximes,
Du Trône renverſer les Princes légitimes;

* *Cicer. de Amic.*

D'un dûr & triste joug follement se charger,
Et se livrer en proye aux mains de l'Etranger.
De la Division tant de suites terribles,
A tous de l'Amitié sont des leçons sensibles :
Chacun a son malheur ou sa prosperité,
Le cœur dans l'un & l'autre inquiet, agité,
Succombe, s'il ne trouve un Ami secourable,
Qui soûtienne le poids qui l'éleve, ou l'accable.
La fortune vous rit ? Il faut pour en joüir,
Qu'avec vous un Ami vienne se réjoüir,
Que vos yeux sur les siens mesurant votre joye,
Y lisent le bonheur que le Ciel vous envoye.
Le sort vous est contraire ? On soûtient tout ses coups;
Quand un fidéle Ami les soûtient avec nous.
* Scipion loin de Rome exilé par l'envie,
Donnant à l'Amitié les restes de sa vie,
Consolé par les soins d'un * Ami généreux,
Crut retrouver un sort plus doux & plus heureux,
Que quand, trois fois Vainqueur de la fiére Cartage,
Du farouche Asdrubal il recevoit l'hommage,
Et forçoit les Romains d'honorer sa vertu,
Du nom de l'Africain qu'il avoit abbatu.

* *P. Corn. Scipion, le premier des deux qui ont eu le surnom d'Africain. Tit. L. 28. & suiv.*
* *Lælius.*

Un Ami lui resta, ce fut pour ce grand homme,
Un bien plus précieux que la faveur de Rome.
En vain de l'Amitié néglige-t'on l'appui,
En vain l'homme ose-t'il, ne vivant que pour lui,
N'avoir aucuns Amis : la nature l'oblige
D'implorer, malgré lui, l'Amitié qu'il néglige.
* *Où sont donc mes Amis?* s'écrioit en fureur,
Abandonné de tous ce barbare Empereur,
Qu'on vit à la nature, à l'Amitié rebelle,
Dans le sang le plus cher tremper sa main cruelle;
Et de tous les humains ennemi furieux,
Goûter l'affreux plaisir de se rendre odieux.
Au moment que vengeur de ses noirs parricides,
L'Arrêt fut prononcé contre ses jours perfides;
En lui de l'Amitié le soin se réveilla,
Il en vit le besoin, ignoré jusques-là,
Contraint de s'arracher une vie exécrable,
Sa lâche main cherchoit une main secourable,
Qui du moins épargnât à ce Prince inhumain,
La honte de mourir de son infâme main.
Le goût de l'Amitié ne peut jamais s'éteindre,
On a beau s'étourdir, beau déguiser, beau feindre
Chacun sent qu'il est doux d'en observer les loix,
Et de tous les mortels c'est la commune voix.

* *Suet. in Neron.*

O, dit l'homme indiscret, dont la bouche imprudente
Trouve de ses secrets la charge trop pesante,
Et qui les voit bien-tôt follement confiez,
Passer de l'un à l'autre & par tout publiez:
O qu'il nous seroit doux, de trouver dans un autre
Un cœur fidéle & sûr, formé comme le nôtre,
A qui, toujours ailleurs l'homme dissimulé
Parlât, & sans retour après avoir parlé,
Déposant de son cœur l'incommode mystere,
Ignorât le chagrin de n'avoir pû se taire.

O qu'un Ami, dit-on, est un bien précieux!
Tous jusqu'aux faux Amis, jusqu'aux cœurs vicieux,
Sentent que l'Amitié peut réparer le vice,
Du moins en pallier, en couvrir l'injustice.

Le triste Créancier qui vient dans le Palais,
Plaider pour un argent qui se consume en frais,
Et que la procedure a déja par avance
Privé des biens que doit lui ravir sa Sentence.
Dans l'état douloureux où son Procès l'a mis,
Que dit-il? *Qu'il est doux de trouver des Amis,*
Dont l'Amitié sincere aille avec confiance
Solliciter pour lui la premiere Audience,
Et fasse à leur crédit à propos employé,
Donner ce qu'on refuse au droit mal-appuyé.

Ainsi dans l'Amitié chacun a sa ressource,
Trésor toujours ouvert, inépuisable source,
Que peut-on désirer qu'elle ne donne pas ?
Elle seule fournit, sans soin, sans embarras,
Tout ce qui dans le monde, & vous touche, & vous flate.
Vous goûtez d'un grand nom la gloire délicate,
L'argent accumulé chez vous par mille soins,
D'un secours toujours prompt assiste vos besoins,
Chez vous la volupté regne délicieuse.
O combien l'Amitié seroit plus précieuse !
D'un cœur digne de vous sçachez faire le choix,
Vous trouverez en lui tous ces biens à la fois :
Mais vous n'y verrez point cette jalouse envie,
Ces regards ennemis dont la gloire est suivie ;
Ces dégoûts qu'après soi traîne la volupté ;
Ces soins dont est le riche à toute heure agité.
Toujours de l'Amitié la douceur est la même,
Toujours sçait, un Ami vous plaire, s'il vous aime,
A vos moindres besoins toujours prêt d'accourir,
Il ne garde ses biens que pour vous secourir :
Si son coeur quelquefois à la gloire sensible,
Court du brillant honneur la carriere pénible,
Vous partagez l'éclat qu'il en peut recüeillir,
Et sa gloire sur vous vient toujours rejaillir.

Votre âme est allarmée ; il vient à vos allarmes :
Vous pleurez, par ses pleurs il console vos larmes ;
Et toujours prêt pour vous de tout sacrifier,
Il sçait vous donner tout, tout faire, & l'oublier.

Est-il chez les humains un peuple si farouche
Qu'une telle Amitié n'amolisse & ne touche ?
Dites, dites, combien vous vous sentez touché ?
Quand du parfait Ami que je n'ay qu'ébauché,
* Corneille sur la Scene a tracé la peinture.
Quelles émotions ne sent point la nature ?
Quand l'Ami d'un Ami connoissant le danger,
Aux dépens de son sang vient, court le dégager,
Et lorsque *Martian* pour souffrir le supplice,
Veut être *Héraclius* & le fils de *Maurice*.

Cette noble Amitié touche, saisit les cœurs ;
Le Parterre en silence, & les Loges en pleurs,
Admirant des Héros d'un tel effort capables,
Souhaitent des Amis à ces Héros semblables :
Tout le peuple à l'envi, pour les voir, accouru,
Les redemande encor quand ils ont disparu ;
De leur tendre Amitié chacun veut voir la Scene ;
Ils font presque oublier *Andromaque* & *Chiméne*.

Si l'Amitié nous touche en un rolle inventé,
Quel agrément pour nous auroit la verité ?

* *Dans la Tragédie d'Héraclius.*

Quel charme pour le cœur, quelle ſecrette envie,
De trouver des Amis prompts à donner leur vie,
Prompts à nous témoigner ce parfait dévoûment?
Ainſi de l'Amitié nous ſaiſit l'agrément,
Et le cœur prend, inſtruit par l'Art & par la Fable,
Le goût d'une Amitié réelle & veritable.

Le triſte ſouvenir d'un Ami précieux
Arrête ici ma main, pour eſſuyer mes yeux,
Et je ſens attendri déja couler mes larmes,
Traçant de l'Amitié ces doux, ces heureux charmes.

Oüi, * cher Timoleon, tant que Dieu l'a permis,
Dans l'un & l'autre ſort nos cœurs toujours Amis,
L'un pour l'autre toujours pleins d'ardeur & de zele,
Ont goûté la douceur d'une Amitié fidéle.

Ton cœur, je m'en ſouviens, noble, grand, généreux,
Pour le mien moins parfait eut un penchant heureux,
Et ne cherchant en moi qu'une tendreſſe égale,
D'un mérite inégal oublia l'intervale.

Alors par mêmes ſoins, même étude formez,
Des mêmes ſentimens nous fûmes animez;
Nous eûmes l'un pour l'autre une égale conſtance,
Le mérite entre nous mit ſeul quelque diſtance.

* *Le P. Timoléon Cheminais, Jéſuite, mort jeune, & déja dans la réputation d'un des premiers Prédicateurs de ce ſiécle.*

Combien, combien de fois, de douleurs accablé,
M'as-tu fait mépriser ce qui m'avoit troublé ?
Mille fois à toi seul, mes peines confiées,
Les versant dans ton sein y furent oubliées ;
Mille fois de chagrin mon courage abbatu,
Retrouva dans le tien sa force & sa vertu.

Plus sensible aux douceurs d'une Amitié constante,
Qu'au charme ébloüissant d'une gloire éclatante,
Admiré dans Paris, souhaité de la Cour ;
Tu venois avec moi l'oublier chaque jour.

Le Ciel, à qui déja tu fus digne de plaire,
De tes saintes vertus avançant le salaire,
T'enleve, & de tes jours retranchant la moitié,
Il abrege ta vie, & non, mon Amitié ;
Je la conserve encor, & ma Muse en ces rimes,
D'une sainte Amitié n'enseigne les maximes,
Que pour y répéter ce que tu m'as appris,
Et te trouver encor dans les Vers que j'écris.

Fin du premier Chant.





DE L'AMITIÉ.

CHANT SECOND.



VOus, qui touché d'un bien si doux, si necessaire,
Cherchez une Amitié noble, tendre, sincere :
Choisissez vos Amis. C'est par ce choix d'abord,
Que l'Amitié se fait un bon ou mauvais sort.
Ce choix dépend du cœur ; c'est au cœur à le faire,
Et jamais un Ami n'aura l'art de vous plaire,
Jamais pour vous son cœur n'aura rien de touchant,
Si le vôtre pour lui ne sent aucun penchant.
Si le cœur fait le choix, la raison l'examine,
C'est elle qui le fixe & qui le détermine ;
Et le penchant du cœur conduit par la raison,
Est ce qui, des Amis, forme la liaison.

Consultez donc toujours, consultez l'un & l'autre,
Si votre choix vous donne un cœur comme le vôtre,
Si la raison l'approuve, allez, il est permis,
Et d'aimer qui vous aime, & de vous dire Amis.

Toujours dans un penchant si propre à vous séduire,
Laissez à la raison le soin de vous conduire,
Et souffrez que toujours prompte à vous éclairer,
Elle s'oppose au goût qui peut vous égarer.

Il en est dont le cœur (soit qu'il soit né bizare,
Soit que de jugement le Ciel leur fût avare,)
Saisit d'abord les airs qu'il devroit mépriser,
Et parmi les Amis qu'il peut se proposer,
Ne s'attache qu'à ceux, dont les folles manieres,
Par un bizare excès se rendent singulieres.

Ce fut ainsi qu'à Rome autrefois * Tigelin,
Ayant, sous les faux airs, qu'eut depuis Trivelin,
Par son étourderie & son libertinage,
Fait rire le public & pleurer l'homme sage;
Quelque mépris qu'on eût pour ses airs éventez,
Jusques dans le Sénat ils furent adoptez,
Et qu'on en vit bien-tôt la mode autorisée,
Placer l'homme frivole à côté de * Thrasée.

* *Tigellinus, Sueton, in Neron.*
* *Thraseas le plus sage des Romains. Tacit.*

Alors des Jeux publics éternels ſpectateurs,
A l'Aréne, au Théatre on vit des Sénateurs,
Dont l'air extravagant & la mine étourdie,
Plus que les Hiſtrions donnoient la Comédie:
Siflez, ils ſe croyoient du public applaudis,
Et mettant leur mérite à vivre en étourdis,
Chaque jour ils couroient porter leur ridicule
Au Cirque, au Champ de Mars, aux Jardins de Luculle.

Ayez un autre goût, choiſiſſez pour Amis
Ceux qu'à la regle exacts, à la raiſon ſoumis,
Vous verrez, ſur les loix du devoir infléxibles,
Entrer laborieux dans les routes pénibles,
Par où, de quelque emploi que l'on ſoit revêtu,
Se forme le mérite & s'acquiert la vertu.

Ne cherchez point d'Amis dans la folle jeuneſſe,
Parmi ceux qui toujours reculent la ſageſſe,
En qui déja prévaut la molle oiſiveté,
Et qui ſe déguiſant leur propre lâcheté,
Penſent que leur folie eſt bienſéance d'âge,
Qu'en eux, à point nommé, reviendra le courage,
Qu'on les verra reglez, ſages, laborieux;
D'autres hommes enfin, quand on les verra vieux.

Attendez donc auſſi que l'âge les meuriſſe.
Sans principes, ſans mœurs, livrez à leur caprice,

Et la raiſon ſur eux n'ayant aucun pouvoir,
Une ſage Amitié pourroit-elle en avoir?

Ce n'eſt point l'Amitié, c'eſt le plaiſir qui lie
Ceux que le même goût & la même folie
Fait ſous le nom d'Amis ſe voir, ſe fréquenter,
Trop indignes du nom qu'ils oſent emprunter,
Ils n'ont de l'Amitié que la frivole image,
Et ſi de mes leçons ils veulent faire uſage,
Il faut qu'un généreux, un noble & prompt effort,
Les arrache à l'yvreſſe où leur ame s'endort.

Mais ne vous trompez pas, & jamais pour yvreſſe,
D'un cœur lâche & rampant ne prenez la baſſeſſe;
Jamais d'un âge vif n'attribuez au feu,
L'habitude à mentir, l'art de tromper au jeu,
Ce qui d'excroc, de fourbe, & d'homme ſans parole,
Marque du caractere une jeuneſſe folle:
Ces vices ſont de l'homme, & non de l'étourdi,
Et qui, loin d'en rougir, y perſiſte hardi,
Connu pour mauvais cœur & pour ame perverſe,
Ne doit d'aucuns Amis prétendre au doux commerce.

Toujours à la raiſon ſoumettez votre choix;
Mais qu'elle ait le loiſir de vous donner ſa voix:
Conſultez-la long-temps, attendez ſa réponſe,
Ne faites aucun pas avant qu'elle prononce.

D'un penchant prompt & vif ſçachez vous défier,
Il ne ſera plus temps de le rectifier,
Quand en ayant ſuivi la viteſſe égarée,
L'imprudente Amitié ſe ſera déclarée :
Il faudra ſoutenir, ou ce choix imprudent,
Ou d'un eſprit léger le reproche évident.
Jamais, jamais d'Ami ne prenez le langage,
Sans bien connoître à qui votre diſcours s'engage.

Vous dites que Dorante eſt déja votre Ami,
Dorante qui de vous n'eſt connu qu'à demi ;
L'avez-vous vû ſouvent ? *Une fois chez Sylvie :*
Une fois, *une fois ; mais je n'ay de ma vie,*
Trouvé de cœur mieux fait, d'eſprit plus éclairé,
Par tout déja pour lui je me ſuis déclaré ;
Ma bourſe, ma maiſon, tout eſt à ſon ſervice,
Au mérite des gens je ſçai rendre juſtice,
Et pour les démêler je ne veux qu'un moment :
Oüi : mais pour les aimer allez plus lentement.

Laiſſez aux vains Héros de *Cyrus*, de *Clélie*,
D'un prompt engagement la ſoudaine folie.
Que le grand * *Artaméne* aille inſulter vingt Rois,
Pour plaire au bel objet qu'il n'a vû qu'une fois ;
Que gravant dans ſon cœur ſa belle & fiére image,
Il l'adore, en ſoit fou, ſe batte, faſſe rage.

* *Héros de Roman.*

Ce fat & sot début d'un Amour empressé
Sera peut-être au goût d'un Amant insensé :
Mais ce n'est point ainsi que l'Amitié doit naître,
Les Amis pour s'aimer doivent mieux se connoître,
L'Amour impétueux court d'un pas violent ;
Mais la sage Amitié marche d'un pas plus lent.
* *Massinisse en un jour voit, aime & se marie ;*
Le vieux Polidamas eut la même furie,
Il vit Cloris, l'aima, son brusque & fol Amour
Fit publier ses bans, & sa honte en un jour.
L'Amitié n'admet point d'égarement coupable,
Et l'on n'est point Ami, si l'on n'est raisonnable.
Que jamais de ce nom ne soit chez vous nommé
Celui qui dès l'abord aime & veut être aimé.
Craignez de votre orgüeil de vous rendre la dupe,
Souvét quand nous voïons qu'à nous plaire on s'occupe,
Et qu'un Ami nouveau jure, en nous embrassant,
Qu'en nous est un mérite, un charme si puissant,
Que sans déliberer il force de se rendre :
A ce discours flateur on se laisse surprendre,
De ces airs conquérans, notre orgüeil encensé,
Est charmé d'un Ami qui n'a point balancé,
Il plaît ; on l'aime ; on laisse au mérite vulgaire,
Cette lente Amitié, qui doute, & délibere.

* *Vers de la Sophonisbe de Mairet.*

Mais quelquefois pourtant, d'un instinct prévenu,
On devient, sans le voir, Ami d'un inconnu,
Et sur sa seule idée, ignorant son visage,
Son mérite & son nom nous touche, & nous engage.
Sans s'être jamais vûs, Cléobule & Damis,
Par cet instinct secret se trouverent Amis,
Pour quelques interêts obligez de s'écrire,
Leur esprit se fit voir, leur vertu se fit lire,
Et leur cœur l'un à l'autre au hazard exprimez,
Se sentirent bien-tôt l'un pour l'autre formez;
Ainsi furent les noeuds, qui de loin les unirent,
Une Amitié parfaite aussi-tôt qu'ils se virent,
L'estime, du penchant peut suppléer au choix;
Mais rien de la raison ne remplace la voix.
Loin donc de l'Amitié l'ardeur précipitée,
Qui de crainte, d'espoir, de transport agitée,
D'un plaisir criminel inspire le poison,
Et ne saisit le cœur qu'en ôtant la raison.
L'Amant, en vain, l'Amant, sous un dehors perfide,
Jure à celle qu'il aime une Amitié solide;
Il a beau mille fois en faire le serment,
Il ne peut être Ami quand il se trouve Amant.
Un Amant plus à lui qu'à la beauté qu'il aime,
Toujours dans son Amour se recherche lui-même,

Foible ou perfide Ami, quand il eſt écouté,
Dangereux ennemi, quand il eſt rebuté.

Camille, de Cléon ſe vit long-temps aimée,
Et de plaire à Silvain, Liſe parut charmée;
Ce cher & tendre amour à la fin a ceſſé,
On évite Cléon, & Silvain eſt chaſſé.
Pour ſe payer des frais d'un Amour inutile,
Cléon au Châtelet fait aſſigner Camille,
Il pourſuit de ſon cœur le dédommagement:
Silvain moins ſage encor, veut que le Parlement
Contraigne par Arrêt Liſe d'être conſtante,
Et pour s'en faire aimer, il plaide ſon Amante.
Ainſi dans tous les temps a-t'on vû chaque jour,
En honteux procedez dégénérer l'Amour.

Craignez donc de l'Amour les liaiſons coupables;
Vous dont le ſexe aimé vous fait trouver aimables,
Vous à qui la beauté, l'eſprit & l'agrément,
Ne donne aucun Ami qui ne veüille être Amant.
Que toujours la fierté, l'honneur, la bienſéance,
De cette folle ardeur s'oppoſe à la naiſſance.

De l'Amour ſans éclat on ne rompt point les nœuds,
Cet éclat eſt toujours ou funeſte ou honteux;
Qu'elle brûle, ou s'éteigne, en un cœur allumée,
La flâme de l'Amour n'eſt jamais ſans fumée;

Elle laiſſe après elle, ou mépris ou ſoupçons,
Ou tempête orageuſe, ou froids & durs glaçons.
Dans les reſtes d'un feu qui toujours le dévore,
L'un plonge le poignard dans le ſein qu'il adore;
L'autre par un mépris qui ſçait mieux le venger,
Etouffe ſes Amours juſqu'à les négliger.

Fuyez ces durs liens, vous, dont le cœur fidéle
Cultivant l'Amitié, la veut rendre éternelle;
A l'Amour, l'Amitié peut deſcendre aiſément,
A l'Amitié l'Amour remonte rarement;
Son penchant inquiet le fait, de l'eſperance
Retomber dans la haine, ou dans l'indifference.
Sçachez donc l'éviter. Non qu'il ne ſoit permis,
D'un ſexe different de choiſir des Amis;
L'eſprit n'a point de ſexe, il eſt parmi les femmes,
De grands, de nobles cœurs, il eſt de belles ames,
Dont l'exacte vertu ſçait du ſexe, en aimant,
Eloigner la foibleſſe, & garder l'agrément.

Souvent dans les conſeils d'une ſage Héroïne,
Le Ciel fait aux Héros qu'à ſa gloire il deſtine,
Trouver d'un avis ſûr le ſecours important;
Chaque ſiécle en fournit un exemple éclatant;
Tantôt c'eſt une Epouſe, & tantôt une Mere;
Et tantôt une Amie & prudente & ſincere,

Qui doit à sa vertu les doux & chastes nœuds,
Dont s'attache auprès d'elle un Héros vertueux,
Et qui par sa sagesse est digne, consultée,
D'entrer dans ses secrets & d'en être écoutée.
Choisissez des Amis libres des passions,
Sources d'entêtemens, & de divisions.
En vain de l'Amitié cherchez-vous les délices,
Où de l'aveugle orgüeil régentent les caprices;
Et croyez-vous trouver de bons, de vrais Amis,
Parmi ceux qu'à son joug l'Avarice a soumis?
Non, il n'est point d'Ami sincere & veritable
Dans les lieux où l'argent semble seul souhaitable,
Où saisi de l'ardeur d'amasser de grands biens,
Chacun de s'enrichir devore les moyens.
Qui s'assied aux Bureaux où l'interêt préside,
Sera toujours pour vous Ami foible ou perfide.
Là vous verrez des cœurs, en apparence unis,
Mais de qui tous égards, tous devoirs sont bannis:
Des hommes, qui livrez à l'amour des richesses,
Sçavent mettre à profit jusques à leurs caresses;
Honnêtes, quand un air humain, officieux,
Assure les larcins qu'ils dérobent aux yeux:
Mais brutaux, de vrais Ours, pour quiconque, inutile
Apporte à leur usure une Amitié sterile.

Dans un commerce avare, où chacun pense à soy,
Vous les verrez agir sans honneur & sans foy,
Ne s'unir d'interêts que pour mieux se surprendre,
Tous avides d'avoir, tous attentifs à prendre;
Sourds, adroits, ennemis cherchant à dépoüiller
Ceux mêmes dont leurs mains se servent pour piller.
Là vous vous instruirez dans l'art d'être faussaire,
D'avoir un esprit double, une ame mercenaire;
Là vous pourrez sçavoir comment on peut, d'un prêt,
Tirer, sans aucun risque, un énorme interêt;
Voler, piller par tout, engraisser l'avarice,
Autoriser la fraude, appuyer l'injustice,
Faire marcher l'usure avec pompe, en grand train,
Et pour tous ses Amis se faire un coeur d'airain.
Il n'est point d'Amitié parmi ces coeurs sordides,
Et si-tôt que d'argent les hommes sont avides,
Le sang même, le sang ne sçauroit les unir.
Quel Testament voit-on, si sage à prévenir,
D'un avide héritier l'attente interessée,
Duquel, frere, neveu, tante, soeur offensée,
Devant les Tribunaux ne viennent disputer
L'argent, le peu d'argent qu'il semble leur ôter?
Un riche meurt, j'entends des cris qui retentissent.
Ah! ce sont ses enfans qui pleurent, qui gémissent;

Non, ce sont des parens tous prêts de s'égorger,
Pour un legs que chacun croit devoir partager.
Si de l'aveugle argent vous adorez l'idole;
Croyez-moi, vous n'avez qu'une Amitié frivole;
Ami, selon qu'on ouvre, ou qu'on ferme la main,
Aujourd'hui vif Ami, lâche ennemi demain.
Choisissez un Ami qui pour toute richesse,
Ne cherche en ses Amis qu'une égale tendresse;
Un Ami généreux, d'un cœur noble & constant,
Qui bornant ses désirs, & de son sort content,
Sçache se refuser à d'injustes salaires,
Et vivre de ses biens, ou de ceux de ses Peres.
Fuyez donc l'interêt. Fuyez également
De l'indocile orgüeil l'aveugle entêtement:
Fuyez un Ami vain, qui rempli de lui-même,
Veut l'emporter en tout jusques sur ceux qu'il aime.
Ces esprits inquiets, de la gloire affamez,
Ne sçavent point aimer, encor moins être aimez,
N'avoüant pour Ami que l'Ami qui les flatte,
Entr'eux on ne voit point d'Amitié délicate,
Par eux toujours d'autrui le sort est envié,
Le mérite par eux est toujours décrié.
Vivent-ils à la Cour? Si leur secrette intrigue
N'arrive à la faveur, aux emplois qu'elle brigue,

Si par ses grands talens un homme renommé,
Cheri par sa vertu, par ses mœurs estimé,
Dans un rang envié voit placer son mérite,
De ce choix applaudi leur vanité s'irrite;
Pour leur être ennemi c'est assez d'être heureux.
  Cherchent-ils à la Guerre un rang plus dangereux?
A peine peuvent-ils pardonner à Turene,
La gloire qu'il acquit, sage & grand Capitaine.
  Aux Ouvrages d'esprit bornant leur vanité,
Ont-ils sur le Parnasse un sort moins agité?
Bien-tôt, bien-tôt l'orgüeil, en irritant leur bile,
Des Muses va porter dans le séjour tranquile,
La discorde effrénée, & du Rimeur jaloux,
Bien-tôt sur le Poëte on voit tomber les coups.
Bien-tôt tel, qui pillant Despreaux ou Racine,
Croit avoir hérité de leur fureur divine,
Pour cacher ses larcins qu'il donne barboüillez,
Déchire les Auteurs que lui-même a pillez.
  Sont-ils de l'éloquence entrez dans la carriere?
Ont-ils mis, fiers Docteurs, quelque Ouvrage en lumiere?
Veulent-ils se donner par de galans écrits,
Par de jolis traitez, le nom de beaux esprits?
Ont-ils tenté l'essai de quelque expérience?
Professent-ils enfin quelque Art, quelque Science?

Si le goût du Public leur préfère un rival,
Le Public, disent-ils, juge & décide mal.
Ainsi toûjours l'orgueil, aveugle & vain critique,
Du mérite envieux combat la voix publique.
Ainsi plus d'une fois chez * Mabre-Cramoisy,
D'un Ecrivain jaloux le libelle a moisy;
Et malheur aux Auteurs dont les heureux Ouvrages,
Ont de tout le Public mérité les suffrages,
Plus leur gloire a d'éclat, plus elle a d'agresseurs,
Quel Auteur, quel écrit n'a pas eu ses censeurs?
Craignez dans un Ami le jaloux caractère,
Qui, quand on applaudit, seul s'obstine à se taire;
Qui jusqu'en ses Amis du mérite envieux,
Ne voit aucun éclat qui ne blesse ses yeux.
Cherchez donc un Ami, qui droit & veritable,
Garde pour tout le monde un esprit équitable;
Qui distingue le bon, & veüille l'approuver;
Qui jamais sur autrui ne cherche à s'élever;
Qui sentant pour la gloire un désir légitime,
Du mérite estimé sçache aussi faire estime;
Que pour s'en faire un grand il ne néglige rien;
Mais qu'il sçache en trouver un plus grand que le sien,
Et loin que d'un Ami le mérite le lasse,
Qu'il veüille que toûjours son Ami le surpasse.

* *Fameux Librair.*

Que libre de l'envie, il estime en autrui,
Quel que soit son talent, ce qu'on estime en lui;
Si son bras de Fleurus eut part à la victoire,
Qu'à d'autres bras encore il en donne la gloire:
S'il est Auteur, qu'il sçache estimer des Auteurs,
Et s'il prêche, écouter d'autres Prédicateurs.
Sans chagrin, sans effort rendant à tous justice,
Qu'à ses propres rivaux lui-même il applaudisse.

Mais veut-on de son choix ne se point repentir?
D'Amis dignes de vous sçachez vous assortir.
On doit se reconnoître en celui que l'on aime;
On doit dans un Ami se retrouver soi-même:
Cherchez-y vôtre goût, vôtre esprit, & vos moeurs;
Par là s'assortiront differentes humeurs.

Par le choix de vos coeurs, marquez-en la noblesse,
Craignez de ressembler à ceux dont la paresse
Deshonorant la place où le Ciel les a mis,
Ne choisissent jamais que d'indignes Amis.

Le Ciel qui, comme il veut, regle notre naissance,
A mis en chaque rang certaine bienséance,
Qui dans un rang plus bas défend de s'abaisser,
Et jamais l'Amitié ne doit nous déplacer.

La Charité doit seule, au pauvre, au miserable,
En quelque rang qu'il soit, tendre un bras secourable;

Elle doit faire aimer tout le monde sans choix :
Mais l'exacte Amitié doit suivre d'autres loix :
A tous la Charité se donne sans réserve ;
A des Amis choisis l'Amitié se conserve ;
Fidéle à ces deux loix le cœur se croit permis,
Et d'aimer tout le monde, & d'avoir peu d'Amis.

Que toujours l'Amitié commence par l'estime,
Et ne suivez jamais cette basse maxime,
Qui du rang, du mérite apprend à se gêner,
Et cherchant des Amis qu'on puisse dominer,
Ne fait trouver de goût qu'à d'indignes hommages,
Et traite les Amis comme des gens à gages.

Sans aucune vertu, sans naissance, & sans nom,
Pour être Ami d'Agis tout homme paroît bon,
Pourvû que toujours libre avec les gens qu'il hante,
Nul ne contraigne en lui sa bassesse indolente.
Jamais son goût Bourgeois ne lui fit estimer,
Ni choisir des Amis que l'on puisse nommer ;
Le mérite, l'esprit, la qualité l'étonne,
Mais avec ses Valets, il rit, il *polissonne*.
A table comme au jeu c'est un homme divin,
Quand il a pour seconds * *Picard* ou * *Poitevin*.

Il est plus d'un Agis, on en compteroit mille
Dans la Province un jour, n'importe en quelle Ville,

* *Noms de Valets.*

Je

Je crus à l'Intendant devoir faire ma Cour.
Ah! vous avez, dit-il, fort bien pris votre jour;
Vous venez à propos, j'ai bonne compagnie;
Vous en serez, allons, & sans cérémonie.
Je reste, on sert, chacun prend sa place, & je vois
Se placer avec moi dix femmes de Bourgeois,
Qui chacune à l'envi galamment familiere,
Lui porterent d'abord une santé grossiere.
C'est à vous, Monseigneur, de Monseigneur traité,
Il ne m'en parut pas pourtant plus respecté:
Vous voyez, me dit-il, *comme on vit en Province*,
Il faut, quand on s'y trouve, en user en bon Prince.
Mais en Province, moi, répondois-je tout bas,
J'ai vû des Intendans, illustres Magistrats,
Qui graves, sans hauteur, familiers sans bassesse,
Sçavoient faire chez eux regner la politesse,
N'avoir que des Amis qui leur faisoient honneur,
Quoi qu'aucun ne se fit appeller *Monseigneur*.
Dans le choix des Amis, gardez la bienséance.
Mais lorsque la vertu remplace la naissance,
Quand à tous ses devoirs un coeur fidéle & prompt,
Du sort par son mérite a réparé l'affront,
Cherchez son Amitié sans scrupule & sans honte,
Vous connoissez Artus, & tout ce qu'on en conte;

C'est un fat qui, dit-on, de noblesse entêté,
Pour aimer la vertu la veut de qualité.
Choisissant des Amis, on dit qu'il les oblige
De fournir les quartiers que pour Malte on exige,
Et que quand parmi ceux dont il a fait le choix,
Il s'en trouve quelqu'un qu'il soupçonne Bourgeois,
Du rang de ses Amis d'abord il le dégrade,
Sans qualité pour lui tant le mérite est fade.
On croiroit ce portrait à plaisir inventé,
Si l'on ne sçavoit trop, que d'autres ont porté
Plus loin, plus loin encor, leur goût pour la noblesse;
Jusque dans le Baptême un nom Bourgeois les blesse,
Ils voudroient que pour eux on eut banni des Fonts,
Des Apôtres grossiers les trop vulgaires noms;
Et que d'eux, les nommant César, Pompée, Auguste,
On donnât une idée & plus noble & plus juste.
Du moins, un Orateur, homme de qualité,
Refusa de loüer, en étant invité,
Un Saint canonisé depuis trois mois à Rome,
Un Saint qui par malheur n'étoit pas Gentilhomme.
Ce seroit; disoit-il, més-allier ma voix;
Ce Saint est un grand Saint, mais il étoit Bourgeois.
Un autre qui, dit-on, prêchoit en Allemagne,
N'osoit, en instruisant le peuple à la Campagne,

Avoüer, en Adam, l'alliance d'autrui,
A moins que l'on ne fût aussi noble que lui,
Et croyoit ne pouvoir, sans dégrader ses Peres,
A d'ignobles Chrétiens donner le nom de freres?

D'hommes si singuliers ce ridicule outré,
Dans le choix des Amis s'est mille fois montré:
Les Amis dont les noms sont toujours à la bouche,
Dont on se fait honneur, dont l'Amitié nous touche,
Sont ceux qui n'ont souvent que de la qualité.
Un Ami vertueux, à peine est-il compté,
On le nomme avec peine; avec peine on le loüe,
C'est beaucoup, pour Ami que sans honte on l'avoüe.

Dromo, jadis Bourgeois, petit fils d'un Mercier,
Aujourd'hui Gentilhomme, & fils d'un Officier,
Entêté du crédit que son argent lui donne,
Dans la foule jamais ne regarde personne,
C'est-là, dit-il, d'un ton arrogant & moqueur,
Ce qui s'appelle avoir & du goût, & du cœur.

Du goût? Quoi, c'est par goût, par grandeur de courage,
Qu'il fronce le sourcil, qu'il bouffit le visage,
Qu'il marche fierement, & qu'un air inhumain
Gourmande en lui tous ceux qu'il trouve en son chemin.

Non, de son lâche cœur connoissant la bassesse,
Il est d'autant plus fier, qu'il a plus de foiblesse,
S'il affecte ces airs, c'est pour mieux nous cacher
Le cœur, le lâche cœur qu'il doit se reprocher.

Quoi donc? parmi le peuple, & dans la foule obscure,
Ne s'en trouve-t'il point dont la vertu soit pure?
N'est-il personne enfin que, sans se dégrader,
Dromo, le fier Dromo, ne puisse regarder?

Phédon est vertueux, Phédon a du courage;
Ah! que Dromo pour lui déride son visage,
Et daigne au moins jetter, en faveur de ce nom,
Un regard sur la foule où se cache Phédon.

Vous cherchez des Amis, mais le destin contraire
Vous ôte, dites-vous, le seul moyen d'en faire,
Sans bien & sans appui, peu s'en faut, indigent:
Trouve-t'on des Amis quand on n'a point d'argent?
Hé quoi donc l'Amitié se vend, s'achete-t'elle?
Est-ce à force d'argent qu'on la rend immortelle?
Et prend-on des Amis, comme on prend des Valets;
Voulez-vous embellir vos Jardins, vos Palais;
Abbattre d'un côté, pour rebâtir de l'autre,
Et toujours consultant & * Mansard, & * le Nôtre,
Dans de nouveaux desseins, à grands frais engagé,
Bâtir trente Maisons, & n'être point logé?

* Fameux Architecte. * Fameux Jardinier.

Voulez-vous voir briller vos salons inutiles,
De vases, de cristaux, & de glaces fragiles,
Et dans un vain amas de bronzés, de bijoux,
Mettre tout * Malafer, & tout * Dautel chez vous ?
Plaignez-vous, j'y consens, que d'or pour vous avare,
Le sort s'oppose au goût de ce luxe bizare;
Plaignez-vous, que le Ciel vous refusant du bien,
Vous ait, d'être plus fou, retranché le moyen.

Mais enfin, répondez, le sort qui vous outrage,
Vous ôte-t'il aussi le moyen d'être sage ?
D'être bon, vertueux, honnête, modéré,
Tel qu'on veut un Ami, pour en être assuré.

Heureux ! si le destin, contraire en apparence,
Des biens & des honneurs vous ôte l'esperance.
Peut-être à l'Amitié bornant tous vos désirs,
Vous en ferez aussi vos uniques plaisirs.

Non, ne vous plaignez point, que l'ingrate nature
Vous donnant des parens d'une fortune obscure,
Ils ne vous ont laissé ni richesse, ni rangs,
Montrez votre vertu, j'oublirai vos parens.

Blandus est à la Cour, il est droit & sincere,
On ne demande point quel rang avoit son Pere;
On ne va point chercher, si des *Romains Blandus*,
Les Blandus d'aujourd'hui ne sont point descendus:

* *Marchands de Curiositez.*

Plus sage que Bagard, qui prouvant sa noblesse,
Nous cite *Abagarus autrefois Roi d'Edesse*,
Et veut qu'un de ses fils après mille hasards,
Soit en France venu produire les Bagards.
Blandus sçait mépriser cette vanité folle,
Qui se fait dans l'Histoire une race frivole:
Il croit, quoique les noms ne soient pas differens,
Que les Blandus ont pû n'être pas tous parens,
Et n'a point déterré de monument antique,
Qui de leur parenté fût la preuve autentique.

Quoiqu'à ses vrais parens Blandus se soit borné;
Et sans honte avoüant le sang dont il est né,
Il sçache aux yeux de tous être fils de son pere,
Son Amitié n'est pas à ses Amis moins chere.

Que vous manque-t'il donc? la bonne mine? l'air?
Vous riés. Quoi la mine, un tein plus, ou moins clair,
La taille, la figure, & les traits du visage,
Dans la sage Amitié sont-ils de quelque usage?
L'Amour, le fol Amour, par là déterminé,
Peut vouloir un objet de ces graces orné.
Esope (ce nom seul doit servir de réponse)
Esope tel qu'il fut, tel que son nom l'annonce,
De plus, fils d'un esclave, eut, sage & vertueux,
Plus d'Amis que Crésus, ce Roy si somptueux.

Le mérite suffit pour remplir l'intervale
Que met entre deux cœurs la fortune inégale,
Et quel que soit le sort dont on est abbatu;
La vertu rend égaux ceux qu'unit la vertu.
Ainsi de Théobinde une illustre Princesse,
A trouvé la vertu digne de sa tendresse.
Elle qui pour ayeux ne compte que des Rois,
Epouse d'un Héros fameux par ses exploits,
Toujours dans ce haut rang son Amitié fidéle,
Conserve à son Amie & ses soins & son zele.
D'un veritable Ami qui sage a fait le choix,
Compte pour rien son rang, son nom ou ses emplois.
Dans l'état le plus humble, & dans le plus sublime,
Voulez-vous des Amis? faites qu'on vous estime,
De quelque rang qu'ils soient vous en serez aimé,
Si dans vos fonctions vous étant renfermé,
On vous voit observer toute la bienséance,
Que prescrit à chacun l'état & la naissance.
Consacré dans la Robe aux emplois de Thémis,
A l'Armée, à la Cour vous aurez des Amis,
Pourvû qu'en vous jamais l'habit, l'air ne démente;
De sage Magistrat la conduite prudente.

Tous de votre Amitié se tiendront honorez,
Amis pour eux plus chers, Juges plus assurez,
Que ceux qui sous des airs, des habits peu sortables,
Partagent, familiers, leurs plaisirs & leurs tables.
O! qu'aveugle est celui qui croit dans le Clergé,
Ou dans un autre état à l'Eglise engagé,
Se faire des Amis, quand on voit qu'il oublie,
Ce qu'en se présentant son habit seul publie!
Ces saints, ces saints devoirs, par les plus débauchez,
D'un ton aigre & malin si souvent reprochez,
A qui de son état manquant aux bienséances,
D'un état étranger usurpe les licences.
O! vous, qui peu sensible aux loix de votre état,
Magistrat, Juge, Abbé, Prêtre, Moine, Prélat,
Comptez pour bons Amis, pour Amis veritables,
Ceux chez qui vous prenez ces airs peu respectables.
Souvenez-vous du jour où Blaise enfin berné,
Vit les Amis ausquels il s'étoit adonné,
Par d'insultans mépris lui payer le salaire,
D'avoir, se dérangeant, esperé de leur plaire.
Il se vit riche Abbé, presqu'encore Ecolier,
Mais charmé de l'habit & de l'air Cavalier,

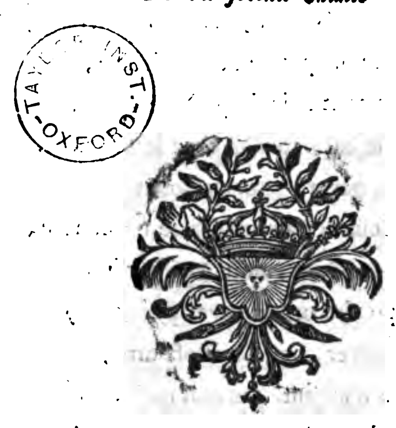
Et réduit à porter un habit plus modeste,
Il s'en dédommageoit en faisant sous sa veste,
Briller fine dentelle, & badiner flottant,
D'un ruban de couleur le lien éclatant.
Tous les jours au Théatre, aux jeux, aux promenades,
Sans honte il paroissoit; là, fier de ses airs fades,
De jeunes gens de Cour notre Abbé s'accosta,
D'abord s'en crut Ami, les vit, les imita;
Eut comme eux un * Grison, valet surnuméraire,
Puis enfin un Coureur pour fidéle émissaire,
Et se donnant en tout l'air de petit Seigneur,
Masqua, courut le bal, coucha chez le Baigneur.

Un jour las de payer, (car personne n'ignore,
Que qui veut, sous des airs dont il se deshonore,
Hanter les gens de Cour, doit Ami généreux,
Etre prêt de répondre ou de payer pour eux.)
Las, dis-je, de payer, un jour il osa dire,
Qu'il n'avoit plus d'argent. On crut qu'il vouloit rire;
Mais enfin, quand on vit que c'étoit tout de bon,
Ah, ah, petit Monsieur, vous voulez, lui dit-on,
Faire ici l'agréable, allons en galant homme,
Pour la derniere fois payez, payez la somme,

* *Laquais qui n'a point de livrées.*

Et connoissez enfin que des gens comme nous,
N'auroient jamais souffert un maraut tel que vous ;
Un freluquet d'Abbé, qui fait le petit Maître,
S'ils n'avoient vû l'argent qu'il leur a fait paroître.
A ces mots il se vit houspillé, tiraillé,
Et trop heureux de fuir, s'enfuit dépenaillé.

Fin du second Chant.





DE
L'AMITIÉ.

CHANT TROISIE'ME.

IL n'eſt point ſans vertu d'Amitié veritable,
La vertu la rend ſeule, heureuſe & ſouhaitable,
Seule en fait la douceur, en prolonge le cours,
En aſſure les ſoins, & hâte les ſecours.
  Choiſiſſez des Amis, dont la vertu fidéle,
Puiſſe dans vos devoirs vous ſervir de modéle;
Qu'en vous ſoit la vertu que vous cherchez en eux,
Rien de votre Amitié ne peut rompre les nœuds.
  Un vertueux Ami n'eſt jamais infidéle;
Toujours également la vertu paroît belle;
Elle rend l'homme aimable en tous lieux, en tout temps,
Pour elle tous les cœurs ſemblent s'unir conſtans.

Les Allemans vaincus aimoient le grand TURENNE,
Et les François vainqueurs, le valeureux LORRAINE.
L'Amitié remontant jusqu'aux siécles passez,
S'attache à des Héros déja presque effacez,
Tous ceux dont la vertu consacre la mémoire,
Dont on trouve les noms, dont on lit dans l'Histoire,
La valeur, l'équité, les gestes signalez,
Autant que de lecteurs ont des Amis zelez;
O combien la Vertu, de si loin vénérable,
Dans un fidéle Ami nous sera-t'elle aimable?
Qu'elle soit donc toujours le premier fondement
Des innocens plaisirs que l'on cherche en aimant.
Mais rendez s'il se peut votre Amitié chrétienne,
Et laissez aux Payens une Amitié payenne.
Le Sage en ses Amis cherche la probité,
Le Chrétien veut encor y voir la pieté.
Ne demandez-vous pas, qu'un Ami soit fidéle?
Tendre, vif, généreux, ardent, & plein de zele?
Qu'il partage vos maux? qu'il aide à vos plaisirs?
Et prévienne souvent jusques à vos désirs?
Enfin qu'il soit à vous, plus à vous qu'à lui-même;
Oüi, quand on est Ami, c'est ainsi que l'on aime.
Mais peut-on vous promettre un pareil dévoûment,
Quand à l'égard de Dieu sans honte on se dément;

Peut-on, trompant la foy sur les Autels jurée,
De la foy qu'on vous donne affermir la durée ?
Et qui tantôt pécheur, tantôt faux pénitent,
Dans ses plus saints devoirs fut toujours inconstant,
Qui, sous les yeux de Dieu, le trahit sans scrupule,
Sera-t'il plus fidéle à son Ami crédule ?
Par le même penchant courant précipité,
Le coeur de l'un à l'autre est bien-tôt emporté.
Caïn oubliant Dieu, bien-tôt se livre au crime,
Bien-tôt de sa fureur son frère est la victime ;
Il rompt de l'Amitié le plus sacré lien.
David de ses sujets jusques-là le soutien,
Devenu criminel ordonne, Roy perfide,
D'un généreux sujet le sanglant homicide.
Choisissez des Amis de qui la pieté
Vous soit un sûr garant de leur fidelité.
Où trouver, direz-vous, une vertu si rare ?
De son nom tous les jours l'hypocrite se pare ;
On ne trouve par tout que pieux imposteurs,
Et Dieu n'a dans le fond que faux adorateurs.
Il n'est donc plus d'espoir dans ce monde rebelle,
De goûter les douceurs d'une Amitié si belle ;
Je viens donc, faux Docteur, inutile Ecrivain,
A ces nobles devoirs vous exhorter en vain.

Mais de quelle leçon viens-je ici vous surprendre,
Que des siécles payens vous ne puissiez apprendre?
Lorsque de plusieurs Dieux le dogme si commun
Etonna la raison qui n'en crut jamais qu'un,
Donc Socrate immolé réduisit jusqu'au Sage,
A differents Autels de porter son hommage;
La crainte, le respect de ces Dieux immortels
Enfanta ce Proverbe, *Ami jusqu'aux Autels*,
Tant on crut que, des Dieux en dépoüillant la crainte,
L'Amitié ne seroit que perfidie ou feinte.
Ainsi dans tous les temps les hommes ont pensé,
Ainsi même pensa l'Idolâtre insensé.
Mais depuis qu'éclairez par la voix de Dieu même,
Nous avons, mieux instruits, connu la loy suprême,
Dont sa grace & sa foy viennent nous animer,
Et que tant de motifs nous portent à l'aimer:
Si Dieu ne trouve ici que des Amis perfides,
L'homme n'en peut avoir de vrais ni de solides.

Mais jugez autrement du monde où vous vivez;
Ne sondez point les cœurs à Dieu seul réservez,
Et de la Pieté, la traitant d'hypocrite,
Craignez de décrier l'exemple & le mérite.
Il en est, & peut-être en pourriez-vous nommer,
Que leur Religion vous force d'estimer;

La main du Tout-puiſſant eſt encore la même,
Et vous en trouverez de dignes qu'on les aime,
Vous aurez des Amis ſolidement pieux,
Si vous même on vous trouve Ami religieux.
Cherchez dans ſes devoirs un coeur inviolable,
Cherchez dans ſes vertus une ame invariable,
Ne ſoyez point ſéduit par un air affecté,
Et dans les actions cherchez la Pieté.
Hé quoi, diſoit Arcas à la veuve Elamie,
La ſuperbe Climéne eſt, dit-on, votre Amie?
Climéne... *oüi, Climéne*... en elle on ne voit rien...
Ah! ne l'excuſez pas, on la connoît trop bien,
De coupables rubans elle a la tête ornée;
Et dans un char profane au Temple elle eſt traînée...
Oüi, mais ſous ce dehors, par la mode uſité,
Son coeur ſincere & droit eſt plein de Charité.
Il n'importe, au dehors elle eſt toute mondaine;
Pour jamais, pour jamais rompez avec Climéne.
C'eſt-là d'un faux devot le langage affecté,
Dont l'ignorant orgüeil n'admet de ſainteté
Qu'en ceux, dont les vertus avec art compaſſées,
Par la démarche & l'air ſont d'abord annoncées.
Si le Chrétien plus juſte & plus judicieux
N'oſe, des airs du temps, cenſeur audacieux,

Se faire un saint dépôt d'une mode abolie ;
Si de celle qui court l'innocente folie
Le pare d'ornemens par l'usage permis,
Il ne mérite plus de trouver des Amis.
Ainsi le faux dévot, qui dans son sens abonde,
Se croit toujours en droit de haïr tout le monde,
Ou de n'avoir d'Amis que ceux qui, comme lui,
Fiers d'un humble dehors, viennent damner autrui.
  Jugez de vos Amis avec plus de justice,
Sur d'innocens dehors n'accusez point le vice ;
Pardonnez quelquefois ce qu'on peut corriger,
  Du soin de son Ami, l'Ami se doit charger,
Qu'il conserve, en l'aimant, ce zéle charitable ;
Pour le rendre meilleur, il peut l'aimer coupable.
  Votre Ami n'est encore vertueux qu'à demi,
Il deviendra parfait vous ayant pour Ami ;
Son coeur est bon, vos soins acheveront le reste,
Climéne est vertueuse, elle sera modeste.
  Fuyez ces faux Amis, dont l'infidélité
D'un prétexte pieux couvre sa lâcheté ;
A qui toujours du mal l'apparence douteuse
Donne pour leur prochain une horreur fastueuse ;
Leur fait contre un Ami, coupable, ou malheureux,
Lancer d'un fier mépris l'anathéme orgüeilleux.

Céliane autrefois du Public estimée,
A Paris, à la Cour également aimée,
Semble avoir aujourd'hui perdu tous ses Amis;
Quel crime a-t'elle fait? qu'a-t'elle donc commis,
Elle a, d'un vieux mari libre de l'esclavage,
Fait choix d'un autre époux, on sçait son mariage,
On le sçait, c'est assez; on ne la verra plus.
Quel tort fait son Hymen à toutes ses vertus?
N'est-elle pas la même, & telle, qu'estimée
Par l'esprit & le coeur vous l'avez vûë aimée?
Pourquoi donc aujourd'hui, pourquoi la fuyez-vous?
Veuve, ne peut-on pas choisir un autre Epoux?
Une fausse vertu vous trompe & vous abuse,
Votre peu d'Amitié fait votre seule excuse.

Qui sçait de l'Amitié remplir le saint devoir,
Blâmant même un Ami, le cherche & le veut voir;
Et lorsque sa vertu semble mal soutenuë,
C'est alors qu'avec soin il cherchera sa vûë;
Et que loin de se croire en droit de le bannir,
Il lui tendra la main qui le peut soûtenir.

Le Ciel, dans l'Amitié, donne à l'homme fragile
Un remede à ses maux toujours prêt & facile,
Aucun, mieux qu'un Ami, ne le peut proteger,
Aucun, mieux qu'un Ami, ne le peut corriger.

C'eſt ſur tout aux Amis que ces ſoins appartiennent,
Ainſi par les Amis les Amis ſe ſoûtiennent.
Du ſoin de nous reprendre un autre eſt-il chargé ?
Comme un fâcheux Cenſeur, comme un Pédant gagé,
Notre orgüeil le rebute. Un Pere, un Pere même,
Un Epoux attentif à l'Epouſe qu'il aime,
Un Parent que le ſang engage à nous aider,
Ont moins, qu'un tendre Ami, l'art de perſuader.
Du diſcours d'un Ami, l'éloquente ſageſſe,
Fait rougir d'un Ami le crime ou la foibleſſe;
N'eſt-on que malheureux? a-t'on, trop indiſcret,
Fait ſoupçonner ſes mœurs d'un déſordre ſecret?
Du bruit de ces ſoupçons fidéle à nous inſtruire,
Le conſeil d'un Ami nous aide à les détruire,
Et des légéretez de l'indiſcrétion,
Lui-même il court ſauver l'innocente action.
Quel que ſoit votre Ami, conſervez-lui fidéle,
D'une égale Amitié la tendreſſe & le zéle;
Votre cœur à ſon ſort oſant s'intéreſſer,
Le ſçaura tôt ou tard défendre ou redreſſer.
Ardent de vos Amis à prendre la défenſe,
Faites qu'aucuns diſcours, abſens ne les offenſe,
Que qui veut en médire, auſſi-tôt trouve en vous,
Une voix qui détourne ou qui pare ſes coups.

Méprisez l'Amitié qui n'a, lâche ou timide,
Pour les Amis absens qu'un silence perfide,
Qui n'ose en leur faveur s'expliquer qu'à demi,
Et laisse sans replique un discours ennemi.

N'appellez point Ami ceux qui, quand on déchire
Un Ami malheureux, sont les premiers à dire,
C'est sa faute, il a tort. Est-ce à vous d'accuser
Celui que l'Amitié doit tâcher d'excuser ?
Ne dites point, *jamais il n'a voulu me croire*,
Ainsi parle un Ami qui sottement fait gloire
D'avoir prévû le mal, d'en avoir averti,
Et qui ne rougit pas de l'indigne parti,
D'achever, par des mots qu'il fait tout bas entendre,
De décrier celui qu'il auroit dû défendre.
Moins cruels sont les coups que porte un ennemi,
Par-là le médisant s'autorise affermi,
Et détruit d'un seul mot les doutes qui surviennent;
Peut-on douter d'un mal dont les Amis conviennent ?

Faites, pour vos Amis hautement déclaré,
Qu'en vous, & devant vous leur nom soit révéré,
Qu'en tout temps, en tout lieu votre bouche fidéle,
Sans honte & sans délai s'ouvre pour leur querelle.

Mais des Amis absens, éloquent défenseur,
Soyez leur, tête à tête, un sévére censeur,

Que leurs fautes ailleurs avec art excusées,
Sans fard, soient par vos soins à leurs yeux exposées.
Soyez de vos Amis l'appui, le protecteur,
Mais jamais leur complice ou leur adulateur.
Loin l'Ami complaisant qui craint, qui dissimule,
Qui nourrit d'un Ami la vanité crédule;
Et par un sage avis craignant de l'affliger,
Flatte en lui les défauts qu'il devroit corriger.
Ayez une Amitié si sage & si fidéle,
Qu'elle vous donne droit d'écouter votre zéle,
Et qu'on connoisse assez d'où partent vos avis,
Pour vous les pardonner s'ils ne sont pas suivis.
Mais pardonnez aussi quand la faute est légere,
Qu'on néglige un avis qu'avec peine on digére.
Il est certains défauts que l'on se croit permis,
Défauts avec lesquels on aime ses Amis;
Mais il en est aussi que l'Amitié réprouve,
Qu'il faut, ou corriger, ou fuïr quand on les trouve,
Desseins, où l'Amitié nedoit point engager,
Crimes, qu'elle ne doit souffrir ni partager.
Laissez * Coriolan venger seul son injure;
Qu'il cesse d'être Ami, quand rebelle & parjure,

* *Caïus Martius, surnommé Coriolan, se révolta contre sa Patrie.* Tit. L. l. 2.

Armant contre l'Etat un bras séditieux,
Il trame des desseins lâches, pernicieux.
Nulle Amitié n'engage, & nul serment ne lie
Aux Amis insensez livrez à leur folie,
Bien plus qu'à ses Amis on se doit à l'Etat,
Et nul complice, ou chef du coupable attentat,
Ne doit s'attendre à voir un criminel silence,
D'un dessein criminel flatter la violence.
De ces lâches complots, qui s'instruit imprudent,
Qui n'en avertit pas, en est le confident.
L'Amitié ne doit rien à des Amis perfides,
Elle cesse au moment que leurs mains parricides,
Attaquant la Patrie, ont rompu des liens,
Plus respectez encor, plus sacrez, que les siens;
Il n'est prétexte enfin, ni raison légitime,
Qui doive, en partageant son audace & son crime,
Et de ses attentats dissimulant l'horreur,
D'un Ami furieux épouser la fureur.

Quand Ariste à Paris, ou *Scipion à Rome,
Ont pour accusateur un lâche, un méchant homme,
Un ennemi jaloux, un vil Pétilius,
Toujours contre l'envie appuyez leurs vertus,

* *Scipion, sans réfuter l'accusation de Pétilius, entra dans le Capitole, où il fut suivi de tous les honnêtes gens.* Tit. L. l. 23.

Allez, abandonnant l'accusateur frivole,
Ami de Scipion, le suivre au Capitole.

Les hommes ennemis de leur propre bonheur,
De la noire discorde & du faux point d'honneur,
Ont formé le Duel, dont la main sanguinaire
Soutint de leur orgüeil la cause imaginaire.

Ce monstre audacieux fut à peine enfanté,
Que du plus noble sang, l'Etat ensanglanté,
Vit d'un fer meurtrier s'armer le moindre ombrage,
Et que juge, en sa cause, à vanger son outrage;
Chacun croyant devoir n'employer que sa main,
Se fit de sa vengeance un devoir inhumain,
Des combats singuliers rechercha le carnage,
Et crut par sa fureur signaler son courage.

Bien-tôt de cette affreuse & sanglante fureur,
Le beau nom de la gloire autorisa l'erreur,
Et la triste Amitié, pour paroître fidelle,
Fut contrainte à son tour d'entrer dans la querelle;
L'Ami pour son Ami présenta le cartel;
D'un homme indifferent fut ennemi mortel,
Et se crut obligé, sans partager l'offense,
D'aller de son Ami seconder la défense.

Ce barbare devoir des hommes révéré,
Eut besoin qu'un Monarque heureux, sage, éclairé,

En dévoilât enfin la honte & l'injustice,
Et pour l'exterminer, en jurât le supplice.
Faites gloire à ses Loix d'être un sujet soûmis;
Faites gloire d'oser refuser vos Amis,
Quand, aux plus saints devoirs, leur Amitié rebelle,
Veut vous faire épouser leur crime & leur querelle.
Détrompez leur audace, & faites-leur horreur
D'une gloire qu'enfante & nourrit la fureur,
Qui n'a pour fondement que l'orgüeil ou l'envie,
Et qui fait à la fois perdre l'ame & la vie.

Sçachez connoître mieux la gloire & la valeur.
Si d'un sang belliqueux la boüillante chaleur
Cherche des Ennemis à combattre, à détruire,
Sur les pas des Héros qu'elle ose vous conduire;
Dans une guerre juste, un grand, un noble cœur,
Peut sans honte attaquer, sans honte être Vainqueur;
Ce sont là les combats où se trouve la gloire,
Là, de nobles lauriers nous couvre la Victoire.

Du Duel aboli, l'aveugle & folle ardeur
Se conserve au Palais dans l'acharné Plaideur:
Là, non avec le fer on venge les injures,
Mais par un long tissu d'injustes procedures:
Là, l'orgüeil offensé, d'un chimérique affront,
Armant, de l'Avocat, l'éloquence & le front,

Et du vif Procureur hâtant la diligence,
Sous ombre de justice assure sa vengeance.

Là, de l'injuste Ami, qui poursuit un Arrêt,
Chacun se fait honneur d'épouser l'interêt,
C'est ce qu'à l'Amitié personne ne refuse.
C'est, dit-on, un devoir dont aucun ne s'excuse.
Tout à ce faux devoir semble juste & permis;
Ici, du Rapporteur, l'un prévient les Amis,
Et là; pour s'assurer d'une plus forte brigue,
Du galand Magistrat l'autre perce l'intrigue;
Et plus habile encor, d'un air dévotieux,
Arme le Confesseur du Magistrat pieux.
Du Procès d'un Ami, chacun semble se faire
Son principal devoir, & son unique affaire.
Par tout recommandant, appuyant ses desseins,
Courent Solliciteurs, & Placets assassins.

Bornez votre Amitié, prudente & scrupuleuse;
A ne solliciter qu'une Cause douteuse;
Jamais dans un Procès ne parlez pour autrui,
Que lorsque le bon droit semble parler pour lui.
Bien loin de l'appuyer, desarmez l'injustice;
Qui n'ose la combattre en devient le complice,
Et d'un mauvais Procès, l'ardent Solliciteur,
Du jugement injuste est le premier auteur.

Un

Un mal plus grand encor, la basse Flaterie,
D'Eloges imposteurs, & de fourbes nourrie,
Corrompt de l'Amitié les devoirs généreux :
Et malheur aux mortels qui, toujours grands, heureux,
N'ont, pour se faire aimer, que leur fortune utile,
D'assidus Courtisans le dévoûment servile,
Offre à leurs volontez des cœurs toujours soûmis,
Ils ont mille flateurs, & n'ont aucuns Amis.

La sincere Amitié chez eux toujours craintive,
A peine garde encor une langue captive,
Qui, parlant à demi, craint d'avoir trop parlé;
Et trahissant toujours cet air dissimulé
Que, pour se faire entendre, elle ne prend qu'à peine,
Elle va, loin des lieux, où la crainte la gesne;
Cherche des cœurs plus droits, moins faux, moins impos-[teurs,
Et laisse là les Grands en proye à leurs flateurs.

Aussi-tôt, sous son nom la fourbe déguisée,
Parle, & trouvant toujours une audience aisée,
Leur inspire, à son gré, son éternel poison.
Bien-tôt chez eux à peine on connoît la raison;
De la noble vertu les maximes stériles,
Cedent d'abord la place à des crimes utiles;
Et le seul droit alors connu, craint, écouté,
Est celui, qu'établit l'aveugle volonté.

Là, du perfide Ami la bouche mercenaire,
Sacrifie un Ami qui n'a pas sçû lui plaire;
Chacun s'y fait un art de violer sa foy;
Chacun promettant tout, mais ne pensant qu'à soy,
Trompe de ses Amis la crédule espérance,
Les perd, les voit périr avec indifference.
Si malgré les flateurs, près des Grands, empressez,
Des cœurs plus généreux & moins interessez,
Osent percer la foule à leur plaire attentive,
Et rappeller près d'eux l'Amitié fugitive;
Si, courageux Amis, ils osent quelquefois
Porter à leur oreille une sincere voix:
Aussi-tôt mille voix, contre la voix fidelle,
S'élevent en tumulte, & parlant plus haut qu'elle,
N'en laissent à l'esprit, facile à s'irriter,
Que l'amer souvenir qui le vient agiter;
Mais l'avis est pourtant d'un Ami veritable....
Non, c'est, dit-on, l'effet d'une humeur intraitable,
D'un triste naturel, d'un esprit violent,
Qui plein des noirs chagrins d'un orgüeil insolent,
Près du peuple malin croit se faire un mérite,
D'inquieter les Grands dont le bonheur l'irrite.
Ainsi se voit traité, parlant comme un Caton,
Disant la verité, tout homme sage, bon,

C'eſt un vrai Miſantrope, un homme dur, auſtere,
Enfin Caton doit fuïr la Cour, ou bien s'y taire.

Ainſi toujours a ſçû l'Ami lâche & flateur,
Décrier un Ami qui n'eſt pas impoſteur.

Vous donc, de qui le Ciel diſtingua la naiſſance;
Vous à qui le bonheur, égal à la puiſſance,
Prodigue tous les biens des flateurs recherchez,
De leur trompeuſe voix craignez d'être touchez.

Tandis que les appas d'une heureuſe fortune
Attirent près de vous une Cour importune,
Faites que vos vertus montrent d'autres appas,
Et que de nobles cœurs ſuivent auſſi vos pas.
Méritez qu'on vous rende un plus illuſtre hommage,
Que l'hommage ſervile où l'interêt engage;
Et lors qu'à votre rang tout le monde eſt ſoûmis,
Par de nobles vertus faites-vous des Amis.

Seule peut la Vertu, d'une Amitié ſincere,
Faire trouver aux Grands le ſecours néceſſaire:
Seule les éclairer, les faire entendre, voir;
Et ſeule ſur les cœurs leur donner du pouvoir.

Le rang ſans la vertu, fût-ce le rang ſuprême,
Ne donne point d'Amis. Ainſi, ſans qu'on vous aime

On accordera tout à votre autorité;
Mais ne confiderant que votre dignité,
Et diftinguant toujours le rang de la perfonne,
Le cœur refufera ce que la bouche donne :
Toujours aveugle & fourd, toujours trompé, trahi,
Vous vous croirez aimé, quand vous ferez haï.

Cherchez donc des Amis, qui, de la flaterie
Vous faffe reconnoître & fuïr la tromperie.
A qui vous permettiez de vous parler fans fard;
Qui pour vous éclairer n'attendent point trop tard;
Mais qui dans tous les temps ofent avec franchife,
Vous faire appercevoir ce que l'on vous déguife;
Qui jamais complaifans ne viennent pallier
Les maux aufquels vous feuls pouvez remedier;
Qui ne vous laiffent point endormir dans vos vices;
Qui de vos volontez s'oppofent aux caprices;
Et vous donnant le temps de vous mieux confulter,
Reffemblent à celui que mes Vers vont citer.

Un Prince un jour, d'ailleurs & jufte, & débonnaire,
Dans le tranfport foudain d'une aveugle colere,
Contre un homme innocent porta l'Arrêt de mort;
Et fans prendre le temps de calmer ce tranfport,

Choisit un * Magistrat fameux par sa prudence,
Pour faire executer la cruelle Sentence :
Ce Ministre, à ce Prince osant desobéïr,
Crut, que lui plaire alors, ce seroit le trahir,
De l'innocent lui-même il ménagea la fuite,
Et vint, un jour après, expliquer sa conduite ;
Quoi ! rebelle à mes loix, dit le Prince étonné,
Vous osez protéger un Sujet condamné ?
Non, reprit aussi-tôt ce Ministre fidéle,
A vos ordres, Seigneur, je ne suis point rebelle,
J'ai sçû, de point en point executer vos loix ;
Car ce n'étoit point vous, dont la cruelle voix
D'un Sujet innocent ordonnoit le supplice ;
C'étoit, Seigneur, c'étoit la voix de l'injustice ;
Dans cet ordre cruel, par la fureur dicté,
Je n'ai point de mon Prince appris la volonté,
J'ai crû la mieux connoître, elle est juste, équitable ;
Elle sçait distinguer l'innocent du coupable,
C'est, pour vous obéir, ce que j'ai consulté :
Oüi, votre ordre, Seigneur, vient d'être executé,
Et, malgré vous, j'ai sçû, par avance, vous plaire :
J'ai fait, ce qu'aujourd'hui vous eussiez voulu faire.

* *Bevalan sous Jean de Montfort, Duc de Bretagne.*

Heureux ! trois fois heureux ! est le Prince prudent
Qui sçait se ménager un pareil confident ;
Mais plus heureux encor est le Monarque Auguste !
Qui toujours eclairé, toujours grand, toujours juste,
Ne dicte point d'Arrêt qui doive être effacé,
Et n'a jamais besoin de se voir redressé.

Fin du troisiéme Chant.





DE L'AMITIÉ.

CHANT QUATRIE'ME.



FUiez dans l'Amitié cette vertu farouche,
Qu'aucun soin n'adoucit, qu'aucun plaisir ne touche.
Quelque vertu qu'on ait, on doit plaire en aimant,
On doit en ses Amis trouver de l'agrément.
Heureux qui, peu sensible & né pour la retraite,
Cultive, solitaire, une vertu parfaite,
Ou qui du seul desir de son salut touché,
S'est, heureux pénitent, au grand monde arraché.
Son ame aux soins du Ciel s'appliquant toute entiere,
Au Monde qu'elle a fui ne doit que la priere,

Et les soins innocens que j'enseigne aux Amis,
Dans un état si saint, sont à peine permis.
Mais vivant dans le monde, il faut que moins austere
Vous ayiez des vertus d'un autre caractere.
Saint selon votre état, toujours officieux,
Vous devez être Ami solide & gracieux,
Prévenant, tendre, égal, fidéle en vos promesses,
Et toujours aux bienfaits ajouter les caresses.
N'attendez donc jamais que de besoins pressé,
Un Ami vous apporte un air embarrassé,
Et vous vienne expliquer d'une bouche interdite,
L'humiliant détail du bien qu'il sollicite.
Prévenez un discours qui doit le chagriner,
Pour aider ses besoins sçachez les deviner,
Qu'il ignore avec vous les termes dont on prie,
Et même épargnez-lui ceux dont on remercie.
N'imitez point le riche à son or attaché,
D'où ne sort aucun don qui ne soit arraché,
De qui l'on n'obtient rien, si l'on ne sçait surprendre
Quelqu'un des bastions dont il sçait le défendre.
Son Portier a toujours des ordres rigoureux,
De n'admettre chez lui que des Amis heureux,
Et d'éloigner tous ceux, dont la triste figure,
D'un redoutable emprunt porte le triste augure.

Si cachant ſous un air un peu plus aſſuré,
D'un fâcheux emprunteur le viſage abhorré,
Vous arrivez à lui. Dès que, la voix baiſſée,
Vous lui dites : *Monſieur, une affaire preſſée*
M'oblige..... il vous arrête, & vous tire à l'écart;
Vous dit, de ſes malheurs qu'il veut vous faire part,
Qu'il vous parle d'un cœur affligé, mais ſincere,
Qu'à peine, lui qui parle, il a ſon néceſſaire;
Qu'en ces temps malheureux, de toutes parts preſſé,
Quelque riche qu'on ſoit, on eſt embarraſſé.
Qu'il vient, à prix d'argent, de marier ſa fille;
Mais qu'il lui reſte encor une groſſe famille,
Un garçon à pourvoir, une autre fille encor,
Qu'il lui faudra cloîtrer encor au poids de l'or.
Tout coûte, ajoûte-t'il, & Charges & Diſpenſes,
Et combien de faux frais, & de ſourdes dépenſes?
C'eſt par des ſouterains, mais payez largement,
Que j'ai de mes Emplois obtenu l'agrément.
D'ailleurs jamais l'argent, l'argent ne fut plus rare.....
Ainſi, d'un faux Ami, l'avarice barbare,
Se plaît à vous tracer, dans ſes honteux diſcours,
Les beſoins dont chez lui vous cherchez le ſecours;
Ainſi par les raiſons dont le Tygre s'excuſe,
Il ſemble demander l'argent qu'il vous refuſe.

Ignorez l'art grossier de ces lâches refus ;
Et dès que votre Ami s'adresse à vous, confus,
Accourez liberal : montrez que la fortune
Doit entre les Amis se partager commune,
Et que, tout sur le-champ avec joye accordé,
Il reçoive de vous plus qu'il n'a demandé.

De l'Amitié l'argent est la pierre de touche,
C'est par-là, des sermens que jure votre bouche,
Et de ce dévoûment si souvent protesté,
Qu'on juge la valeur, qu'on sonde la bonté ;
C'est par-là, du clinquant d'une vaine promesse,
Qu'on démêle bien-tôt l'or fin de la tendresse.
O combien, éprouvez par cet essai certain,
Sous des paroles d'or, voit-on de cœurs d'airain ?
Toujours de l'Amitié cette épreuve décide,
Qui la souffre est fidéle, & qui la craint, perfide.
Il n'est donc point d'Amis, car enfin en est-il,
Qu'on puisse à cette épreuve exposer sans péril ?
Qui, quand à ses secours un triste Ami s'adresse,
Ne sente refroidir & pâlir sa tendresse ?

Ce n'est point aux Amis, si l'on veut les garder,
Qu'ayant besoin d'argent on en doit demander.
C'est par-là qu'on les perd, dit-on, & ce langage
Comme maxime sûre, est par tout en usage ;

Par tout l'homme réduit à chercher du secours,
Plutôt qu'à ses Amis à d'autres a recours.
Oüi, c'est ainsi, dit-on, qu'un Ami sage en use,
Craignant que son Ami ne donne, ou ne refuse,
Il doit également fuïr, d'un cœur généreux,
Et refus accablant, & bienfait onéreux.
D'ailleurs de ces emprunts on sçait quelle est la suite;
Ils changent des Amis & l'air & la conduite;
L'Ami qui doit, rougit; l'autre a l'air plus glacé,
Et chacun de se voir se trouve embarrassé.
Qui ne s'acquitte pas, fuit son Ami, l'évite;
Celui même, celui qui, fidéle, s'acquitte,
Trouve que froidement son Ami lui répond,
Et qu'un premier emprunt en fait craindre un second.
C'est donc pour les Amis une conduite sage,
D'épargner cette épreuve aux Amis qu'on ménage,
De ne leur rien devoir, de n'en rien emprunter:
Oüi, mais quand pour Amis devons-nous les compter?
Quelle est cette Amitié qui veut que ma sagesse
Aille chez l'Usurier trafiquer ma promesse?
Que servent les Amis, si c'est à l'étranger
A me prêter la main qui me doit soulager?
En quels lieux a-t'on vûs l'Amitié définie
Une société par des dehors unie,

Où jamais les Amis ne doivent s'entr'aider,
Mais doit à l'interêt toute union ceder?
Si telle est l'Amitié dont s'unissent les hommes,
Choisissons pour Amis, loin des lieux où nous sommes,
Dans les climats glacez du froid Septentrion,
Chez l'Afriquain brûlant & l'Ours & le Lion.

C'est-là que nous verrions cette maxime atroce,
Etonner l'animal que nous nommons féroce,
Et que l'Ours poursuivi sans honte appelle l'Ours,
Qui vient, accourt d'abord, & vole à son secours.
Parmi ces animaux que le seul instinct guide,
On n'a point établi la maxime perfide
Qui fait également, & craindre d'emprunter,
Et fuïr tout homme à qui l'on a peur de prêter.

Craignant de ces emprunts une attaque imprévûë,
D'un Ami malheureux tout Ami fuit la vûë;
Prévoit-on ses malheurs, on s'en défait de loin,
Pour n'être pas tenu de l'aider au besoin.

Autrefois de Philante, Eudoxe inséparable,
Partageoit ses secrets, ses plaisirs & sa table;
Mais ce n'est plus de même, & depuis quinze mois
A peine Eudoxe a pû voir Philante une fois.
Il prend, pour le trouver, une peine inutile,
Un mensonge éternel répond qu'il est en Ville.

D'où vient ce changement? le voulez-vous ſçavoir?
Philante, en homme habile, a de loin ſçu prévoir,
Que privé de ſes biens, pour unique reſſource,
Eudoxe d'un Ami n'avoit plus que la bourſe.
C'eſt-là de ſes froideurs le principe outrageant,
Il a repris ſon cœur pour garder ſon argent.

Ayez une fortune heureuſe & floriſſante,
Vous trouverez par tout l'Amitié careſſante;
Sans cela, point d'Amis, on le dit tous les jours,
On l'a dit autrefois, on le dira toujours.

Mais ce n'eſt pas aſſez qu'une main toujours prompte
Prévienne d'un Ami la priere & la honte,
Et ſoulage à propos ſes importans beſoins;
L'Amitié veut encor des égards & des ſoins.

Il en eſt dont le cœur à d'importans ſervices,
D'une ſéche Amitié borne les bons offices,
Et banniſſant les ſoins qu'on ſe plaît à leur voir,
Se retranche aux bienfaits qu'on craint d'en recevoir.

D'autres pleins d'une ardeur toujours officieuſe,
Semblent éxacts à tout, la rendre gracieuſe;
Mais dans les petits ſoins, renfermant leur ardeur,
Par tout l'eſſentiel ils ont de la froideur.

Des deux on peut former un Ami veritable:
Soyez ſolide & ſûr, mais ſoyez agréable;

Sçachez unir en vous ces devoirs differens,
Et par les petits soins faire aimer les plus grands.
Jeune & sage * VERMONT, c'est-là ton caractere,
C'est ainsi (car enfin je ne puis plus le taire)
Que depuis ton enfance ayant daigné m'aimer,
Tes soins à tes bienfaits ont sçû m'accoûtumer.
O! vous, qui comme lui, voulez vous rendre aimables,
Honorez toujours ceux qui vous sont redevables,
Que jamais dans votre air on ne découvre rien,
Qui fasse deviner qu'ils vous doivent leur bien:
Que votre accüeil ouvert, votre bouche discrette,
Soulage en eux le poids d'une éternelle dette;
Qu'ils puissent sans chagrin, sans honte vous devoir,
Et qu'après vos bienfaits ils aiment à vous voir.
Il est un art d'unir l'*agréable* & l'*utile*;
Cet art en Amitié, comme ailleurs, difficile,
Souvent est inconnu, plus souvent négligé.
Faites donc qu'un Ami qui vous est engagé,
Jamais ne trouve en vous rien d'amer ni de rude,
Ni paresseux oubli, ni brusque promptitude,
Mais craignez, partageant avec lui vos plaisirs,
D'un plaisir criminel de flatter les désirs,
Et parmi les excès du luxe & des délices,
D'autoriser chez vous sa débauche & ses vices.

* *C'est le nom que M. le Président Lambert avoit en sa jeunesse.*

Toujours de votre table éloignez ces Amis,
Qui croyant dans le vin que tout leur est permis,
Osent se faire honneur d'y mesurer leurs forces,
Qui pour boire, employant mille sortes d'amorces,
Y viennent, à l'envi, les yeux étincelans,
Porter à la raison des défis insolens.

Fuyez aussi, fuyez certain orgüeil bizare,
Libéral en public, ailleurs toujours avare;
Qui refuse aux Amis, convive fastueux,
L'argent qu'il leur prodigue en repas somptueux,
Qui d'un secours caché fuit le prêt charitable,
Et ne paroît honnête & libéral qu'à table.

Ami droit & sincére, on doit à ses Amis
Garder fidélement ce qu'on leur a promis,
Ignorer les délais dont un perfide amuse.
Le trop crédule Ami qu'il trompe & qu'il refuse.

Apprenez qu'être exact à dégager sa foy,
Toujours de l'Amitié fut la premiere loy,
Qu'on ne pardonne point la fourbe, ou la foiblesse,
Qui manque à sa parole, & trahit sa promesse,
Et qu'un Ami toujours se doit ressouvenir
De ne promettre rien que ce qu'il veut tenir.

Clitandre est mon Ami (du moins il m'en assure)
Oüi je le suis, dit-il, *c'est une chose sure*;

En doutez-vous? Hé bien vous pouvez m'éprouver;
Cherchez l'occasion, & venez me trouver;
Je sçai qu'à vous servir mon Amitié m'oblige,
Et d'ailleurs je vous dois... Venez à moi, vous dis-je,
Je ne sçai point, pour moi, faire de complimens......
Venez, encore un coup, vous verrez si je mens.
C'est-là ce qu'il me dit, par tout où je le trouve:
Le scélérat! Comment veut-il que je l'éprouve?
Est-ce à moi de lui dire & de lui demander
Les bienfaits & les soins dont il pourroit m'aider?
Quand je m'y résoudrois; comment me faire entendre!
A quelle heure? quel jour, & dans quel lieu le prendre?
Je viens dès le matin, *Monsieur est enfermé*,
Me répond à ce stile un Suisse accoûtumé:
M'en irai-je? non, non, si je veux voir Clitandre,
Me voilà tout porté, le plus sur est d'attendre:
J'attends donc, & je vois, faisant les importans,
Cent gens bien-tôt remplir l'antichambre où j'attens.
Chacun impatient, ou qu'on ouvre, ou qu'il sorte,
Du Cabinet fermé court assiéger la porte;
Pendant que, peu sçavant dans l'art de me fourrer,
Dans le vuide on me voit loin de la foule errer.
On ouvre... il étoit temps, je perdois patience....
Mais alors c'est bien pis. Pour avoir audience....

Vingt fois, fendant les flots, sous ses yeux avancé,
Je me vois loin de lui par d'autres repoussé;
Vingt fois j'ouvre la bouche, & ma peine est frivole,
Un autre a son oreille & m'ôte la parole:
Malheureux, hé j'étois arrivé le premier!
Mais qu'y faire! je cede & me range à quartier,
Et ne me montre plus que quand l'affreuse foule,
A mes yeux irritez se dérobe & s'écoule.
Clitandre de me voir jure qu'il est ravi;
Mais quand je veux parler... on dit qu'on a servi,
On a servi, dit-il, *allons*, *faisons grand'chere*,
Monsieur, *un autre jour nous parlerons d'affaire.*
Combien d'autres dégoûts me faut-il endurer?
Il m'aime toutefois, il est prêt d'en jurer.....
Non, de tous ses sermens aujourd'hui je le quitte,
Pour la derniere fois, c'en est fait, je l'évite,
Et vas chez des Amis moins indignes de moi,
Chercher moins de discours, & plus de bonne foi.
D'une exacte Amitié, si votre cœur se picque,
N'ayez point cette injuste & lâche politique,
Qui donne aux Ennemis avec soin ménagez,
Les égards qu'on dérobe aux Amis négligez.
L'homme ainsi quelquefois se trahissant lui-même,
Ménage ceux qu'il craint, néglige ceux qu'il aime,

Ainsi, de deux Amis, le moins considéré
Est celui qui des deux est le plus assuré ;
Plus il nous semble sûr, généreux & fidéle,
Moins on marque pour lui de tendresse & de zéle,
Se relâchant des soins qu'on eut pour lui d'abord,
Sur sa fidélité notre Amitié s'endort ;
Et n'éveille pour lui son ardeur paresseuse,
Que quand son Amitié nous redevient douteuse.

Distinguez vos Amis. Qu'un Ami déclaré,
En tout temps, en tous lieux aux autres préféré,
Ne se repente point, d'avoir de sa constance,
Trop fortement chez vous cimenté l'assurance ;
Qu'il ne soit point réduit, par des soins mandiez,
De rappeller pour lui les égards oubliez ;
Ou rendant froid pour froid, mépris, pour sécheresses,
D'aller en s'éloignant réchauffer vos caresses.

Mais n'allez point aussi, formaliste onéreux,
Moins délicat Ami, que Censeux rigoureux,
Renfermant l'Amitié dans des bornes contraintes,
Embarasser toujours vos Amis de vos plaintes,
Leur faire, interprétant leurs actions en mal,
Du moindre manquement un crime capital.

Je souffre qu'un Ami, par un reproche tendre,
Vienne d'un cœur ouvert se plaindre & me reprendre ;

Je me plais à le voir inquiet, allarmé,
Plus il se plaint alors, plus je me crois aimé:
Mais je veux, qu'aussi-tôt que ma bouche s'explique,
Et me vient excuser du défaut qui le pique,
Il me laisse le soin de m'en ressouvenir:
Et si je m'apperçois qu'il cherche à m'en punir,
Si toujours, plein d'aigreur, ses plaintes obstinées
Me viennent reprocher des fautes pardonnées;
Quand je veux l'adoucir, si je vois qu'il s'aigrit,
Je me plains de son cœur, & je crains son esprit.
Sçachez donc contre tous, sçachez contre vous-même
Epouser l'interêt d'un Ami qui vous aime:
De vos propres raisons prompt à vous défier,
Sçachez vous condamner pour le justifier.
Lui donnant vos conseils, souffrez qu'à ceux des autres
Il ne préfére pas aveuglément les vôtres.
Souvent un Ami vain, qui n'écoute que soi,
Et qui donne un conseil, comme on porte une loi,
Veut qu'à son propre sens un humble Ami renonce,
Et reçoive soûmis l'oracle qu'il prononce.
Donnez-lui vos conseils, mais sans entêtement;
Laissez la liberté de penser autrement,
S'il ne vous a pas crû, perdez-en la mémoire,
Ne lui reprochez point qu'il auroit dû vous croire.

Craignez auſſi, craignez de lui faire un devoir
D'éviter un Ami que vous ne pouvez voir,
Et ſans examiner, ni raiſon, ni juſtice,
De vos averſions d'épouſer le caprice.

O! contre mes leçons, qu'ils ne pourront goûter,
Combien ici d'Amis oſeront proteſter?
Combien, trop attachez à d'injuſtes maximes,
Prenant de faux devoirs, pour devoirs légitimes,
Oſeront ſoûtenir qu'il n'eſt jamais permis
D'aimer ou de haïr qu'au gré de ſes Amis?

C'eſt ainſi qu'un Ami pour paroître fidelle,
Epouſant d'un Ami le goût & la querelle,
N'aimant, ne haïſſant que comme, & qu'avec lui,
Aime, ou haït par la haine, ou l'Amitié d'autrui.
C'eſt ainſi qu'appuyant toutes les injuſtices,
On donne du pouvoir & du crédit aux vices,
Et que de l'Amitié les droits mal entendus
Font voir par les Amis les Amis défendus,
Former impunément, devenus formidables,
Du crime ou de l'erreur les intrigues coupables:
Et, pour plaire aux Amis, la bouche s'obſtiner
A défendre un parti qu'elle doit condamner.

Que de ces dures loix l'Amitié s'affranchiſſe,
Que contre elle tout trait de cabale blanchiſſe,

Que pour la vertu ſeule, en tout temps dévoüé,
Le mérite de vous en tout homme loüé,
Ne trouve point en vous un aveugle adverſaire,
Mais ſouffrez qu'un Ami puiſſe, ſans vous déplaire,
Ne blâmer que le mal; & qu'il lui ſoit permis
D'eſtimer la vertu juſqu'en vos ennemis.
Que de ſon Amitié votre Amitié n'exige
Que les juſtes devoirs où la raiſon l'oblige;
De vos inimitiez conſentez que témoin,
Du parti qu'il doit ſuivre, il prenne ſeul le ſoin.
Trouvez bon que ſon cœur, joignant avec adreſſe,
La ſageſſe prudente à la vive tendreſſe,
Contre vos ennemis balance à s'animer,
Pour conſerver le droit de vous les faire aimer.
La tranquille Amitié bannit la jalouſie,
L'Amour ſeul, l'Amour de noirs ſoupçons ſaiſie,
Tyranniſant le cœur qu'elle a crû s'engager,
Craint par d'autres objets de le voir partager.
L'Ami pour ſon Ami ſçait s'oublier lui-même,
Ravi qu'un autre encor aime l'Ami qu'il aime.
D'une rivale ardeur, loin de s'inquiéter,
Lui-même par ſes ſoins il cherche à l'augmenter,
Et du cœur d'un Ami ne blâme le partage,
Que quand avec le vice un mauvais choix l'engage.

D'un vertueux Ami, quand on a fait le choix,
On doit aimer toujours ce qu'on aime une fois.
Loin des Vers que j'écris l'odieuſe maxime,
Qui veut, qu'en accordant ſon cœur & ſon eſtime,
On penſe, défiant, s'engageant à demi,
Qu'un Ami peut un jour devenir Ennemi.
Que triſte en Amitié des cœurs eſt l'alliance,
S'ils doivent, en s'aimant, nourrir la défiance !
Non, qui ſur ſes Amis ne ſçait pas s'aſſurer,
Jamais du nom d'Ami ne ſe doit honorer.
Son Amitié n'eſt plus qu'embarras tyrannique,
Ou de devoirs craintifs commerce politique
Que l'on ſoit défiant, mais pour ſe ſouvenir
De ne point commencer ce qu'on peut voir finir.
Pour faire qu'avec poids l'Amitié meſurée,
Puiſſe eſperer de voir, conſtante en ſa durée,
Semblables aux premiers couler ſes derniers jours;
Ne ſoyez point Amis, ou ſoyez-le toujours.

Conſervez l'Amitié quand vous l'avez jurée.
En vain par des ſermens la croit-on aſſurée,
Si la vertu, les ſoins, l'exemple & les bienfaits
N'engagent d'obſerver les ſermens qu'on a faits.

Par tout de ſes Amis Dorilas fait des plaintes;
On ne trouve, dit-il, *que trahiſons, que feintes*,

L'Ami, l'Ami n'eſt plus qu'un perfide, un trompeur;
Hé quoi donc? d'où vous vient cette noire vapeur?
Qu'avez-vous?... *Ce que j'ai? Le ſort qui me traverſe*
M'a de tous mes Amis privé du doux commerce:
En un mot je me vois ſans ſecours, ſans Amis....
Sans Amis... En eſt-il qui vous euſſent promis
D'aimer un ſcelerat, d'être Ami d'un perfide?
Ignorant, pour le mal, votre panchant rapide,
Ils furent vos Amis. Mais les ayant trompez,
Et vos crimes enfin s'étant développez,
Ils vous ont éloigné par la même juſtice
Qui caſſe l'Officier négligent au ſervice.
Hé quoi, diſoit * Socrate, un homme aura le droit,
De chaſſer un Laquais yvrogne ou mal-adroit?
Il n'eſt ſi neceſſaire ou ſi vieux Domeſtique
Que garde un Maître ſage, à moins qu'il ne s'applique,
Ne ſoit fidéle & ſûr; & l'Ami n'aura pas
Droit d'éloigner de lui des Amis ſcelerats?
Vous vous plaignez en vain, (vous que rendent infame
L'eſprit faux, le cœur double, & la baſſeſſe d'ame,
De vos Amis pour vous que le cœur a changé;
Non, leur cœur avec vous ne fut point engagé;
Ce fut à l'honnête homme, à l'Ami veritable,
Au vertueux Ami, que d'une Amitié ſtable

* *Paroles mémorables de Socrate.*

Ils firent le ferment. Par vos mœurs diffamé.
Etes-vous, dites-moi, celui qu'ils ont aimé?

On n'étoit point Ami de qui l'on croyoit l'être,
De celui dont le cœur, & fcelerat & traître,
Fait, par des crimes noirs, connoître qu'il n'eut rien
De ce qui des Amis doit former le lien.

Ce n'eft point un Ami qu'en lui l'on abandonne,
Mais un trompeur. Peut-il croire qu'on lui pardonne
D'avoir ofé d'Ami prendre la qualité,
N'ayant ni foi, ni loi, vertu, ni probité?

Quand le fier Financier quelquefois a l'audace,
D'arborer l'Ecuffon d'une ancienne Race,
Et de fe dire iffu d'un fang Noble & Guerrier;
Si-tôt qu'on reconnoît en lui le Roturier,
On le rend, condamné juftement à l'amende,
Au Collecteur qui crie & qui le redemande.

Ainfi quand par fes mœurs vous avez remarqué
Du nom d'Ami chez vous un fcelerat mafqué,
Renvoyez-le, rompant les nœuds qui vous affemblent,
Se faire des Amis chez ceux qui lui reffemblent.

N'attendez pas à rompre un lien odieux,
Que le crime éclatant ait défillé vos yeux:
Fuyez jufqu'aux Amis dont la vertu mal fure
Ne fçauroit vous promettre une Amitié qui dure,

Quel

Quel que soit le panchant de l'homme vicieux,
Le commerce toujours en fut pernicieux.

Sçachez qu'on devient tel, qu'eſt l'Ami que l'on aime,
Qu'il faut ou le changer, ou ſe changer ſoi-même:
Le rendre vertueux ou devenir méchant;
Mais le cœur pour le mal a bien plus de panchant.
Qui cherche des méchans, qui ſuit la compagnie,
Goûte bien-tôt leurs mœurs, prend bien-tôt leur génie,
Souvent même du mal, croyant les préſerver,
On tombe avec celui qu'on vouloit relever.

Jamais pour Amitié ne prenez un faux zele,
Fuyez toute Amitié qui devient criminelle,
Et n'expoſez jamais au péril évident,
Sous ombre d'Amitié, votre cœur imprudent.

Qui cherche le péril, dans le péril ſuccombe;
Au bord d'un précipice on s'étourdit, on tombe;
Et qui ſe plaît aux lieux où l'air eſt infecté,
Y voit bien-tôt périr ſa force & ſa ſanté.

Jugez de vos Amis par les Amis qu'ils hantent,
Par les plaiſirs qu'ils ont, par les lieux qu'ils frequentent,
Par là, vous connoîtrez leurs goûts & leurs humeurs,
Et pourrez aiſément être inſtruit de leurs mœurs.
Fuyez en eux des mœurs qui pourroient vous corrompre,
Mais qu'ils connoiſſent ſeuls ce qui vous force à rompre.

D'un Ami vicieux ſçachez vous dégager,
Mais vous en dégageant ſçachez le ménager;
Le Ciel contre le mal ne permet qu'on éclate
Que quand par ſon ſilence on l'approuve ou le flate.
Rompez donc ſans éclat; ſur tout ſes torts diſcret,
Muet ſur ſes défauts, ſur ſes deſſeins ſecret,
Non moins fidéle au ſoin d'en cacher le myſtere,
Que quand, encore Amis, vous l'étiez à le taire.
Vous pouvez avoir droit de ceſſer d'être Amis,
Mais jamais de manquer à des ſecrets promis;
Il n'eſt de les trahir nul prétexte excuſable,
Et la loy du ſecret doit être inviolable.
L'interêt ſeul public vous en peut diſpenſer:
Evitez juſqu'aux airs qui donnent à penſer,
Juſqu'à ces demi-mots par leſquels, ſans le dire,
Vous n'apprenez que trop le ſecret qu'on vous tire.

O, que l'homme eſt pétri de folle vanité!
Du ſecret qu'on confie à ſa fidélité,
Son orgüeil tôt ou tard trahit la confidence,
Sa ſotte vanité l'arrache à ſa prudence.
Vous voyez Mécenas? *Comment, ſi je le voi?*
Mécenas, qui n'a rien de réſervé pour moi?
Il vous aura donc dit l'affaire qu'on propoſe....
Hé! vous pouvez juger que j'en ſçai quelque choſe.....

Hé bien, *je ne dis mot.* Non, vous ne dites rien;
Mais l'air dont vous parlez ne l'apprend que trop bien.
A de pareils Amis que Mecenas renonce,
S'ils ne ſçavent pas mieux déguiſer leur réponſe.
Juſques dans le ſilence on doit être diſcret,
Et l'on n'eſt point Ami quand on n'eſt pas ſecret.

Il n'eſt donc point d'Amis (cent fois je le répéte)
Car quelle eſt l'Amitié, ſi ſûre & ſi ſecrete,
Qui ne faſſe pas voir qu'elle ſçait, qu'elle a ſçû,
Et de qui le ſecret ne s'échappe apperçu?

Mais quand l'Amitié ceſſe, eſt-il Ami ſi ſage,
Qui ne ſe croye en droit de changer de langage?
Qui ne parle, en diſant qu'il ne veut pas parler?
Alors, alors on voit les ſecrets s'exhaler.

Fuyez cette indiſcrete & lâche petiteſſe,
Si vous rompez, rompez du moins avec nobleſſe,
Sur vos reſſentimens faites-vous un effort,
Par-là vous mettrez mieux le coupable en ſon tort.
Mais chacun, direz-vous, *a vû quelle inſolence....*
On l'a vû, c'eſt aſſez, gardez donc le ſilence,
Et gardez-le encor plus ſi ſon tort eſt caché;
A moins, qu'au même Ami me voyant attaché,

Vous ne croyiez devoir ſecretement inſtruire
Mà fragile vertu qui s'en laiſſe ſéduire.

Si de ce même Ami je dois me garantir,
Ami, vous me devez le ſoin de m'avertir.
Mais ſoyez bien certain de n'avoir que du zéle,
Et qu'en venant me rendre un compte ſi fidéle,
De celui dont il faut, prudent, me dégager,
Vous n'ayiez pas auſſi pour but de vous vanger.

C'eſt ainſi quelquefois que, pour mieux le détruire,
Des défauts d'un Ami l'on cherche à nous inſtruire,
Et que ne pouvant plus ni le voir ni l'aimer,
On voudroit que chacun ceſsât de l'eſtimer.

Moderez, en faveur de l'Amitié paſſée,
De vos chagrins préſens la fureur inſenſée;
Et ſçachez que jamais vous ne fûtes Amis,
Si de vous déchirer vous vous croyez permis.

Un veritable Ami ne peut, de ſa mémoire,
Effacer l'heureux temps où, ſenſible à ſa gloire,
Il voyoit cet Ami qu'il croit ne plus aime,
Par tant de ſoins ſi doux, ſi ſouvent le charmer,
Ou de leurs cœurs unis une égale tendreſſe,
De leurs plus vifs chagrins conſoloit la triſteſſe.

Un cœur qui fut Ami, n'eſt point aſſez changé
Pour déchirer le cœur qui lui fut engagé;
Il le ſuit vicieux, il l'évite coupable;
Mais bien loin de vouloir qu'on le perde & l'accable,
Il le regrete encor, le voudroit vertueux,
Pour pouvoir avec lui s'unir des mêmes nœuds.

Jamais à l'Amitié ne ſuccéda la haine;
C'eſt par-là qu'on en peut reconnoître la chaîne,
Diſtinguer ſes liens, ſi ſaints, ſi précieux,
Des durs liens d'un joug peſant & vicieux.

Vous vous diſiez Amis: Votre Amitié finie,
Voilà toute raiſon, toute équité bânnie;
Vous vous traitez par tout ſans égards, ſans pitié:
Croyez-moi, non jamais vous n'eûtes d'Amitié.
Votre union ne fut que l'effet du caprice;
Née aveugle, il faut bien qu'aveugle elle finiſſe;
Mais jamais on n'a vû ſe changer en poiſon
L'Amitié, ce doux fruit de la ſage raiſon.
Aimant, ceſſant d'aimer un Ami veritable,
Par la raiſon conduit eſt toujours équitable,
Toujours ſçait ménager les Amis qu'il aima,
Et reſpecter les nœuds que la raiſon forma.

De l'infidéle Ami qu'enfin il abandonne,
Ennemi du seul vice, il aime la personne.

Il n'est donc point d'Amis, pour la derniere fois,
Je le répéte encor. Peu connoissent les loix
D'une vraye Amitié; peu même en sont capables :
Ce n'est qu'aux nobles cœurs, aux ames raisonnables,
Qu'il appartient d'atteindre à ce bonheur charmant.
Tout cœur, tout cœur est propre à devenir Amant;
Aussi d'Amans par tout regorge la folie,
Pendant que l'Amitié tombe presque abolie.

Ne vous piquez donc point d'un grand nombre d'Amis,
Ce terme au pluriel fut rarement admis :
O mes Amis, disoit * cet homme, que la Grece
Vit par tant de bons mots enseigner la sagesse :
Mes Amis, il n'est point d'Amis, ainsi ne peut
S'exprimer l'homme sage; il faut, il faut, s'il veut,
Parler correctement; qu'il restraigne ce terme,
Et qu'en un seul Ami l'Amitié se renferme.

Qui cherche tant d'Amis, n'est pas lui-même Ami;
Chacun n'en est aimé, ne l'aime qu'à demi.
Ormin croit se donner pour Ami veritable,
Il a beaucoup d'Amis, mais tous Amis de table;

* *Socrate.* O Amici, non sunt Amici.

D'ailleurs, on voit chez lui que le dernier venu
Est l'Ami le plus cher, quoi qu'à peine connu;
Il le prône, le vante, Ami tendre, l'embrasse,
Les derniers dans son cœur ont la premiere place.
De vos premiers Amis conservez mieux les droits,
Et quand vous l'avez fait, soutenez votre choix.
Mais soyez détrompé de cette erreur vulgaire,
Qu'en matiere d'Amis on n'en sçauroit trop faire.
Si votre vanité demande des flateurs,
Ou si votre interêt cherche des protecteurs,
De ces sortes d'Amis multipliez le nombre;
Mais vous n'aurez en eux des vrais Amis, que l'ombre.
Il est pourtant un sens où de beaucoup d'Amis,
Quelques rares qu'ils soient, l'espoir vous est permis;
C'est que, sans les chercher, la vertu vous les donne:
Oüi, soyez vertueux, vous ne verrez personne
Qui ne veüille se dire, être crû votre Ami.
Ainsi dans la vertu, dès l'enfance affermi,
Toujours dans ses devoirs renfermant sa sagesse,
Juge intégre, homme vrai, sans mauvaise finesse,
Sans chercher à paroître, on voit par tout aimé
Celui * qu'à ce portrait on a déja nommé.

* *M. L. P. L.*

Mais dans cette Amitié pour vous si générale,
De deux ou trois Amis, tels qu'ici ma morale
Les demande & les peint, soyez, soyez content,
Si même vous pouvez vous en promettre tant.
Ne croyez pas aussi que ce choix vous dégage
Des autres unions où le devoir engage;
Le sang & les bienfaits ont aussi leurs liens;
Heureux quand l'Amitié peut y joindre les siens.
L'Amitié doit unir ceux qu'unit la naissance,
Accompagner les dons & la reconnoissance,
D'irrévocables nœuds rendre leger le poids,
Et de l'autorité faire obéir aux loix.

Soyez donc plus Amis que Maîtres, ni que Peres,
En Amis sçachez vivre, ayant à vivre en freres;
Soyez tendres Amis pour être heureux Epoux;
Il n'est aucun lien qui ne nous semble doux,
Nul devoir, où le cœur aisément ne se porte,
Quand la voix d'un Ami nous presse & nous exhorte.
Combien dans son respect persévére, affermi,
Un Fils de qui le Pere a sçû se faire Ami?
Combien est consolé, combien heureux le Pere,
Qui regarde son Fils comme un Ami sincére!

Jamais Ami du peuple un Prince n'a trouvé
Le peuple contre lui follement ſoûlevé :
Du Divorce jamais n'eſſuya l'infamie,
Le Mari qui s'eſt fait de ſa Femme une Amie.
Et dans tous les états, ſans peine eſt gouverné,
Au pouvoir d'un Ami, l'Ami ſubordonné.

Quel que ſoit votre Ami, ſçachez que mutuelle
Doit être l'Amitié. Même ardeur, même zéle,
Tel qu'il ſera pour vous, doit vous rendre pour lui.
Vous voulez ſon ſecours, donnez-lui votre appui ;
Vous voulez voir ſa bourſe à vos beſoins offerte,
Faites qu'aux ſiens auſſi la vôtre ſoit ouverte.
Vous le voulez fidéle, officieux, égal,
Pour lui ſoyez conſtant, généreux, libéral ;
Et qu'enfin l'Amitié qui vous joint l'un & l'autre,
Ne faſſe plus qu'un cœur de ſon cœur & du vôtre.
Tous devenus égaux en devenant Amis,
Sont aux mêmes devoirs également ſoumis.

Mais ſi l'égalité que l'Amitié nous donne,
Des devoirs de l'Ami ne diſpenſe perſonne,
Elle ſçait obſerver les égards dûs au rang,
A l'âge, à la naiſſance, à la ſplendeur du ſang ;

Et jamais un Ami ne doit ſe méconnoître,
Juſqu'à traiter d'égal ou ſon Prince, ou ſon Maître,
Plus on s'en croit Ami, moins on doit oublier
L'art d'unir le reſpect avec l'air familier.

Ainſi de l'Amitié je chantois les maximes,
Quand pour en obſerver les devoirs légitimes,
Et rétablir des Rois au rang de leurs ayeux,
LOUIS armoit encor ſon bras victorieux.

Fin du quatriéme & dernier Chant.



DE
L'EDUCATION
DES ROIS,
DANS LEUR ENFANCE.



DE L'EDUCATION DES ROIS, DANS LEUR ENFANCE.

CHANT PREMIER.



L'ARCHITECTE sçavant, qui bâtit en grand Maître,
Observe son terrain, s'applique à le connoître,
En mesure d'abord l'étenduë & le fonds;
Et de ses fondemens, ou plus, ou moins profonds,
Selon le Bâtiment qu'il trace & qu'il projette,
Affermit à loisir & dispose l'assiette.
L'ignorant, au contraire, en qui la vanité,
S'applaudit de l'éclat qu'elle a précipité,

Qui veut, en se chargeant d'un pompeux Edifice,
Qu'à peine commencé son ouvrage ébloüisse;
En fuit l'orgüeilleux Plan, sans avoir reconnu,
Ni préparé le fonds dont il est soutenu;
L'embellit à la hâte, à la hâte l'éleve,
Tout en est éclatant; mais avant qu'il s'acheve,
Le fondement s'ébranle, & soudain renversé,
Tombe en poudreux débris l'Edifice insensé.
Ainsi du Précepteur la vanité flatée,
Par le frivole éclat d'une Etude hâtée,
Sans connoître le fonds de l'Enfant qu'elle instruit,
L'avançant le recule, & travaille sans fruit.
L'Enfant brille d'abord, de termes surchargée
Sa mémoire à propos répond interrogée;
Car toujours près de lui se tient le Précepteur,
Qui de l'Astre brillant, comme premier moteur,
En dirige l'éclat, pour s'en donner la gloire:
Alors il l'interroge, & sûr de sa mémoire,
Vous allez voir, dit-il, qu'il en sçait à neuf ans,
Plus qu'à quinze au College, on n'en montre aux Enfans.
Sçait-il bien lire?... Fi, c'est une bagatelle;
Pour lire couramment le François qu'il épelle,
Il eut fallu six mois, qui bien mieux employez,
En ont fait un Docteur tel que vous le voyez.

Un Docteur ?... Hé quoi donc ? il sçait déja la Carte,
Et la Fable & l'Histoire. Allons, les Rois de Sparte ?
Et ceux d'Athenes... bon.... ça, dites-nous, mon fils,
Où furent situez Itaque, Argos, Memphis ?
Et sur la Fable un mot de celle de Jacinthe,
Un petit mot aussi de l'Ecriture Sainte :
Qu'étoit Melchisedech ? Ferme, allons, faites voir
Que vous en sçavez plus que l'on n'en peut sçavoir.

Le Disciple obéit à la voix qui commande,
Et la réponse accourt si-tôt qu'on la demande ;
Il paroît tout sçavoir, & pourtant ne sçait rien,
La machine agit seule, & ne répond si bien
Que parce que les mots que le Maître prononce
Après eux enchaînez, attirent la réponse ;
Des termes accrochez, c'est proprement un jeu,
Qu'un autre l'interroge, & qu'on dérange un peu
Sans changer de sujet, une phrase, un seul terme,
Aura-t'on la réponse aussi juste, aussi ferme ?
Non, pour peu que des mots l'enchaînure ait manqué,
De l'Astre éblouïssant l'éclat est offusqué ;
Et semblable au Palais, qu'une main mal habile,
Bâtit mal-à-propos sur un terrain fragile ;
Tout ce brillant sçavoir, ce riche amas de mots,
Tombe, & n'est plus enfin qu'un stupide cahos.

Vous donc qu'auprès des Rois, a placez la Sageſſe,
Vous qui devez inſtruire & former leur jeuneſſe,
Hâtez-vous lentement. Etudiez d'abord,
Et ſaiſiſſez le tems où le Prince aſſez fort,
Vous fait appercevoir de quel pas, la nature,
Le laiſſant marcher ſeul, a marqué ſon allûre:
C'eſt de quoi vous devez d'abord vous aſſûrer,
Et ſur quoi vos Leçons ſe doivent meſurer.

Laiſſez du vain éclat, d'une Etude avancée,
S'applaudir des Pédans l'ignorance inſenſée;
Et ne recherchez point, en inſtruiſant les Rois,
Les fruits prématurez qui charment les Bourgeois.

Sçachez mieux ce qu'eſt l'hôme, & côment, pour l'inſ-[ſtruire
Tout ce qui le compoſe oblige à le conduire;
Et n'oubliez jamais que Dieu qui le forma,
Aſſujettit au corps l'eſprit qui l'anima.

Notre ame; bien qu'eſprit, n'agit que par machine,
Quoique Dieu, de qui ſeul elle a ſon origine,
Pût (comme il peut encor par ſes dons tout-puiſſans,)
Lui fournir un canal indépendant des ſens;
Sa Sageſſe autrement diſpoſa ſon Ouvrage,
Il unit l'ame au corps, & dans cet aſſemblage
Dont ſeul il a formé, ſeul il connoît les nœuds,
Il voulut de concert qu'ils agiſſent tous deux;

Que tant qu'ils ſont unis, par les ſens qu'elle anime,
L'ame reçût l'objet qui ſur elle s'imprime,
Et que plus, ou moins forte en fut l'impreſſion,
Selon qu'auroient les ſens plus, ou moins d'action.

Nos eſprits n'ont entr'eux aucune difference,
Egaux en qualitez, tous de la même Eſſence,
Des mains du Créateur ſortis purs & parfaits,
Le corps ſeul les diſtingue; & chargez de ce fais,
N'agiſſant que par lui, c'eſt lui qui fait paroître
Les dons, les traits divers qu'on y croit reconnoître.

Ce qu'on nôme grand'homme, eſt l'heureux compoſé
D'un corps que la nature a mieux organiſé,
Et d'une ame qui, ſoit qu'elle approuve, ou condamne,
Sçait mieux à la Vertu déterminer l'organe;
Du corps qui les aſtraint, l'uſage different,
Fait un vaillant, un lâche, un docte, un ignorant.

L'ame ainſi pour agir au corps aſſujettie,
Dans ce tout merveilleux dont elle fait partie,
Si Dieu ne la conduit par un ſentier nouveau,
Doit tout ce qu'elle ſçait aux reſſorts du cerveau;
Reſſorts ſi peu formez, ſi foibles dans l'enfance
Que ſouvent trop d'efforts les rompt ou les offenſe;
D'ailleurs pour bien ſçavoir, il faut ſe ſouvenir,
Il faut ce qu'on apprend le pouvoir retenir.

Sur un organe tendre aisément tout se trace,
Plûs aisément encor tout s'embroüille ou s'efface ;
Et plus le tendre organe est de traces chargé,
Plus l'une détruit l'autre, & l'ordre est dérangé.

Sur quoi donc la Science est-elle alors fondée ?
C'est peu que d'en avoir les Leçons & l'idée,
Il faut que chaque objet sur l'organe tracé,
Se retrouve où d'abord l'Etude l'a placé ;
Que tous l'un après l'autre avec ordre ils s'y placent,
Tant qu'ainsi distinguez, & sans qu'ils s'embarrassent,
Chacun restant dans l'ordre où chacun est reçu,
Il s'en forme à la fin un ferme & long tissu.

C'est ainsi qu'on apprend, toute autre Etude vaine
Ne produit qu'ignorance ou Science incertaine ;
Et le plus grand sçavoir, dans l'âge le plus mûr,
N'est sans arrangement ni solide, ni sûr.

Dites-moi, la fureur qui court de Livre en Livre,
Fait-elle un vrai Sçavant de quiconque s'y livre ?
Et comptons-nous pour tels, tous les Compilateurs,
Qui lisant à la hâte ; effleurant les Auteurs,
Donnent de mois en mois l'Extrait de leurs Ouvrages ?
Quelques-uns, il est vrai, Juges prudens & sages,
Illustrent leur sçavoir par les soins d'un Journal :
Mais combien en est-il ? dont l'Extrait inégal,

L'Erreur, le mauvais choix dément avec audace,
De leur nouveau Recüeil le Titre & la Préface;
Plusieurs Associez à ce Recüeil nouveau,
Ont leur tâche, & chacun vient coudre son morceau;
Mais ont-ils eu le tems?.. Non, le Libraire presse,
Bien ou mal fait, le Livre est déja sous la presse.

La Science demande un travail dur & lent,
Ce n'est point une proye à tirer en volant.

Jugeons-en mieux encor; par qui, pour être habile,
De Livres à grands frais cherche un nombre inutile:
Que sert à Pittacus le ramas curieux
D'Ecrivains en tous genre, & modernes & vieux,
Dont regorge chez lui tablette sur tablette;
On parcourt un moment le Livre qu'on achette,
Et puis un autre arrive, & puis un autre encore,
Gonflé de jour en jour croît le docte trésor:
Chaque jour averti par un vain Emissaire,...
Et nouveau Catalogue & nouvel Inventaire,
Et toujours nouveau Livre... Ah! Monsieur, achetez
Ce Livre il vous manque, & si vous hésitez
Vous ne trouverez plus... Hé bien donc, qu'on l'achette;
Et de cet autre encor, si vous manquez l'emplette,
En vain chercherez-vous la même occasion:
Qu'il est bien imprimé! la belle édition!

Hé bien donc, qu'on le prenne. Hé quoi, veut-on le lire?
Non, mais on veut l'avoir, cela doit nous suffire.
Je me trompe, & je sçai que quelquefois on lit,
Et que de tems en tems... Mais enfin, je l'ai dit;
Je l'ai prouvé, courant de lecture en lecture,
Sur l'organe effleuré rien ne reste & ne dure,
Et parmi tant d'Auteurs, tant de divers Ecrits,
On trouve qu'on a lû, mais qu'on n'a rien appris.

Hé! comment un Enfant, dont l'organe est si tendre,
A la hâte & sans ordre instruit, peut-il apprendre,
Si le foible ressort pousse un trait éclatant;
Cet éclat qu'on admire, est l'éclat d'un instant.

Connoissez donc, instruit de ce point de Physique,
La folle vanité dont un Maître se pique,
Quand l'Enfant qu'il enseigne & qu'il veut avancer
Ne produit qu'un éclat si prompt à s'effacer.

Quoi! pour autoriser cette audace indiscrette
A-t'on reçû du Ciel quelque vertu secrette?
Se flatte-t'on que Dieu par un Miracle exprès
Sur le sable tracez conservera des traits?
Ou que par un Miracle encor plus incroyable
Un Enfant tout-à coup devienne raisonnable.
De cette folle erreur craignez de vous flatter,
Vous qui croiriez peut-être à bon droit l'adopter.

Que dans l'auguste Enfant que vous devez instruire,
La raison soit formée & commence à reluire,
Qu'il soit un vrai Miracle, on nous l'assurera,
Du moins tout Courtisan, tout flatteur, le dira.

Mais, loin qu'à ces discours votre cœur applaudisse,
Du triste sort des Rois qu'en secret il gémisse;
Plaignez ce rang superbe ou craints & révérez,
Et non moins que des Dieux dès l'Enfance adorez;
Ils ont lieu de douter qu'ils soient ce que nous sommes,
Foibles, formez de boüe, & tels que tous les hommes.
De tant d'autres Mortels arbitres souverains,
Mis par tant de flatteurs au-dessus des humains;
S'ils n'étoient détrompez dès leur tendre jeunesse,
Que sçait-on? se croyant hommes d'une autre espece,
Loin de rougir du vice & de s'en corriger,
Ils oseroient peut-être en vertu l'ériger.

C'est-là jusqu'où des Rois, la vanité crédule
Dans les tems anciens porta le ridicule:
Combien sont dans l'Histoire aujourd'hui détestez,
Qui comme vertueux se virent respectez!
Combien, sous le grand nom de Héros magnanimes,
Signalant leurs Exploits, ont signalé leurs crimes!
Combien sans piété furent nommez Pieux,
Et violant leurs Loix, ami zelez des Dieux!

Le Vainqueur de l'Asie est-il donc en démence ?
Quand il veut, comme un Dieu, qu'on l'adore & l'encense;
Non, mais pour obtenir ce ridicule encens,
L'orgüeil fait taire en lui l'esprit & le bon sens.
Tout Monarque aisément peut s'aveugler de même;
Le vice n'est plus vice orné du rang suprême,
Il trouve sa loüange, & les plus beaux Esprits
En ont cent fois sali leur voix & leurs Ecrits.
Dans le Prince insensé, qu'un faux Eloge enyvre,
A-t'on vû quelquefois la verité revivre ?
L'équité, la raison, les devoirs écoutez,
Enfin quels ont paru les Rois toujours flattez !
Dans le vice endormis, à l'ombre des Trophées,
Qu'aux plus nobles vertus, dans leurs cœurs étouffées,
Erigeoit sous leurs noms un Peuple adulateur,
Ils se sont reposez sur cet éclat flatteur;
Et leur gloire après eux, a pour seuls témoignages,
Les mensonges gravez aux pieds de leurs Images.
Souvent même, souvent osant s'imaginer,
Que par leur ombre seule ils pourroient gouverner,
Ils ont crû, lui dictant leurs volontez hautaines,
Enchaîner l'avenir à leurs Loix souveraines;
Faire passer ainsi, jusqu'aux tems reculez,
De leurs fausses vertus les noms dissimulez,

Et rendre par la voix d'un airain infidelle,
Ou d'un marbre imposteur, leur loüange immortelle.
Voulez-vous que le Roi par vos soins élevé,
De ces honteux écüeils soit toujours préservé;
Accoutumez au VRAI son oreille & sa bouche,
Que rien d'éxagéré, rien de faux ne le touche;
Faites-lui craindre, fuir, abhorrer les menteurs,
Apprenez-lui qu'il doit même haine aux flatteurs;
Et que peu différente sont aux yeux d'un Roi sage,
Et la loüange outrée, & le faux témoignage.
Mais commencez vous-même à ne vous point flatter,
En croyant voir en lui la raison éclatter;
Craignez d'être ébloüis, & sur ces apparences,
Ne précipitez point d'aveugles esperances.
Trop d'espoir est souvent un écüeil dangereux:
Combien avons-nous vû de naturels heureux!
Doux, aimables, Enfans charmans, brillans miracles,
D'un vain espoir trompé nous donner les spectacles:
Pour en esperer trop, & pour trop le loüer,
On voit presque toujours le Miracle échoüer;
Vous ne l'ignorez pas, quelle burlesque Scene,
Donne ailleurs si souvent cette espérance vaine?

Ma main en a tracé quelques legers portraits,
Mais le sujet demande encor de nouveaux traits.

Si-tôt, vous le sçavez, que dans l'Enfant qu'on flatte,
De sens & de raison quelqu'étincelle éclatte,
Au moindre trait d'esprit par hasard échappé,
De l'Enfance on le croit déja développé;
Et pour solide esprit, pour esprit fait se donnè,
Tout Enfant dont on dit: Voyez comme il raisonne.

Le Précepteur encor de plus en plus charmé,
Fatiguant la raison dont il a présumé,
Moins sage que l'Enfant, moins que lui, raisonnable,
Ne l'instruit plus qu'en forme, & d'Argumens l'accable:
Un Sillogisme, allons, comment en *Fabesmo*,
Répondez-vous? Fort bien. Comment en *Ferio*?
Comment en *Barbara*?.. Pour peu qu'à sa réponse
On juge qu'il entend l'Argument qu'il énonce,
On bat des mains, on dit qu'il se joüe en Docteur,
De ces barbares noms dont un autre auroit peur.

Quel fruit produit enfin cette Etude étourdie?
La raison follement avant l'âge applaudie
Le Miracle admiré, bien-tôt dégénérant,
Devient souvent un sot, toujours un ignorant.

Pour

Pour un qui se soutient, on en peut compter mille,
Qui sans gloire à la Cour, sans honneur à la Ville,
Vils, Sujets méprisez, ont d'abord effacé
Ce rare & grand mérite aux Parens annoncé.
Nous fourmillons de sots qui brilloient dans l'Enfance,
A qui les devons-nous ? Peut-être à l'imprudence.
L'Etude leur donna moins de goût, que de peur;
Accablé de Leçons fut leur brillant trompeur;
Au-dessus de leur âge étant forcé d'apprendre,
Trop d'effort fatigua leur organe encor tendre;
Le travail leur devint un joug dur & pesant;
Et déchargez enfin de ce joug déplaisant,
Sortant des mains d'un Maitre, ils n'ont de leur Etude
Conservé que l'horreur de ce qu'elle a de rude.
Tout Sçavant leur déplaît, tout Livre sérieux,
Tout discours raisonné leur paroît ennuyeux;
S'ils peuvent lire encor, Romans, Historiettes,
Fades Vers & Chansons, courent sur leurs Tablettes.
C'est-là tout le sçavoir dont galamment orné,
Brille leur bel esprit aux fadaises borné:
Qui fait de l'Opera, son Livre de Maximes,
Et le trouve rempli d'Apophtegmes sublimes

Enfin, à ne rien faire, on les voit occupez,
Sans Charge, ou dans leur Charge, oisifs & dissipez,
Indolens, impolis, ne pouvant se contraindre;
Fuir l'ombre du travail qu'ils n'ont appris qu'à craindre.
O! qu'à bon droit seroient les Peuples allarmez,
Si tel étoit le sort du Roi que vous formez.

Fin du premier Chant.





DE L'EDUCATION DES ROIS, DANS LEUR ENFANCE.

CHANT SECOND.

CRAIGNEZ en le hâtant, de gâter votre Ouvrage.
Il s'agit de former un Roi juste, un Roi sage,
Qui regne sur lui-même & se fasse une Loi,
De gouverner en Pere, en commandant en Roi ;
De qui les passions avec soin reprimées,
Du pouvoir Souverain ne soient jamais armées,
Qui pour être obéi, fasse obéir les cœurs,
Et respecter ses Loix par l'éclat de ses mœurs.

Un Roi qui dans la Guerre ait l'équité pour guide,
Actif, laborieux, vigilant, intrépide,
Qui grand dans ses projets, soit encore assez grand
Pour n'être point flatté du nom de Conquérant;
Mais qui des autres Rois ménageant l'alliance,
Fidéle à ses Traitez, gagne leur confiance;
Ne résiste attaqué, ne combatte en Héros,
Que pour mieux de son Peuple affermir le repos.

Un Roi qui pour regner ignore la maxime,
D'emprunter le manége ou l'audace du crime,
De paroître appuyer la fraude, & soutenir,
Pour en profiter seul, les vols qu'il doit punir;
Mais qui loin d'écouter ces maximes sinistres,
N'appelle à ses Conseils que de sages Ministres,
Les réduise aux Emplois où chacun est borné,
Et gouvernant par eux, n'en soit pas gouverné;
Qui, jusqu'en eux condamne, une folle dépense
Qui, d'un Roi dans la sienne ait la magnificence;
Sans en prendre un prétexte, un titre pour piller,
Ni que du sang du Peuple il la fasse briller.

Un Roi qui dans l'Etat ait l'art, par sa prudence,
D'animer le travail, d'amener l'abondance,
D'accroître par les Arts & les Champs cultivez,
Les biens qu'à ses Sujets il aura conservez.

Et qui par les Impôts où les besoins obligent,
N'enrichisse jamais les mains qui les exigent.

Un Roi qui recherchant, aimant la Verité,
Souffre, qu'à son oreille elle ose en sûreté
Protéger l'innocence, appuyer la justice,
Développer l'Erreur & démasquer le Vice.

Qui, sage ami du VRAI, sincére avec grandeur,
Rappelle l'heureux tems où regnoit la candeur;
Et, de l'âpre interêt malgré la tirannie,
Rétablisse à la Cour, la bonne-foi bannie.

Enfin, un Roi Chrétien, dont le zele assûré,
Ne porte point à faux; mais toujours éclairé,
Distingue la Vertu, de l'ombre & du phantôme,
Qui, ferme à soutenir les droits de son Royaume,
De l'Eglise, à la fois, soit le ferme soutien,
Honnête-homme & grand Roi, devot, humble & Chré-[tien.

Tel doit être le Roi, dont à votre prudence,
La main d'un Prince sage a confié l'Enfance;
Tel il doit devenir: Ce seroit de vos soins
N'esperer pas assez, que d'en esperer moins.

Non, que de ces Vertus le brillant assemblage,
Puisse toujours produire un éclat sans nuage;
Jamais, tout grand qu'il est, toujours homme en effet,
Prince, autant qu'on l'en flatte, ici bas n'est parfait.

Bien qu'à ce haut degré, jamais l'homme n'arrive,
C'eſt-là pourtant la fin, qu'il faut qu'on ſe preſcrive,
Quand d'un Roi, plus qu'un autre, à mille erreurs ſujet,
On travaille à la gloire, & qu'on l'a pour objet.

Dites-moi, cette gloire, en quoi conſiſte-t'elle?
Sans doute en la Vertu; mais une Vertu telle
Que ſuffiſant à tout, elle embraſſe à la fois,
Sans en négliger un, tous les devoirs des Rois.
Qu'elle ſoit ferme ici, là douce & prévenante;
Ici toujours active, & là quelquefois lente;
Toujours la même au fond, mais qui ſelon les tems,
Brille de cent Vertus ſous les noms éclatans.

Quand raſſemblant ici, ſous une même image,
Le détail des devoirs où ce haut rang engage,
J'ai d'un parfait Monarque ébauché le Portrait,
N'en a-t'on pas d'abord applaudi chaque trait?

Dans ce tableau leger d'une Vertu ſublime,
Ce n'eſt point le pinceau, c'eſt le VRAI qu'on eſtime,
C'eſt par-là qu'il a plû. Si tous l'ont applaudi,
C'eſt que tous ont toujours penſé ce que je di,
Et que le ſeul bon ſens, à tous fait reconnoître,
Que c'eſt-là, ce qu'un Roi, ce qu'un grand Roi doit être.

C'eſt donc là votre objet, c'eſt-là le fruit heureux,
Que, portant votre eſpoir auſſi loin que vos vœux,

Envisagent vos soins, malgré l'aveugle excuse,
Dont la tiédeur se couvre & la paresse abuse.

Vouloir rendre parfait un Prince, un Souverain,
C'est, pourroit-on vous dire, un soin frivole & vain:
C'est-là dequoi nul Prince, ici-bas n'est capable;
Je le sçai? Mais pourquoi l'hôme est-il donc coupable?
Qui, sçachant qu'ici-bas, nul homme n'est parfait,
Pour sa perfection, ne forme aucun souhait;
Et fuyant les sentiers, par où l'on doit l'atteindre,
A d'informes Vertus, se plaît à se restraindre.

Dieu dit: *Soyez parfaits*; le peut-on devenir?
Non. Dieu veut qu'on travaille aux soins d'y parvenir;
Ce soin que son Amour, que sa Grace fait naître,
Rend le Chrétien parfait, par le désir de l'être.

Ainsi doit-on aux Rois de bonne heure inspirer,
L'ardeur, la noble ardeur qui nous fait aspirer
Aux degrez les plus hauts de mérite & de gloire;
Et malheur à ces Rois d'équivoque mémoire,
Qui, sous ce nom, contens du droit de gouverner,
De sublimes Vertus, n'ont point voulu s'orner.

Faites donc qu'aux désirs, de la Vertu sublime,
Le Roi que vous formez, de bonne heure, s'anime;
Mais préparez long-tems, ménagez l'heureux fonds,
Où l'on en doit jetter les fondemens profonds.

Vous ſçavez trop, juſqu'où, pour penſer, pour comprendre,
Pour apprendre avec fruit, l'organe doit s'étendre;
Vous connoiſſez l'Enfance, & ſçavez, qu'aſſez forts,
Pour la réfléxion, n'en ſont point les reſſorts,
Qu'un Enfant, eſt Enfant, bien que puiſſant Monarque,
Qu'on doit le juger tel, que ſon âge le marque;
Enfant par mille endroits, merveilleux en effet,
Docile, gracieux, mais non pas homme fait;
Plus le bon ſens éclatte en votre auguſte Eleve,
Au-deſſus des Enfans, plus ſa raiſon s'éleve,
Plus, craignez que dans lui, le ſens & la raiſon,
Ne ſoient tels que les fruits, nez avant la ſaiſon,
Tels que la tendre fleur, qui brille à peine écloſe,
Sur le terrain léger, qu'on fume & qu'on arroſe;
Mais qui manquant bien-tôt du ſuc qui la nourrit,
Dans ſon premier éclat tombe, ſéche & flétrit;
Ainſi ſçachez toujours, ſuſpendant votre attente,
Même n'applaudir pas, l'éclat qui vous enchante.
Loüez, mais ſervez-vous d'Eloges innocens,
De l'encens des flatteurs diſtinguez votre encens;
Loüez, non, ſa raiſon avant l'âge meurie,
Que la Cour parle ainſi, qu'elle loüe & s'écrie;

Mais vous, loüez les soins qu'il prend de l'acquerir;
Louez les qualitez qui la doivent meurir:
En ce qu'on lui fait faire, en ce qu'on l'entend dire,
Qu'on trouve un tour d'esprit qui charme & qu'on admire,
Mais pour vous, il n'est pas encor tems d'admirer;
Bornez-vous au plaisir d'avoir lieu d'esperer.
Mais plus vous esperez, plus sçachez vous réduire,
A l'ordre des Leçons qui le doivent instruire,
De celles qu'il ignore ou ne sçait qu'à demi,
Ne l'arrachez jamais qu'il n'y soit affermi.

Ce n'est qu'en essuyant & battant la poussiere,
Que le Courcier arrive au bout de la carriere,
Et le rapide char, qui paroît y voler,
Ne touche enfin le but, qu'à force de rouler.

C'est ainsi, qu'à quelqu'art que l'homme se dispose,
Pour aller, d'un plein vol, au but qu'il se propose,
N'ayant point reçû d'aîle, & n'en pouvant trouver,
Ce n'est que pas à pas qu'il y peut arriver.

Qui peut donc s'empêcher de se plaindre ou de rire,
D'un Pere peu sensé, qui commence par dire,
En confiant son Fils aux soins d'un Précepteur:
Monsieur, je ne veux point qu'on en fasse un Docteur,

Un Sçavant qui compose, ou parle comme un Livre,
Mais qu'il soit honnête-homme, & qu'il apprenne à vivre.

Oüi, c'est-là, j'en conviens, c'est-là le principal,
Mais c'est se détourner de ce point capital,
Que d'en quitter la route, & jamais la Sagesse
N'est le fruit de l'espoir qui nourrit la paresse.

C'est pourtant un langage ordinaire à la Cour;
Et d'un Enfant Bourgeois, le Précepteur un jour,
(Le trait paroît outré, mais l'Histoire en est vraye,
Souvent à la conter ma mémoire s'égaye.)
Un jour donc m'amenant l'Enfant qu'il instruisoit,
Ce galant Précepteur, sans façon, me disoit,
J'enseigne en honnête-homme, & je ne connois guéres,
Pour instruire un Enfant, ces méthodes vulgaires,
Ces préceptes si longs, si froids, si dégoutans;
Je veux que celui-ci ne perde point son tems;
Je sçai, ce que de lui, tous ses Parens attendent;
J'en fais un Gentilhomme, & c'est ce qu'ils demandent:
Comment un Gentilhomme?.. Oüi, n'entendez-vous pas?
Un Bourgeois, qui n'ait rien de Bourgeois ni de bas.
Mais il est jeune encor... Bon, son Pere lui-même,
Veut qu'il soit dispensé de Leçon & de Thême,

Trop content de son Fils, s'il prend entre mes mains,
De nobles sentimens, des sentimens Romains.
C'est à quoi je m'applique. Il a déja le drôle
Du * vieil Horace appris, en moins de rien le rôle.
Ne va-t'il pas en Classe? Oüi, mais de ses Régens,
Je fais ce que je veux, ce sont d'honnêtes gens,
Qui connoissent leur monde, & comme on doit s'y prendre,
Pour apprendre à chacun ce qu'il convient d'apprendre.
Je ris à ce discours, lui même en fit autant,
Crut que j'applaudissois, & s'en alla content.
Que devint l'Ecolier? Ignorant, c'est peu dire,
Lâche, fourbe, menteur, escroc, même encor pire;
Caffez, Jeux, Cabarets, lieux encor plus vilains....
Ce fut là qu'il porta ses sentimens Romains.
Ainsi finit toujours l'illusion grossiere,
De qui, précipitant, rangeant mal sa matiere,
Croit finir son ouvrage; ainsi quand l'Ouvrier,
Qui promettoit un Vase, & rare & singulier,
Ou plonge, ou tourne mal, sa main, dit le Poëte,
Au lieu d'un Vase exquis, enfante une *Buirette*.
Vous donc qu'on a chargez d'un plus illustre emploi,
Ne dites point: Pourvû que nous formions un Roi,

* *Rôle d'une Piece de Corneille.*

Qu'importe qu'il soit docte, & que, jeune il essuye,
Ce fatras de Leçons, qui si souvent l'ennuye ;
Ce qu'on lui doit apprendre, est l'Art de bien regner...
Oüi, c'est-là le grand Art qu'on lui doit enseigner,
J'en conviens ; (car ce sont pour moi raisons égales,)
Bornez-vous, j'y consens, aux qualitez Royales,
N'ayez que cette vûë. Hé bien, en gens de Cour,
Lui direz-vous qu'un Roi, n'a besoin, aucun jour,
D'avoir l'esprit orné, d'avoir en sa mémoire
Gravé les plus beaux faits que rassemble l'Histoire,
De connoître les lieux, de distinguer les tems,
Et sous divers climats les Peuples habitans.
Qu'un Roi peut ne sçavoir ni le sens, ni l'usage,
Ni la force des mots qui forment le langage ;
Qu'il peut, en Souverain, parler, juger de tout,
Sans principe assûré, sans justesse & sans goût.
C'est ainsi que l'on pense, ainsi que l'on raisonne,
En traitant de fatras, les Leçons qu'on leur donne.

Ce fatras est, au fond, ce qui polit l'esprit ;
Le rend docile aux Loix que la raison prescrit,
L'accoutume à juger avec poids & mesure,
Donne & forme le goût, l'entretient & l'épure,
Et qui n'a point sçû jeune, essuyer ce fatras,
Ignorant & confus, s'arrête à chaque pas :

C'eſt-là du vrai ſçavoir, l'entrée & l'eſpérance,
Et ce n'eſt un fatras, qu'aux yeux de l'ignorance.
Mais enfin, répondez, vous qui croyez qu'aux Rois,
On devroit de l'Etude épargner tout le poids;
Les Rois ne ſont-ils pas nos Juges, nos Arbitres?
De quelle authorité reçoivent-ils ces Titres?
A leur pouvoir immenſe, enfin, qui donne lieu?
C'eſt qu'ils ſont, direz-vous, les images de Dieu;
Qu'en leur communiquant, ſa Puiſſance ſuprême,
Dieu veut que tout à tous, ainſi qu'il eſt lui-même,
Chacun le repréſente & devienne après lui,
Des Peuples qu'il gouverne, & l'eſpoir & l'appui.
Fort bien! quelle Science eſt donc peu néceſſaire?
A qui des droits de Dieu devient dépoſitaire;
A qui doit, comme lui, chargé de ſon pouvoir,
Pour être utile à tous, tout faire & tout prévoir.
Combien ont regretté, le tems ou leur jeuneſſe,
De l'Etude effrayée, écouta ſa pareſſe?
Je dis, combien de Rois? de Rois même fameux?
Sentant leur ignorance, en ont gémi honteux?
Le vôtre n'aura point à craindre cette honte.
Vous ſçaurez mieux encor, & d'une main plus prompte,
Combattre en lui le vice, & détruire, ou regler
Toutes les paſſions, qui peuvent l'aveugler.

Tous les momens sont chers, le moment qu'on differe,
Empêche quelquefois que le secours n'opere.
Ne perdez point de tems, mais, d'un ton sérieux,
Sans relâche attaquez, tout panchant vicieux,
Et ne lui permettez, ni hauteur, ni caprice,
Dont se puissent former l'orgüeil & l'injustice.

C'est-là, par un abus que l'on doit déplorer,
Ce qu'élevant les Rois, on aime à tolerer.
De leurs vices naissans, les premieres saillies,
Semblent sans consequence : on les trouve jolies,
Et de l'orgüeil humain, si promptement éclos,
Les moindres bégayemens sont estimez bons mots;
Peuples & Courtisans, les vantent & les répétent,
Nul ne prévoit l'écüeil où ces loüanges jettent.

Tout vice va croissant, mais le vice applaudi,
Dans les Enfans, sur tout, marche d'un pas hardi;
Si vous ne l'arrêtez, bien-tôt plus criminelle,
De ce vice innocent, croîtra la bagatelle:

Non, c'est mal-à-propos, dira-t'on, s'allarmer,
C'est dans le jeune Roi, ce qui doit nous charmer;
C'est-là ce qui doit plaire, & qui fait reconnoître,
Qu'il sçait, qu'il voit déja, qu'il sent bien qu'il est Maître;
Dans ses jeunes fiertez, ses petites humeurs,
Quel sujet trouve-t'on de craindre pour ses mœurs?

Tout cela pure Enfance. Hé bien, quoi, nous présage?
Quel mal? quel si grand mal? qu'il aura du courage?
Mais, me répondez-vous, vous qui les admirez,
Que de son jeune orgüeil ces éclairs tolérez,
Ne sont point en effet des présages du vice?
Il faut être certain, avant qu'on applaudisse,
Assûrez-vous-en donc. Il est en votre main,
De tourner aux vertus ce présage incertain;
Hâtez-vous donc, courez, sans tarder davantage,
Au-devant des défauts, que peut-être il présage.
Pour lui former l'esprit, hâtez-vous lentement,
Mais à former son coeur, travaillez promptement;
L'esprit, je l'ai fait voir, pour se hâter d'apprendre,
Trouve dans les Enfans un organe trop tendre:
Mais le coeur naît au mal, déja tout disposé,
Et l'Enfance offre au vice un penchant plus aisé;
C'est lui qui le premier, dans son ame s'imprime,
Pouvez-vous retarder la main qui le réprime?
Non, qu'on doive en détail, pendant qu'il est Enfant,
Lui montrer, ce qu'aux Rois, la Sagesse défend.
Menez-le à la vertu par de douces amorces,
Mesurez-les toujours à son âge, à ses forces;
D'un air & d'un ton sec, n'allez point vous piquer,
De le faire aux raisons, aux preuves, s'appliquer,

Et de l'assujettir à la gêne d'entendre,
De longs raisonnemens, qu'il ne sçauroit comprendre.
Prenez, plus gracieux, un plus aimable tour,
Et pour lui faire aimer, ce qu'il doit être un jour,
Servez-vous de l'exemple, & tantôt d'une Histoire,
Et tantôt d'une Fable, amusant sa mémoire,
Montrez l'heureux chemin, par où, justes & Bons
Les Rois, Peres du Peuple, ont consacré leurs noms.
Employez, quelquefois, une Estampe, une Image;
Confiez vos Leçons à ce muet langage,
Sur le Tableau qu'il aime, attentif, curieux,
Il pourra, s'amusant, s'instruire par ses yeux.

Fin du second Chant.





DE

L'EDUCATION DES ROIS, DANS LEUR ENFANCE.

CHANT TROISIE'ME.



INSI, ſur ſa raiſon ne comptant pas encore,
Et pour former ſon cœur aux Vertus qu'il ignore,
N'ayant que ſa mémoire, où l'on puiſſe imprimer,
La lumiere & le goût, qui doit les faire aimer;
Ne permettez jamais qu'elle demeure oiſive,
Ce n'eſt, qu'en l'exerçant, qu'elle devient plus vive,

Et l'écüeil est égal, & d'en trop exiger,
Et d'aider sa paresse à la trop ménager.

Mais toujours ayez soin, qu'avec fruit on l'exerce,
Le vase prend l'odeur des liqueurs qu'on y verse;
Le goût qu'il prît d'abord, dure long-tems après,
Et même en y versant d'autres liqueurs exprès,
Souvent de la premiere, on trouve encor un reste.
Tel, du goût de l'Enfance, est le progrès funeste;
Presque toujours l'objet qu'elle saisit d'abord,
A, des âges suivans, déterminé le sort.

Ainsi, prît Hannibal, le goût de la vangeance,
Quand aux pieds des Autels, conduisant son Enfance,
Un Pere furieux, lui fit entre ses mains,
Bégayer le Serment de perdre les Romains.

Ainsi le bruit flatteur des exploits de Philippe,
Des fureurs de son Fils, fut l'aveugle principe.
Loin de suivre l'ardeur dont il fut entraîné,
Aléxandre, en bon Roi, peut-être eut gouverné,
Et cüeilli dans la Paix une Palme plus belle,
Que celle des combats du Granique ou d'Arbelle,
S'il n'eut, Enfant, succé le désir inhumain,
D'aller en Conquérant dépoüiller son prochain.

L'Enfance ainsi, peut-être, attisa l'étincelle,
Dont on vit s'allumer l'inimitié cruelle,

Qui fous ombre de zele & de Religion,
Entre tant de Partis, mit la divifion.

On dit qu'en Italie, une vieille Nourrice,
Croyant avoir reçû certain mauvais office,
Se doûta qu'un *Servite*, alors fon Directeur,
De ce mauvais office, étoit l'unique auteur;
Que fit pour fe vanger, la Dévote hipocrite?
Elle fit peindre un Diable, en habit de *Servite*,
C'étoit l'épouventail dont elle fe fervoit,
Pour rendre obéiffant l'Enfant qu'elle élevoit.
Il crût, mais avec lui, crût la peur d'un tel Diable;
Tout *Servite* à fes yeux, fut un Monftre effroyable,
Et jufqu'en fa vieilleffe il eut juré fa foi,
Que ceux du même habit n'avoient ni Foi, ni Loi.

A qui peut s'apliquer ce Conte ridicule?
Je ne fçai, mais on voit tant de gens fans fcrupule,
Décrier certains Corps, abhorrer certains noms,
Qu'il faut que la Nourrice en ait fait des Démons.

On doit, avec refpect, toujours traiter l'Enfance;
D'un Auteur ancien, c'eft la fage Sentence,
Qui doit apprendre au Maître à fi bien s'obferver,
Que jamais aux Enfans, qu'il a foin d'élever,
Son exemple ou fa voix, ne donne aucune idée,
Qui ne foit fur la regle, & fur le vrai fondée.

Mais de tous les objets, qu'un Enfant aime ou fuit,
Le premier, eſt toujours le Maître qui l'inſtruit;
C'eſt-là, ce qui d'abord, le ſaiſit & le frappe,
De ſon Maître, à ſes yeux, aucun défaut n'échappe:
S'il ne peut pas encor en pénétrer les mœurs,
Il en connoît bien-tôt les bizares humeurs,
Les ſots emportemens, les pédentes manieres,
Des Leçons qu'il apprend, ce ſont-là les premieres;
De ſon Etude auſſi, c'eſt-là le premier fruit,
Et c'eſt ſouvent à quoi le reſte ſe réduit.

L'Etude, à la nature, eſt aſſez reſſemblante,
Et ne fait que Pédans, dans une main pédante;
Le fat produit un fat, & le ruſtre un brutal,
Et tel, preſque toujours, que fut l'original;
D'un Précepteur ſuperbe, un Enfant prend l'audace,
Et d'un Maître impoli, ne retient qu'à ſa craſſe.
Quels fruits fait donc un Maître, ou ſuperbe, ou groſſier?
Sottement glorieux, baſſement familier,
Qui, ſelon ſon humeur, punit ou récompenſe;
Fait des Loix ſans raiſon, ſans raiſon en diſpenſe,
Et, peu maître de ſoi, paroît à l'Ecolier
Plein de plus de défauts, qu'il n'en court châtier.

Que dis-je? remuant la pouſſiere des Claſſes,
Dois-je avilir mes Vers par ces peintures baſſes?

Dois-je ici, ſous les yeux, mettre un Régent hautain,
De cent Grimaux tremblans balançant le deſtin ?
Qui donne à ſa férule, un pouvoir deſpotique,
Et vingt fois en une heure, habile Auteur tragique,
Gourmandant de ſa Claſſe, ou frappant la moitié,
Excite la terreur & cauſe la pitié...

Laiſſons ces vils Portraits, ici hors de leur place ;
Que ce ſoit la raiſon qui gronde & qui menace ;
Même en le châtiant, que l'Enfant révéré,
Vous trouve un air ſi ſage, un ton ſi modéré,
Qu'il ne puiſſe à l'humeur du Maître qui l'impoſe,
De la peine qu'il ſouffre, attribuer la cauſe.

Jamais ne vous ſervez, pour blâmer ſes défauts,
De frivoles raiſons, ni de principes faux.

Que la Religion ſoit toujours la premiere,
Qui ſerve à vos Leçons de preuve & de matiere ;
Enſeignez-en les points, qu'au Chrétien ignorant,
Pour inſtruire ſa Foi, le Cathéchiſme apprend ;
Et ne parlez de ceux, dont toujours on conteſte,
Que pour le garantir du préjugé funeſte,
Qui ſans miſéricorde, à ſon ſens attaché,
Ne voit, dans le prochain, qu'Héréſie ou peché.

Pour conſerver toujours ſa Foi pure & ſoumiſe,
Qu'auprès de lui l'Erreur jamais ne ſoit admiſe ;

Eloignez l'insensé, qui nie, en son esprit,
Un Dieu, que dans son cœur il trouveroit écrit,
S'il étoit moins captif de l'orgüeil qui l'enyvre,
Moins esclave des sens ausquels seuls il se livre.

Eclatez, sans égards, contre tous Courtisans,
De ce systéme impie, aveugles partisans;
Qui de Dieu, sur les cœurs, ne connoît point l'empire,
Tranquille dans le vice, & qui ne s'en retire
Qu'autant, que pour le monde, il croit devoir d'égard;
Vertueux sans principe, honnête-homme au hasard.

Des méchans, quelquefois, peignez lui les suplices,
Peignez lui les malheurs où les plongent leurs vices;
Mais ne l'amusez point, par ces contes affreux,
Qui font parler la nuit les Esprits ténébreux,
Le pâle *revenant*, qui crie & qui menace,
Dans l'esprit des Enfans, facilement se trace,
Et dès qu'ils restent seuls, l'horrible objet trompeur,
Cent fois se renouvelle, & sans fruit leur fait peur.

S'il doit craindre, imprimez des craintes profitables,
Peignez lui des objets affreux, mais veritables;
Peignez, d'un Dieu vengeur, les Arrêts menaçans,
Contre lui, tels qu'ils soient, les hommes impuissans,
Les Rois, même les Rois, objet, de sa colere,
Par sa voix menacez d'un Arrêt plus févere;

Faites lui craindre un Dieu, dont les yeux immortels,
Des actions des Rois sont témoins éternels,
Qui doit interroger la Vieillesse & l'Enfance,
Et peut-être bien-tôt, prononcer la Sentence.

Mais plutôt que sa crainte, excitez son amour;
Qu'il aime, aux plus saints Rois, à ressembler un jour.
Dépeignez à son coeur, & généreux & tendre,
Ce qu'a fait Dieu pour lui, ce qu'il en doit attendre;
Excitez le motif, dans son ame imprimé,
Qui fait aimer un Dieu, si digne d'être aimé;
Qu'il le craigne vengeur & Juge redoutable,
Mais aime à le servir, parce qu'il est aimable:
Rendez lui, par vos soins, ces objets plus touchans,
Que la peine qui suit & punit les méchans.

Pour marquer son amour, envers l'Etre suprême,
Qu'il lui dise souvent, qu'il veut l'aimer, qu'il l'aime,
Qu'il ait, pour la Priere, un tems fixe & certain;
Que, quelquefois le jour, toujours soir & matin,
Humblement prosterné, sa voix reconnoissante,
Demande à Dieu l'effet de sa grace puissante.

Qu'en l'Eglise attentif, son oeil respectueux,
Suive du culte Saint l'ordre majestueux,
Et par son humble exemple, instruise de bonne heure,
Ceux qui, dans la maison où Dieu fait sa demeure,

Pensent, d'un Saint précepte envers lui s'acquitter,
Quand on croiroit plutôt qu'ils viennent l'insulter.

Faites lui remarquer ces gens de toute espece,
Qui semblent ne chercher, quand commence une Messe,
Que pour y commencer, & faire plus long-tems,
Durer l'impiété de leurs airs insultans.

Mais qu'il sçache encor mieux que l'humble Modestie,
N'est du culte sacré que la moindre partie,
Qu'un discours, tel qu'il soit, de Dieu n'est écouté,
Et ne lui plaît, qu'autant que le cœur l'a dicté.
Que c'est, chez les Chrétiens, ignorer la Priere,
Que d'en borner l'usage, à l'ordre, à la maniere,
D'arranger dans la bouche & prononcer des mots.
Grossiere illusion de tant de faux Dévots,
Qui, fervents à garder ces usages frivoles,
N'ont jamais aimé Dieu, ni prié qu'en paroles.

Des devoirs de sa Foi, qu'ainsi toujours instruit,
Il n'ignore jamais, que, pour croire avec fruit,
Il faut que ce qu'il croit, il le mette en usage,
Et le pratique, autant que le permet son âge.

En lui disant qu'il doit assister son prochain;
Donnez-lui lieu d'ouvrir & d'étendre sa main;
Qu'il connoisse le pauvre, & que d'abord il sçache,
Ce que toujours aux Rois l'on déguise & l'on cache;

Qu'il

Qu'il est des malheureux, pitoyables objets,
Qui meurent sans secours, bien que nez leurs sujets.

Heureux, si ce grand Roi, né tendre & charitable,
Rendoit un jour réels les temps que peint la Fable,
Où, chacun dans son rang, les Peuples & les Rois,
De la sage Equité toujours gardant les Loix,
Mesuroient aux besoins, & partageoient ensemble,
Les biens, ce peu de biens que la terre rassemble.
Aucun n'en avoit trop, tous en avoient assez;
Par le travail du Peuple à l'envi ramassez,
Ces biens s'accumulant dans le cœur du Royaume,
Enrichissoient le Prince; & lui, sage œconome,
Aux Peuples accordoit, dans leurs divers besoins,
Le superflu de l'or qu'il devoit à leurs soins.

Ayez ce doux espoir, & mettez votre Etude,
A prévenir en luy toute aveugle habitude.
Attentifs aux plaisirs qui doivent l'amuser,
N'en permettez aucun dont il puisse abuser.

Observez dans le jeu, si c'est le gain qu'il aime;
Et pour peu qu'attentif, & s'oubliant lui-même,
Il paroisse touché de l'amour de l'argent;
Craignez que sur ce point votre zele indulgent,
Ne laisse se former l'avarice honteuse,
Ou naître en Lui, du jeu, la fureur dangereuse.

De ces deux passions pour lui donner horreur,
Non content d'en montrer la honte & la fureur,
Moderez de son jeu le prix & la durée,
Et ne permettez pas que sa main resserrée,
De l'argent que lui vaut l'adresse ou le hasard,
Aime à se voir payer, pour n'en point faire part.
Réglant ainsi ses goûts, faites que les Spectacles
Formez pour la Vertu, n'en soient pas les obstacles.
Vous sçavez que ce fut pour instruire à la fois,
Les Rois & les Héros, le Peuple & les Bourgeois,
Que le zele inventa la Scene dramatique,
Le Theâtre devint une Ecole publique:
Là, le vulgaire obscur, là, les Rois & les Grands,
Tels qu'ils furent jadis, en des tems différends,
Vinrent représentez, par de faux personnages,
Faire agir de leurs moeurs & parler les images.
Le dessein étoit beau; mais le vice exposé,
Effrontément parut, & si peu déguisé,
Qu'en rougit la pudeur, & fut empoisonnée
Jusqu'à la Vertu même en exemple donnée.
A corrompre le cœur tout sembla concourir,
Même depuis le tems qu'on l'a vû refleurir;
De dangereux objets y brille l'affluence,
Acteurs & Spectateurs, tout porte à la licence....

Reglez-lui, s'il se peut, ce plaisir dangereux;
Que jamais ni Héros follement amoureux,
Ni d'Amans débauchez les éclatans scandales,
Ni d'impudens Valets les équivoques sales,
Ne l'instruisent du vice, & de honteux plaisirs
Dans son cœur innocent n'ébauchent les désirs.

Ayez un soin égal de régler ses lectures.
Qu'aucun Livre infecté de maximes impures,
N'arrive à son oreille, ou n'attache ses yeux
Sur l'infâme détail d'un amour vicieux.

Bannissez loin de lui ces dangereux volumes,
Dont, modernes & vieux, ont diffamez leurs plumes;
Volumes d'autant plus dignes d'être proscrits,
Qu'ils sont avec plus d'art & de graces écrits:
C'est-là, dans tous les tems, ce qui les a fait lire;
C'est-là, peut-être encor, ce qu'on osera dire:
C'est l'esprit que l'on cherche, & pour former le goût
On doit, nous dira-t'on, tout voir & lire tout.

De ce prétexte vain, craignez que l'on n'abuse;
Sur la beauté du Vase est-ce donc qu'on s'excuse?
Et le cristal & l'or, où l'on prend un poison,
Pour n'en craindre aucun mal servent-ils de raison?

Ces graces que l'esprit cherche comme innocentes,
Bien-tôt, sont pour le cœur des graces séduisantes,

Et du même poison, également imbu,
L'un & l'autre, à la fin, s'en trouve corrompu:
Des débauches du cœur, naît l'esprit incrédule.
Portez encor plus loin votre sage scrupule,
Et faites que toûjours, ces Livres abhorrez,
Soient inconnus au Prince, & toujours ignorez;
Il est certains Sujets sur lesquels la prudence,
Doit laisser aux Enfans une sage ignorance:
Mais il en est aussi, de non moins odieux,
Sur lesquels on leur doit d'abord ouvrir les yeux.
Tel, le venin caché sous la noire Satire,
Qui nomme par leurs noms tous ceux qu'elle déchire,
Et de traits médisans, par le sel inhumain,
Assassine, poignarde, égorge son prochain.
En vain, pour excuser ces sanglantes injures,
On ose les traiter d'innocentes censures;
Dieu, pour en mieux juger, nous a fait une Loi,
Et c'est là ce qu'il faut apprendre au jeune Roi.
De l'amour du prochain, nous faisant un précepte,
Dieu l'explique lui-même; ordonne, & nul n'excepte
D'aimer, comme soi-même, & de traiter autrui
Comme on veut, à son tour, être traité de lui.
Cette Loi faite à tous, à tous inviolable,
Est encor pour les Rois, bien plus indispensable;

Protecteurs de leur Peuple, & nez pour son bonheur,
Ne sont-ils pas chargez d'en proteger l'honneur ?
Qui peut, sans s'offenser, souffrir qu'on le méprise ?
A censurer autrui, l'Auteur qui s'autorise,
Lui-même n'est-il pas ennemi déclaré,
De quiconque l'auroit à son tour censuré ?
Jaloux de son honneur, à la moindre Critique
Le voilà furieux, & d'un trait Satirique,
Pour un mot, pour un rien se trouve diffamé,
Celui qu'avec éloge ailleurs il a nommé.
Redoutable ennemi, d'autant plus que le Sage,
Qui ne rendit jamais outrage pour outrage,
Par les traits médisans, dont d'autres ont usé,
Pour médire à son tour, n'est pas autorisé.

Il n'appartient qu'aux Loix de vanger nos injures,
Et dans les mains d'un Roi les Loix seroient peu sûres,
Si lui-même riant de ces malins portraits,
Il sembloit en goûter les Satiriques traits;
Et qui pis est encor, ami de la Satire,
Aux dépens du prochain, lui-même il faisoit rire,
Accoutumoit sa bouche à des mots offençans,
Honteux dans un Monarque, & jamais innocens.

Sur ce point important, aux Rois si nécessaire,
Redoublez, s'il se peut, votre zele sincere;

Montrez combien mortel, pour qui s'en croit frappé,
Eſt tout diſcours piquant au Monarque échappé ;
Que d'autant plus profonde en reſte la bleſſûre,
Que le reſpect défend de repouſſer l'injure,
Et que tout malheureux, qu'un Prince oſe outrager,
Ne trouve, en ſon malheur, que Dieu pour le vanger.

Fin du troiſiéme Chant.





DE

L'EDUCATION DES ROIS, DANS LEUR ENFANCE.

CHANT QUATRIE'ME.

L est rare qu'un Roi reconnoisse & répare,
De ses discours piquans, la cruauté barbare;
Croyant que qui peut tout, peut vouloir ce qu'il peut,
Et faire impunément telle injure qu'il veut;
Souvent même applaudi, dans sa lâche injustice,
Par quel secret remords veut-on qu'il en rougisse?

Sans pitié, sans tendresse, enfin, n'aimant que lui,
Un Roi s'afflige-t'il de la peine d'autrui?

Sur ce hideux portrait, à tant de Rois semblable,
Reglez l'attention d'un zele infatigable;
N'épargnez aucun soin, aucun motif touchant,
Pour préserver le Roi de ce honteux panchant.

Mais il est un moyen, dont on peut l'en défendre,
C'est de lui faire aimer, dès l'âge le plus tendre,
L'aimable Politesse, & de le rendre tel,
Qu'en lui cette vertu semble un don naturel.

Observez donc ses airs, ses gestes, ses paroles,
Et ne traitant jamais ces dehors de frivoles;
Dites-lui, que des Loix de la civilité,
La hauteur de son rang ne l'a point exempté.
Que, pour les plus grands Rois, il est un sçavoir vivre;
Des Regles à garder, des Coûtumes à suivre;
Et de certains égards que doit un Souverain,
Plus que tout autre encor, avoir pour le prochain.
Que d'autant plus aux Rois convient la politesse,
Qu'elle est le plus brillant des titres de Noblesse;
Et que le Prince même, issu d'un Sang Royal,
Ne seroit pas connu, masqué d'un air brutal.

Dites-luy que malgré la Cour qui l'environne,
Et la Garde rangée autour de sa Personne;

Malgré tant d'Officiers, en habits éclatans,
Et la claire Trompette, & les Tambours battans;
Un Roi, tout Roi qu'il fût, seroit méconnoissable,
S'il croyoit que son rang lui défend d'être affable;
Qu'ainsi qu'un autre, auroit de la rusticité,
(Hors les tems consacrez à la formalité:)
Un Monarque élevé, loin d'un climat barbare,
Qui du moindre salut seroit toujours avare;
Qu'honnête en ses accüeils, poli dans ses discours,
Sa main apprenne encor à saluer toujours.
Plus poli pour le sexe, & plus honnête encore,
Sage & respectueux, que par tout il l'honore,
Et qu'à tous ce respect venant à s'inspirer,
Apprenne aux femmes même à se faire honorer.
Jusqu'au ton de sa voix, jusqu'à son moindre geste,
Qu'on reconnoisse un Roi civil, égal, modeste;
Sans qu'il échappe même à son air familier,
Rien de fade & de bas, de plat & de grossier.
Que jamais Quolibet, ni Proverbe des Halles,
Ne hérisse sa voix de pointes triviales;
Et si le Petit-Maître ose encore à la Cour,
Employer bassement l'hyperbolique tour,
Y faire encor valoir la fade allégorie,
Qui pour dire: *Le temps est menacé de pluye*,

Fait prendre medecine au Soleil qui pâlit,
Et ne se relever que pour faire son lit.

Empêchez qu'il ne goûte, y croyant voir des graces,
De ces mauvais plaisans les Métaphores basses:
Apprenez-lui qu'un Roi doit parler autrement;
Et s'il veut plaisanter, plaisanter noblement.

Que sa plaisanterie ingénieuse & fine,
Sans offenser personne, innocemment badine;
Qu'en ces bornes toujours ferme à la contenir,
De tout discours railleur il sçache s'abstenir.
Non, que je blâme ici, ces railleurs agréables,
Qui, Critiques censez, & Censeurs équitables,
Semblent, taisant toujours la personne & le nom,
D'instruire en badinant avoir reçû le don.

Mais comme c'est un don qu'on n'a pas à tout âge,
Qu'il faut, pour s'en servir, avoir un grand usage,
Et qu'on en peut d'ailleurs aisément abuser,
Ce n'est pas aux Enfans qu'on le doit proposer;
Il suffit que d'abord, aux airs de politesse,
D'égards pour tout le monde, on forme leur jeunesse.

Mais les accoutumans à ces airs gracieux,
Qu'on leur en montre aussi les excès vicieux.
Un jeune homme, dit-on, mit si bien dans sa tête,
Les Leçons qu'on lui fit, pour être plus honnête,

Que sans discernement, faisant à tous honneur,
Chez lui, jusqu'aux Curez, tout eût du *Monseigneur.*

Que le Roi sçache mieux ménager ces manieres,
Et pour les bien placer prêtez-lui vos lumieres;
Qu'il connoisse son Peuple, & sur la qualité,
Dites, si vous l'osez, l'exacte verité;
N'autorisez jamais la Fable & la chimere,
Qu'il distingue le rang, l'âge, le caractere,
Le mérite encor plus; & que, sans d'autre appui,
La Vertu carressée arrive auprès de lui.

Qu'en tout sa politesse éclate; & qu'il apprenne,
Que la malpropreté se pardonne à grand peine,
A ceux, qui loin du monde, à la crasse voüez,
Sont par d'autres Vertus dignes d'être loüez.
Mais qu'un Roi leur ressemble, & souffre en sa parure,
S'amasser la poussiere & s'engraisser l'ordure;
Qu'à manger en public, un Prince accoutumé,
Mange d'un air glouton & semblant affamé;
Sur la Table, en mangeant, que du coude il s'appuye,
Et d'une sale main, que jamais il n'essuye,
Il entasse en sa bouche & devore en soufflant,
Les viandes, dont le jus, à grands flots découlant,
Avant que de surgir aux bords de son assiette,
A taché sa cravatte & sali sa serviette,

Ce font là des défauts; c'eft par-là quelquefois
Que le Peuple a jugé du mérite des Rois.
  Tout ce qui dans un Roi, bleffe la bienféance,
Bleffe auffi tous les yeux, & chacun s'en offence.
  Prévenez-en l'effet, & que votre œil fçavant
En découvre le fond pour courir au devant;
Sans relâche attaquez, combattez la pareffe,
Qui nourrit ces défauts, enfans de la molleffe;
Qu'il fçache qu'en un Roi, les goûts mêmes innocens,
Ne le font plus, fi-tôt qu'ils lui font meffeans.
Reglez-lui jufqu'à ceux qu'il femble qu'on excufe.
  Si vous fouffrez qu'un Chien le carreffe & l'amufe,
Montrez que ce leger & foible amufement,
Devient un veritable & fol attachement,
Quand de ces animaux, entourez fans décence,
On en conduit par tout l'importune préfence;
Qu'il n'eft Dévotion, Promenade, Entretien,
Vifite, ni repas où l'on n'améne un Chien;
Et qu'on ne peut s'entendre, & parler d'une affaire,
Qu'autant que l'animal veut dormir ou fe taire.
  L'efprit, je l'ai prouvé, n'agit que par le corps;
Et ne paroît auffi que par tous ces dehors;
Mais entre les dehors qui nous le font paroître,
Le difcours eft celui qui le fait mieux connoître;

C'eſt par-là qu'on en juge, & l'on juge toujours,
Des graces de l'eſprit par celles du diſcours.

Ainſi, puiſque du Roi, la foibleſſe & l'Enfance,
N'exige encor de vous, ſur l'art de l'éloquence,
Que d'en faire obſerver la premiere des Loix,
A parler avec grace, accoutumez ſa voix.

Un jour viendra qu'inſtruit par vos Leçons fidéles,
Les Ecrits de Céſar, deviendront ſes modéles,
Pour ſçavoir en grand Prince, en Héros s'énoncer;
Aujourd'hui, c'eſt aſſez qu'il ſçache prononcer.

C'eſt-là par où d'abord le diſcours plaît & touche,
Qu'il ouvre donc les dents, auſſi-bien que la bouche.
Ce détail paroît bas, mais il eſt important,
La parole écorchée avec peine s'entend;
Le diſcours eſt ſans grace & l'oreille bleſſée,
D'une voix au goſier, par les dents repouſſée,
Se rebute, ſe laſſe, & perd l'enchaînement,
Des termes étouffez dans ce gazoüillement.

O combien le commerce eſt incommode & rude,
De ceux, en qui prévaut, cette lourde habitude!
Ce défaut, dans l'Enfance, une fois négligé,
Avoüé rarement, encor moins corrigé,
Avec l'âge augmentant, tous les jours renouvelle,
D'*Hortenſe* avec ſon Fils la burleſque querelle;

Le Fils entre ses dents, parloit, dit-on, toujours ;
Le Pere, beau parleur, lui disoit tous les jours :
On ne vous entend pas, mon Fils, ouvrez la bouche.
Le Fils, à ces Leçons, de plus en plus farouche,
Lui répondoit : *Mon Pere, à Rome le bruit court,*
Et je m'en apperçois, que vous devenez sourd.

Mais ce n'est pas assez qu'il prononce avec grace,
Vous devez, attentifs à tout ce qui se passe,
Empêcher que du Roi n'approche aucune voix,
Qui puisse sur la sienne imprimer son patois.

Cette précaution, ici semble inutile,
Mais elle est nécessaire, à la Cour, à la Ville,
Chaque Provincial apporte son jargon,
Dont quelquefois l'Enfance, aime à prendre le ton.
On le prend aisément. En trois mois qu'au Village,
Damis alla passer, il changea de langage,
Et prît si bien le ton, l'accent de son Curé,
Qu'on l'eût crû son Eleve, & qu'on en eût juré.

Mais sans chercher ailleurs ; l'aimable & jeune *Argante*
A déja tous les tons du Manceau qu'il fréquente :
Combien gardent encor, quoique vieux Courtisans,
Les tons qu'ils ont succez dans leurs plus jeunes ans ?
Ne souffrez donc jamais, dans le Monarque aimable,
Aucun ton étranger, à son rang peu sortable ;

Et ne lui cachez point combien perd d'agrément
Un discours, tel qu'il soit, où traîne un ton Normand;
Ou qui brusque, ou pesant, rappelle la mémoire,
Des tons de la Dordogne, ou de ceux de la Loire,
Ou fait ressouvenir de ce langage épais,
Que le Peuple, à Paris, parle d'un ton niais.
Rendez son ton plus noble, & sa voix toujours telle
Que, sans rien affecter, est la voix naturelle.
Enfin, par le secours d'un habile Ecrivain,
Qu'à toujours bien écrire, il se forme la main.
Je sçai, que sur ce point, regne une erreur bizare,
Et qu'on croit, tant l'orgüeil est fou, tant il s'égare,
Qu'une main qui des traits néglige la beauté,
Sent mieux, quand elle écrit, sa main de qualité;
Et que qui marque aussi, le point & la virgule,
Ecrit en vrai Bourgeois, & se rend ridicule.
Ce n'est donc point, au fond, paresse ou peu d'esprit,
Qui rend hideux les traits qu'un Prince, un Duc écrit,
Ni qui fait griffonner & Marquise & Duchesse;
Leurs lettres, à leurs yeux, sont Lettres de Noblesse,
De la splendeur du rang, signe clair & certain,
Un orgüeil insensé leur a tenu la main.

En est-il un plus vain, plus fat, & plus risible,
Que de vouloir écrire, & n'être pas lisible ?

C'est ce qu'en mots formels, me dit pourtant un jour
Un homme, soi-disant, bien connoître la Cour :
Les Grands, me disoit-il, *ne doivent pas écrire,*
D'un caractére exact & qui se fasse lire ;
Le Secretaire écrit, s'ils veulent être lus ;
Ce seroit pis encor, s'ils mettoient le dessus,
Ils s'encanailleroient, & la moindre Noblesse
Doit, par une autre main, faire écrire l'adresse.

Ainsi parloit mon homme ; ainsi pensent encor
Tant de Nobles Seigneurs, Nobles à force d'or,
Qui jaloux de leurs droits, n'ont eu garde d'obmettre
Le droit d'écrire mal, quand ils font une Lettre.
Bien écrire autrefois, fut leur soin principal,
Pour en laver la tache, il faut écrire mal.
C'est là, peut-être aussi, ce qui fait qu'à la Ville,
Pour imiter des Grands l'écriture & le stile,
Et ne paroître pas écrire en Roturier,
La Lettre du Bourgeois s'allonge en ratelier ;
Et que plus d'un Curé, faute de Secretaire,
Se sert pour ses dessus du Clerc ou du Vicaire.

Qu'un Moine, même un Moine, ayant dans ſon Convent,
De tout fat grand Seigneur, les faux airs & le vent,
Toujours, quand il écrit, marque au bas de la Lettre,
L'adreſſe qu'au deſſus Frere Chapeau doit mettre.

De ces traits inſenſez, en égayant le Roi,
Dites qu'un Prince ſage a toujours pris pour Loi,
D'apprendre à faire bien, ce qu'un Prince doit faire;
Qu'aux Rois le bien écrire eſt auſſi néceſſaire,
Que l'air noble en danſant & la grace à Cheval;
Et que qui fierement dit: *Pour moi j'écris mal*,
Et croit ſe faire honneur de ne pas bien écrire,
Doit nous faire pitié, s'il ne nous fait pas rire.

Faites-le, juſqu'au tems qu'il puiſſe étudier,
De tout faux par avance, ainſi ſe défier.

Voulez-vous eſſayer ſon goût pour les Sciences?
Qu'il ait, à cet égard, les mêmes défiances,
Et ne prenne jamais pour ſolides Eſprits,
Ceux qui, des Anciens, mépriſant les Ecrits,
Refuſent de ſouſcrire aux éclatans ſuffrages,
Qui depuis ſi long-tems conſacrent leurs Ouvrages;
Mais qu'il eſtime auſſi tout Ecrivain nouveau,
Qui ſur ce qu'ils ont fait de plus grand, de plus beau,

Sans prendre leurs défauts, a formé ſon génie.
Ainſi voilà bien-tôt la querelle finie.
Eſtimant les nouveaux, loüant les anciens ;
Laiſſant à tous en propre, & leur gloire & leurs biens ;
Jugez par la raiſon, tous auront gain de cauſe,
Ou ſi quelqu'un la perd, c'eſt, l'un, qui vous expoſe,
Que la nature ayant enfanté le bon ſens,
En réſerva l'uſage aux ſiécles vieilliſſans ;
Et l'autre, qui ſoutient, qu'autrefois ſi fertile,
La nature en bon ſens, eſt aujourd'hui ſtérile.

Le Roi, ſçachant un jour ce fameux démêlé,
Sera ſurpris qu'on ait tant écrit, tant parlé,
Tant formé de Partis, pour défendre un Syſtême ;
Qui n'eſt qu'un ridicule & frivole Problême.

Que fais-je ? A quel propos viens-je ici m'écarter ;
Sur des points qu'il n'eſt pas en âge de goûter ?
Il faudroit une Etude, exacte & ſérieuſe :
Ayez, de l'y mener, l'adreſſe ingénieuſe ;
Mais encor quelque tems, ſans méthode & ſans art,
Laiſſez-le s'y prêter & s'inſtruire au haſard,
Et ne lui propoſez nulles regles gênantes,
Tant qu'il regrette encor les mains des Gouvernantes.

Jusques-là, qu'avec soin votre zele prudent;
De ce qui lui convient, l'instruise en attendant.
De vos sages Leçons, voulez-vous qu'il profite?
Faites qu'en écoutant, sa jeune ardeur s'excite;
Qu'à votre voix, son cœur brûle plus échauffé,
Et que le grain fécond n'y soit pas étouffé.
Ne vous amusez point à vouloir qu'il y pense,
Et que sur vos conseils il médite en silence;
Trop jeune pour penser avec réfléxion,
Ce repos produiroit en lui l'inaction.
La moindre oisiveté, fatale à la jeunesse,
Par un panchant rapide, entraîne à la paresse,
Et qui n'a pas eu soin de toujours l'occuper,
Des risques qu'elle court ne peut se disculper.
Mélisse qui, dit-on, étoit femme sçavante,
Avoit un Fils fort jeune, il s'appelloit *Philante*;
La Dame se piquoit de connoître l'esprit,
Et disoit: *La pensée est ce qui le nourrit.*
Il faut donc recüeilli, sans se laisser distraire,
Qu'il s'occupe en lui-même, & n'ait nulle autre affaire.
Pensez, mon Fils, pensez, disoit-elle à son Fils;
Le Grec veut que toujours on soit de sens rassis,

Et que les bras croisez l'homme pense & repense;
C'est-là, disoit Platon, ce qui fait son essense.

Par ces doctes discours, le Fils né paresseux,
A force de penser devint si scrupuleux,
Que du moindre travail il eut fait conscience,
Sur tout, il rebutoit toute ombre de science:
Mais quand le vice enfin, après l'avoir miné,
Eut corrompu son cœur & qu'il l'eut dominé;
Sans honte, à ses désirs, ayant lâché la bride,
Il croupit dans sa crasse, ignorant & stupide.

Ainsi, sans s'occuper, dès l'Enfance avili,
Sans noble ambition, souvent l'homme a vieilli;
Par là, fut en nos jours, enfanté le Mystique,
Qui crut, que loin des sens, son esprit fanatique,
Verroit Dieu face à face à force d'y penser,
Et que la chair alors ne pourroit l'offenser.

Mais je m'écarte encor; sans ce fait détestable;
On prouve assez d'ailleurs que tout Maître est coupable,
Qui prodigue, imprudent, à l'Enfant trop flaté,
Le paresseux repos d'où naît l'oisiveté.
Ce vice, à tous fatal, est aux Rois plus funeste;
De-là vint la fureur des Tyrans qu'on déteste;

Par là, s'est obscurci l'éclat des plus grands Rois.
Pour, un toujours actif, présent à ses Exploits,
Cent autres, à leurs Chefs, ayant remis leur Gloire;
Du fond de leurs Jardins remportoient la Victoire;
Et combien de Procès, vit-on dans leur Conseil,
Jugez au Tribunal de leur profond sommeil.

De ces Rois fainéans, au Roi peignez la honte;
Peignez-lui bien l'éclat des travaux qu'on surmonte,
Quand, s'appliquant à tout, laborieux Héros,
Un Roi sçait s'occuper jusques dans son repos.

Ici, j'entends la voix qui crie: Ah! prenez garde,
Qu'en occupant le Prince... Hé bien? Qu'on ne hasarde...
Hé quoi? que sa santé... Prétexte spécieux;
Pour laisser croître l'arbre en un fond vicieux,
Ou le voir, épargnant ses branches inutiles,
Couvert de mauvais fruits, ou de feüilles stériles.

N'autorisez jamais ce prétexte fatal.
Tous les jours un Enfant, feint de se trouver mal;
Et petit fourbe adroit, a l'art, pour ne rien faire,
D'allarmer pour un mal qui n'est qu'imaginaire.

Quel autre, plus que Vous, plus que moi-même aussi,
Qui sûr de mes conseils, Vous les expose ici,

S'intereſſe au dépôt que le Ciel Vous confie ?
Aucun de nous n'a rien qu'il ne lui ſacrifie :
Mais c'eſt cet Amour même, ici qui me conduit,
Toujours à ſa ſanté, trop de molleſſe nuit.

Continuez, allez, Vous reglant ſur ſon âge,
Ebaucher le Monarque, en formant l'Enfant ſage;
Bornez à cette ébauche, aujourd'hui Votre Emploi,
Bien-tôt Vos derniers traits en feront un grand Roi.

Fin du quatriéme & dernier Chant.



EPITRES.

EPITRES



EPITRES.

LIVRE PREMIER.

EPITRE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne,

Sur les espérances que donne le PRINCE *également vertueux & sçavant.*

PRince né pour regner, en vain, dès ta Naissance,
A tes yeux éclata cette haute puissance,
Et ce brillant amas d'honneurs & de plaisirs,
Qui préviennent les Rois, & flatent leurs désirs.
Le Monde en vain, t'offrant sa gloire & ses délices,
Voulut de ta raison usurper les prémices,

M

Et te persuader que, né, pour être Roi,
Tu ne devois subir & craindre aucune Loi.

Tu jugeas autrement. Eclairée avant l'âge,
Ta raison reconnut, dès son premier usage,
Que Prince, enfant des Rois, à leur rang destiné,
Tu n'étois qu'un Mortel, comme les autres né,
Foible & fragile ouvrage, ainsi que nous le sommes,
Homme enfin, quoique né pour cõmander aux hõmes.

Tu connus que le Thrône où sont assis les Rois,
N'affranchit point du joug qu'imposerent les Loix,
Qu'ils doivent s'y soumettre en commandant aux autres,
Et qu'ils ont leurs liens, ainsi que nous, les nôtres;
Qu'un Dieu regne sur eux, comme il regne sur nous;
Un Dieu de sa grandeur & de ses droits jaloux,
Seul Maître souverain qui peut, comme il la donne,
Aux Rois, aux plus grands Rois enlever la Couronne,
Et te précipiter au Tombeau, dans l'instant
Que tu croiras monter au Thrône qui t'attend:

Tu t'avoüas Mortel en commençant à vivre,
Et fis taire l'orgüeil où la grandeur nous livre;
Orgüeil qui trop long-tems nourri, mal combattu,
Du Vainqueur de l'Asie obscurcit la vertu.

Au-dessus des humains, flaté du rang suprême,
Il se trouva honteux d'être un homme lui-même;

Et d'erreurs en erreurs ſon orgüeil le porta
Juſqu'à ſe croire iſſu du ſang qui le flata.
Le Peuple fit ſemblant, honorant ſes images,
Au ſang de Jupiter de rendre ſes hommages,
Et l'homme lâche & fou fit entendre en tout lieu
Que le Fils de Philippe étoit fils de ce Dieu.
  Sous ce titre il marcha de victoire en victoire,
Et ſon erreur groſſit de l'excès de ſa gloire.
La mort ſeule éclaira ſon fol aveuglement;
Il ſe reconnut homme à ce fatal moment;
Il connut, qu'ici-bas eſt une heure derniere,
Où les enfans des Dieux redeviennent pouſſiere.
  Ce fut ſurquoi d'abord la raiſon t'éclaira.
Mais ſi-tôt que du Ciel la Grace t'inſpira,
Et qu'au-deſſus des ſens & de la raiſon même,
Elevé par la foi qu'imprime le Baptême,
Captivant Ton Eſprit ſous ſon autorité,
De ſes Dogmes divins tu vis la verité;
Tu crus qu'aux Rois Chrétiens c'étoit peu de connoître
Qu'hômes, foibles mortels, ils ont un Dieu pour Maître,
Mais qu'ils doivent donner au ſoin de le ſervir
Ces jours, ce peu de jours qu'il prête, & peut ravir.
  Avide des vertus par où tu dois lui plaire,
Tu jugeas qu'une vie innocente, exemplaire,

Des moeurs, fruits éclatans & preuve de ta Foi,
Etoient ce qu'en ton rang Dieu demandoit de Toi.
Que pour regner heureux, être obéï sans peine,
La science, l'esprit, la politique est vaine;
Qu'en vain on imagine, on établit des Loix,
Si le Prince ne joint son exemple à sa voix.
Tu voulus tout sçavoir, & dans chaque science
Ce que l'étude, l'art, la longue expérience,
Aux sçavans Anciens, aux Modernes apprit,
A fonds lû, pénétré, vint orner ton Esprit.
Mais non moins attentif aux Loix de l'Evangile,
Non moins Prince Chrétien, que sçavant & qu'habile,
Autant fut ton esprit de sciences orné;
Autant à la vertu ton coeur s'est adonné.
Est-il donc aujourd'hui quelqu'erreur, quelque vice?
Est-il illusion, mauvais goût, vain caprice,
Déréglement de moeurs, qui Te puisse échaper,
Et duquel Ta vertu ne doive détromper?
A ces vices divers, non content, dans la * Chaire,
Orateur sérieux, de déclarer la guerre,
Ma plume quelquefois, pour les rendre odieux,
A les peindre employa des traits moins sérieux,
Egaya ses Leçons, & fit servir la rime
A démasquer l'erreur, à combattre le crime,

* *C'est de ses Sermons & de ses divers Ouvrages, sur la Religion & sur la Morale, que l'Auteur parle ici.*

A faire difcerner une vertu fans fard,
De celle où l'amour propre & l'interêt ont part.
Mais les traits les plus vifs de ces foibles peintures,
Ne font que les lueurs de lumieres obfcures,
Telles qu'au voyageur dans la nuit égaré,
Les prête un Ciel ferein d'étoiles éclairé.
Ce n'eft qu'à la clarté de l'Aurore brillante,
Qu'on voit fe raffermir fa marche chancelante,
Qu'il reconnoît l'erreur du faux chemin qu'il fuit,
Et voit le précipice où fes pas l'ont conduit.
Ton exemple, grand Prince, eft la brillante Aurore
Qui doit, fur les vertus qu'on fuit ou qu'on ignore,
Eclairer l'homme en proye aux folles paffions,
Et préferver fon cœur de leurs illufions.
Pendant que tant d'objets à T'aveugler concourent,
Au milieu des Flateurs qui nuit & jour T'entourent,
Dans ce Pays, féjour des molles voluptez,
Où l'air contagieux fouffle de tous côtez,
Où d'un luxe effréné les excès s'autorifent,
Où le fafte & l'orgüeil en vertus fe déguifent,
Où pour tromper, trahir, furprendre en fûreté,
Chacun fe fait un art de fa duplicité,
Chacun veut de fon vice avoir la récompenfe,
Et dans fa vertu même a fi peu d'innocence.

La Tienne inaccessible aux appas séducteurs,
Bannit les voluptez, fit taire les Flatteurs ;
Par ton exemple apprit ce que peut l'homme sage ;
Que pour lui, quand il veut, il n'est point de naufrage,
Et que de ces écüeils dont tu sçais t'arracher,
Comme Toi, par la Grace il peut se détacher.

Mais de quelque vertu que Ton exemple instruise,
Tu crois qu'il faut encor que Ta main nous conduise,
Et que, Prince, Tu dois par des soins vigilans,
Porter à leurs devoirs nos cœurs toujours trop lents.

Déja dès ton aurore entrant dans ta carriere,
On te voit du Soleil emprunter la lumiere,
Comme lui des vapeurs dont tu purges les airs.
Tantôt tu viens former la foudre & les éclairs ;
Et tantôt les changeant en féconde rosée,
Tu rends l'ame & la vie à la terre arrosée,
Et fais, en secondant ton Pere & ton Ayeul,
Ce qu'un jour, après eux, Tu sçauras faire seul.

Déja dans les Conseils ta voix est écoutée,
Déja tremble à ta voix l'avarice indomptée,
Et déja croit te voir la balance à la main,
Peser, juger les torts qu'elle a faits au prochain ;
Et portant le flambeau dans ces obscurs abîmes,
Réduire le *Traitant* à des gains légitimes.

Déja de l'hypocrite au front audacieux,
La cabale te craint & pâlit à tes yeux :
Déja sçait ta vertu, démasquant son faux zele,
Parer ses traits malins, & les tourner contr'elle.
En vain pour t'éblouïr la fausse piété
Se pare auprès de Toi d'un dehors affecté.
Habile à reconnoître, à peser le mérite,
Tu sçauras démêler la voix de l'hypocrite ;
Distinguer le Chrétien du Courtisan flateur,
Et l'humble & vrai Devot, du Devot imposteur.
Comme par ta vertu, soûtien de l'innocence,
Tu confondras des mœurs la coupable licence,
Ainsi par ton esprit en tout genre éclairé,
Sera de froids Auteurs le Parnasse épuré,
Et dans tous les beaux Arts sous Toi, nouvel Auguste,
Regnera le bon goût, ce goût sublime & juste,
Qui malgré tant d'Auteurs qui l'ont fait refleurir,
S'affoiblit tous les jours, & semble dépérir.
Sçavant estimateur du prix de chaque Ouvrage,
Nul Auteur, nul écrit n'obtiendra ton suffrage :
Pour peu que du bon sens il paroisse écarté,
Et brille d'une fausse ou frivole beauté.

Des Auteurs anciens, admirateur fincere,
Charmé de tant de traits qui diſtinguent Homere,
Tu te croiras permis de ne point l'admirer,
En ceux où quelquefois il ſemble s'égarer,
„ Dans ces Dieux diviſez qui s'accablent d'injures,
„ Dans ces fiers ennemis, qui, de leurs avantures
„ Pour s'entre-raconter le détail curieux,
„ Diſcourent au milieu d'un combat furieux.

Quoique touché de l'art dont il peint chaque image,
Tu n'approuveras point que preſque à chaque page,
Prodiguant ſa féconde & riche invention,
Il s'égaye au détail d'une digreſſion.
Enfin, pour bien ſentir ce qu'en lui l'on admire,
Tu verras qu'en ſa langue il faut pouvoir le lire,
Et que tant de beautez ne forment point un Tout,
Qui puiſſe en notre langue être lû juſqu'au bout.

Mais quoique Homere, Horace & Sophocle & Virgile
Traduits, conſervent mal & la force & le ſtile,
Et les graces qu'on ſent & qu'on admire en eux;
Tu ne permettras point qu'à leurs écrits fameux,
Nous oſions préférer nos modernes Ouvrages.
Tu ſçauras de leur tems pardonner aux uſages,

Et n'estimeras point ces Auteurs moins que nous,
Pour n'avoir pas suivi nos modes & nos goûts.
En les voyant ornez de ces graces suprêmes,
Qui doivent en tout tems avoir été les mêmes,
De ce Vrai, de ce Tour & noble & naturel,
Qui seul donne aux Auteurs un renom immortel;
Loin de souffrir qu'on ose abaisser leur mérite,
Tu voudras qu'à l'envi chaque Auteur les imite;
Puisque, soit anciens, soit modernes écrits,
C'est la même beauté qui donne à tous le prix,
Et qu'enfin nous n'avons que le même sublime,
Par où les Anciens ont acquis tant d'estime:
Que c'est-là ce qu'en eux nous devons imiter,
Et dont nous n'oserions avec eux disputer.
Mais content d'employer tes Conseils & ton zele,
Pour faire du Bon goût suivre en eux le modéle;
Quoique sçavant en l'art d'écrire & de parler,
Tu n'iras point, Auteur, aux Auteurs te mêler;
Et né pour gouverner un florissant Empire,
Te piquer de la gloire où l'Ecrivain aspire.
Jaloux d'une autre gloire & plus digne de Toi,
Tu sçauras être docte, être éloquent en Roi;

Toujours en soutenir l'auguste caractére ;
Et toujours de ton Peuple, & l'exemple & le Pere,
Borner les grands talens dont Dieu voulut t'orner,
Au bonheur des Sujets que tu dois gouverner.

Fin de la premiere Epitre.





EPITRE II.

A M. RIGAUD, PROFESSEUR de l'Académie Royale de Peinture, créé Noble de Perpignan, & honoré par le Roi du Cordon de l'Ordre de S. Michel.



PEINTRE, qui non content d'avoir sû, comme Appelle,
Acquerir par ton Art une gloire immortelle;
Par ta Religion & par ta Probité,
Cherches à t'assûrer une autre Eternité.
A tous ceux, tels qu'ils soient, dont tu fais la Peinture,
Fais aimer, cher RIGAUD, & goûter ta droiture.
Des visages en vain prompte à saisir les traits,
Ta docte main fait vivre & parler tes Portraits.
En vain, non moins Sçavant dans l'Art des Draperies,
Des habits qu'à ton choix tu peins & tu varies

On se trompe à l'étoffe, & l'on croit que * Gautier
Te la fournit brillante au sortir du métier :
Si tu ne peins l'esprit, les moeurs, le rang & l'âge,
Je ne te connois point dans ton plus bel Ouvrage ;
Je n'y vois qu'un Pinceau des tems toujours vainqueur,
Mais je n'y trouve point ta droiture & ton coeur.
Ennemi du mensonge, abhorrant l'imposture,
Jamais n'a de ton coeur hésité la droiture,
Et pour la verité ton zele impétueux,
De ta langue toujours a délié les noeuds.
Inspire à ton Pinceau la même hardiesse,
Au mauvais goût du tems oppose ta Sagesse,
Et ne te rend jamais dans un Portrait flatté,
Complice du mensonge & de la vanité.
Ce n'est point à son Art pour donner plus de lustre,
Pour acquerir un nom plus prompt & plus illustre,
Que de riches habits le Peintre fait le choix,
Et pare de Velours jusqu'aux moindres Bourgeois,
Qu'il change du Marchand le Comptoir, la Boutique
En table de Porphire, en superbe Portique ;
Et que, sur un Carreau de galon d'or bordé,
En Robe de Brocart il le peint accoudé.
Le Peintre connoît mieux, en quoi son Art consiste,
Il sçait que, d'une main également artiste

* *Fameux Marchand de Soye.*

Il feroit un Portrait non moins fort, non moins beau,
Habillant le Bourgeois de fimple drap d'Ufeau,
Et peignant au Comptoir, affis auprès d'un Bouge,
Le Marchand en Bonnet, en Camifolle rouge.

Tels, avant que l'Orgüeil eût confondu les Rangs,
Quand l'Habit annonçoit les états différens,
Diftinguoit la Nobleffe, & que de la Police
Le Bourgeois plus foumis redoutoit la Juftice;
Tels furent les Portraits, fimples & naturels,
L'Habit en étoit vrai, les ornemens réels,
Les airs de tête tels qu'on les eut fans étude,
Le chóix du Peintre feul en regloit l'attitude,
Et l'on ne croyoit pas qu'il dût fous fes couleurs
Rendre l'homme autrement qu'on ne le trouve ailleurs.

C'eft ainfi que Vandik, fans parure étrangere,
A d'un Pinceau fidéle & d'une main legere,
Fait en Habit de Bure, aux Cabinets des Rois
Entrer le Bourgue-Meftre & le fimple Bourgeois;
Et qu'on voit de Rembrand mife en place éclatante,
A côté des Héros la ruftique fervante.

D'où vient donc qu'aujourd'hui, nés un fiécle plus tard,
Nos Rembrands, nos Vandiks fçavans Maîtres de l'Art,
Quittant la verité, manquant aux vrai-femblances,
De leurs meilleurs Portraits gâtent les reffemblances?

D'où vient qu'au bon François qui se livre à leur main,
Ils donnent un habit Grec, Persan, ou Romain,
Et que toujours flattez leurs traits les plus fidéles,
S'écartent si souvent des airs de leurs modéles ?

C'est que plus complaisants, ou plus âpres au gain,
Connoissant aujourd'hui combien tout homme est vain,
Ils ont crû qu'il vouloit qu'aux traits de son visage,
De sa vanité folle on ajoûtât l'image.

En ont-ils pû douter ? Entre ces noms écrits,
De qui pour leur Portrait chez toi les jours sont pris,
En est-il, cher Rigaud, qui par un Emissaire
Ne t'ait pas mendié quelque trait moins sincére ?
Et qui pour son argent n'ait pas crû recevoir
La bonne mine & l'air tels qu'il veut les avoir ?

En as-tu vû quelqu'un qui, lors même qu'il semble
Demander à ta main un Portrait qui ressemble,
Ne pardonne en secret à ton Art indulgent
De quelques traits flatteurs le mensonge obligeant ?

O ! qu'on en verroit peu se choisir pour les peindre
Un Peintre qui ne sçût ni déguiser ni feindre !
Toujours l'homme se flatte & veut être flatté :

Mais des femmes sur tout la folle vanité,
S'attend qu'en leurs Portraits par le Peintre embellies,
Toutes, jusqu'à la laide, y paroîtront jolies.

Et voudroient que l'on pût, leur forgeant des appas,
Leur faire ressembler des traits qu'elles n'ont pas.
  C'est ainsi qu'espérant de tes égards pour elles,
Que, nouveau Créateur, tu les ferois plus belles,
On en a vû se plaindre & te vouloir du mal
D'avoir peint leur Portrait tel que l'Original.
  Je sçai bien (c'est, Rigaud, en quoi ta main excelle;)
Qu'en peignant la nature il faut la peindre belle:
Mais cet Art n'est permis, à l'égard des Portraits,
Que pour en exprimer plus sçavamment les traits,
Et du Peintre en ce genre exact, docte & fidéle,
L'Original qu'il peint est l'unique modéle.
  Choisis, peignant l'Histoire, un modéle achevé,
Tel qu'en tant de morceaux le tems l'a conservé:
Peins l'air de tes Héros sur les nobles figures
Qu'offrent aux yeux sçavans les antiques gravûres.
Ou du moins embellis, par des traits gracieux,
Le modéle imparfait où s'attachent tes yeux.
C'est où doit ton adresse en ce genre paroître,
Et malheur au Pinceau qui me fait reconnoître
Dans les traits des Héros dont il peint les hauts faits,
Qu'il les a copiez d'après des Portefaix.
  Dans ces * Plafonds qu'õt peints, à l'envi l'un de l'autre,
Ces deux Peintres fameux dans leur siécle & le nôtre,

* *Maison de M. Lambert de Torigny, à la pointe de l'Isle.*

Le *Sueur* d'un côté sur le sacré Vallon
Déguisant son modéle a peint son Apollon;
Et de l'autre, le *Brun* changé l'air ridicule
Du grossier Porteur d'eau dont il fait son Hercule,
Déguisé le Récors, sur lequel modélé,
Du superbe Plafond tombe un Mercure aîlé.

Ces Dieux qu'on voit sortir de la Voûte Céleste,
N'ont plus de leur modéle aucun trait qui leur reste,
Tout est grand, tout est noble, & l'on croiroit aux yeux
Que les Dieux qu'on y voit sont peints d'après des Dieux.

Mais l'Art qui te permet d'embellir tes figures,
N'appartient qu'à l'Histoire, & si dans tes Peintures
Je ne vois tel qu'il est le pesant Porteur d'eau,
Une Sangle à son cou portant son double Sceau,
Si le Bourgeois n'est peint cōme un Bourgeois doit l'être,
Si le grave Officier a l'air d'un Petit-Maître:
Plus ton Tableau me plaît, plus j'en ai de regret,
J'admire ta Peinture & je ris du Portrait.

Ne dis point qu'à ton Art ces changemens burlésques
Furent toujours permis comme traits *pittoresques*,
Et que ce sont d'ailleurs des secours importans
Pour rendre les Portraits du goût de tous les tems.

Répons-moi. Quelle mode inconstante & bizare,
Rend par ses changemens un habit plus barbare,

Que ce bizare habit par le Peintre inventé,
Qu'aucun de ceux qu'il peint en nul tems n'a porté?
Quelle Dame à la Cour s'habille à la Persane?
Quelle femme à Paris est vêtuë en Diane?
Et quand avons-nous vû, sur l'habit d'*Alidor*,
Badiner les replis d'un Manteau de drap d'or?
Qui veut courir le Bal peut-être ainsi se masque.
Et tu crois, les fixant à cet habit fantasque,
Que leurs Portraits, ainsi déja trop déguisés,
Seront à reconnoître en tout tems plus aisez.
Dis, sur quel fondement cet espoir peut-il naître?
S'est-on jamais masqué pour se faire connoître?
Et qui peut, au Portrait d'*Eraste* ou de *Cliton*,
Deviner le Marchand de Fer ou de Léton?
Mais n'est-ce donc en nous que notre habit qui change?
Cette jeune beauté que tu peins comme un Ange,
Verra plûtôt changer ses roses & ses lis,
Que ses habillemens par la mode vieillis.
Le tems à tes Portraits fait bien d'autres injures,
Que de changer la mode & le goût des parures.
Tu veux fixer l'habit & des prompts changemens
D'un usage nouveau sauver tes ornemens;

Cherche donc auſſi l'Art de fixer le viſage,
Du tems qui le flétrit ſauve-le de l'outrage,
De ce rapide tems, plus prompt à l'effacer,
Que ton habile main ne l'eſt à le tracer.

Laiſſe ſuivre aux habits le ſort qu'a le viſage.
Qu'importe que le tems en vieilliſſe l'uſage,
Puiſque l'Original aura le même ſort,
Qu'effacé par le tems, & voiſin de la mort,
Le Buffe ſous lequel on a peint ſa jeuneſſe,
Le déguiſera moins que ſa triſte vieilleſſe.
Mais alors tes Portraits, non moins rares & beaux,
Ceſſant d'être Portraits redeviendront Tableaux.

Peins donc ſelon le tems auquel on ſe fait peindre,
Mais fuis cet autre écüeil qui n'eſt pas moins à craindre.

Prens garde en compoſant, emporté par ton feu,
De donner au Portrait un air qui lui ſied peu,
Et par une attitude ou fauſſe ou trop forcée,
De détourner ailleurs les yeux & la penſée.

On me montre un Portrait. Vous le reconnoiſſez,
Me dit-on, c'eſt un tel... Un tel? oüi; c'eſt aſſez,
Souffrez que je le voye & que je l'examine.
Oüi, ce ſont là ſes traits, mais ce n'eſt point ſa mine,

Il n'eut jamais cet air, jamais il n'eut ce teint,
Eſt-ce donc ſous ſes traits quelque autre qu'on a peint?
C'eſt lui... Vous vous mocquez, il a la mine baſſe,
L'air ſimple; mais ici quel air, & quelle grace,
Quelle mine! quel port! quel feu brille en ſes yeux!
Quel ſouris de ſa bouche échappe gracieux!
De cent & cent Portraits, c'eſt-là ce qu'on peut dire.
Licanté a l'air brutal, la mine d'un Satire,
Son teint ſemble pétri de la jaune couleur,
De l'or qu'il nous dérobe, & dont, âpre voleur,
Par l'uſure il amaſſe, & met ſomme ſur ſomme;
Cependant ſon Portrait a l'air d'un honnête-homme.
Quel air veut-on qu'il ait, diras-tu; quoi, veut-on?
Qu'on faſſe à ſon Portrait reconnoître un fripon?
Et que du cœur de l'homme en peignant ſon viſage,
L'excellent Peintre ait l'Art de peindre auſſi l'image?
O! ſi l'on prétendoit que le Peintre excellent
Dût porter juſques-là ſon art & ſon talent,
Qui voudroit être peint d'une main excellente?
Eſt-il quelque vertu ſi pure & ſi conſtante
Qui voulût éprouver le fidéle Portrait,
Et s'expoſer, du Peintre au pinceau peu diſcret?

Oüi, je le sçai, Rigaud, qu'en ce siécle hipocrite,
Où se masque applaudi, brille le faux mérite,
On fuiroit tout bon Peintre, & qu'alors, avec Toy,
Largiliere, Cheron & Santerre & de Troy,
Laissant aux Barboüilleurs leur toile & leur palette,
N'auroient, craints, désertez qu'à plier la Toilette.

Mais ce n'est pas du cœur l'impénétrable fonds,
Que je veux, qu'apperçû par tes regards profonds,
Ton fidéle pinceau prononce sur la toile.
Par quel Art pourrois-tu percer le triple voile
Sous lequel, sensuel, avare, ambitieux,
Le faux Dévot se cache & trompe tous les yeux?

Du cœur il te suffit de nous donner l'image,
Que les traits naturels tracent sur le visage.
C'est cet air naturel, c'est ce je ne sçai quoi
Qui saute aux yeux d'abord, que l'on attend de toi.

C'est-là de ton talent, l'Art le plus difficile,
Quiconque à ton pinceau vient se prêter docile,
Se gêne, se contraint, se sentant regardé.
D'abord peu naturel, il prend cet air guindé
Qu'affecte & croit donner, pour marque de Prudence,
Le Magistrat novice & fier d'une Intendance,

uis insensiblement il change, embarassé
Du jour où pour le peindre on l'a d'abord placé,
Il tombe, il se redresse, & du tems qui l'ennuye
Comptant les durs momens, que captif il essuye,
Il présente au pinceau, lent à saisir ses airs,
Deux airs tous diférens, deux visages divers,
  C'est à toi de saisir, attentif & fidéle,
Et d'exprimer exact la mine naturelle,
C'est-là ce qu'on ignore, ou qu'on voit négligé,
Peint-on un Magistrat qui ne soit rengorgé,
Qui n'ait en Cavalier sa Perruque flottante,
Et ne semble affecter une mine arrogante?
  Tu peux donner ces airs au jeune Magistrat,
Qui sans honte, oubliant les Loix de son état,
Du Palais chaque jour s'échappe & se dérobe,
Et n'a de Magistrat que le Titre & la Robe;
  Mais s'il s'agit de peindre ou LAMBERT, ou BIGNON,
Et ceux dont la vertu fait révérer le nom;
Je veux qu'en leurs Portraits éclate la Sagesse,
La Probité, l'Honneur, l'aimable Politesse,
Et qu'ils soient tels enfin qu'à la peindre invité,
Toi-même tu voudrois avoir peint l'Equité.

Mais veux-tu quelquefois, ſur la toile orgüeilleuſe,
Tracer une attitude & fiére & faſtueuſe ?
Sçache à qui l'appliquer, & choiſis les Portraits
De ces gens qui tremblans, humbles chez DESMARETZ,
Fiers d'un nouveau Traité qu'il ne permet qu'à peine,
Viennent, le front ſuperbe, & la mine hautaine,
S'engraiſſer des profits qu'ils ſçavent lui cacher,
Mais qu'il doit tôt ou tard punir & rechercher.

Rigaud, je ſouffrirai que ton pinceau ſe jouë
A rengorger ces gens frais ſortis de la bouë ;
Donne à leur air ignoble une ſotte fierté,
Tu ne pecheras point contre la verité.
Peignant l'Ours engraiſſé des dépoüilles publiques,
Tu peux le ſurcharger d'étoffes magnifiques ;
Par un faſte orgüeilleux, par des airs inſolens
Tu rendras à coup ſûr de tels Portraits parlans.

Ainſi tu peux encor, ſottement arrogante,
Peindre du Roturier la fille extravagante,
Qui de l'or, que ſon pere a par l'uſure acquis,
S'étant fait pour époux acheter un Marquis,
Se croit une Princeſſe, & fuyant ſa famille,
De ſa Bourgeoiſe mere a honte d'être fille,

Et dit que *c'eſt pitié, d'avoir en certains rangs,*
Ces petites gens-là pour ſes proches parens,
Qu'ils ſont ſi ſots... ſi ſots... auſſi de leur ſotiſe
Sçait bien ſe garantir la Bourgeoiſe Marquiſe,
Elle n'en voit aucun; mais de femme de Cour
Croit avoir les bons airs en joüant juſqu'au jour;
Et ſans en imiter l'eſprit, la politeſſe,
Des femmes de la Cour ne prend que la pareſſe.
  A peindre un ſot orgüeil ſi tu veux t'eſſayer,
Sur de pareils Portraits tu pourras t'égayer.
  Pour tout autre, je veux que ta main toujours ſage,
De ces airs faſtueux dépoüillant ton Ouvrage,
Tu ne donnes pas même un front audacieux
Aux Héros conquérans, aux Rois victorieux.
  C'eſt, où du Peintre habile on reconnoît l'adreſſe;
Toujours de la Nature imitant la ſageſſe,
Il la ſuit pas-à-pas dans ſon moindre morceau,
Et jamais rien d'outré ne ſort de ſon pinceau.
Si ſçavant à choiſir, à dégrader ſes Teintes,
Que d'un ton naturel les paſſions dépeintes
N'ont l'air ni de tranſports ni de convulſions,
Et ne s'expriment point par des contorſions.

Jamais rien d'affecté n'y dérange le geste.
Il peint la grandeur sage & la fierté modeste ;
Telles qu'on les admire, & qu'on les voit par Toi
Peintes au naturel dans le Portrait du ROI.

Mais le Peintre orgüeilleux, dont le foible génie
Se livre au mauvais goût du pinceau qu'il manie,
Et qui de la Nature, ose peindre, écarté,
N'en a jamais senti ni connu la beauté.
Prenant pour feu divin une fougue étourdie,
Il croit se signaler, quand d'une main hardie,
De contrastes outrez cherchant le dur fracas,
Il donne à ses Tableaux d'éblouïssans éclats.

Chez lui les passions démontent le visage,
Toute audace est fureur, toute fureur est rage,
Le Guerrier, le Héros est peint en fanfaron,
Moines, Juges, Abbez, Prélats ont l'air Gascon,
La plus sage beauté, prend de sa main profane,
La parure immodeste & l'air de Courtisane.
Selon lui, ses Portraits sont peints avec fierté,
Quand il leur donne à tous un visage effronté.

Laisse de ces excès s'applaudir l'ignorance.
Que jamais nuls égards, nulle vaine espérance

Ne t'arrache à ce goût de la simplicité,
Qui seul de la Nature exprime la beauté.
Jamais à ce fatras de Tableaux infidéles
N'avilis le pinceau que tu reçûs d'Appelles.

Toujours à la Beauté dont tu fais les Portraits,
Unis la modestie ; & sous les plus beaux traits
Dont ta main avec Art peint la délicatesse,
De la noble Pudeur fais regner la sagesse.

Ne peins aucun Portrait, qu'équitable Censeur,
Doive interdire aux yeux le prudent Confesseur,
Et crains que du salut reconnus pour obstacles,
La Pénitence un jour ne brûle tes Miracles.

Refuse donc ta main à la folle Beauté
Qui croit, d'une Venus sous l'habit emprunté,
Pouvoir, se faisant peindre avec plus de licence,
Te faire de son sexe oublier la décence.
Que ton pinceau soit chaste, & jamais n'offre aux yeux,
D'un immodeste objet les traits licencieux.

De ton précieux tems refuse aussi l'usage,
A celles dont le fard te cache le visage,
Ou fais qu'on se démasque, & que l'on veüille bien
Laisser le faux visage & te montrer le sien.

Ne fais point esperer à la pâle vieillesse
De retrouver chez toi les fleurs de sa jeunesse,
Et fuis tous les Portraits où l'on veut que ton Art
Change son coloris & sa peinture en fard.
Evite aussi l'abus & bizare & profane,
Qu'autant que le bon sens, la Piété condamne,
De donner l'Aureole & les habits d'un Saint,
Au Portrait reconnu du prophane qu'on peint.
Crois moi, c'est pour les Saints manquer de révérence,
C'est en dérision tourner leur pénitence,
Tromper la sainte adresse & les pieux desseins
Qu'eut l'Eglise exposant les images des Saints;
Elle a voulu par là nous toucher, nous instruire,
Or, crois-tu, sur leurs pas, qu'on se laissât conduire?
Ou qu'on connût la route où les Saints ont marché,
Si l'œil reconnoissoit, sur l'image attaché,
Un visage prophane, une Beauté qu'à peine
A ses mœurs, à sa vie on reconnoit chrétienne.
Qu'au bon sens tes desseins toujours subordonnez,
Eloignent des Tableaux au Temple destinez,
Et des Portraits de ceux qu'y méne la Priere,
Tout air profane & vain, toute attitude fiere.

Que ton Tableau nous prêche & qu'on y trouve peint
L'air que doit le pecheur porter au Temple ſaint.
Ainſi * *Porbus* a peint les vœux de nos anceſtres,
Ainſi dans ſes Tableaux admirez des grands Maîtres,
Le modeſte Prevôt, le devot Echevin,
En implorant la grace & le ſecours Divin,
Diſent leur patenôtre, humbles, les yeux en terre.
Tels tant d'autres Tableaux qu'on cherche & qu'on déterre,
Tel celui du Chartreux, Ouvrage du *Sueur*,
Dont ſi bien en priant il peint l'humble ferveur,
Qu'on ne peut s'empêcher, voyant cette peinture,
D'envier le bonheur d'une ame ſimple & pure.
Crains-tu que de Portraits un Groupe ſi pieux,
Ne ſoit par ſa froideur moins agréable aux yeux?
Non, le vrai ſeul nous plaît, le plus grand feu nous glace,
Quand il offre un objet qui n'eſt pas à ſa place.
Mais toujours, cher Rigaud, la folle vanité
Bannira des Portraits l'exacte verité;
Toujours l'homme orgüeilleux voudra que, complaiſante
Ta main à ſon orgüeil s'accommode & conſente;
Et telle eſt la foibleſſe & l'eſprit des humains,
Que qui des qualitez dont les hommes ſont vains,

* *Fameux Peintre du dernier ſiécle.*

N'a pas reçû du Ciel le réel avantage,
Du moins veut en peinture en recevoir l'image.
Le Portrait est pour eux le miroir enchanté,
Qui change la laideur, qui pare la beauté,
Qui couvre les défauts, les taches de naissance,
Pour les vieilles beautez la source de Jouvence,
Enfin, le merveilleux & magique trésor,
Où chacun à son gré puise les perles, l'or,
Des meubles, des habits la pompe & la richesse,
Et d'un coup de pinceau tu donnes la noblesse.
Maître de ces trésors, de ces biens souhaitez,
Verras-tu, ménageant tes libéralitez,
Faute de tes secours, qu'un orgüeil parricide
Contre un Pere, un Ayeul, souleve un Fils perfide.
Que dis-je? écoute moi. D'*Irus* le Financier,
Le Pere en Procureur, le grand Pere en Huissier,
D'une assez bonne main étoient peints dans sa Salle;
Mais depuis qu'enrichi, nouveau noble, il étale
Sur son brillant Carrosse un pompeux Ecusson,
De sa Salle, changée en superbe Salon,
Les Portraits sont partis, & cherchant de sa race
A dérober aux yeux la roturiere trace,

Il a dans ſon grenier, pour les faire périr,
Envoyé ſon Ayeul, & ſon Pere pourrir.

Va, cours, & du Grenier les ayant fait deſcendre,
Inſpire au Fils ingrat un ſentiment plus tendre.
Va, laiſſe à ſon Ayeul le viſage d'Huiſſier,
Mais ajoûte au pourpoint un hauſſe-col d'acier,
Fais-en un Capitaine. Allonge de ſon Pere,
Rougis la courte Robe. Eſt-ce donc une affaire ?
Et ne voyons-nous pas ainſi l'enfant pieux,
Ennoblir tout-à-coup ſon Pere & ſes Ayeux ?

Oſerois-tu jurer que dans la Galerie,
Où de ſes vieux párens l'antique draperie
Fait vanter à *Criſpus* ſa nobleſſe & ſon ſang,
Ces Portraits enfumez qu'on voit au premier rang,
Par un Peintre moderne habillez à l'antique,
N'ont pas reçû de lui la Cuiraſſe & la pique ?
Et qu'en preux Paladins pour être enharnachez,
Ils n'ont pas d'un Grenier été tous arrachez ?

Rigaud, telle du Peintre eſt ſouvent l'impoſture,
Que qui veut ſe maſquer emprunte ſa peinture,
Et qu'enfin, pour finir par ce bizare trait,
Rien ne déguiſe mieux l'homme que ſon Portrait.

Corrige cet abus, & fais que ton Histoire
De ton rare talent conservant la mémoire,
Joigne à l'honneur d'avoir, ennoblissant ton sang,
Acquis dans ta Patrie un titre, un nouveau rang,
L'art d'avoir réduit l'homme enfin à se connoître,
Le peignant tel qu'il est, non tel qu'il voudroit être.

Fin de la seconde Epitre.





EPITRE III.

A un Homme qui estimoit de mauvais Ouvrages, & sur tout les Tragédies de l'Opera.



Dmirateur zelé du spectacle en Musique,
Tu ris, quand tu m'entends, audacieux Critique,
Fronder les Opera que je n'ai jamais vûs,
Et qu'en papier marbré j'ai même à peine lus.
Tu me trouves sans goût, voyant qu'à chaque page
Je m'écrie : O ! le vain, l'extravagant Ouvrage !
Qui de la Tragédie ose emprunter le nom,
Sans en prendre jamais, ni l'esprit, ni le ton;
Où tous les changemens arrivent par machine,
Où, dans de foibles Vers la molesse domine :
O ! trois & quatre fois maudit ! qui le premier
Jugea que ce fatras plairoit sur le papier !

Ce discours te surprend, toi, qui d'un bon modéle,
Au lieu d'interroger la voix sûre & fidéle,
Et de regler ton goût sur ces fameux esprits,
Dont Athenes, dont Rome admira les écrits,
Te laisses éblouïr aux clinquants qu'autorise,
Du mauvais goût du tems, l'erreur ou la sottise.

Mais quoi! me réponds-tu, tout prêt de m'insulter,
Doit-on aux Anciens ici s'en rapporter?

O! contre l'Opera le plaisant témoignage;
Ce Spectacle chez eux étoit-il en usage?
Ou s'il y fut, voit-on du Quinault des Romains,
Ou du Lully des Grecs, quelque Ouvrage en nos mains?
A-t'on de ces tems-là quelqu'air, quelque Musique?
* Ballard, pour les garder, avoit-il sa Boutique?
Non; non de ce Spectacle en nos jours enfanté,
Nous seuls nous connoissons, & sentons la beauté:
S'il déplaît, c'est à ceux qui n'en ont pas l'usage,
Au goût des Anciens, mesurant cet Ouvrage,
Comme vous, au hasard, se mêlant d'en parler,
Vous, dis-je, qu'au Théâtre on ne voit point aller.

C'est ainsi que d'abord, te hâtant de répondre,
Tu railles ma Critique & tu crois me confondre;
Mais moi, des Anciens nourri dans les écrits,
Qui crois que, tel qu'il soit, un Livre n'a de prix,

* *Imprimeur de Balets & de Musique.*

Que quand la Diction & l'ordre des matieres,
Du bon sens & du Vrai se reglent aux lumieres,
Je dis qu'en ces deux points toujours défectueux,
Les Opera ne sont qu'un fatras monstrueux.
Je n'en attaque point la Musique & la Danse,
Ni tout ce qu'autorise & nourrit de licence
Ce profane Spectacle au Théâtre étalé;
J'aurois droit de le faire, & justement zelé,
Découvrant le poison que ce Spectacle inspire,
Toi-même, à ma censure, on te verroit souscrire.
Mais (ce poison à part) sans ici réfuter
Les principes impurs qu'on ose y débiter,
Les lascives Chansons qui, raillant la Sagesse,
Au tendre, au fol Amour instruisent la jeunesse;
Ne parlant qu'en Auteur, en Ecrivain sensé,
Je soutiens (c'est le point dont tu t'es offensé)
Que tous les Opera, ceux même qu'on admire,
Sont froids sur le papier, sont ennuyeux à lire.
J'ai crû que tout le monde en jugeoit comme moi,
Et d'un contraire avis, je n'ai trouvé que toi.
Je veux te détromper. Tu nous vantes *Armide*;
Loin, dis-tu, d'en trouver la lecture insipide,
Cet Opera te plaît, sans Musique ni Chant,
Sur tout l'adieu d'*Armide* est un endroit touchant;

Jugeons-en donc par là. Le Ciel inéxorable
Sépare deux Amans. En un sujet semblable
Virgile touche, enleve, & nous fait aux malheurs
De la triste *Didon* donner encor des pleurs.

Mais *Virgile*, en traçant un adieu si tragique,
Y fait parler le cœur, comme le cœur s'explique;
Les Vers par la douleur y semblent enfantez,
Nobles, vifs, naturels, sans ces tours affectez,
Par où, dans l'Opera, tout Amant qui soupire,
Semble, même en pleurant, vouloir nous faire rire.
C'est par-là que l'adieu que tu nous as vanté,
Devient froid & badin quand il n'est pas chanté.
On y trouve, il est vrai, dans le discours d'*Armide*
Les reproches fameux, par où, contre un perfide,
Didon laisse éclater un Amour irrité;
Mais en tout ce morceau de *Virgile* imité,
L'Auteur, à la Musique, accommodant son stile,
Défigure *Didon* & travestit *Virgile*.

Chaque plainte d'*Armide* a l'air d'un Madrigal;
Et semblant badiner en ce moment fatal,
Renaud tourne en Rondeau son adieu lamentable.
Aux Tragiques sujets, ce stile est-il sortable?
Et pourrois-tu souffrir tant d'*Hélas* affectez,
Tant de jolis refreins si souvent répétez,

Et la même penſée en tant de verbiage,
Si pour toucher le cœur on compoſoit l'Ouvrage ?
Qui penſe à nous toucher, doit parler autrement,
Il faut moins d'artifice & plus de ſentiment.

Que fais-je donc ? liſant ces phraſes ſynonimes,
Ces inutiles Vers amenez pour les rimes ?
Je laiſſe ces Amans joliment lamenter,
Et ſçachant que ces Vers ſont faits pour les chanter,
J'attends que cette Scene, à ton gré, ſi touchante,
Vienne, miſe en ſon jour par quelqu'un qui la chante,
Me faire, à la faveur de la beauté du Chant,
Goûter ce badinage & le trouver touchant.

Si tu veux de ton cœur conſulter la nature,
Tu te reconnoîtras toi-même à ma peinture,
Et m'avoûras enfin, que juſqu'ici trompé,
Si la Fable & les Vers dont tu t'es crû frappé,
Ne t'ont point, les liſant, paru ſi déteſtables,
C'eſt par rapport au Chant qui les rend ſupportables;
Que de ce Chant toujours ayant l'objet préſent,
Malgré toi ton eſprit y penſe en les liſant;
Et que de l'Opera l'idée harmonieuſe,
En dérobe à tes yeux la ſtructure hideuſe.

Loin qu'il touche, privé de Ballet & de Chant,
Je doute qu'au Théâtre on le trouvât touchant,

Et qu'avec l'appareil d'un Spectacle qui charme,
Il eût jamais du cœur fait couler une larme.

Quand *Armide* éperduë y chante ses malheurs,
As-tu vû le Parterre ou les Loges en pleurs?
Non; l'œil sec, on s'écrie: O! *la belle Musique*,
A la beauté du Chant tout entier on s'applique,
Au son des Instrumens, à la voix des Acteurs.
Bon, ou mauvais le reste échappe aux Spectateurs.

Le reste, c'est trop loin pousser votre Critique:
Quoi? dis-tu, quand *Atys* à *Zangaride* explique
L'Amour, le tendre Amour qu'il sçût dissimuler,
Qu'il voit des mêmes feux *Zangaride* brûler,
Et que ces deux Amans, en proye à leur souffrance,
Dignes d'un meilleur sort, en perdent l'espérance,

Ne les plaignez-vous pas? Non, l'esprit amusé,
Par un discours toujours sur un air composé,
Et toujours attentif à cet air qui le berce,
Pense à peine aux rigueurs du sort qui les traverse.

Mais on rit, à coup sûr, quand on les voit soudain,
Changer leur triste Scene en Spectacle badin,
Et finir le récit de leurs peines secrettes,
Par les gaillards refreins de quelques Chansonnettes.

Eux, ils le font exprès, dis-tu, c'est un détour
Trouvé fort à propos, pour cacher leur Amour.

Mais toi, qu'aurois-tu dit, si * par *Néron* surprise
Pour mieux cacher l'Amour dont elle étoit éprise,
La timide *Junie*, en le voyant entrer,
Se fût mise soudain à rire, à folâtrer?
Ce burlesque détour auroit-il pû s'admettre?
Non, mais à l'Opera ce trait peut se permettre,
Il choque le bon sens: n'importe, il passera,
C'est la Danse & le Chant qu'on cherche à l'Opera.
Juge donc, si je puis, judicieux & sage,
Goûter sur le papier cette espece d'Ouvrage,
Qui loin de l'embellir estropie un sujet,
Et n'ayant que la Danse & le Chant pour objet,
Nous fait voir des Héros, des Amans sur la Scene,
Qui viennent transportez ou d'Amour ou de Haine,
Sans jamais exciter ni pitié ni terreur,
Au goût seul de l'oreille ajuster leur fureur.
Non, qu'à ces sentimens n'excite la Musique;
Ce fut pour nous toucher que dans le tems antique,
Etudiant du coeur les chemins les plus courts,
On voulut par le Chant y mener le Discours.
Cet art a réüssi, le Chant touche & remuë
Les plus secrets ressorts par où l'ame est émûë,
Et sa douce harmonie en captivant les sens,
Fait sans obstacle au coeur arriver ses accens.

* *Dans la Tragédie de Britannicus.*

C'est ainsi qu'on a vû, par la force énergique,
Et l'air mélodieux de l'Hymne & du Cantique,
Moyse encourageant l'inconstant Israël,
L'attacher plus fidéle aux Loix de l'Eternel.

Et quand pour loüer Dieu, nos voix se réüniſſent,
Et de Pſeaumes divins les Temples retentiſſent,
Ce Chant, au fond des cœurs, nourrit la piété,
Et du Dieu ſouverain y grave la bonté.

Mais il faut qu'au ſujet la Muſique convienne;
Car ne crois pas qu'au Chant tout ſujet appartienne,
Et que pour nous toucher, en tout tems & ſans choix,
Cet Art puiſſe à ſon gré faire ſervir la voix.

Jamais un Orateur n'employa la Muſique,
Pour rendre ſon Diſcours plus fort, plus patétique,
Jamais Prédicateur n'en emprunta les tons,
Et ne pria *Lully* de noter ſes Sermons.

Dis-moi donc, apprens-moi comment on a pû croire,
Que mettant au Théâtre une tragique Hiſtoire,
Pour plaire & pour toucher il étoit à propos
De danſer ſur la Scene, & d'y voir les Héros
Qui cedent, éperdus à leur deſtin tragique,
Expirer ſur un ton, ſur un air de Muſique.

Si cet uſage plaît, s'il eſt autoriſé,
* *Chevalier* ou * *Dumont* pouvoit s'être aviſé,

* *Célébres Avocats.*

En plaidant les Moyens que sa Partie expose,
D'en mettre en airs les Droits, & de chanter sa Cause?
  Tu ris, & tu conviens qu'un Chant si mal placé,
Aux Juges, au Bareau, paroîtroit insensé.
Traitons donc d'insensé l'Ecrivain Dramatique,
Qui fit chanter les Rois dans un sujet tragique.
  Il faut que, discutant un Droit litigieux,
L'Avocat prenne un ton & grave & sérieux:
Autrement on croiroit qu'il rit & qu'il badine.
Il est vrai; mais dis-moi, le Héros, l'Héroïne,
Menacez de se voir bannir, assassinez,
Doivent-ils nous paroître & rire & badiner?
  Est-il quelque Procès, en matiere Civile,
Contrat, Plainte, Divorce, interêt de Pupile,
Qui demande qu'on prenne un ton plus sérieux?
Que quand sur les périls d'un Héros glorieux,
Il s'agit d'exciter la crainte & les allarmes,
Et de faire parler la fureur ou les larmes?
Telle est la Tragédie. Ainsi que l'Orateur,
Rempli de son sujet le Dramatique Auteur,
Doit bannir, sérieux, ce qui peut en distraire,
Et cacher jusqu'au soin, jusqu'au désir de plaire.
  Du moins, si le Théâtre a dû charmer les yeux,
Retentir de Concerts, de tons mélodieux,

Et faire des Acteurs chanter les Dialogues,
Qu'on choisisse un sujet qui convienne aux Eclogues.
La Danse & les Concerts du ressort des Bergers,
Là, ne paroîtront point au sujet étrangers,
Et l'on pardonnera qu'une intrigue rustique,
Par des Acteurs chantans se conduise & s'explique.
Si l'on veut des Sorciers, sans peine on les aura;
On sçait que sans Sorciers il n'est point d'Opera,
Et que le merveilleux n'y paroît vrai-semblable,
Que parce qu'au besoin on fait agir le Diable.
L'Eclogue fournira des Diables à milliers,
On est à la Campagne à même des Sorciers,
Là sont les Loups-garoux, là ces Monstres horribles,
Dont on fait aux enfans tant de contes terribles.
Tout cela mis en œuvre & conduit avec choix,
Vaudra bien le * *Démon du Chevalier Danois*.
Laissons donc aux Bergers les Scenes en Musique;
Que *Médor*, j'y consens, chante avec *Angélique*,
Qu'*Alexis* en chantant réponde à *Corydon*;
Mais qu'on fasse parler *Achille*, *Agamemnon*.
Le Chant qui des Héros sied mal au caractere,
Pourra dans l'Intermede & divertir & plaire.
C'est ainsi, qu'aux sujets graves & sérieux,
On auroit pû mêler des Chants harmonieux,

* *Episode de l'Opera d'Armide.*

Et joindre à l'action de la Scene héroïque,
Dans des Choeurs ſéparez, la Danſe & la Muſique.
La fiére Tragédie en auroit moins ſouffert,
On n'eût point, ſous ſon nom, impunément offert
Les lubriques Chanſons, & la Danſe effrontée;
Peut-être dans ſa force elle ſeroit reſtée.
Tu ſçais de quel cahos *Corneille* la tira:
Le Théâtre François ignoroit l'Opera;
Mais il en faiſoit voir, en proye à l'ignorance,
Le Spectacle biſarre & l'énorme licence.
Tous étoit monſtrueux, & Fable & Diction,
Tous les Actes changeoient de Scene & d'action,
Et des meilleurs Auteurs, on voyoit chaque Piece,
Telle que l'Opera, ſans moeurs & ſans juſteſſe.
Corneille alors parut, & ſon génie heureux
Chercha la verité dans ces tems ténébreux;
La trouva, la fit voir, & ſa Muſe hardie,
Sous la Loi du bon ſens remit la Tragédie;
Les Héros, en Héros apprirent à parler,
Le ſujet mieux conduit, facile à démêler,
S'amenant de lui-même au point qui le termine,
N'eut plus beſoin d'un Dieu ſorti de ſa machine.
Racine, après *Corneille*, au Théâtre admiré,
Apporta ſur la Scene un Vers plus épuré,

Plus exact, garda mieux l'égalité du stile,
Et du goût ancien à profiter habile,
Conduisant avec art la même passion,
Dans sa simplicité conserva l'action,
Bannit les jeux de mots, les pointes & les Stances,
Et du faux merveilleux abolit les licences.

Heureux, si le Théâtre au bon sens ramené,
N'avoit point, de l'Amour aux intrigues borné,
Crû devoir inspirer, d'une aveugle tendresse,
Aux plus sages Héros la honte & la paresse,
Peindre aux bords de l'Hydaspe *Aléxandre* Amoureux,
Négligeant le combat pour parler de ses feux,
Et du jaloux dessein de surprendre une ingrate,
Au fort de sa défaite occuper *Mithridate*;
Faire d'un Musulman un Amant délicat,
Et du sage *Titus* un imbécile, un fat,
Qui coëffé d'une femme, & ne pouvant la suivre,
Pleure, se désespere, & veux cesser de vivre.

Ce fut pour condescendre au mauvais goût du tems,
Qu'on se permit encor ces défauts éclatans,
Et qu'on crut, sans raison, le seul Amour capable,
De noüer au Théâtre une intrigue agréable:

Mais on suppose en vain cet Amour vertueux,
Il ne sert qu'à nourrir de plus coupables feux,

L'Amour dans ces Héros plus prompt à nous séduire,
Que toute leur vertu n'est propre à nous instruire.
Par-là, bien qu'épuré de traits licentieux,
Aux mœurs est le Théâtre encor pernicieux.
Crois-tu que l'Opera cause un moindre scandale,
Quand de tendres Chansons...... Mais laissons la Morale,
Et nous bornant au point que je me suis prescrit,
Ne parlons que du goût dont il gâte l'esprit.
Depuis que ce Spectacle, à son gré défigure,
Sur la Scene tragique, & l'art & la nature,
Et nous fait trouver bon que d'horribles malheurs
N'excitent point d'effroi, n'arrachent point de pleurs,
Accoûtumez à voir *Didon*, *Iphigenie*,
Des flûtes expirer à la douce harmonie,
Et des Héros périr au son des violons,
Sans nul goût du Tragique, à l'envi nous allons
Faciles à tromper, animaux d'habitude,
Admirer au Théâtre un Vers rampant & rude,
Et goûter une Fable, où les Héros, les Rois
Aiment en Turlupins, & pensent en Bourgeois.
C'est ainsi que *Judith*, informe Tragédie,
Brilla pendant trois mois au Théâtre applaudie,
Et même, m'a-t'on dit, fut, malgré sa froideur,
La premiere où l'on vit les femmes, sans pudeur,

Au niveau des Acteurs sur la Scene placées.
Des Loges, par la foule elles vinrent chassées,
Occuper le Théâtre & s'y faire moquer,
Au Spectacle hideux plûtôt que de manquer.
Et tous les jours encor une Affiche orgüeilleuse,
Annonçant une Piece, & rare & merveilleuse,
Me fait naître l'espoir d'y trouver, la lisant,
Ou sublime Tragique, ou Comique plaisant;
Mais bien-tôt l'Imprimeur par sa presse inhumaine,
Détruit mon espérance, & de ses mains à peine,
L'Ouvrage est-il sorti, qu'il redevient affreux,
A peine y trouve-t'on un dénoûment heureux;
A peine sans cheville un Vers qui se soûtienne,
A peine un sentiment qui frappe & qui convienne.
D'épisodes forcez, quel horrible cahos!
Quel Fable! Quel nœud! Quel monstrueux Héros!
Des Scenes quelquefois de *Racine* pillées,
S'y fourrent bien ou mal au hasard barboüillées,
Tragique pitoyable, Ouvrage estropié,
Qui sur le seul Auteur fait tomber la pitié.
Combien m'a plus encor indigné ce Comique,
Qu'annonce fiérement l'Affiche magnifique,
Quand, étant mis en vente, on m'a lû par hasard
L'Ouvrage qu'annonça le superbe Placard.

Quoi ! n'a-t'on inventé l'utile Comedie,
Que pour y voir regner l'impudence hardie,
Y placer quolibets aussi sales que bas,
Et d'équivoques mots un insolent ramas ?
Est-ce ainsi qu'on voulut qu'une Fable instructive,
Traçant des moeurs du tems la peinture naïve,
Mît, pour les corriger, les vices en leur jour ?
Ici tout se termine au criminel Amour,
A l'art de débaucher, de séduire une fille,
Et de tromper les soins d'un Pere de famille.
Spectacle trivial, dont l'obscene laideur,
Feroit rougir quiconque auroit de la pudeur ;
Et qu'on verroit sifflé, si le siécle plus sage,
Joignoit à plus de goût, moins de libertinage.
Jadis par le portrait des Héros & des Rois,
Ou par des traits naïfs dépeignant les Bourgeois,
Le Spectacle modeste attiroit pour instruire ;
Du moins pour écouter, on s'y laissoit conduire.
On ignore aujourd'hui l'un & l'autre motif,
Et la mode n'est plus de s'y rendre attentif.
Dans les regles, ou non ; qu'on le blâme ou l'approuve,
N'y cherchant qu'un Spectacle où le monde se trouve,
Sans penser à s'instruire, on court s'y dissiper,
On vient pour être vû, pour voir, pour s'occuper,

Attentif à la foule, & distinguant à peine,
De *Berenice*, *Phedre*, *Andromaque* ou *Chimene*.
C'est depuis l'Opera qu'un tel abus est né,
Au seul plaisir des sens l'Opera destiné,
Des vains, des faux esprits charmant la foule oisive,
A fait perdre le goût par où l'ame attentive,
Pleure à l'*Iphigenie*, & voit avec terreur
De ses feux criminels *Phedre* expier l'horreur.
Ainsi l'esprit nourri de Spectacles frivoles,
Rebute tout bon Livre, & court aux Fables folles,
Aux écrits en tout genre, & froids & languissans,
Qui viennent, applaudis, insulter le bon sens.
Dans ce siécle où le goût sembloit pour bien écrire,
Du Vrai dans le discours reconnoître l'empire,
Et par de faux *concepts* si long-tems égaré,
Suivre enfin du bon sens le sentier éclairé,
Où déja nous osions, mieux instruits du sublime,
A *Voiture*, à *Balzac*, prodiguer moins d'estime,
Fâchez, qu'en divers genre, un tour trop affecté,
De leurs fameux écrits ait terni la beauté :
Où de tout faux brillant, condamnant la licence,
Nous voulions noble & simple une mâle éloquence,
Qui sçût mettre en son jour l'exact raisonnement,
Nous plaire & nous toucher sans frivole ornement ;

Nous l'avions esperé, tout aidoit à le croire,
Qu'aussi-bien qu'en Héros, la France auroit la gloire
D'exceller en exacts, en nobles Ecrivains;
Et de voir les Ecrits insipides & vains,
De tout homme sensé soulevant la Critique,
Tomber à leur naissance & garder la boutique.
  Mais tu le vois pourtant, & la Cour & Paris,
Cherchant à s'amuser de frivoles Ecrits,
Un Conte ridicule, une fade Satire,
Sont les Livres du tems qu'on aime & qu'on veut lire.
  Qui jamais auroit crû, qu'en ce siécle éclairé,
Aux Scenes d'Arlequin tout Paris attiré,
Eût réduit, déserté le noble & fier Tragique,
A faire par Arrêt taire ce bas Comique?
  Cependant tu l'as vû, que même en se taisant
Le muet Baladin parut assez plaisant,
Pour faire à l'*Andromaque*, à l'*Oedipe*, aux *Horaces*,
Préférer le plaisir que donnent ses grimaces.
  C'est la suite du goût, je croi te l'avoir dit,
Par où s'est l'Opera donné tant de crédit.
  Pour un qui, connoisseur, y cherche la Musique,
Et va s'y délasser du travail qui l'applique;
Mille y portent, oisifs, un esprit dissipé,
Qui nourrit sa paresse, & vit desoccupé.

Spectacle aimé de ceux que le solide gêne,
Qui n'offre que Chansons, que Danses sur la Scene,
Qui n'applique l'esprit à rien de sérieux,
Et ne demande enfin que l'oreille & les yeux.
Fier de voir, sous l'éclat d'une Scene nouvelle,
Regner impunément l'esprit de bagatelle,
Le mauvais goût revient & saisit, impuni,
La Scene & les Ecrits dont il étoit banni.
Reglons les Opera, le bon goût va renaître,
Du moins selon leur prix tâchons de les connoître,
On en peut estimer la Musique & les airs;
Mais, pour moi, j'en méprise & la Fable & les Vers;
Et lorsque le hasard à les lire m'engage,
A peine jusqu'au bout je puis lire un Ouvrage,
La ressource des froids, des frivoles rimeurs,
Et contraire au bon goût autant qu'aux bonnes moeurs.

Fin de la troisiéme Epitre.



EPITRE



EPITRE IV.

A CLEARQUE ACADEMICIEN, qui reprochoit à l'Auteur quelques Vers négligez.

TU me flates, *Cléarque*, en pensant me reprendre,
Si tu l'as ignoré, je vas, je vas t'apprendre
Qu'un Auteur, quelquefois, peut se faire estimer
Par les mêmes endroits que tu sembles blâmer.
Que ces Vers que tu crois enfans de la paresse,
Moins beaux, plus négligez, sont souvent une adresse;
Un Art pour soutenir l'esprit bien-tôt lassé,
Des uniformes sons d'un Discours cadencé.
Du Beau toujours égal, la beauté même lasse,
Trop de grace à la fin, cesse d'être une grace,
Et toujours affectant un tour harmonieux,
L'Auteur le plus brillant nous devient ennuyeux.

Quelquefois *dort Homere*, & le sens du Proverbe,
C'est qu'il faut quelquefois, au Vers noble & superbe,
Sçavoir mêler un Vers moins superbe & moins fort;
Si l'Auteur ne dort pas, c'est le Lecteur qui dort,
Et tôt ou tard il faut que, toujours uniforme,
Des Vers les plus exacts l'exactitude endorme.
C'est donc peut-être exprès que, moins exacts, moins beaux,
Je place quelques Vers, comme une ombre aux Tableaux.
Dis-moi qu'en écrivant, ma veine peu fertile,
Dans le vuide d'un Vers, place un terme inutile,
Et de la rime esclave est réduite à rimer,
Par un mot sans lequel le sens peut s'exprimer.
Alors je souscrirai sans peine à ta Critique;
Ou, si tu peux encor, Docteur Académique,
Fais-moi connoître en quoi mon Vers s'est écarté
Des regles de la langue & de la netteté;
Ce sont là des défauts, qu'avec raison l'on blâme,
Contre lesquels en vain le Poëte reclame;
Quels que soient de son Art la licence & les droits,
Toujours de la Grammaire il doit suivre les loix;
L'Art, l'esprit, la beauté dont son Ouvrage brille,
N'autorisent jamais solécisme, ou cheville.

La phrase vicieuse & l'inutile mot,
Sont fautes même aux Vers imitez de *Marot;*
Et la licence enfin que le Bon sens rejette,
Ne se nomma jamais licence de Poëte.
Tout le reste est permis. On peut des meilleurs Vers
Varier la cadence, & par des tours divers,
Approcher, éloigner, retrancher la césure;
C'est assez que des piés on garde la mesure.
Qu'aucuns mots ne soient bas, aucuns tours languissans,
Qu'avec grace à l'esprit se présente le sens,
Soit que dans un seul Vers toujours il se renferme,
Soit que le Vers suivant lui prête quelque terme;
Avec art quelquefois le sens peut enjamber,
Et sur un demi Vers avec grace tomber,
Même au milieu d'un mot reposer l'hemistiche,
Et se permettre aussi quelque rime moins riche;
Défauts que l'on pardonne au Poëte sensé,
Moins jaloux d'un beau Vers que d'un mot bien placé,
Sur tout, quand se bornant au stile dédactique,
Loin de l'Ode superbe & du sublime Epique,
Au genre des Leçons qu'on veut faire sentir,
Plus simple & plus naïf le Vers doit s'assortir.

Penses-tu donc qu'*Horace* en sçût moins que *Virgile*?
Et que de l'Eneïde il n'eût pas pris le stile?
S'il eût crû que des Vers differemment tournez,
Seroient, comme Vers plats, à coup sûr condamnez?

Tu sçais que quelquefois, dérangeant ses césures,
On doute si des Vers il garde les mesures,
Et qu'on est obligé de compter par ses doigts,
Pour y trouver les piés dont on a fait les loix.
Horace manquoit-il de goût & de génie?
Des Vers ignoroit-il la regle & l'harmonie?
Compagnon de *Virgile*, au tems d'*Auguste* né,
Sa paresse l'a-t'elle à ce stile borné,
Qui ne sembloit, ainsi qu'il nous le dit lui-même,
Que morceaux décousus, que fragmens de Poëme;
Où l'ignorant croyoit voir sans goût & sans art,
Des Vers plats & rampans, des Vers faits au hasard,
Et tels que tout Poëte eût pû tout d'une haleine,
Sans changer de posture, en faire une centaine?

C'est pourtant par ces Vers, qui semblent négligez,
Que malgré l'ignorance & ses vains préjugez,
Il nous charme, il nous plaît, & même nous oblige
D'admirer jusqu'aux Vers qu'il semble qu'il néglige.

Maître habile en son Art, pour plaire & pour toucher,
Il a crû qu'à ce stile il devoit s'attacher,
Et que sa diction, plus simple & plus naïve,
Rendroit à ses Leçons l'ame plus attentive.

Ainsi, depuis son tems, & *Perse* & *Juvenal*,
Quoique moins naturels & d'un stile inégal,
N'ont pas crû que, des moeurs en faisant la Critique,
Ils dussent se guinder sur le ton de l'Epique,
Et prendre, en badinant, souvent peu sérieux,
La Trompette qui chante & les Rois & les Dieux.

Crois-moi, chaque matiere a sa grace & son stile;
En chantant les Héros qu'on chante avec *Virgile*,
Qu'en mettant au Théâtre *Auguste*, *Agamemnon*,
On prenne de *Corneille*, on imite le ton,
Et qu'on fasse son Vers comme le fait *Racine*;
Mais à peindre les moeurs que le Vers qu'on destine,
Quel qu'en soit l'artifice, & quoiqu'il ait coûté,
Sente moins l'huile, & semble au hasard enfanté.

Mais ceux, me diras-tu, dont la docte Critique,
Chez nous a signalé le stile satyrique,
N'ont point fait comme *Horace*, & du fameux *Boileau*,
Chaque Vers travaillé brille également beau.

Son ſtile exact, nombreux, pompeux & magnifique,
N'eſt en rien different de celui de l'Epique,
Et dans les plus beaux traits de ſon Livre enchanté,
Dégoute la ſueur que ſes Vers ont coûté.
Se ſeroit-il, dis-tu, mis à cette torture,
S'il n'eût, du Vers François inſtruit de la nature,
Connu que tel en eſt le malheureux deſtin,
Qu'on n'y ſçauroit d'*Horace* imiter le Latin?

Tu connois mal *Boileau*; viens avec moi le lire,
Cléarque, tu verras, qu'en lui ce qu'on admire,
Ne ſont pas tant ces Vers dont le tour recherché
Fait ſentir le travail qui l'y tint attaché,
Que ceux où l'on diroit, qu'ainſi que dans *Horace*,
A ſon rang chaque mot de lui-même ſe place,
Semble au bout de ſa plume à propos ſe trouver,
Sans avoir eu le tems ni le ſoin d'y rêver.

Or, combien dans ces traits, où ſa *fertile veine*,
Semble avoir *ignoré le travail & la peine*?
A-t'il ſouvent oſé donner, peu ſcrupuleux,
Un Vers moins régulier à des ſens merveilleux?
Des prétendus défauts échappez à ſa plume,
Il a vû contre lui s'enfanter un volume;

On les remarqua tous. Mais tous les bons esprits
N'en ont pas moins aimé ni vanté ses écrits,
Et loin de les blâmer, ses licences hardies
Sont, du Bon goût encor tous les jours applaudies.
Moins scrupuleux que lui, par *Horace* guidé,
Rarement d'un beau Vers le soin m'a retardé,
Et presque un même instant enfante ma pensée,
Et fait naître le Vers où je la vois tracée.
Vers quelquefois pompeux & quelquefois moins fort;
Mais que je laisse tel qu'il a coulé d'abord:
Non, qu'à le retoucher ma main soit paresseuse;
Mais j'ai toujours jugé qu'une saillie heureuse,
Un tour simple où le cœur semble s'être exprimé,
Valoit mieux qu'un grand Vers bien construit, bien rimé.
Je connois mieux que toi, dans ceux que tu censures,
Ce que j'ai hasardé de rimes, de césures,
D'enjambages enfin, si ce mot m'est permis,
Contraires à la régle où je me suis soumis,
Quand voulant, Philosophe, égayer mes maximes,
Je me suis fait Poëte & lié dans des rimes.
Mais libre en mes liens, j'ai crû que quelquefois
Je pouvois m'échapper, & variant ma voix,

Laiſſer prendre à mes Vers un tour moins emphatique ;
Plûtôt que d'empouller mon ſtile dédactique.

Heureux ſi, comme *Horace*, exprimant mes Leçons,
J'avois même du Vers pû dérober les ſons,
Et faire comme lui douter, cachant la rime,
Si c'eſt toûjours en Vers que ma Muſe s'exprime.

Mais ce ſtile en François ne peut être imité,
Et la rime où le Vers eſt chez nous limité,
Découvre le Poëte, & mét en évidence
Ce qu'on voudroit cacher en rompant la cadence.

Tel eſt même le ſort de nos Vers, tous rimez,
Que pour peu qu'à la Proſe ils reſſemblent, blâmez ;
Cenſurez juſtement, on les ſupporte à peine,
Et qu'entre les Auteurs, dont * Barbin & Billaine,
Ont en mourant laiſſé les écrits tout entiers,
Il n'en eſt point de qui chez tous leurs heritiers ;
La Beuriere à ſon gré plus librement diſpoſe,
Que de ces froids Auteurs dont les Vers ſont en Proſe.

Eſt-ce là le défaut que tu blâmes en moi ?
Non, dis-tu, ſeulement comme en Proſe, je voi
Que tournant quelquefois vos Vers à votre mode,
Vous ſemblez de pluſieurs faire une période :

* *Libraires.*

La finir au milieu d'un Vers ; la commencer
Par un mot que la rime oblige de placer :
Oüi, sans chercher ailleurs, c'est une faute insigne
Que ce mot que plus haut, vers la quinziéme ligne,
Vous venez de placer. Quel mot ? Ce mot, *blâmez*,
Au bout d'un Vers fiché, pour répondre à *rimez*,
Et qui devant se joindre aux mots qui le précédent,
Se joint mal-à-propos à ceux qui lui succedent :
  C'est-là ce qu'en vos Vers chacun critiquera...
Et moi je te répons que l'on m'approuvera,
Et que les amateurs des Epîtres d'*Horace*,
Laisseront en repos ce terme où je le place.
  Ne pouvant imiter, à la rime asservi,
Le tour de Vers qu'*Horace* en Latin a suivi ;
De Vers, comme il les nomme, approchant de la Prose,
J'ai tâché de le suivre au moins en quelque chose,
Dans ce tour naturel, dans ce stile où son feu,
Semble de l'art des Vers ne se faire qu'un jeu.
Loin de s'en rendre esclave, asservir la mesure,
Et faire obéir l'art au goût de la nature.
  Mais quelle autorité nous soumit à des loix,
Dont & Grecs & Latins ont ignoré le poids ?

Chez eux, comme il leur plaît, le sens qu'un Vers propòse,
Adopte un Vers suivant, le passe, ou s'y repose;
Et les plus élégans des tours, qu'ils ont divers,
C'est de faire enjamber des Vers sur d'autres Vers.
Pourquoi ce qui chez eux est traité d'élégance,
Seroit-il dans nos Vers un vice, une licence?
N'est-ce pas déja trop qu'en nos rimes captifs,
Nous ne puissions atteindre aux tours nobles & vifs
Par où, libres toujours de ce dur esclavage,
Leurs Vers ont sur nos Vers un si grand avantage.
Notre rime est l'écüeil, nous devons l'avoüer,
Où chez nous le Poëte est contraint d'échoüer.
D'*Homere* ou de *Virgile* eut-il la noble audace,
Cette rime maudite, & le gêne & le glace.
Tel est le triste sort du langage François.
Mais au moins n'allons pas, asservis à ces loix,
Esclave sans besoin d'un scrupule frivole,
D'un fol raffinement nous faire une autre Idole;
Et croire qu'en François tous Vers sont languissans,
Dont sur un demi-Vers tombe & finit le sens.
Oh, voilà, diras-tu, par ces belles maximes,
Tous Vers plats & rampans, toutes mauvaises rimes,

A couvert de Censure, & du plus fade Auteur,
Vous-même, malgré-vous, vous voilà protecteur.

O! combien allez-vous réjoüir ces Poëtes,
Qui semblent dévoüez à rimer des sornettes?
Dans le fatras de Vers qu'on leur voit composer,
En est-il un si plat qu'on ne puisse excuser?

Il est par tout Païs, presque en chaque famille,
Quelque faiseur de Vers, quelque ignorant qui brille;
Il en est de tout sexe. Où ne m'a-t'on pas dit;
Madame fait des Vers; eh, c'est un bel esprit?
Oüi, bel esprit ou non, tout le monde en compose,
Et croit faire des Vers, en rimant de la Prose.
Or, qui détrompera ces rimailleurs maudits,
Si parmi les Auteurs que l'on voit applaudis,
Ils trouvent un seul Vers qui, seulement approche,
Des miserables Vers, des Vers qu'on leur reproche.
Quels Vers, quels pauvres Vers, dis-je, osant m'expliquer,
Et rire des défauts qu'on y doit remarquer;
Hé, qu'y blâmez-vous donc? tout; ils sont détestables;
Bon, Corneille, dit-on, *en a fait de semblables*;
Voyez, lisez, ainsi l'on me répond soudain,
Et l'on vient se défendre un *Corneille* à la main.

Il est des Ecrivains qui, dans les bons Ouvrages,
Ne cherchent que l'ivraye, & dès qu'en quelques pages
Un Vers, un mot, un rien s'est glissé moins heureux,
C'est une régle, un titre, un exemple pour eux;
Ne pouvant les atteindre, incapable peut-être
De goûter leurs beautez, & de s'y bien connoître;
Borné, faute de goût, de talent & d'esprit,
Au dégré le plus bas d'un insipide écrit,
On croit d'un tel écrit relever la bassesse,
Citant ce que, peut-être avec moins de noblesse,
Quelquefois à dessein, quelquefois au hasard,
Ont dit, ont exprimé les grands Maîtres de l'art.
Et c'est-là, poursuis-tu, c'est-là ce qui me fâche;
Je voudrois que toujours vous eussiez pris à tâche.
Enfin, vous m'entendez. Que vous eût-il coûté,
De faire tous vos Vers de la même beauté?
Si l'on en trouve un seul dur, obscur, prosaïque,
C'est à quoi vous verrez s'attacher la Critique;
Le reste aura beau plaire, on ne mesurera
Tout l'Ouvrage, qu'aux Vers que l'on critiquera.
Déja, même, déja l'Imprimeur peut vous dire,
Que tel sur une épreuve étant venu vous lire,

Entre deux cent bons Vers en a remarqué trois,
Sur lesquels avec l'ongle il a fait une croix.
Le Libraire a pâli de la marque terrible,
Craignant (à l'intérêt tout Libraire est sensible)
Que ces trois Vers moins bons n'empêchent d'acheter
Les cent nonante-sept qu'on a paru goûter.
Combien en avez-vous qu'on blâmera de même ?
J'aurois, j'aurois voulu que dans chaque Poëme,
Rien de foible, ou de dur ne vous eut échappé,
Et qu'en vous, chaque Vers fut au bon coin frappé.
Cléarque, je l'ai dit, & je te le répéte,
Le trop de soin des Vers peut gâter le Poëte.
Claudien, tu le sçais, bon Versificateur,
Malgré tous ses beaux Vers, trouve à peine un Lecteur.
Virgile plaît toujours, toujours il se fait lire,
Et cependant parmi tant de Vers qu'on admire,
Combien en trouvons-nous qui, pris à la rigueur,
Semblent, moins soûtenus, tomber dans la langueur :
Combien de foibles tours d'*Ennius*, de *Lucrece*,
Ont dans son Eneïde enchâssé leur foiblesse ?
Tout chez lui devient beau. Charmant par tant d'endroits,
Contre lui la Critique a perdu tous ses droits,

Et ne permet au plus qu'à de nouveaux *Zoïles*,
Pour quelques Vers moins beaux, d'attaquer des *Virgiles*.
Sans que j'ose à *Virgile* ici me comparer,
Les Vers qu'avec raison on pourroit censurer,
Peut-être, à la faveur du reste de l'Ouvrage,
Sçauront, peu remarquez, se sauver du naufrage.

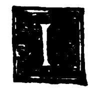
Fin de la quatriéme Epitre.





EPITRE V.

A ACANTE JEUNE MAGISTRAT. Sur l'obligation de prendre l'esprit de sa Profession, & d'en garder les bienséances.



L n'est point de métier si bas, si méchanique,
Qu'on sçache sans l'apprendre, & que dans la boutique,
Prompt & dur au travail, aux Leçons attentif,
Avant de passer Maître, on n'exerce apprentif.
L'Artisan se consulte, & connoît son génie,
Puis s'essaye au rabot, au ciseau qu'il manie ;
Et pour donner au bois son lustre & sa façon,
Il ne s'avise point de se faire Masson.
N'est-ce d'un vil métier que l'ignoble bassesse,
Qui prescrive au bon sens cette Loi de sagesse ?
Et pourquoi, moins prudent dans un plus noble emploi,
Voit-on l'homme, au mépris d'une si sage Loi,

Dans des Charges d'éclat s'ingérer téméraire,
Ou choisir un métier pour en faire un contraire?
Chacun croit d'un emploi se pouvoir acquiter,
Pourvû qu'il ait l'argent dont il doit l'acheter;
Et le prix d'une Charge est tout ce qu'examine,
Et dont veut être instruit, celui qui s'y destine.
Mais la Charge a besoin d'esprit & de talens,
Elle oblige sans cesse à des soins vigilans:
Il faut agir, parler, payer de sa personne.....
Ce n'est pas là surquoi le Candidat raisonne;
Mais la Charge vaut tant... j'ai dequoi la payer...
C'est assez, il l'achete, & va, sans s'essayer,
Sans avoir consulté sa force ou sa foiblesse,
Mettre en place l'aveugle & stupide richesse:
Tu le vois; peu s'en faut que l'or du Maltotier,
Sur nos plus fameux noms n'usurpe le Mortier.
Or dans ce siécle ingrat, où l'opulente audace
A côté du mérite impunément se place,
Pour ceux à qui l'argent, à l'Armée, au Sénat,
Du titre d'Officier a procuré l'eclat,
Des Charges, des Emplois quel est l'apprentissage?
Voyons-nous, dispensez & de service & d'âge,
Les jeunes Magistrats s'instruire à fonds des Loix,
De la Magistrature étudier le poids,

Et commencer l'essai d'une exacte Justice,
En condamnant en eux l'ignorance & le vice ?
Dis, tous ceux qu'à la Guerre on a vû s'attacher,
Et payer le péril & l'honneur d'y marcher,
Ont-ils à la fatigue endurci leur jeunesse ?
Gourmandé leur sommeil, surmonté leur paresse,
Et tracé dans leurs moeurs, par de nobles essais,
La probité sincere & l'amour des hauts faits ?
La fille qu'on marie, & qui riche heritiere,
Doit recüeillir le bien de sa famille entiere,
A-t'elle, des détails accoutumée au soin,
Essayé les vertus dont elle aura besoin,
Appris à gouverner, à regler un ménage,
A ne jamais donner ni prendre aucun ombrage,
A fuir, à faire fuir, à ne point écouter,
Ni souffrir jeunes fous chez elle fréquenter ?
Sçait-elle enfin, sçait-elle à quoi, par l'Hymenée,
Sous les Loix d'un époux la femme est condamnée ?
Non ; chacun de l'éclat d'un nouveau rang frappé,
A ce rang éclatant court, aveugle & trompé.
L'heritiere élevée au sein de la mollesse,
Apporte avec sa dot sa superbe paresse,

Et croit, du mariage, en ſubiſſant les loix
De toute indépendance avoir acquis les droits.

Mais laiſſons ce détail, rendons moins générale,
Et ſur ton ſeul métier fixant cette morale,
Acante, bornons-nous dans ce champ ſpacieux,
A ce qui plus nous choque & nous bleſſe les yeux,
Et ſemble mieux marquer juſqu'à quel point s'égare,
De l'homme aveugle & fou la vanité bizare.

Pourquoi, par tant de frais, ſe fait-on Magiſtrat;
Pour rougir de l'habit ſortable à ſon état;
Et voyons-nous le Juge en veſte chamarrée,
Prendre, faux Cavalier, une mine effarée,
Et par l'air étourdi qu'on lui voit affecter,
Faire une injure à ceux qu'il prétend imiter ?
Croit-il que l'on s'y trompe, & que la bonne Ville
A quelqu'un d'aſſez ſot & d'aſſez imbécille,
Pour ne pas, ſous ces airs, ces faux airs de Soldat,
Reconnoître & ſiffler l'étourdi Magiſtrat ?

Ce n'eſt point ſon métier qu'à nos yeux il dérobe;
Car, loin de s'en cacher il raille de ſa robe,
Et toujours dans la bouche a quelque quolibet,
Sur les *Us* du Palais dont il tient Alphabet.

C'eſt-là ſurquoi par tout galamment il badine.
„ Qu'en ma grande jaquette, ô ! que j'ai bonne mine !
„ C'eſt mon habit de Guerre, & quand j'en ſuis armé
„ Il n'eſt point de Plaideur qui ne ſoit allarmé :
„ Il faut voir de quel air, & d'eſtoc & de taille,
„ En faveur du bon droit je m'eſcrime & chamaille ;
„ Ferme ſur l'étrier, je décide & je vois
„ Toujours du Rapporteur, que ma voix ſuit la voix ;
„ Je n'en démords jamais, & ſans y rien comprendre
„ Je les fais tous paſſer à l'avis qu'on doit prendre.
„ Car au Palais je vas, ſur tout au Carnaval,
„ J'y vas pour y dormir quand j'ai couru le Bal.
Ainſi, fade plaiſant, il parle d'ordinaire ;
C'eſt-là de ſon métier le cas qu'il daigne faire,
Et par malheur il voit des ſottes & des ſots,
Plus ſots que lui, charmez de ces jolis propos.
Tu ſçais à qui convient ce Portrait ridicule ;
Toi qui ſans doute as vû *Trébace* & *Traſibule* ;
Mais *Trébace* ſur tout, qui ſemble ſe piquer
De ſe montrer par tout pour s'y faire moquer.
Dès qu'à la Comedie un homme prend ſa place,
Il voit qu'à ſes côtez vient ſe placer *Trébace* :

Le même jour un autre à l'Opera placé,
Voit trois fois près de lui que *Trébace* a passé ;
Oh, qui peut deviner comment cela s'accorde ?
Car un troisiéme alors est aux Danseurs de Corde ;
Et dit qu'auprès de lui *Trébace* s'est trouvé ;
Un quatriéme encor à la Foire arrivé,
Voit pour premier objet que découvre sa vûë,
Trébace qui de loin minaude & le saluë ;
Et ce jour même un autre a vû *Trébace* au Bal ;
Un autre au jeu l'a vû dans le Palais Royal ;
Un autre au Cabaret. Ravi qu'on l'y rencontre,
Trébace chaque jour en cent endroits se montre.
Hé, d'où peut lui venir ce désir effréné ?
C'est qu'il se croit, dit-il, pour le grand monde né,
Qu'il a l'art d'y briller, & le talent d'y plaire,
Et qu'il n'est pas d'humeur, pour juger une affaire,
Un Procès de bibus, d'un Couvreur, d'un Masson,
D'imiter Chauvelin, d'Argouges, d'Ormesson,
Et de songer comme eux à se faire, avant l'âge,
Le trop Bourgeois honneur de Juge & d'homme sage.
Qu'il peut, quoique de Robe, aux plaisirs invité,
S'y livrer comme font les gens de qualité,

Ne rien faire comme eux, comme eux dans la molleſſe....
Que dit-il? quelle idée a-t'il de la Nobleſſe?
Eſt-ce donc qu'à la Cour..... *Acante*, en chaque état,
Quelquefois auſſi fou que l'eſt ce Magiſtrat,
Sur le point principal que ſon métier exige,
L'homme aveugle s'égare, ou, lâche, ſe néglige.
L'un qu'on voit par ſa Charge au Public deſtiné,
Semble s'être à l'étude uniquement borné:
A quelle étude encor? Cherche-t'il dans l'Hiſtoire
A connoiſtre de l'homme ou la honte ou la gloire,
A voir ce que le bon, ou mauvais Citoyen
Ont fait à leur Patrie ou de mal, ou de bien?
Non; ſi de cette étude aux hommes néceſſaire,
Il ſçavoit s'occuper, il ſçauroit s'en diſtraire,
Tenir ſa porte ouverte, & ne pas s'enfermer,
Quand des beſoins publics on vient pour l'informer:
Mais il compte pour rien Hiſtoire & Politique,
Et charmé des ſecrets d'une ſéche Phyſique,
Il ſe cache au Public; & ſe faiſant celer,
Laiſſant ſon Sécretaire à ſa Charge veiller.
Quand il faut à couvert mettre des gens de Guerre,
De l'aîle d'une mouche il va couvrir la terre;

D'Achille à la tortuë il fait suivre les pas;
Et tenant à la main l'équerre & le compas,
Aux Villages voisins pour assigner la Taille,
Il mesure à la Chine, & sonde une muraille.
Un autre de la Guerre au métier engagé,
S'adonne à la Musique, & tant a négligé
De connoître la langue en son métier admise,
Que pour Cavalerie il prend *Chevaux de frise*,
Et croit, quoiqu'il ait fait une Campagne ou deux;
Et *Marande* & *Bivoac* les noms de certains Jeux.
Un autre laissant là les publiques affaires,
Passe les jours entiers assis aux Inventaires,
A la Cour moins connu que chez les curieux:
Un autre enfin se fait un devoir sérieux
D'amasser, de troquer, Livres, Tableaux, Pendules....
Comment a pû donner dans de tels ridicules
Un homme dans l'emploi, de Charges revêtu?
C'est qu'il en a le Titre, & non pas la vertu.
Bélise, j'en conviens, est sage & réguliere;
Mais elle a des enfans, elle s'y doit entiere,
Et tant que je verrai ses enfans négligez,
Toujours loin de ses yeux croître, mal corrigez,

Elle a beau, bel esprit, sage, honnête, éclairée,
Humble même & modeste être aimée, admirée;
Je croirai que malgré son esprit, son sçavoir,
Elle a de son métier ignoré le devoir.

Ce Moine est éloquent, il prêche, il se fait suivre;
Mais tant que distingué dans sa Chambre, en son vivre,
Et gardant mal sa regle, il tire vanité
D'être exempt des devoirs de la Communauté;
Si, de Prédicateur à la faveur du Titre,
Il se vante d'avoir réduit Gardien, Chapitre,
Et tout vieux Pere en droit de hautement pester,
A n'oser lui rien dire, à craindre, à respecter
L'honneur & le crédit qu'à tout l'Ordre il attire.
S'il me vient dire à moi, croyant que je l'admire,
Ho, venez à ma Chambre; hé bien, qu'en dites-vous?
Cela sent-il son Moine? Admirez mes bijoux;
Voyez-vous ma Pendule, elle est d'une maniere.....
Hen, cela vous plaît-il; & cette Tabatiere?
C'est * George, * Jaquetti m'a fourni le caillou.
Ce Vase est du Japon, garni d'or du Perou.
Et tout mon Cabaret? L'autre jour pour ma Foire
On m'en a fait présent; & de cette Ecritoire....

* *Fameux Ouvrier.* * *Fameux Lapidaire.*

Considerez, voyez, elle est d'une beauté....
Ce sont petits présens qui ne m'ont rien coûté.
Si jusques à ce point ce pauvre Moine abuse
Du talent pour lequel, on souffre & l'on excuse,
Ces ridicules traits de singularité;
J'aurai beau pardonner à sa simplicité,
Et ne voir pas grand mal au travers qu'il se donne;
Je suis sûr, qu'en son Cloître il ne verra personne
Qui, comme moi, bien loin de le justifier,
Ne dise qu'il n'a pas l'esprit de son métier.
* Toi donc, qui veux d'un Oncle imiter la sagesse,
Et tâchant de répondre aux soins de sa tendresse,
Vas suivre au Parlement, où tu te vois placé,
Le glorieux chemin par ses Vertus tracé;
Toi qui, favorisé des dons de la nature,
As l'esprit, le bon sens, l'équité, la droiture,
Tout ce qui peut enfin, en t'y donnant entier,
Te faire soutenir l'honneur de ton métier.
Ne te cache jamais la honte inévitable
A qui, par sa conduite, & son air peu sortable,

* *Cette Epitre étoit addressée à feu M. Lambert de Thorigny, neveu de M. le Président Lambert, Prevôt des Marchands.*

Dément ſon caractere, & ſemble négliger
Les devoirs, où lui-même il voulut s'engager.
Si ceux dont je t'ai peint le Portrait ridicule,
Trompez par les égards, par l'air qui diſſimule,
Ne ſentent pas l'opprobre à leur nom attaché ;
Obtien, ſous le rideau que quelqu'un d'eux caché,
Se trouve quelquefois aux lieux où d'ordinaire,
Ils viennent s'avilir en ſe flatant d'y plaire.
Qu'il écoute ; il ſçaura que tous, juſqu'aux Laquais,
Ne le nomment abſent, que par des ſobriquets ;
Que l'un raille ſes airs d'homme à bonne fortune,
L'autre, l'air poliſſon dont il les importune :
Que l'un dit, *c'eſt un ſot ;* l'autre, *c'eſt un menteur ;*
L'autre, *Dieu nous devoit cet ignorant joüeur.*
Que dis-je ?... Pour ſçavoir ce que le monde penſe,
Il n'a, ſans ſe cacher, ſans feindre ſon abſence,
Qu'à voir, ouvrir les yeux. Sur qui des grands Emplois,
Des poſtes diſtinguez, voit-il tomber le choix ?
Parmi les Intendans que tôt ou tard on place,
Nomme-t'on ſeulement *Traſibule* ou *Trébace* ?
Et n'eſt-on pas certain, qu'en Province moquez,
Au bout de quatre mois il ſeroient révoquez ?

P

Ce qu'on voit dans la Robe, on le voit dans l'Epée ;
Et jamais la jeunesse à trente ans dissipée,
Qui fit de ses plaisirs son devoir capital,
Ne forma, ni vaillant, ni sage Général.

Fin de la cinquiéme Epitre.





EPITRE VI.

A CLEANTE,

Sur une Dame du monde qui se piquoit de Dévotion.

POURQUOI donc, cher *Cléante*, en parlant de *Mélite*,
Semble-tu la traiter de Dévote hypocrite ?
Dis, sur quel fondement.... Qui moi ? non ; réponds-tu,
Je la vante, au contraire, & prône sa vertu.
Elle est, elle est Dévote, & doit passer pour telle ;
Tant d'autres le sont bien, au fond moins Dévots qu'elle.
Elle aime un peu le faste ; est-ce un si grand peché ?
Oh, *Créon* est Dévot à bien meilleur marché.
Pour un peu de dehors, d'air, de ton, de grimace,
Pour un Banc qu'à l'Eglise, une Lampe, qu'il place,

Et sçavoir à propos, du nom de Charité,
Cruel Pere & Mari, masquer sa dureté :
Le voilà de Dévot muni du Privilege,
En droit de maltraiter, au sortir du College,
Et de contraindre un Fils nud, battu, méprisé,
Auquel est tout secours, tout Emploi refusé,
De recourir au Cloître, & par des Vœux perfides,
De s'arracher enfin de ses mains parricides.
Pendant qu'en charitable, en sage & bon Chrétien,
Il songe sourdement à détourner le bien,
Que sa Communauté doit valoir à sa Femme ;
Craignant que n'en abuse un jour la pauvre Dame,
Moins pieuse, à son sens, moins Dévote que lui,
Il fabrique à son gré, sous le faux nom d'autrui,
Muni de Contre-Lettre, un emprunt infidéle,
Payable avant la part qu'on stipula pour elle.

C'est-là, ce qu'à *Mélite* on ne peut reprocher.
Mais je vous laisse, à vous, le soin de l'éplucher,
D'examiner, de voir les vices qu'elle cache ;
Pour moi, ce qu'elle affecte, est à quoi je m'attache ;
C'est assez pour juger, sans pénétrer plus loin,
Que de nos faux Dévots, elle est marquée au coin.

Mais ce signe, *Cléante*, est un signe équivoque ;
Si de ces Saints dehors le Libertin se mocque,

Le Sage en bonne part les doit interpréter,
Et pourquoi croiras-tu qu'on les veüille affecter ?
Ils sont de la vertu la suite nécessaire,
Sans dehors il n'est point de Piété sincere......

Oh, laissez-moi, dis-tu, seulement vous conter....
Hé bien, expliquè-toi, puisqu'il faut t'écouter.

Mélite, réponds-tu, dans l'Eglise assiduë,
Entend peu la grand'Messe; ou l'ayant entenduë,
Trouvant dans une Messe, où chantent les Bourgeois,
Peu de distinction, il faut qu'à basse voix,
Le Prêtre qui préside au soin de sa Chapelle,
En vienne dire une autre uniquement pour elle.

Ce n'est pas qu'elle ignore à quelle intention,
Du Sacrifice saint fut l'institution.
Car elle sçait si bien tout ce qu'on doit comprendre,
Qu'au Prône, son Curé, ne lui peut rien apprendre.
Aussi le laisse-t'elle à son aise Prôner;
Et pendant qu'en sa Chaire, à prouver, raisonner,
Instruire & menacer, le Saint homme s'agite,
Tranquille, en sa Chapelle, elle prie ou médite.

Au Service public ainsi, sans prendre part,
Elle reste à l'Eglise, & quelquefois si tard,
Qu'elle fait se damner, attendant qu'elle sorte,
L'impatient Bedeau qui doit fermer la porte.

C'eſt-là ce que cent fois chacun a remarqué,
Et n'à la ſainte Dame auſſi jamais manqué,
Aux Pauvres, qu'à la porte aſſemble la pareſſe,
De donner largement un liard après la Meſſe.
Au Service du ſoir, même aſſiduité,
Même diſcernement marque ſa Piété.
Elle vient au Sermon, & s'y fait reconnoître,
Quand en foule elle y voit le beau monde paroître.
Un Laquais, dès midi, près de l'Oeuvre arrivé,
Retient, garde ſa place; & là, toujours levé,
Semble, à quiconque arrive, annoncer ſa Maîtreſſe,
Car pour elle toujours ſa Dévote pareſſe,
Aime à ſe faire attendre, & veut, pour ſe placer,
Que le Prédicateur ſoit prêt de commencer.
Souvent il eſt en Chaire, & déja ſa préſence,
Déja le Texte dit, a fait faire ſilence,
Qu'elle arrive, & fendant les flots tumultueux,
Prend, juſqu'à ſon Laquais, un vol impétueux.
En vain, des derniers rangs, fermant l'épaiſſe enceinte,
Le Peuple ſe reſſerre, & maudiſſant la Sainte,
Veut ſoutenir le choc; elle eſt ferme à l'aſſaut,
Perce la paliſſade, & monte d'un plein ſaut
Sur la chaiſe Bourgeoiſe, où le Marchand honnête
La reçoit: & de-là, chaque main qu'elle quête,

La fait, de chaise en chaise, en triomphe passer;
C'est-là du moins, c'est-là, ce qu'elle aime à penser;
C'est pour elle un triomphe, une éclatante gloire:
D'avoir, sur elle seule, attaché l'Auditoire,
Et fait voir qu'il n'est rien qui puisse retarder
La Dévote, qui veut se faire regarder.
Telle aux Sermons d'éclat elle vient d'ordinaire;
Mais lorsque, sans fracas, au Sermon populaire
Le Peuple, en petit nombre, accourt pour être instruit,
Que *Mélite* n'entend ni Carosses, ni bruit,
Mais voit, tel que du lieu demande la décence,
Le modeste Chrétien se placer en silence;
Elle fuit, & tournant le dos à l'Auditeur,
Elle va prier Dieu pour le Prédicateur;
Seule dans sa Chapelle, attendant qu'il finisse,
Ou derriere le Choeur, récitant quelque Office.
C'est ainsi que, toujours, elle entend le Sermon,
Selon ceux qu'elle y voit, elle y prend place, ou non.
De la sorte, à peu près, sont à leur tour traitées,
Les Vêpres, par le Peuple & les Prêtres chantées,
N'y voyant que Bourgeois, qu'Artisans assister,
Jusqu'à *Magnificat* elle a peine à rester.
Elle s'y trouve aride. Aux Dévotes comme elle,
Il faut une Assemblée, & plus riche & plus belle,

Et pour répondre au goût de sa Dévotion,
La voix du simple Peuple a trop peu d'onction.
Mais le soir au Salut, exacte en récompense,
Son aridité cesse en voyant l'affluence,
Et le brillant concours des mondains paresseux,
Qui passant le Dimanche à Table ou dans les Jeux,
Après avoir à peine obligé leur mollesse
D'aller, midi sonnant, à la derniere Messe,
Pensent en adorant un moment au Salut,
Avoir, du culte Saint, bien payé le tribut.
Oh! que ce n'est pas là comme *Mélite* en use!
Des Vêpres, quelquefois, si la sainte s'excuse,
C'est pour prier ailleurs, exacte à s'acquiter
De ce qu'elle a par jour promis de réciter,
Plûtôt manqueroit-elle à sa famille entiere,
Que d'abréger d'un mot une seule Priere.
Quatre fois à Confesse elle va tous les mois,
Tous les mois de l'Autel approche quatre fois:
Quatre fois; c'est assez pour la croire une Sainte,
Du Sacrement des Saints, la salutaire crainte,
A dû la rendre pure, & qui veut en user,
Doit, par la Pénitence, au moins s'y disposer.
Il faut donc, puisqu'enfin *Mélite* le fréquente,
Conclure que *Mélite* est Sainte ou Pénitente.

Pénitente ? Hé, sa vie a-t'elle donc changé ?
Voit-on un seul défaut en elle corrigé ?
Donc elle croit n'avoir nul besoin de réforme.
Sainte, par consequent, l'argument est en forme.
Oh si grande est aussi sa rare sainteté,
Que tout la scandalise, & que d'iniquité
Elle traite en autrui toute image innocente,
Des vices dont toujours elle se croit exempte.
Voyant (je ne dis pas aux Spectacles, au Bal)
Mais dans les moindres Jeux un mal, un très-grand mal.
Et scrupuleuse au point, de n'oser même à l'*hombre*
Des plus petits Joüeurs venir remplir le nombre.
Le Carême, voulant, sous peine de peché,
Que Lait, Beurre & Fromage, & Ris soit retranché.
Si Sainte enfin, qu'on dit que sur tous ses caprices,
Son Confesseur se taît, & n'y voit aucuns vices.
C'est un homme éclairé, bien different de ceux,
Qui reçoivent, zelez, quiconque a besoin d'eux.
Il n'a qu'un choix trié de Dévotes d'élite ;
Et même quand d'abord il confessa *Mélite*,
Il crut lui faire grace, & ne la croyant pas
Propre à lui faire honneur, il en fit peu de cas ;
La traita bonnement, d'une maniere dure,
Et ne la confessa que par Charité pure.

Elle s'en apperçoit ; se plaint, s'explique mieux,
Le Saint homme, sur elle, enfin ouvre les yeux,
La reconnoît Dévote, & du Troupeau fidéle,
Il n'en est point, dit-on, qu'il épargne plus qu'elle,
Qui peut, après cela, douter de sa Vertu ?

Cléante, je t'écoute ; hé bien, que prétends-tu ?
Car tout ce qu'en raillant tu viens ici de dire,
Excepté quelques traits, ajoûtez pour en rire,
Dans *Mélite*; après tout, ne doit qu'édifier,
Et ce n'est point par-là qu'on doit s'en défier :
Retranche les motifs dont tu la rends suspecte,
Le reste est bon ; j'approuve ou du moins je respecte
Ses longueurs à l'Eglise, & ce qu'en sa maison
Elle fait de Mentale ou Vocale Oraison.
Maîtresse de son tems, que peut-elle mieux faire ?
Et puisque son salut est sa plus grande affaire,
Et dépend du secours que Dieu daigne accorder,
Trop fréquemment peut-elle à Dieu le demander ?

Qu'exacte aux Sacremens, *Mélite* aussi fréquente,
Celui qui rend la Grace, & celui qui l'augmente,
C'est encor ce qu'en elle on ne peut condamner.
Enfin, que pour l'instruire & pour la gouverner,
Elle ait, toujours au même ouvrant sa conscience,
D'un sage Directeur choisi l'expérience,

C'eſt un uſage ſaint, c'eſt le prudent parti
Que doit prendre un Chrétien, ou juſte ou converti;
Un moyen d'affermir ſon ame dans la Grace,
Et qui, d'un Confeſſeur ſans ceſſe à l'autre paſſe,
Et veut, cherchant toujours des Tribunaux cachez,
Qu'une oreille inconnuë entende ſes pechez,
Semble moins attentif à ſortir de l'abîme,
Qu'à s'épargner l'horreur & la honte du crime.
Qu'à bon droit, ſcrupuleuſe, elle trouve du mal
Aux Spectacles, aux Jeux, aux parures du Bal;
Et que de certains mets ſon Jeûne exact s'abſtienne;
Ainſi doit en uſer l'ame chaſte & chrétienne,
Et nul, s'il eſt Chrétien, ne peut croire innocens
Les plaiſirs, tels qu'ils ſoient, qui flatent trop les ſens.
La Foi qui nous apprend ſans ceſſe à nous contraindre,
Nous dit qu'on les doit fuir, parce qu'on les doit craindre;
Que c'eſt trop préſumer de la Grace & de ſoi,
De croire que, ſans tache, on peut garder ſa Foi,
Dans l'air empoiſonné des Bals & des Spectacles.
La Grace a rarement fait de pareils miracles,
Et plûtôt dans les feux le corps précipité,
Entier conſervera ſa force & ſa beauté.

Qu'on ne verra le cœur conſerver l'innocence,
Au milieu des plaiſirs où regne la licence.
Cléante, en tout ceci *Mélite* ne fait rien,
Que ne ſoit obligé de faire tout Chrétien.
Et c'eſt en quoi du monde éclate l'injuſtice;
Ce monde corrompu, toujours ami du vice,
Ennemi de la regle, & qui ne peut goûter
Que des devoirs Chrétiens on penſe à s'acquiter;
Traite de faux Dévot quiconque s'en acquite:
Et c'eſt peut-être ainſi que jugeant de *Mélite*,
Tu m'as, d'un air malin, prétendant la blâmer,
Peint les pieux dehors dont on doit l'eſtimer.
Non, puiſque ces dehors ſont bons, ſont néceſſaires,
Sont toujours obſervez par les Dévots ſinceres,
Qu'ils ſont les ornemens, les appuis du Chrétien,
Et des devoirs ſacrez pour tout homme de bien:
On ne peut, n'ayant pas de preuves du contraire,
Sans un faux jugement, un ſoupçon téméraire,
Refuſer de les croire & vertueux & Saints;
Et vouloir que toujours ils couvrent les deſſeins,
Et d'un cœur corrompu les noirceurs déteſtables,
C'eſt vouloir décrier les Dévots véritables.

Le vrai, le faux Dévot ont les mêmes dehors,
Tous deux ont à la regle assujetti le corps,
Le cœur seul les distingue, & jamais l'apparence,
N'a marqué de leurs cœurs l'exacte difference.
C'est le cœur, c'est le cœur qu'il faut interroger,
De la Dévotion, quand nous voulons juger.

Il est vrai que, des cœurs, Dieu seul a connoissance;
Mais il veut, pour l'honneur de la vraye innocence,
Qu'on puisse la connoître au bien qu'elle produit,
Et mesurer le prix de l'arbre par son fruit.

Par-là, puisqu'il s'agit de juger de *Mélite*,
Nous devons estimer & peser son mérite;
Par les Vertus qu'au cœur, bien plus qu'au corps, prescrit,
Un Dieu qui veut, sur tout, qu'on l'adore en esprit.

Il ordonne au Chrétien le Jeûne & la Priere;
Mais pour en obtenir sa Grace & sa lumiere;
Il veut du saint Autel qu'on approche souvent;
Mais avec un cœur pur, un cœur humble & fervent,
Il veut, loin des plaisirs, que la chair se macere;
Mais comme un moyen sur, un moyen nécessaire,
Pour rendre de l'esprit l'hommage plus constant,
Et le cœur plus fidéle aux soins qu'il en attend.

C'est donc toujours le cœur, c'est l'esprit qu'il demande,
En vain, du corps, en vain lui ferions-nous l'offrande;
En vain à la Priere accoûtumant nos voix,
Et d'un Jeûne rigide exact aux dures loix,
Fuyant des vains plaisirs la route dangereuse,
Irions-nous, d'une vie austere & rigoureuse,
Présenter à ses yeux le tribut éclatant:
Si le cœur n'accompagne, ou saint, ou pénitent,
De ces pieux devoirs la dévote pratique:
Notre Dévotion fausse & pharisaïque,
N'attirera sur nous que le ton irrité,
Dont le Pharisien fut si souvent traité.

A ces pieux dehors ayant mis son étude,
Quelquefois, sans mérite, on s'en fait l'habitude;
Le scrupule se borne à ces simples dehors,
Et le corps seul a part aux réformes du corps.

Par le corps entraîné, l'esprit suit sa routine,
Et comme aux seuls dehors sa vertu se termine,
Le vice, au fond du cœur, par ces dehors flaté,
Se conserve indocile & regne en sûreté.

Tel est souvent le sort des Bigotes altieres;
Contentes de bannir les passions grossieres,

Et d'asservir le corps à des devoirs pieux,
Elles laissent le cœur se nourrir vicieux.
Cléante, si telle est la Dévote *Mélite*,
Si sa Dévotion, sans même être hypocrite,
Ou du moins sans vouloir au public imposer,
(Car ce n'est pas le mal dont je veux l'accuser,
Je la crois seulement ignorante ou trompée.)
Si sa dévotion des dehors occupée,
Bornant là ses devoirs, contente d'éviter
Les vices dont sa gloire a soin de l'exempter,
L'autorise, l'endort, l'aveugle en d'autres vices:
Si la Dévote joint à ces saints Exercices,
Un esprit fier, hautain, superbe, ambitieux,
Et de l'ajustement un soin trop curieux;
Si prompte à s'offenser d'une légere injure,
Elle en grave en son cœur un souvenir qui dure,
Qui toujours se réveille, éclate avec ardeur,
Ou qui las d'éclater dégénere en froideur;
Si fuyant tout Spectacle & tout plaisir profane,
Et semblant observer la loi qui les condamne,
Elle en viole une autre, & voit d'un cœur d'airain,
De misere, à sa porte, expirer le prochain.

Ou si, laissant périr la pauvreté secrete,
Elle fait son aumône au son de la Trompete,
Va s'asseoir avec faste aux Bureaux destinez
A régir les sécours que d'autres ont donnez :
Là, d'un ton charitable exhorte, prêche, ordonne,
Gémit, ne donnant rien, du peu d'argent qu'on donne,
Du Pauvre qu'elle fuit étale les besoins,
Et croit faire l'Aumône en usurpant ces soins,
De la bourse d'autrui, voulant que l'on obtienne,
Ce que toujours resserre & refuse la sienne.

Si sa Dévotion, sa régularité,
N'est qu'un fond d'Amour propre, un goût de vanité,
Si d'Aumônes avare, elle n'a nul scrupule,
Des superfluitez que son luxe accumule,
De ce nombre infini de bijoux précieux,
Qui parent sa Toilette, ou qu'elle cache aux yeux,
Ne cherchant, par l'ardeur d'en faire les emplettes,
Que l'avare plaisir d'en remplir vingt cassettes.

Si, toujours attentive à grossir son trésor,
Elle compte, elle serre, elle entasse son or,
Et ne le fait sortir de ses caches obscures,
Que pour l'y voir rentrer, accru par ses Usures.

Si dure, injuste Mere, & ne pensant qu'à soi,
Sans établissement, sans Charge & sans Emploi,
Elle expose aux écüeils d'une oisive paresse,
D'une Fille, d'un Fils la boüillante jeunesse;
Ou Mere fastueuse, elle nourrit en eux,
L'ignorance & l'orgüeil d'un air présomptueux,
Et laisse où leur naissance, où leur bien les destine,
Sans mérite arriver leur vanité mutine.

Si Devote au dehors, au fonds charnel & vain,
Son cœur sur certains points se conserve mondain,
Court après les honneurs, estime les richesses,
Et du monde toujours se plaisant aux caresses,
Veut, jusqu'en ses Amis, jusqu'en son Directeur,
Trouver quelqu'air heureux, quelque dehors flateur,
Des Titres & des Noms qui dans le monde éclatent;
Si les prosperitez & la grandeur la flatent,
Si d'elle sont goûtez, préférez, applaudis,
Ceux que la voix de Dieu si souvent a maudits;
Pour la croire Dévote, il faut toujours fidéle
Aux Exercice saints, où s'est borné son zele,
Qu'elle en ajoûte un autre, & qu'elle aille, sans bruit,
Se joignant aux Enfans que la Paroisse instruit,

Apprendre, en répétant comme eux le Catéchisme,
Ce qu'est, & le Chrétien, & le Christianisme;
Et sur ces élémens de sa Religion,
Mesurer sa conduite & sa Dévotion.

Fin de la sixiéme Epitre.





EPITRE VII.

*A * EULOGE,*

Sur le ſtile brillant que quelques Ecrivains Modernes ſemblent affecter.


Oi qui joins à des mœurs dignes du premier âge,
Un sûr diſcernement du prix de chaque Ouvrage,
Juge, en tout genre, integre, eſprit docte & charmant,
Euloge, apprens-moi donc par quel enchantement,
De tant d'Ecrits nouveaux s'eſt emparé ce ſtile,
Qui, de tours affectez, ſemble un jeu puérile;
Où, cherchant moins les mots au ſujet convenants,
Que ceux qui ſont hardis, nouveaux & bien ſonnants,
On ſe croit éloquent, quand à ces ſons frivoles,
On a borné le choix & l'ordre des paroles.

* *On croit que cette Epitre a été addreſſée à M. Joly de Fleury, dont l'Eloquence eſt ſi ſimple, ſi naturelle & ſi ſublime.*

Là, ſans ame, ſans nerfs le Diſcours diſloqué,
Par bonds & par éclairs ſaute & brille tronqué.
Là, ne marche aucun mot qu'avec une épithete;
Là, toujours figuré même tour ſe répéte;
Là, du Diſcours nombreux ignorant les reſſorts,
Et de la diction ne s'attachant qu'au corps,
Sous des termes brillans ſe préſente, inſipide,
A l'oreille flatée un triſte, un affreux vuide.
Tels ſont tant de Diſcours en ce ſiécle enfantez,
Tels jolis Entretiens, & ſerieux Traitez.
Ainſi de bel eſprit l'Avocat qui ſe pique,
Fait briller de beaux mots le Procès qu'il explique.
Ainſi du Harangueur s'expriment joliment,
Et la conjoüiſſance & le remercimeut.
A ce ſtile on s'égaye aux Oraiſons Funebres,
Des Héros, dans ce ſtile, on peint les faits célébres,
Dans ce ſtile, leger & brillant Traducteur,
On fait parler le Grec, le Latin d'un Auteur;
Dans ce ſtile en un mot effleurant les matieres,
On compoſe & Récits & Lettres familieres;
Et combien voyons-nous dans ce ſtile briller,
Et de ces feux folets de Sermons petiller?

C'eſt le bon goût, dit-on, ainſi doit-on écrire.
Aveugles orgüeilleux, nous oſons même dire,

Que le ſtile François par ce tour réprouvé,
De ſa perfection au comble eſt arrivé.
Croiroit-on, nous voyant tenir ce fier langage,
Que des bons Ecrivains nous euſſions quelque uſage?
Que ce ſiécle connût *Virgile* & *Ciceron*?
C'eſt en de tels Auteurs, sûrs modéles du Bon,
Qu'on doit, des faux brillans fuyant l'extravagance,
Puiſer la veritable & ſolide élégance.
Heureux ſi ſoixante ans de ſoins & de ſecours,
Pour enrichir la langue & polir le Diſcours,
Avoient enfin chez nous enfanté quelque Ouvrage,
Qui ſur nos vieux Auteurs eût aſſez d'avantage,
Pour dire, avec raiſon, qu'en l'art de bien parler,
Nous voyons ſur leur tems notre tems exceller!
Heureux ſi conſervant encor l'uſage utile,
Des mots, que ſans raiſon on a bannis du ſtile,
Notre Proſe valoit la Proſe d'*Amiot*;
Et nos Vers égaloient les bons Vers de *Marot*!
A force d'épurer leur Gaulois ſi commode,
Quel ſtile! quel langage a-t'on mis à la mode?
Un ſtile, tu le vois, concis, énervé, dur,
Brillant en apparence, & dans le fonds obſcur;
Un langage où l'on prend pour Diſcours patétique,
De termes haſardez un aſſemblage étique.

Hé quoi, ceux qui toujours, du bon ſens écartez,
Mettent leur élégance en ces fauſſes beautez,
A qui la diction paroît d'autant plus belle,
Qu'ils en conſervent moins la beauté naturelle,
Euloge, n'ont-ils pas tous les jours en leurs mains,
Les plus fameux écrits des Grecs & des Romains ?
En trouvent-ils de bons, dont l'exemple autoriſe,
De ces fades brillans l'obſcurité conciſe ?
Que ſert, que s'aſſemblant chaque ſemaine en Corps,
Par ſes Ecrits, ſes ſoins, ſes Leçons, ſes efforts,
La docte Académie ait proſcrit ce vain ſtile,
Et de ces faux brillans banni l'éclat ſtérile ?
Que ſert, des Anciens que vantant les écrits,
Au novice Ecrivain, par l'eſpoir de ſes prix,
Elle ait voulu, ſçavante en l'art de bien écrire,
Faire ſuivre le goût que leur lecture inſpire ?
Malgré, malgré ſes ſoins, laſſe de différer,
De s'acquiter du prix qu'elle fait eſperer,
Nous la voyons réduite à couronner encore,
Faute de trouver mieux, le brillant qu'elle abhorre.
Et tu l'as vû, ſoigneux de nous tirer d'erreur,
Un Poëte eſt venu, dont la noble fureur,
Au feu de *Juvenal* joignant le ſel d'*Horace*,
Sembloit du mauvais goût avoir puni l'audace,

Et nous montrant du VRAI l'éclat pur & charmant,
Banni jusqu'aux lueurs de ce FAUX assommant.

D'où vient, si bien instruits, qu'un goût, un goût bisare,
Suit encor les sentiers où le bon sens s'égare,
Et qu'en tout genre au FAUX, du VRAI peu distingué,
Est tous les jours encor notre encens prodigué?
Euloge, je t'entends. Depuis que sans génie
Croyant de leurs écrits attraper l'harmonie,
L'ignorant Ecrivain a voulu copier
L'élégant *Telemaque* & le brillant *Fléchier*:
Oubliant, que pour but, le premier se propose,
D'instruire un jeune Prince, & de lui mettre en Prose,
Pour le rendre attentif à ses doctes Leçons,
Du stile Poëtique, & la phrase & les sons.
Et que l'autre, toujours maître de son audace,
La mesure au bon sens, le sçait mettre à sa place;
Quoique malgré ses soins quelquefois affecté,
Trop semblable à lui-même, il se soit répété.

Charmé de ces Auteurs, attentif à les lire,
On a crû que comme eux chacun devoit écrire,
Que c'étoit le seul stile où l'on pouvoit briller,
Et qu'aujourd'hui la mode étoit de les piller.

Ainsi par tout on vit l'Ecrivain malhabile,
Porter jusqu'au larcin son amour pour leur stile;
Par tout il adopta, s'appropria leurs tours,
Et selon ses besoins emprunta leurs Discours.
A tout usage mis; l'Avocat en compose,
L'Exorde & les trois parts d'une premiere Cause;
Pour une vigne, un champ dont il faut décider,
On entend au Palais *Telemaque* plaider,
Et contre un Chicaneur implorer la Justice,
Du stile dont *Mentor* instruit le fils d'*Ulisse*,
Des phrases de *Fléchier*, la Chaire s'applaudit;
C'est lui qu'au Prône encor Dimanche on entendit;
Des Abbez au pillage, en proye aux Docteurs mêmes;
Il a depuis sa mort prêché quatre Carêmes.
C'est lui qui prêche encore aux Fêtes des Patrons,
Qu'on lit encor souvent dans d'élégans Factums,
Qui des Présidiaux harangue aux ouvertures,
Et fait plus d'à-demi les Sermons de Vêtures.
C'est lui qu'on voit chargé des publics Complimens;
Qui des nouveaux Prélats tourne les Mandemens;
Et pour ceux que la brigue à des Corps associe,
C'est lui, presque toujours, qui parle & remercie.

C'est

C'eſt ainſi qu'un Auteur, en ſon genre excellent,
Qui ſe fit à lui-même un ſingulier talent,
Gâta toujours quiconque oſe, foible copie,
Lui piller les Diſcours que ſa main eſtropie.

Ainſi de *Bourdaloue* on voit, imitateurs,
Echoüer tous les jours de vains Déclamateurs,
Qui pour lui reſſembler n'ayant que leur audace,
Se ſont, en l'imitant, égarez ſur ſa trace.

Mais où vas-je, à mon tour, moi-même m'égarer
Du plumage d'autrui cherchant à ſe parer,
Le foible Ecrivain tombe, ou pour un moment brille,
Des lambeaux découſus qu'on s'apperçoit qu'il pille.
Ebloüi de l'éclat des phraſes & des mots,
Il s'y borne, il les prend, les fourè à tous propos,
Et ne voit pas qu'aux mots, aux phraſes qu'il manie,
Il manque l'art, l'eſprit, la force & le génie:
Que c'eſt-là ce qu'en eux il dévroit imiter,
De ces fameux Auteurs, s'il vouloit profiter.

Euloge, c'eſt l'abus qu'en ces Vers je déplore.
Parmi tant d'Ecrivains que nous voyons éclore,
L'éloquence des mots eſt celle où la plûpart,
Semblent mettre aujourd'hui leur étude & leur art;

Encor même des mots dont ils font l'étalage,
Aiment-ils à changer & le sens & l'usage;
Ce ne sont que grands mots & termes figurez:
Faut-il dire qu'*un Roi fit fuir des Conjurez?*
Trop communs sont ces mots, trop vile est cette phrase,
Pour paroître éloquent il faut, avec emphase,
Dire que l'*Oint de Dieu, ce Soleil couronné,*
Dissipa, contre lui, l'orage mutiné,
Perça l'épais nuage, & délivra la terre,
Du Spectacle effrayant que lui donnoit la Guerre.
Faut-il peindre la Grace & ses effets soudains;
Ce sont, dit l'Orateur, *du Maître des Humains,*
De l'Etre bienfaisant, les soudaines saillies,
Et du torrent Divin des goutes rejaillies.
Ainsi, quand le Discours aux mots vient se borner,
On en place souvent, y voulant raffiner,
Qui semblent étonnez de se trouver ensemble,
Et suivre, en dépit d'eux, l'ordre qui les assemble.
Mais plus en est le choix & bizare & nouveau,
Plus en paroît l'usage & merveilleux & beau.
En combien de Discours voyons-nous applaudies,
De ce bizare goût les figures hardies?

Et combien as-tu vû le Peuple s'empressant,
Suivre de ces beaux mots le vuide éblouïssant?
Mais que doit-on penser de la bizare mode,
Qui, d'usage aboli, traite la période,
Qui veut que le Discours brille toujours concis,
Et du sens en deux mots renferme le précis?
C'est-là, dit-on encor, comme l'on doit écrire;
Il faut dire en un mot, tout ce que l'on veut dire,
Et l'Auditeur lassé d'un trop pénible effort,
Ne veut rien écouter, s'il n'entend tout d'abord.
La diction languit, quand elle est suspenduë,
Jamais jusqu'à la fin elle n'est entenduë.
On abhorre un Discours nombreux & soutenu,
On veut qu'il soit coupé, tranché, *taillé menu.*
Hé quoi, les Orateurs, & de Rome & d'Athenes,
Ceux mêmes qui chez nous ont, nouveaux *Démosthenes*,
Et *Cicerons* nouveaux, excellé tant de fois,
Et dont peut-être encor nous entendons la voix,
Se sont-ils donc trompez? & notre ame attentive,
Est-elle dans l'erreur, quand une voix naïve,
Qui n'offre que le Vrai, qui fuit tout faux brillant,
Et qui, loin de ce stile, en éclairs petillant,

Simple, ſuſpend, amene à loiſir chaque choſe,
Nous touche, nous inſtruit, de nous enfin diſpoſe?
Non: moins au choix des mots on fait d'attention,
Plus le ſens du Diſcours nous fait impreſſion:
Ce n'eſt point par ſa voix que l'Orateur nous touche;
Mais par les veritez qui ſortent de ſa bouche.

Auſſi l'homme ſenſé, qui ne parle & n'écrit
Que pour toucher, inſtruire, & convaincre l'eſprit,
Avant de s'exprimer, meſure chaque terme,
Non au ſon qu'il produit, mais au ſens qu'il renferme;
Choiſit pour énoncer le ſens qu'il a conçû,
Les termes que l'uſage en ſon ſtile a reçû;
Il les met dans le ſens que l'uſage leur donne,
Les place dans le rang que la Grammaire ordonne;
Aux termes figurez enfin il n'a recours
Que quand le *propre* manque, ou ſied mal au Diſcours.

Il eſt en chaque mot une force ſecrete,
Simple il vaut mieux ſouvent, qu'orné d'une épithete,
De ces vains ornemens, pourquoi s'embarraſſer?
Un terme, un mot ſuffit à qui ſçait le placer.

Plus le Diſcours eſt ſimple, & plus il eſt ſublime;
Epithete pompeuſe & brillant ſynonime,

Souvent dans le Discours ne sont qu'un fatras vain;
Et les foibles appuis du stérile Ecrivain.

Combien plus noblement exprime ce qu'il pense,
Celui qui dit: *Jusqu'où de notre patience,*
Veux-tu, Catilina, veux-tu donc abuser?
Ou ceux qui simplement viennent nous proposer,
Les disgraces d'Enée, ou la fureur d'Achille.

Qui sur ces grands Auteurs aura reglé son stile,
Sçaura, non à des mots sans fruit nous attacher,
Mais par des sentimens, nous plaire & nous toucher.

Epithete dans lui, métaphore & figure,
Nous paroîtront les voix, les tons de la nature,
Et jusqu'à ses brillans, naturels & censez,
On croira que sans art le coeur les a placez.

C'est ainsi qu'un Discours que dicte la Sagesse,
Qu'enfante le bon sens, brille par sa noblesse.

Ainsi, dans le Palais, le grave Magistrat,
Ainsi, dans le Clergé le sage & saint Prélat,
Quiconque enfin a sçû chercher dans l'éloquence
Le VRAI, que le Bon sens, l'état, la bienséance,
Le genre du Discours & la raison prescrit,
Parle de vive voix, s'énonce par écrit,

Et malheur à celui qu'au Sénat, à Verſailles,
Loin d'imiter ta voix, ou celle de * Noailles,
On voit, ſous les brillans de vains Déclamateurs,
Evêque, ou Magiſtrat, haranguer en Rhéteurs.

* *Le Cardinal Archevêque de Paris.*

Fin de la ſeptiéme Epitre.





EPITRE VIII.

A MON VALET.

OU DIALOGUE, &c.

MAÎTRE. FLAMAND, toi qui me sers de Valet & de
Maître,
Tantôt l'un, tantôt l'autre, & tel que
tu veux l'être ;
Mais qui, tel que tu sois, me fais toujours la loi,
Et te crois plus habile & plus sage que moi.
Viens, réponds librement, dis moi ce que tu penses,
Me crois-tu des Amis parmi mes connoissances ?
Parmi ceux que je vois, & que tu vois aussi,
Envoyer, ou venir le plus souvent ici.
VALET. Vous, Monsieur, hé jamais voit-on chez vous
personne ;
A peine le signal, que par grace on vous donne,

Une fois en un mois siffle ses quatre coups ;
Et lorsque par hasard on a sifflé pour vous,
Que comptant par mes doigts, j'ai crû le bien entendre,
Voit-on d'un Char superbe un grand Seigneur descendre ?
Un homme de la Cour, un Prince, un Duc & Pair ?
Evêque ou Magistrat, ou Dame de grand air ?

C'est le Tailleur *le Grand*, c'est *Forest* la Lingere,
Le Cordonnier *Mazin*, ou *Panier* l'Horlogere,
Qui pour vous épargner les dépens des Exploits,
Du quadruple sifflet ont emprunté la voix.

Sans ces bons Créanciers, faiseurs de révérences,
Qui donnant leur Mémoire, en offrent les Quittances,
Mais à qui vous sçavez, l'air non moins obligeant,
Promettre aussi beaucoup, & donner peu d'argent,
Si ces braves gens-là ne vous rendoient visite,
Au milieu de Paris je vous croirois Hermite,
Et dirois que c'est Dieu, qui dans un même trou,
M'a fait pour mes pechez le Valet d'un Hibou.

MAÎTRE. Prends-tu donc pour un trou ce Logis magnifique ?

VALET. Moi, Monsieur, j'ai du goût, c'est de quoi je me picque,
Et depuis que je vois * *Hebert* & *Juliot*
Personne, excepté vous, ne me trouve idiot,

* *Marchands de curiositez.*

Comme ils me l'ont appris, je sçai, sur un Ouvrage,
Prendre de connoisseur, & l'air & le langage;
Et sans y rien comprendre employer à propos,
Comme termes de l'Art, les plus impropres mots.
* Ce Logis, par exemple, est de *docte ordonnance*,
Le *jet* en est hardi, juste la *consonnance*,
Le *beau* n'y marche point & par sauts & par bonds,
D'un *vol* prompt & leger s'élancent les plafonds,
L'*Amoureux* & le *Grand* regnent dans les Peintures,
Et le *tendre* & *doüillet* jusques dans les serrures.
Mais que m'importe à moi d'habiter un Palais?
Où, comme adroits & fins joüeurs de gobelets,
Les murs font *apparoître* en vingt glaces brillantes,
D'un immense canal les eaux toujours coulantes.
Il est vrai, je me plais à ces vivans Tableaux,
Par où, sans rien moüiller, entrent ici ces eaux,
Et font en chaque chambre arriver les Villages,
Les Bois & les Châteaux qui bordent leurs rivages.
Mais, quelque beau qu'il soit, objet muet & sourd,
A la longue ennuyeux, devient pesant & lourd.
L'homme veut qu'on lui parle; il n'est Ange, ni Diable,
Il est, comme je suis, animal sociable.

* *Maison de M. le President Lambert.*

Pour vous toujours tout feul....

MAÎTRE. Perfonne ne l'eft moins,
Sans que pour voir du monde, il m'en coûte aucuns foins,
J'ai toujours compagnie.....

VALET. Oüi, vous avez la mienne;
Mais fouffrez-vous toujours que je vous entretienne?
Pour un jour que je parle, il faut, fans dire un mot,
Que j'en paffe quatorze à croquer le marmot.
MAÎTRE. Mais ne vois-je que toi?

VALET. D'autres viennent de refte,
Mais qui? des importuns, dont comme vous je pefte,
Tantôt un Etranger, tantôt un Curieux,
Qui vous difent, Monfieur, peut-on voir ces beaux lieux?
Tantôt quelque Plaideur, qui fottement fuppofe,
Que par votre crédit, il gagnera fa Caufe,
Tantôt ceux qu'on a crû devoir vous adreffer,
Ayant un garçon rare, un jeune homme à placer,
Un homme propre à tout, qui fçait, compter, écrire,
Et même, en un befoin, pourroit montrer à lire;
Enfin, gens qui de vous, fe difent fort connus,
Mais qui précifément ne s'en font fouvenus,

Que, quand quelque interêt, après dix ans d'absence,
Leur fait renouveller l'ancienne connoissance.
Si c'est-là voir du monde, il n'est, à bien compter,
Personne plus que vous qui s'en puisse flater.
Maître. Mais c'est aussi par-là que tu peux, ce me semble,
Dire, qu'aux grands Seigneurs quelquefois je ressemble,
Ces importuns, qu'ici tu trouves si fâcheux,
Font la gloire des Grands, la foule en est chez eux,
Et le plus grand éclat de leur haute fortune,
Est d'avoir tous les jours cette foule importune.
Valet. Que n'en tirez-vous donc quelque petit éclat?
C'est pour vous que j'affecte un goût si délicat,
Je les trouve importuns, mais je veux bien qu'ils sçachent,
Qu'ils ne me sont fâcheux, que parce qu'ils vous fâchent.
Ha! si je vous voyois, ravi d'être assiégé
Laisser grossir, la foule, & venir, rengorgé,
L'œil distrait, écouter ce qu'ils ont à vous dire,
En faire au moins semblant, puis, d'un grave sous-rire
Accompagnant la voix, répondre *nous verrons*,
Et nous ferons, Messieurs, tout ce que nous pourrons;
Il est vrai que la chose est fort sollicitée,
Mais peut-être ma voix sera-t'elle écoutée.
Si vous parliez ainsi..... mais, comme un pauvre sot,
(Oüi, Monsieur, vous devez me pardonner ce mot,)

Vous dites, se peut-il que sur moi l'on se fonde ?
C'est bien mal me connoître, & sçavoir peu le monde,
Je n'ai crédit aucun, c'est-là ce qu'on sçait bien,
On n'a point de crédit quand on n'est bon à rien.

Doit-on parler ainsi, quand on parle à des bêtes ?
Avec moins de crédit que vous, mais plus honnêtes,
Je sçai de braves gens qui se font chaque jour
De pareils importans une agréable Cour.
MAÎTRE. Veux-tu que je les trompe ?
VALET. Hé, n'est-ce pas l'usage ?
Ceux qui peuvent le plus en font-ils davantage ?
Croyez-vous avoir seul le coeur noble & bien-fait ?
Tout le monde a son prix..... mais ça, venons au fait,
Quoi, ne pouvez-vous rien pour vous & pour les vôtres,
Ni par votre crédit, ni par celui des autres ?
Ma foi, ce n'est pas-là sur quoi j'avois compté.
Si-tôt qu'auprès de vous on me sçût arrêté,
Chacun me dit, Flamand, tu ne sçaurois mieux être,
Un Valet est heureux auprès d'un si bon Maître,
Il supporte, il pardonne, il n'a ni bas, ni haut,
Il sçait, Maître & Valet, qu'aucun n'est sans défaut,
Il a cent bons Amis, cent bonnes connoissances,
L'Armée & le Clergé, le Palais, les Finances,

Et la Ville, & la Cour, brille aujourd'hui des noms,
De ses Amis de Classes & de ses Compagnons ;
Ne crains donc pas chez lui que fortune te manque,
Jacques qui le servoit est Commis à la Banque.
Quelle est donc ma surprise, après ces beaux discours !
De vous voir seul ici seul passer vos tristes jours,
Et de ces Compagnons, de ces Amis de Classe,
Qu'aucun ne vient chez vous, aucun même n'y passe.
C'est un peu votre faute. En tous les tems, dit-on,
Vous avez mieux aimé vivre comme un Caton,
Que d'aller mandier par d'honnêtes bassesses,
Ou mépris orgüeilleux, ou frivoles caresses.
MAÎTRE. Tu parles comme un Livre, & Philosophe aucun
N'a mieux peint ce qu'on gagne à se rendre importun.
VALET. Ho ! que je suis encore bien meilleur Philosophe !
Je sçai, que pour des gens d'une certaine étoffe,
Des gens qui, comme vous, sont avares d'encens,
Les Grands n'ont pas toujours des airs fort caressans.
MAÎTRE. Tu fus pourtant témoin de l'accüeil favorable,
Que me fit ce Seigneur, civil, honnête, affable ;
Quand, sur son rang nouveau tu me vis l'autre jour,
Lui témoigner ma joye & lui faire ma cour.
VALET. A travers de la foule, il est vrai, vous passâtes ;
Il vous vint embrasser comme vous l'embrassâtes,

Mais moi, quand votre cœur lui parloit tout de bon,
Je crus voir que le sien donnoit du *Galbanon*.
Vous-même, dites-moi, qu'avez-vous lieu d'en croire?
Oüi, d'être bien reçû vous avez eu la gloire,
Une autre gloire encor, que vous ne sçavez pas,
C'est qu'on vous crut, Monsieur, du nombre des Prélats,
De ces Prélats pieux, qui ne sont à leur aise,
Que loin de leur Eglise & de leur Diocese.
C'est-là, car pouvez-vous en montrer d'autre effet?
Ce que vous a valu l'accüeil qu'on vous a fait.
MAÎTRE. N'est-ce pas une gloire assez satisfaisante?
D'entrer d'un pas leger, & sans qu'on vous présente,
Et par cet abord libre écartant tous les sots,
De leur foule béante ouvrir soudain les flots;
De voir l'homme important s'avancer, vous sous-rire,
Et vous tirer à part, n'ayant rien à vous dire:
VALET. Chez les Grands, pourquoi donc n'allez-vous pas souvent,
Sûr d'être bien reçû, vous repaître de vent?
Mais vous faites pourtant fort bien, de n'en rien faire,
Car, soit dit entre nous, vous pourriez y déplaire.
D'un si bizare goût le Ciel vous a bâti,
Que toujours de travers prenant votre parti,

Vous ne pouvez souffrir, même dans une femme,
Esprit & coeur frivole & petitesse d'ame,
Et que de la raison vous voulez qu'au niveau,
Chacun dresse son goût & regle son cerveau.
Moi-même, n'ai-je pas à me plaindre sans cesse,
Du Démon qui toujours vous obsede & vous presse,
Et vous fais regarder en moi, comme un grand mal,
D'être un peu paresseux & quelquefois brutal?
Comme si les Valets devoient être plus sages,
Que les honnêtes gens qui les ont à leurs gages;
Passe, que sur ce point vous vous déguisiez peu,
Mais pourquoi, déchaîné par tout contre le jeu,
Blâmez-vous sans pitié l'industrieux génie,
Qui trouve, par le jeu, l'art d'avoir compagnie?
Pourquoi? chez vos Amis, voyant de tous côtez,
Des inconnus, ou non, à joüer invitez,
Loin de dissimuler que ce jeu-là vous fâche,
Dites-vous en raillant, *chacun a donc sa tâche,*
Chacun n'arrive donc que pour se voir soudain,
Cloüé dans un fauteüil les cartes à la main?
En vain pour appuyer ce discours ridicule,
Vous dites que du jeu l'on doit faire scrupule.
Les joüeurs répondront, qu'ils y font moins de mal
Que vous, quand vous prenez un ton si Magistral.

Aimeriez-vous donc mieux les entendre médire,
Et qu'entre ces deux maux ils choisissent le pire ?
Tous diront (nul n'aura de peine à l'avoüer)
Qu'il faut étant ensemble, ou médire, ou joüer,
Et si vous les fâchez, ils feront l'un & l'autre,
C'est à quoi les réduit un tems comme le nôtre.
Vous-même tous les jours, l'avez-vous oublié ?
Vous regretez ce tems, ce siécle délié,
Où vous voyiez enfant, si l'on doit vous en croire,
L'esprit & le sçavoir en *grand honneur & gloire.*
De l'ignorance alors les femmes rougissoient,
Goûtoient les gens d'esprit & les applaudissoient,
Et sans rien négliger du soin de leur ménage,
Elles sçavoient parler & juger d'un Ouvrage.
Mais aujourd'hui (ce sont encor-là vos discours)
L'étude & le sçavoir n'ont presque plus de cours,
Les femmes n'ont d'esprit que pour les bagatelles,
Le plus poli sçavant est un *Pédant* chez elles.
Du moins j'en nommerois ausquelles, par malheur,
Certain homme d'esprit, pensant leur faire honneur,
En assez jolis vers s'étant mêlé d'écrire,
L'une ouvrant de grands yeux, ne put jamais les lire,
L'autre dit, voyons donc, prit les Vers, les lut mal,
Et toutes à la fois dirent, *quel animal !*

Il nous écrit en vers, nous croit-il des Sçavantes?
Nous sommes sur ce point ses très-humbles servantes,
Nous ne nous donnons point pour celles, que Paris
Regarde comme grands & comme beaux esprits,
Et cedons, s'il en est, aux merveilleuses Dames,
Qui n'ont & que le sexe & que le nom de femmes.
Contentes de l'esprit qu'il nous convient d'avoir,
Nous les laissons en paix joüir de leur sçavoir,
Que parmi les Docteurs on leur accorde place,
Et, sans en partager ni l'orgüeil ni la crasse,
Qu'elles jugent de tout & décident comme eux,
Nous, *tantôt nous joüons, tantôt faisons des nœuds*,
Et toujours, l'esprit vuide, une ignorance aimable;
Nous fait passer sans trouble une vie agréable.
C'est-là le beau discours, je dois m'en souvenir,
Qu'il vous plaît, en ce cas, de leur faire tenir.

Et c'est en quoi je crus (soit dit sans vous déplaire)
Vous trouver l'autre jour à vous-même contraire.
On vous montra des Vers, que sçais-je? une Chanson,
Une femme vous dit, *elle est de ma façon.*
Pour faire une Chanson il faut quelque science,
Vous pouviez donc loüer la Dame en conscience;
Mais quand pour la loüer chacun n'a qu'une voix,
Vous prenez la Chanson, vous la lisez deux fois,

Et répondez enfin, ſemblant vous moequer d'elle,
Oüi, ſi je l'entendois, je la trouverois belle.
Comme ſi quand on veut joliment compoſer,
A ſe bien faire entendre on devoit s'amuſer;
Et qu'on pût ignorer, qu'il faut pour bien écrire,
Dire ce que jamais d'autres n'auroient pû dire;
Que c'eſt ce qui s'appelle & du *neuf* & du beau,
Et par où ſe diſtingue un Ecrivain nouveau.
Vous riez.... mais, Monſieur, raiſonnons, je vous prie,
La ſource de l'eſprit eſt-elle donc tarie?
Chacun ne peut-il pas ſans le ſecours d'autrui,
Tirer de ſon eſtoc ce qu'il penſe aujourd'hui?
Pour moi ce que je dis, je le dis de moi-même,
Et pour vous aſſurer de mon reſpect extrême,
Je n'ai point conſulté comment Latins & Grecs
Vous auroient avant moi préſenté leurs reſpects;
Or, comme ſur ce point, ſur d'autres points encore
Je pourrois, pourquoi non? ſi j'étois moins pécore,
Penſer, parler, juger, raiſonner auſſi-bien,
Que le plus éloquent, le plus docte ancien;
Nos modernes Auteurs par ces raiſons ſenſées,
Ont crû devoir donner du *neuf* à leurs penſées,
Et d'un commun accord ſagement évité,
Ce bon vieux naturel qu'avoit l'Antiquité.

Ils ont plus fait encore, admirez leur génie,
Des Grecs & des Latins bravant la tyrannie,
Ils ont si bien écrit, que jamais leurs Lecteurs,
Ne les accuseront d'avoir lû ces Auteurs.

De-là, ces beaux discours, ces surprenans Ouvrages,
Dont l'éclat ébloüit dès les premieres pages,
Et parmi ces éclairs, ces traits ébloüissans,
Des termes déplacez nous dérobent le sens.

N'est-ce pas là du *neuf?*.... oüi, vous avez beau rire,
Aucün des Anciens n'a sçu si bien écrire,
Si bien choisir des mots dont l'agréable son
Fait goûter un discours, soit qu'on l'entende, ou non.

Mais, d'un franc ignorant affectant la bêtise,
Vous voulez un discours qu'on n'écoute, on ne lise,
Que pour trouver un sens qui, loin de se cacher,
Vienne toujours s'offrir, sans se faire chercher.
Un discours que, quiconque en entend le langage,
Comprenne également, à la Ville, au Village,
Et, comme à votre avis *Ciceron* le prétend,
Fasse croire à chacün qu'il en peut dire autant.

Des discours de ce genre, au tems de ce bon homme,
Pour beaux, pour éloquens, pouvoient passer à Rome,
Car, d'un vieux sens commun Rome suivoit les Loix,
Et ce bon *Ciceron* ne parloit pas François.

O! s'il avoit parlé, s'il eût pû naître en France!
Qu'il eût bien sçû des tems faire la difference!
Et pour être á la mode & crû grand Orateur,
En stile d'Epigramme éblouïr l'Auditeur.
C'est-là ce qu'on apprend sur ce brillant Parnasse,
Où d'aucun Ancien n'a pénétré la crasse,
Là, sans creuser la terre, où l'or est enfouï,
Tout brille du clinquant dont l'œil est ébloüi,
Et par qui sont produits tant d'éclatans miracles,
Prose & Vers de tout genre, & sur tout, beaux Spectacles,
Ouvrages merveilleux d'un goût *neuf* & divin,
Et si *surnaturels*, que l'on y cherche en vain,
Quelque trait qui ressemble aux traits de la nature.
Et, puis qu'il m'est permis de vous parler Peinture;
(Car étant près de vous que n'ai-je pas appris?)
Là, ces rares Tableaux sans pareils & sans prix,
Où des airs naturels, loin d'exprimer l'image,
Le Peintre a crû que l'Art exigeoit davantage,
Et demandoit des traits plus forts, mieux figurez,
Que ceux que la nature avoit seule inspirez.
C'est ce que vous traitez d'ignorance grossiere,
Mais c'est-là ce qui rend la Peinture plus fiere,
Qui l'annoblit, l'éleve & l'affranchit des Loix,
Qu'on l'obligeoit, dit-on, d'observer autrefois.

Car on m'a raconté qu'en sa naissance obscure,
Elle avoit fait d'abord assez simple figure,
Que long-tems même après, n'osant rien inventer,
Elle s'étoit bornée au seul droit d'imiter,
Et de ne nous donner que des Portraits fidéles,
Toujours de la nature empruntant ses modéles.
C'étoit-là tout son fort; mais on voit, Dieu merci,
Qu'ainsi que tant de gens l'ont fait en ce tems-ci,
Elle a pris un essort, qui, bien qu'il l'estropie,
La fait avec éclat cesser d'être copie.

C'est là ce qui vous choque, & dans tous les Portraits,
Vous fait de la nature interroger les traits;
Et si l'on vous croyoit, il faudroit, Dieu m'assiste,
Réduire le grand Peintre à l'emploi de Copiste,
Et blâmer les Tableaux les mieux imaginez,
Si sur un bon modéle ils ne sont dessinez.

Sur ce pied-là, jugez, combien vous faites rire,
Quand, confondant les tems, vous ne cessez de dire,
Qu'on devroit aujourd'hui s'essayer d'être tel,
Que fut en son vieux tems le nommé *Raphaël*,
Ce Peintre si borné dans son génie étique,
Qu'il ne cessoit, dit-on, d'étudier l'Antique,
Travaillant en esclave, & forçant son pinceau,
D'imiter la nature en son moindre morceau.

O! combien, laissant-là les beautez naturelles,
Seuls, de leur propre fonds enfantant leurs modéles,
De Peintres aujourd'hui sont plus ingénieux!
Vous le dites vous-même, & n'en pensez pas mieux.

Venons à d'autres points. Autant, ou plus bizarre,
Jugeant des Vers François, vous traitez de barbare,
La beauté qu'on y cherche & qu'on vous prouvera,
Seule en faire le prix, l'essence & *cetera*....

Autrefois, parmi nous, la richesse des rimes,
L'élégant choix des mots, naturels & sublimes,
En un certain espace, avec art resserré,
Distinguoit de la Prose un discours mesuré.
Les piés d'une syllabe, aucun Vers sans césure,
Tous avoient leur repos conforme à leur mesure,
Tous les mots dans leur place en cadance assortis,
Aux loix de la Grammaire étoient assujettis,
Et dans nos Vers, bien loin qu'ils en fussent l'essence,
Les termes transposez n'étoient qu'une licence,
Licence, que la Prose, aussi-bien que les Vers,
Au besoin, se permet en cent endroits divers.

Ce sont vos sentimens, si j'ai bonne mémoire,
Et c'est des vers François où vous bornez la gloire.

Mais de plus fins Auteurs les ont biens mieux connus,
Et pour vous détromper semblent exprès venus.

D'abord ſur la *Céſure*, ils ont tous fait main baſſe,
Non pas dans les grands Vers, où la laiſſant, par grace,
Ils n'ont voulu donner ni treve ni repos,
Aux Vers legers de taille, & par-là plus diſpos,
Hé comment, ont-ils dit, en un ſi court eſpace,
La Céſure auroit-elle & ſon tems & ſa place?
D'ailleurs, a-t'on jamais, après un ou deux pas,
Fait repoſer quelqu'un, & crû qu'il étoit las?
Donc, pour les Vers qui n'ont que quelques pas à faire,
Nul repos en chemin n'eſt cenſé néceſſaire,
Et qui met la Céſure au rang des autres Loix,
Croit encore être au tems de nos bons vieux Gaulois.

Cependant ces Docteurs, aſſaſſins de Céſures,
Ont eu, d'une autre part, les entrailles moins dures
Du pié d'une ſyllabe ayant ſur tout, pitié,
Et le trouvant trop foible & trop court de moitié,
Pour lui marquer un cœur moins Turc & moins Arabe,
Ils l'ont fait ſagement d'une double ſyllabe.

Pour en uſer ainſi quel modéle ont-ils pris?
Le croiriez-vous? celui de ces ſi beaux eſprits,
Ces Grecs & ces Latins, vos grands, vos ſeuls Oracles,
Oüi, quoique notre langue y mît certains obſtacles,
Ils ont, en ce ſeul point, voulant les imiter,
Jugé qu'à leur exemple, ils ne dévoient compter

Que six piés dans des Vers, où nous en comptions douze.
Tel est le fruit heureux de leur Muse jalouse !
Et vous voyez, Monsieur, quels trésors, & quels biens,
On découvre en suivant les pas des Anciens.

Enfin, portant plus loin leur vaste connoissance,
Ils ont des Vers François déterré seuls l'essence ;
Cette essence, ont-ils dit, consiste à nous donner,
En transposant les mots, le sens à deviner.

C'est le point capital, c'est-là l'unique cause,
Pour laquelle les Vers ne sont pas de la Prose.
Sans cela (car le reste y sert moins qu'un festu)
Les Vers, les plus beaux Vers, n'ont ni son ni vertu ;
La plus noble élégance, en rimes renfermée,
N'est que froid verbiage, & que Prose rimée.

Le discours s'entend moins, il est vrai, mais, tant mieux ;
Les Vers ne sont-ils pas le langage des Dieux ?
Or, dites-moi comment on entend ce langage ?
Au bruit des tourbillons, à travers un nuage,
Ainsi parlent les Dieux ; donc, l'habile Ecrivain
Doit pour mieux imiter ce langage divin,
D'un tourbillon de mots faire ronfler l'emphase,
Et toujours d'un nuage entortiller sa phrase.

C'est-là ce qui s'appelle un discours bien pensé,
Et vous, vous le traitez, peu s'en faut, d'insensé,

Et

Et dans vos ſentimens toujours opiniâtre,
Vous dites que les Vers qu'on admire au Theâtre,
Et qui dans chaque genre ont eu le plus de cours,
Sont ceux, qui meſurant & rimant un diſcours,
Des termes tranſpoſez loin d'emprunter l'audace;
Ont mis, tant qu'ils ont pû, chaque terme à ſa place.
C'eſt-à-dire, en un mot, qu'il faudroit, ſelon vous,
Pour compoſer, ou Vers, ou Proſe de bons goûts,
Et de l'un & de l'autre également nous rendre,
Le ſens intelligible & facile à comprendre;
Ou que, Dieu me pardonne, en parlant en François,
Des Grecs ou des Latins on empruntât la voix.
Avoüez-le, Monſieur, c'eſt-là votre chimere,
Quand toujours *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, *Homere*,
Sont ceux, où vous voulez qu'un François ait recours,
Pour faire dans ſa langue un éloquent diſcours.
Mais je l'ai déja dit, loin qu'on veüille vous croire,
D'ignorer ces *bouquins*, nos Modernes font gloire,
Et ceux qui, tant ſoit peu, les ont écorniflez,
S'ils ne le ſont déja, ſeront bien-tôt ſifflez.
Je dis ce qu'on m'a dit, & ſi ce que j'exprime,
Semble, pour un Valet d'un ſtile trop ſublime,
On ſçait bien que, pour prendre & ſoutenir ce ton,
Je n'ai que ſoufflé l'Orgue, ou plutôt le Sermon.

Mais on a beau prêcher, comme dit le vulgaire,
A qui bouche l'oreille, & n'a *cure* de faire.
Croyez-moi donc, gardez pour vous vos sentimens;
Et quelques soient vos goûts, ou vos entêtemens,
Trouvez bon que chacun ait le sien, & le suive.
Moderez une ardeur à cet égard trop vive,
Et sur mille autres points, dont je n'ose parler,
Laissez aller le monde, ainsi qu'il veut aller.

Fin du premier Livre.





EPITRES.

LIVRE SECOND.

EPITRE PREMIERE.

A * ARISTE,

Sur les reproches faits à l'Auteur, touchant son indolence.

TOujours, de mon repos condamnant la sagesse,
Ariste, tu me viens reprocher ma paresse;
Hé quoi donc, me dis-tu, voulez-vous, indolent,
Et lâche Serviteur, *enfoüir le Talent?*
Vous qui, versé dans l'Art de parler & d'écrire,
Pourriez, non moins fameux que d'autres qu'on admire,

* Feu M. le Président de Lamoignon.

Etre, tantôt suivi zelé Prédicateur,
Tantôt lû du Public docte & pieux Auteur,
On vous voit, endormi dans un repos tranquile,
Traîner vos jours sans gloire, & vieillir inutile.

Encor, de ces talens si négligeant l'éclat,
Vous sçaviez mettre en œuvre un talent moins ingrat,
Et vous faire un appui, par brigue & par adresse,
Qui d'un bon revenu munît votre paresse.

Mais des plus prompts avis tardif à profiter;
Méprisant les bienfaits qu'il faut solliciter,
Vous laissez, orgüeilleux de votre nonchalance,
Votre mérite obscur languir dans l'indolence.

Ce sont-là tes discours; ainsi pour m'exciter,
Tu crois qu'il t'est permis de feindre & de flater,
Et qu'enfin ébloui de ta douce imposture,
J'irai, de mes talens oubliant la mesure,
Dans ce Champ glorieux que tu sembles m'ouvrir,
Sans force & sans haleine essayer de courir.

Non, non, je me connois, & mon foible mérite,
Contraint de se borner au repos qui t'irrite,

Dans son obscurité sçachant se contenir,
Se refuse à l'éclat qu'il ne peut soutenir.

Mais, crois-tu, si le Ciel m'eût été moins avare,
Qu'aux plus brillans succès du talent le plus rare,
Je voulusse immoler le bonheur, d'être à moi,
Peu connu, peu cherché, n'ayant point d'autre emploi,
Libre des passions où la gloire nous livre,
Que de mettre à profit ce qu'il me reste à vivre.

Le tems coule, & déja près du terme où je cours,
J'ai vû s'évanoüir les trois parts de mes jours,
Et mon ame, à des soins plus grands & plus utiles,
De mes jours expirans doit les restes fragiles.

Mais, quand sur ma santé m'assurant de mon sort,
Je verrois loin de moi la Vieillesse & la Mort,
Je ne sçai, si plus prompt, plus facile à me rendre,
A tes conseils flateurs je voudrois condescendre.

De quel bonheur, dis-moi, pourrois-je être flaté,
Plus doux que mon heureuse & sage obscurité?

Il est beau de pouvoir, par d'éloquens Ouvrages,
Entraîner du Public l'estime & les suffrages;

Mais combien en voit-on folement abusez,
Qui flatez, comme moi, de talens supposez,
Croyant par leur travail illustrer leur mémoire,
N'ont trouvé que la honte en courant à la gloire.
L'un croit qu'à nous prêcher le Ciel l'a destiné,
Lorsque dans un Discours de figures orné,
Montrant, à la lueur de ses vaines pensées,
Les Vertus qu'aux Chrétiens l'Evangile a tracées,
De clinquant & de fard parant la Verité,
Il fait prendre à Dieu même un langage affecté.
Il charme, il éblouït une foule imbécile;
Mais le Bon sens, vengeur des droits de l'Evangile,
Tôt-ou tard se réveille, & laisse-là, sans fruit
L'Orateur plaire aux sots, & s'applaudir du bruit.
L'autre, mauvais Auteur, & plus mauvais Copiste,
Par tout, de ses écrits, fait afficher la liste;
Mais à quoi sert l'amas de ses Livres nombreux,
Qu'à remplir de * Barbin le Magasin poudreux?
Quel fruit retire-t'il du travail qui l'accable?
Que le chagrin de voir, ô prodige incroyable!

* *Libraire.*

Son nom aux Carrefours en vingt affiches lu,
Rester toujours obscur & toujours inconnu.

Tu veux, que pour trouver une main qui m'appuye,
Je m'expose aux rebuts, à la honte qu'essuye,
Quiconque, auprès des Grands, par l'interêt lié,
Trouve, assidu flateur, un appui mandié.

Ariste, je le sçai, que souvent sans mérite,
Ayant pour tout talent un manége hypocrite,
On s'ouvre à la Fortune un chemin assûré :
Mais moi, qui de la Cour ay vécu retiré,
Qui n'ai, pour mériter une Fortune heureuse,
Que d'un cœur simple & droit la candeur scrupuleuse,
Pourrois-je en une Ecole où je viendrois si tard,
Apprendre à mettre en œuvre, & le mensonge & l'art ?
Je le voudrois en vain : mon cœur, sans artifice,
En ce nouveau métier seroit toujours novice,
Et toujours sur le point de se développer,
Fatigueroit l'appui qu'il ne pourroit tromper.

Souffre donc qu'à l'abri des vents & de l'orage,
Je ne m'expose point, trop certain du naufrage,

Sur les flots périlleux où tu veux m'embarquer ;
Et si plus en détail je dois te repliquer,
Attends-toi de me voir, Chapitres par Chapitres,
Répondre à tes raisons & t'accabler d'Epitres.

Fin de la premiere Epitre.





EPITRE II.

AU MESME.

De la difficulté de prêcher au goût des Auditeurs d'aujourd'hui.

TU m'exhortes, *Ariste*, à venir, courageux,
Reprendre cet emploi noble, mais orageux,
Auquel, leur proposant l'exemple des Apôtres,
J'ai moi-même essayé d'encourager les autres.
Je le veux, mais dis-moi, quel salaire, quel fruit
Dois-je en attendre ? un nom, un grand nom, un grand bruit,
L'espoir de ne prêcher qu'à des Eglises pleines.
O, d'un travail affreux les récompenses vaines !
Quoi ! sur trente Sermons appliqué nuit & jour,
Changer cent & cent fois de dessein & de tour,

Sans pouvoir du creuſet, où je mets mon Ouvrage,
Tirer l'or que je cherche, épuré d'alliage!
Toujours vers l'excellent dans mes projets porté,
Toujours au médiocre en chemin arrêté,
Joindre au ſecret dépit de ne pouvoir mieux faire,
Un travail, comble affreux de l'humaine miſere!

Car quand l'homme animal, infirme & malheureux,
A-t'il de ſa miſere un ſigne plus affreux?
Que lorſque, captivant ſa mémoire rebele,
Il veut la rendre ſouple & la trouver fidéle?

Au joug, à ce dur joug qu'on lui veut impoſer,
L'indocile jamais n'a pû s'apprivoiſer,
Et toujours on la ſent, ſous un poids qui la gêne,
De mots appris par cœur prête à rompre la chaîne.

A quels ſoins ſe voit-on, à quels tourmens réduit?
Pour reſſaiſir un mot qui s'échappe & qui fuit,
Et remettre à ſa place une phraſe écartée,
Qu'a dérangé cent fois la mémoire irritée!
O! qui de ces momens peut exprimer l'horreur,
Où d'un affront ſoudain nous ſaiſit la terreur?
Ariſte, tu le ſçais, ton eſprit, ta ſcience,
Ne t'ont point inſpiré d'aveugle confiance,

* Et par tant de Diſcours du Public admiré,
Tu ſçais ce qu'il en coûte à parler préparé.

Jamais à l'Orateur, le malin Auditoire,
N'a pardonné l'affront que luy fait ſa mémoire;
Pour peu qu'il s'embarraſſe, & trembl'en héſitant,
Il voit chaque Auditeur, par un ris inſultant,
Faire éclater ſoudain cette joye inhumaine,
Que nous donne d'autrui l'embarras & la peine.
Il s'éleve un bruit ſourd, qui juſqu'au Benitier,
Paſſe de rang en rang dans l'Auditoire entier.
En vain l'homme d'eſprit, Auditeur bénévole,
Les yeux ſur l'Orateur, l'anime, le conſole,
Et veut que ſoûtenant, & ſon geſte & ſa voix,
Il calme ſur le champ le murmure Bourgeois.

Il n'eſt plus tems, ſurpris, confus de ſa diſgrace,
Toujours de plus en plus lui-même il s'embarraſſe;
Plus il cherche, en tremblant, ſon Diſcours préparé,
Plus il en perd le fil, & ſe trouve égaré.

Accablé de l'affront, quel parti peut-il prendre?
De la Chaire ſoudain oſera-t'il deſcendre?
Et d'un ſommeil moins long, qu'ils ne s'étoient promis,
Eveillant, en ſurſaut, les Bedeaux endormis,

* M. de Lamoignon avoit été Avocat Général.

Autrefois, poursuis-tu, la mémoire indocile,
Pouvoit inquiéter, quand l'Orateur tranquile,
S'écoutoit en prêchant, & variant ses tons,
Sçavoit d'un sens rassis débiter ses Sermons.

Plus le stile étoit libre, & l'action aisée,
Plus étoit la mémoire à se perdre exposée.

Mais aujourd'hui qu'on voit le bouillant Orateur,
Abhorrant cette sage & prudente lenteur,
Affecter, d'un grand feu la vitesse rapide;
La mémoire n'a pas le tems d'être timide.
Semblable à ces Vaisseaux qui, du vent emportez,
Sont sauvez du naufrage, & dans le Port jettez,
Si-tôt qu'on est en Chaire, une fureur soudaine
Semble saisir l'Oracle; & l'ardeur qui l'entraîne,
Précipitant sa voix, toujours comme un torrent,
A la fin du Sermon elle arrive en courant.

Le Vaisseau, sûr du vent qui le soûtient sur l'onde,
D'un vol prompt & leger court sur la mer profonde,
Et la rame, des vents secondant le secours,
Sans craindre aucun écüeil, hâte & regle son cours.

Tel le Prédicateur dans le sujet qu'il traite,
S'agitant dès l'Exorde, à corps perdu se jette;

Rame à force de bras, & captive retient
Sa mémoire asservie au feu qui le soûtient :
Dans ce rapide cours, tous les mots à leur place,
Se pressans l'un sur l'autre, arrivent sans disgrace ;
Et le Prédicateur, content d'avoir tout dit,
Sans chercher d'autre fruit, se taît & s'applaudit.

Tu ris avec raison.... non, dis-tu, la mémoire
Seule de l'Orateur a souvent fait la gloire ;
Et tel passe aujourd'hui pour un homme excellent,
Dont l'heureuse mémoire est l'unique talent.

Ce qui fait leur honneur, feroit-il votre honte ?
Vous craignez ; il n'est point de crainte qu'on ne dompte :
Au-dessus des frayeurs dont le lâche s'abat,
Le Soldat courageux, marche, vole au combat,
Et l'avare Marchand, sans craindre le naufrage,
Leve l'anchre, fait voile, & s'expose à l'orage.

Et vous, quand il s'agit de combattre l'erreur,
D'inspirer du Peché la salutaire horreur,
D'enseigner la Vertu, d'en faire aimer la route,
Vous hésitez.... Non, non, *Ariste*, je t'écoute.
Ose, de ce succès, si tu peux, me flatter,
Prouve-moi qu'au Sermon l'on vient pour profiter ;

Que la Chaire aujourd'hui n'eſt pas un vain Spectacle,
Je n'héſiterai plus, Surmontant tout obſtacle,
J'irai, des Marguilliers ſans attendre le choix,
Prêcher aux Carrefours, & juſques ſur les toits.

Fin de la ſeconde Epitre.





EPITRE III.

AU MESME.

Du peu de fruit des Sermons, vû l'esprit avec lequel on les entend.


U'ON me donne des cœurs avides de s'instruire,
Qui cherchent la Vertu pour s'y laisser conduire;
Que la mémoire en moi soit infidéle ou non,
Je prêche, & je suis sûr du succès du Sermon.
Dieu n'a point de son bras racourci la puissance,
Et quand, tels que les vit l'Eglise en sa naissance,
Les Peuples, au Sermon, viendront pour être instruits,
Ils y moissonneront encor les mêmes fruits :
Ariste, tu le sçais, combien de l'Evangile,
Dans ces siécles heureux, fut la moisson fertile.

Ici le Juif soûmis, abjurant ses erreurs,
Court de la Synagogue affronter les fureurs:
Là, du sang du Payen qui foule aux piés l'Idole,
La Croix est cimentée au front du Capitole;
Et là, d'un long martyre inventeur généreux,
Le Pénitent s'enferme en un désert affreux.

D'où vient donc que pour nous, instrument inutile,
La voix qui les toucha, s'évanoüit stérile?
Et qu'à peine d'un cœur, le Carême fini,
D'un cœur même devot, l'amour propre est banni?

Est-ce donc qu'aujourd'hui ménager de sa Grace,
Dieu suspend de sa voix la force & l'efficace?
Non, c'est nous, qui bornez à de serviles loix,
Voulons que Dieu lui-même y réduise sa voix;
Et qui, dans l'art humain d'une vaine éloquence,
Osons de sa parole enchaîner la puissance.

C'est-là, de nos Sermons, d'où vient le peu de fruit:
Aux regles de cet art l'Evangile réduit,
N'a plus, pour nous toucher, cette vertu puissante,
Qu'il eut, au tems heureux, de l'Eglise naissante:

Dans ces tems fortunez, les humbles Auditeurs,
Ne mettoient point l'Apôtre au rang des Orateurs:
On ne les voyoit point au style Académique,
Profanes, avilir le zele Apostolique:

Croire qu'il dût de l'art emprunter le secours,
Et qu'un Sermon enfin fût un joli Discours.
Dans le coeur simple & droit de l'Auditeur docile,
La verité sans art trouvoit un champ fertile;
Par elle le Sermon, en tout tems fut goûté,
Sans s'aviser jamais, que pour être écouté,
On dût mettre en usage, auprès du coeur coupable,
Ce brillant choix de mots & ce tour agréable,
Dont, à flater l'oreille en ce siécle attaché,
On veut plaire au Pecheur en blâmant le Peché.
A convaincre, à toucher, bornant son ministere,
L'Apôtre alors plaisoit, sans aucun soin de plaire,
Et seuls, de son Discours, solide & véhément,
Le Bon sens & le Vrai faisoient l'arrangement.
Toujours à sa matiere, à fonds étudiée,
La parole accouroit sans être mendiée,
Et du fond des sujets à loisir méditez,
Naissoient les ornemens par le zele enfantez.
Hé bien, me diras-tu, suivez cette maxime,
Et secoüant le joug dont le poids vous opprime,
(Puisqu'enfin jusques-là votre zele s'étend,)
Faites voir un Apôtre au siécle qui l'attend;
La main du Tout-puissant, vous-même vous le dites,
N'a point à son pouvoir imposé de limites.....

Non, je le dis encor ; mais puis-je de sa main
Esperer pour autrui ce pouvoir souverain ?
Quand je vois tous les jours, qu'en me prêchant moi-même,
Ma lâcheté s'oppose à sa force suprême,
Et que sur les Vertus où je veux m'exciter,
Mon cœur, mon propre cœur, ne veut pas m'écouter.

Ariste, c'est en vain que comparant au nôtre,
Ce tems, cet heureux tems, où la voix de l'Apôtre
Convertissoit soudain des milliers d'Auditeurs,
Nous faisons le Procès à nos Prédicateurs,
Et demandons au Ciel, les croyant seuls coupables,
D'autres Prédicateurs, aux Apôtres semblables.

Nous en avons encor, & sans être connus,
Ceux que nous demandons, en foule sont venus.

Touché de nos besoins, à nos vœux favorable,
Dieu ne nous prive point de sa voix secourable,
Et pour nous annoncer ses loix & ses desseins,
En tout tems, en tout lieux, sont des Ministres saints.

S'il en est, dont l'audace, en la Chaire s'ingere,
Et qui, vains Orateurs, font honte au Ministere,
Nous en avons aussi dont le Ciel a fait choix,
Et dont l'exemple prêche encor plus que la voix.

Mais ils ont beau prêcher ; en vain, aux cœurs coupables,
Traçant d'un Dieu vengeur les Arrêts formidables,

Ils menacent d'un jour, d'un jour qui n'est pas loin;
L'Auditeur occupé du ridicule soin,
D'examiner leur air, leurs gestes, leurs paroles,
Recherche, si de l'art gardant les loix frivoles,
En termes élégans ces Arrêts sont tracez,
Et des affreux malheurs au Pecheur annoncez;
Si d'un tour délicat, exprimant la menace,
Ils sçavent de l'Enfer menacer avec grace.

O folie! en quels lieux voit-on l'homme insensé,
D'un prompt embrasement sous son toit menacé;
Du feu qui le menace apprenant la nouvelle,
Chercher, loin de courir où la flâme l'appelle,
Si l'effroyable voix, qui lui crie au *secours*,
S'exprime en termes purs, & fait un beau discours.

Dès que la voix affreuse a frappé son oreille,
Du plus profond sommeil soudain il se réveille,
Et saisi du péril, bien ou mal exprimé,
Il court où l'Incendie est le plus allumé.

Et nous, quand l'ame en proye aux feux qui nous con- [sument;
Nourrit l'embrasement que nos pechez allument;
Quand des feux éternels prêts à nous engloutir,
Tant de Prédicateurs nous viennent avertir,
Instruits, sûrs du péril, notre esprit ne s'applique,
Qu'aux termes éloquens, dont leur zele s'explique,

Et sourds même à la voix que nous applaudissons,
Nous en bornons le fruit à d'inutiles sons.

Qui moi je prêcherois, pour voir ma voix terrible
N'exciter par ses cris, que cet effet risible?
Pour entendre, averti, menacé du tombeau,
L'Auditeur me répondre: *Oüi le tour est nouveau;*
Vous périssez; le Ciel de vos délais s'irrite....
Peut-être dans un jour.... *Oüi la chose est bien dite,*
Votre stile est exact, votre dessein est bon;
Allez, vous avez fait un fort joli Sermon.

Que dis-je? & viens-je ici pour exciter à rire?
D'un chimérique abus égayer la Satyre?
Peindre sans fondement de burlesques erreurs?
Ou d'un Peuple barbare exprimer les fureurs?

Non, non, c'est de nos moeurs la peinture fidéle,
C'est parmi nous qu'on voit l'homme aveugle & rebelle,
Se joüant de la voix qui vient le secourir,
Se plaire à l'écouter, & chercher à périr.

Nous avons vû trente ans applaudis dans la Chaire,
Toujours faisant au vice une implacable guerre,
Des hommes excellens en l'art de bien parler,
Qui, jusqu'en leur vieillesse, ont sû se signaler.

Ils ont prêché, remplis de la vertu sublime,
Que l'Apôtre reçoit de l'Esprit qui l'anime;

Sur eux le Ciel verſa les talens deſtinez
A convertir les cœurs dans le crime obſtinez;
Force, onction, ſçavoir, débit noble & facile;
Rien ne leur a manqué qu'un Auditeur docile,
Un peuple, un peuple enfin, de ſon ſalut touché,
Qui, pour ſe convertir, voulût être prêché.

Plus on vit qu'ils plaiſoient, plus Cenſeur téméraire,
Chacun examinant s'ils avoient droit de plaire,
Oſa, ſur leurs Sermons, de toutes parts ſuivis,
Profane, leur donner cent frivoles avis.

Ce geſte, diſoit l'un, ce mot n'eſt plus de mode;
L'autre, abrégez le tour de cette période;
Un autre, ayez plus ſoin, que de votre ſurplis,
Trop de feu, d'action, ne dérange les plis.
Les plis? oüi, c'eſt un ſoin important, ſalutaire....
Combien, combien de fois réſolus de ſe taire,
Combien las, rebutez d'un zele infructueux,
Leur cœur pour la retraite a-t'il formé de vœux?
Affligez que la foule, au Sermon qui l'attire,
N'ait point d'autre motif que d'entendre bien dire.

Mais malgré leurs dégoûts, au travail aſſidus,
Pour voir enfin un jour les Pecheurs confondus,

Les combattre, les vaincre avec leurs propres armes,
Ils ont ſçû, du Diſcours, employant tous les charmes,
Joindre au zele, aux vertus de ſaints Prédicateurs,
L'art & les ornemens d'excellens Orateurs.

Quoi donc! ignoroient-ils qu'au tems Apoſtolique,
Cet art fut inutile au zele Evangelique,
Ils le ſçavoient, *Ariſte*, & tu les aurois vûs,
Des ornemens de l'art noblement dépourvûs,
Faire encor, ſi les tems euſſent été les mêmes,
Croire, aimer, pratiquer les veritez ſuprêmes.

Mais les tems ſont changez, il faut, au cœur humain,
Mener la vérité par un autre chemin;
Il faut, s'accommodant au goût de l'Auditoire,
D'un long tiſſu de mots ſe charger la mémoire.
Et par un geſte exact, un ſtile gracieux,
Sçavoir charmer l'oreille, & contenter les yeux.

Tel eſt du ſiécle enfin l'empire & le caprice,
Que la Chaire, ſans art, ne peut blâmer le vice,
Et qu'en ce tems pervers, il faut, ou s'attacher
A plaire aux Auditeurs, ou ceſſer de prêcher.

Mais les Prédicateurs, par tant de ſoins pénibles,
Rendent-ils les Chrétiens moins durs, moins inſenſibles?

Ont-ils

Ont-ils d'un vrai remords vû l'Auditeur touché ?
Toujours malgré leurs soins domine le peché.
La Cour, à leurs Sermons, si souvent attentive,
Voit encor dans les coeurs la pieté craintive;
L'exemple du Monarque a beau la rassûrer,
Elle est toujours, ou fausse, ou prête à s'égarer.
Quel Avent? Quel Carême a converti la Ville?
Le Marchand à tromper se rend-il moins habile?
Voit-on le Financier plus lent, plus retenu,
A s'assûrer, sans fonds, un ample revenu?
Voit-on la Volupté, de ses excès honteuse?
Le Luxe modérer sa dépense pompeuse?
L'Avarice & l'Usure inspirer plus d'horreur?
Et le Jeu, moins aveugle, arrêter sa fureur?
Toujours est fréquenté le Spectacle profane;
Toujours regne au Palais la subtile Chicane;
Toujours, du nom trompeur de la Dévotion,
Se pare & s'applaudit la Superstition;
Toujours à l'Interêt, dont on fait son Idole,
L'Amitié, le Devoir, la Verité s'immole;
Toujours des vains dehors de sa Foi revêtu,
Le coupable Chrétien vit & meurt sans Vertu.

S

Hé, que sert, dis le moi, ce pieux artifice,
Dont, voulant du Pecheur desarmer la malice,
Et s'en voir, malgré lui, dans la Chaire écouté,
On pare d'ornemens l'austere verité?
Si toujours du Pecheur, la malice obstinée,
Voyant la Verité, de l'art assaisonnée,
Se borne aux ornemens, les admire sans fruit,
Et s'il n'arrive point jusqu'où l'art le conduit.

Fin de la troisiéme Epitre.

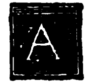




EPITRE IV.

AU MESME.

Que l'approbation des Auditeurs, n'est pas une gloire qui puisse contenter les Prédicateurs.


RISTE, raisonnons; pour prêcher il faut plaire;
C'est au Prédicateur un devoir nécessaire.
Or, quand dans l'art de plaire on le voit exceller,
On se borne au plaisir d'entendre bien parler.
Tu ne l'as que trop vû, la preuve en est certaine.
Il est donc évident que, pour prix de ma peine,
En suivant tes conseils, je ne dois aspirer,
Qu'à plaire aux Auditeurs, & m'en faire admirer.
Hé bien, répondras-tu, n'est-ce rien que de plaire?
Abusant, il est vrai, de ce soin salutaire,

Des plus touchans Sermons peu sçavent profiter ;
Mais à qui cet abus se doit-il imputer ?
L'Auditeur, l'Auditeur en est seul responsable ;
Otons-lui les Sermons, sera-t'il moins coupable ?
Ce seroit pis encor, si cessant de prêcher
Tous vouloient, comme vous, se taire & se cacher.
Dieu seul rend, quand il veut, sa parole fertile ;
Mais, fût-on dans sa main un instrument stérile,
On peut se faire au moins, ne pouvant faire mieux,
Fidéle à ses talens, un renom glorieux.
De la peine attachée au poids du ministere,
Ce renom n'est-il pas un assez doux salaire ?
Et combien en voit-on, moins que vous scrupuleux,
Ne chercher en prêchant qu'à se rendre fameux ?
Quoi, tu railles encor ; & ta bouche m'éprouve,
Par l'appas d'un motif que ton cœur desapprouve ?
Je connois ta vertu ; je sçai ta pieté,
Et combien, ennemi de toute vanité,
Tu gémis de l'orgüeil du ministre infidéle,
En qui la vanité tient la place du zele.
Mais crois-tu que l'honneur dont tu veux me tenter,
(L'abus, le crime à part) eût de quoi me flater ?
Si de ceux qu'éblouït cette profane gloire,
Le sublime mérite attiroit l'Auditoire ;

Si charmez du ſuccès, & s'honorant du bruit,
Ils devoient aux talens, la foule qui les ſuit;
Peut-être un tel honneur me plairoit, & que ſçai-je,
Si comme eux devorant cet abus ſacrilege,
Je n'irois point auſſi, pour me faire un grand nom,
Oublier & l'eſprit, & la fin du Sermon?
Mais depuis quand la foule aux talens meſurée,
Eſt-elle du mérite une preuve aſſurée?
Quoi! parmi ceux qu'on voit aſſiegez d'Auditeurs,
N'eſt-il point d'ignorans, de vains déclamateurs?
Le mérite eſt connu; mais ſouvent la cabale,
Au mérite inégal donne une ſuite égale;
Or, par tout où la foule excite plus de bruit,
Ce n'eſt point l'Orateur, c'eſt la foule qu'on ſuit.
Souvent même, ſouvent le mauvais goût l'emporte,
Etant plus général, ſa brigue eſt la plus forte;
Et toujours d'un ton fier, faiſant valoir ſon choix,
Du Bon goût plus modeſte il étouffe la voix.
Le Bon goût toujours ſage & ſimple en ſa loüange,
Au parti qu'il appuye attend que l'on ſe range;
Ne va point par cabale aſſurer ſes ſuccès,
Mais ſans le mendier, cherchant un libre accès,

Jamais, pour l'obtenir, il n'a mis en pratique
Amitié, complaisance, interêt, politique,
Se faisant même honneur, loin d'en briguer l'appui,
Que la foule l'ignore & ne soit pas pour lui.
Ainsi ce grand honneur que ta bouche me vante,
Au fond, dépend du goût de la foule ignorante;
De la foule dépend le succès du Sermon,
Et du Prédicateur la vogue & le renom.

La foule.... ah l'on connoît, dis-tu, son injustice....
Il n'importe, on la suit, & blâmant son caprice,
Le Bon goût est contraint d'aider à son fracas,
Et d'approuver tout haut ce qu'il blâme tout bas.

Oüi, moi-même qui viens te paroître en ces rimes,
Si ferme en mes avis, si fier de mes maximes,
Vingt fois par mes Amis au Sermon entraîné,
Voyant un Orateur par la foule prôné,
Au sortir du Sermon traité d'homme admirable;
J'ai joint à sa loüange un silence coupable.

Et souvent on m'a vû, contraint de m'expliquer,
Bien loin de contredire, & d'oser répliquer,
Du frivole Orateur balbutier l'Eloge.

Comment faire? dis-moi? lorsque, qui m'interroge,

Cherche mon ſentiment, pour appuyer le ſien?
Monſieur, qu'en dites-vous? Quoi, vous ne dites rien?
Peut-on faire une Piece, & plus juſte, & plus belle?
D'ailleurs voyez la foule? Oüi, c'eſt ce qui s'appelle
Un Sermon merveilleux, un ſublime talent.
Dites; n'eſt-il pas vrai qu'il vous ſemble excellent?
Que répondre? il faut bien, voyant comme on s'expli- [que,
Enrageant dans le cœur, loüer par politique.
Et j'irois à l'honneur immoler mon repos,
A ce frivole honneur que partagent des ſots!
Mais ſuppoſons enfin, que le Bon goût ſi rare,
Seul engage à me ſuivre, & pour moi ſe déclare,
Et qu'aſſez général, pour faire du fracas,
Il groſſiſſe par tout la foule ſur mes pas.
Que ſous mes loix, ardente à me marquer ſon zele;
De Dévotes ſe range une troupe fidéle,
Qui ſçachant attirer tout le monde après ſoi,
Faſſent Vœu de ne ſuivre & n'admirer que moi.
Du ſuccès d'un Sermon c'eſt-là le grand mobile,
Fût-on Prédicateur ſaint, éloquent, habile;
Si l'on n'eſt à grand bruit par les femmes vanté,
Le mérite languit & tombe déſerté.

Puisqu'enfin à prêcher on ne peut vous réduire,
Par d'utiles écrits cherchez à les instruire.
Il est beau d'être habile & fameux Ecrivain.
Ecrivain, & encor pis ; tu le verras demain.

Fin de la quatriéme Epitre.



EPITRE V.

AU MESME.

De la difficulté de faire des Livres, & premierement d'écrire l'Histoire Ancienne.

PUISQUE tu veux enfin, que composant un Livre,
En qualité d'Auteur au Public je me livre,
Ariste, choisissons quelque important sujet,
Qui d'un Livre nouveau m'inspire le projet.
Sur ce choix à loisir déliberons ensemble;
Car tout Auteur sensé doit d'abord, ce me semble,
Commencer par ce choix, long-tems le méditer,
Et toujours attentif aux points qu'il doit traiter,
Ménageant de son feu la lenteur diligente,
Donner à son Ouvrage une forme engageante.
C'est ce qu'à l'Ecrivain prescrit le seul Bon sens.
Et tu ne voudrois pas que d'écrits languissans,

Grossissant, fade Auteur, la foule méprisée,
Je vinsse, du Public, m'attirer la risée,
Ou du moins m'exposer à ces secrets mépris,
Que pour de froids Auteurs, ont tous les bons Esprits.
Dans ce siécle fécond en Auteurs insipides,
Combien en voyons-nous, dont les plumes rapides,
Se mêlent de traiter, confus, mal digérez,
Des sujets qu'on croiroit qu'ils ont même ignorez?
Veux-tu que je ressemble à ces Auteurs de bale;
Car, que puis-je traiter, Dogme, Histoire, Morale,
Qui ne soit au-dessus... mais choisissons; hé bien,
Veux-tu que de nos Rois je vienne Historien,
Composer ce qu'on nomme *une Histoire de France*,
Rival de * *Daniel*, qui, dit-on, la commence.
De cet Auteur fameux, par plus d'un docte écrit,
Donne-moi donc, *Ariste*, & la force & l'esprit.
Mais ceux, qui jusqu'à nous, ont écrit cette Histoire,
Ont-ils manqué d'esprit, de sens, ou de mémoire?
Sçavans, laborieux, enfin en est-il un,
Qui ne m'efface en tout? & cependant aucun,
N'a pû, de *Tite-Live* atteindre le mérite,
Ou chez nous fait revivre, ou *César*, ou *Tacite*?
Est-ce manque de faits, célébres, curieux,
Qu'obscurs, embarrassez, secs, durs, ennuyeux,

* *Le P. Daniel Jésuite.*

Ils font encore, après tant d'immenses Volumes,
Recourir notre Histoire à de nouvelles plumes?
Crois-tu que plus heureux, j'aurois l'art d'éviter,
Ce qui gâte les faits qu'ils ont à raconter?
L'un, toujours écarté du récit historique,
Sur un point de Doctrine étalant sa Critique,
Vingt pages à cheval laisse le Cavalier;
Pour chercher depuis quand il se sert d'étrier.
L'autre sur chaque fait que sans grace il raconte,
De divers sentimens voulant nous rendre compte,
A l'Histoire, aux Récits que son Titre promet,
De Textes differens enchaîne un Alphabet.
L'autre, pour veritez donnant ses conjectures,
Invente les motifs; change les avantures,
D'un Amour en fureur forge un Mari troublé,
Et fait répandre un sang qui n'a jamais coulé.
Sous le Titre d'Histoire, un autre vient écrire,
La loüange des uns, des autres la Satire,
Et change, pour verser, ou le fiel, ou l'encens,
Une Histoire ancienne, en Histoire du tems.
Ici, les fleurs qu'on vit dans la Chaire suivies,
D'un Saint, ou d'un Héros embellissent les vies,
Faisant prendre à l'Histoire, & le stile & le ton,
Que prend tantôt l'Eloge, & tantôt le Sermon.

Et là... mais finissons ce détail inutile,
Ariste, crois-tu donc que, plus qu'un autre habile,
Ton Ami, sans raison, sans fondement loüé,
Courant la vaste mer, où tous ont échoüé,
Evitant les écüeils dont cette mer abonde,
Et libre des défauts, qu'en tant d'Auteurs on fronde,
Vint, surgissant au Port, une Histoire à la main,
Montrer à notre siécle un meilleur Ecrivain?
Non, c'est trop me flater... mais venons à la preuve,
Tu prétends que d'un tour, d'une maniere neuve,
Mettant au jour des faits anciens, ou récens,
Chacun sur mes écrits répande un juste encens.
Hé bien, voyons d'abord, quel succès, quelle gloire,
Peut, des tems anciens, me procurer l'Histoire;
Qu'aurois-je à raconter, me bornant à ce choix,
Que des événemens connus, redits cent fois?
Et par où, foible Echo de mille autres Ouvrages,
Pourrois-je du Public mériter les suffrages?
Supposons qu'avec art, chaque fait raconté,
Prenne, dans mes écrits, un air de nouveauté,
Et qu'épuré des mots, dont a vieilli l'usage,
J'offre à tous mes Lecteurs, en moderne langage,
Et la phrase Françoise & le tour naturel,
Par où s'est, * *Amiot*, fait un nom immortel.

* *Traducteur de Plutarque, excellent, quoique vieilli.*

Ariste, suffit-il de la beauté du stile,
Pour mériter le nom d'Historien habile?
Ce nom, tu le sçais bien, ne se donne qu'à ceux
Qui, sçachant démêler le Vrai du fabuleux,
Montrent, en écartant les faits imaginaires,
La seule Verité dans leurs récits sinceres.

Qui peut, pour la trouver en ces tems reculez,
Et démasquer les faits de la Fable voilez,
D'un clair & sûr flambeau me prêter les lumieres?

Quand nouveau * Mabillon, sçavant dans ces matieres,
Habile à déchiffrer d'antiques Monumens,
Je pourrois éclaircir certains évenemens;
Combien, sur d'autres faits, incertain & sans guide,
Me verroit-on tremblant, & ma plume timide
S'arrêter, ou hardie à feindre, à deviner,
Au lieu du fabuleux qu'il faudroit condamner,
Donner sa conjecture, & non moins infidéle,
Suppléer à l'erreur par une erreur nouvelle?
Ainsi, quelquefois, ceux qui traitent d'imposteurs,
Les gothiques écrits de tant de vieux Auteurs,
Cherchant la verité que déguisent leurs Fables,
Ne pouvant la trouver, leur deviennent semblables;
Et donnent à leur tour, pour des faits averez,
Ceux qu'ils ont au hasard de notes chamarez.

* *Le P. Mabillon, Bénédictin, dont le nom fait l'éloge.*

Comment faire autrement? il faut bien, ou se taire,
Ou sur ce qu'on ignore, écrivain téméraire,
Avoir recours à l'art de feindre & d'inventer,
Quand on n'a nul Auteur que l'on puisse citer.

Nul Auteur, diras-tu, nous en avons de reste,
Capables d'établir les faits que l'on conteste;
Du moins, pour notre Histoire, on en trouve de surs,
Depuis qu'éclaircissans les tems les plus obscurs,
* *Du Chêne* a recueilli tous ceux qui, d'âge en âge,
Auteurs contemporains, ont laissé quelque Ouvrage.

Il est vrai, ce Recueil est exact, curieux;
Et l'on doit estimer l'Auteur laborieux,
Qui par tant d'Ecrivains rendus à la lumiere,
Voulut de notre Histoire ébaucher la matiere.

Mais avons-nous enfin de fidéles garants,
De tous ce qu'ont écrit ces Auteurs différens?
Et qui sçait, après tout, si du tems de nos Peres,
De même qu'aujourd'hui, mille Auteurs peu sinceres,
Fertiles inventeurs de faux événemens,
N'ont point sous de vrais noms composé de Romans?

Si des Auteurs qu'on voit aujourd'hui sur la Scene,
Quelque Compilateur, quelque nouveau *du Chêne*,

* *Fameux Compilateur des plus anciens Ecrivains François, dont le R. P. Martin Bouquet, [illegible], Bénédictin a repris & augmente les Compilations.*

Ramassoit avec soin, dans cinq ou six cens ans,
Ceux qu'auroient épargnez les injures des tems :
Combien dans ce Recüeil, ces Livres chimériques,
Qu'on nomme faussement, *Nouvelles Historiques*,
De tant de gens oisifs, aux Cabinets gardez,
Comme surs monumens seroient-ils regardez?
Ariste, doute-tu que ces écrits frivoles,
N'aillent de fictions & d'Amourettes folles,
Barboüiller notre Histoire, & tendre à l'Ecrivain,
Dans les siécles futurs un piége certain?
Ces Livres si chéris, à la Cour, à la Ville,
Tant qu'on verra des sots, trouveront leur asyle,
Par tout on les ramasse, on les garde à grands frais,
Et * *Boule* a fait vingt fois des Tablettes exprès,
Où tous en maroquin, ils font par la dorure,
A travers un cristal, briller leur relîûre,
Craignant peu les saisons, qu'ils osent défier,
Reliez, avec soin, par les mains de * *Boyer*.
Ils se conserveront, & toujours l'ignorance,
Fuyant la verité, rebutant la science,
Fera dans tous les tems, aussi-bien qu'aujourd'hui,
Que des sçavans écrits, sans succès, sans appui,
Ne pourront se flater de la même durée,
Dont, par le mauvais goût, la Fable est assûrée.

* *Fameux Ebéniste.* * *Célébre Relieur.*

Or, quand le cours des ans (c'eſt où je veux venir)
Dérobant notre Hiſtoire aux yeux de l'avenir,
Les tems où nous vivons, où nous touchons encore,
Auront l'obſcurité des ſiécles qu'on ignore,
Qu'on verra tant d'écrits, des veritez l'écüeil,
Des *du Chênes* futurs inonder le Recüeil,
Sur ces écrits, alors devenus pieces rares,
Les vains enchaînemens d'avantures biſares,
Seront remis au jour comme des faits certains.

Hé quoi donc, des Auteurs preſque contemporains,
Auroient-ils, dira-t'on, oſé dans une Hiſtoire
Démentir du Public les yeux ou la mémoire,
D'une Princeſſe en l'air inventer les Amours,
Pour rendre Amant tranſi * *Jacques, Duc de Nemours*?
Non, ce Duc étoit tel, & la datte du Livre
Eſt ſi proche du tems qu'il a ceſſé de vivre,
Qu'avec raiſon l'Auteur ne peut être accuſé,
Si voiſin de ce tems, de l'avoir ſuppoſé.

Ainſi ſur notre Hiſtoire un tas d'Auteurs s'explique,
Quand, ſe croyant certain d'un monument antique,
Sur la foi d'un écrit, d'un Roman fabuleux,
En forme, il rend *Clovis* de *Clotilde* Amoureux,
Et fait, par leurs Amours, acheminer la Grace,
Qui de nos premiers Rois a converti la Race.

* *Roman de la Princeſſe de Cleves.*

Qui l'a dit? des Auteurs? Auteurs voisins du tems,
Témoins de ces Amours, de ces faits éclatans.
La chose est veritable, eût-on osé la dire?
Si proche de ce tems, eût-on osé l'écrire?
Mais, dis-moi, ces Auteurs, de tant d'Auteurs suivis,
Etoient-ils plus voisins du siécle de *Clovis*,
Que ne l'étoit * *Segrais*, du tems où sa Princesse
Fit, au *Duc de Nemours*, sentir tant de foiblesse?
Non, la chose est égale, & *Clovis* & *Nemours*
Ont, à peu près je pense, eu les mêmes Amours.
Ainsi de faux écrits défigurent les hommes,
Et peut-être qu'un jour (car le siécle où nous sommes
N'en sera pas exempt) quelque nouveau *Segrais*,
Osant prendre chez nous ses plus galans Portraits,
En Héros de Roman travestira *Turene*.
Et qu'à quelque Héroïne, un si grand Capitaine,
De la seule Vertu dans son tems Amoureux,
Dans le tems à venir adressera ses Vœux.
Contre ces attentats, qui pourra nous défendre?
Ces siécles éloignez ne pourront nous entendre;
Nous avons beau contr'eux maintenant protester,
Tout homme sera tel qu'on voudra l'inventer.
O! combien des Mortels, incertaine est la gloire!
Le fabuleux tissu d'une frivole Histoire,

* *Auteur célébre de plusieurs Romans.*

Peut, aux ſiécles futurs, montrer les Conquerans,
Comme Godelureaux, ou Chevaliers errans.
Mais c'eſt trop s'écarter, revenons, cher *Ariſte*,
Tu vois donc, que ſans être impoſteur ou Copiſte,
Je ne pourrois tenter, ces ſiécles, ces vieux tems,
Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre enfin que tu prétends.

Fin de la cinquiéme Epitre.





EPITRE VI.

AU MESME.

De la difficulté d'écrire l'Histoire Moderne, & de traiter la Religion & la Morale.

DISCULPE' sur un point, *Ariste*, voyons l'autre ;
Voyons, si sur un tems moins éloigné du nôtre,
Sur des événemens, passez presqu'à nos yeux,
L'Ecrivain trouve un champ plus sûr, plus glorieux :
Non, non, c'est encor pis. Moins elle est déguisée,
Plus à d'autres écueils l'Histoire est exposée :
Le mensonge n'irrite, & n'aigrit que l'esprit ;
Mais de la Verité le coeur, le coeur s'aigrit.
Peut-être en écrivant les Histoires Antiques,
Ne pourrois-je éviter quelques notes Critiques,
Et serois-je à mon tour Ecrivain ennuyeux ?
Mais nul, dans mes écrits, ne cherchant ses Ayeux,

Ne viendroit m'accuser d'avoir, Auteur fidéle,
Montré de sa Maison l'origine nouvelle,
Je pourrois faire voir le crime à découvert,
Sans craindre qu'un Parent, un Fils de *Dagobert*,
Un arriere Neveu de *Thierry*, de *Clotaire*,
Vint me faire un Procès de n'avoir pû la taire.
Mais racontant des faits de nos têms plûs voisins,
Combien de petits-Fils, & d'arrieres-Cousins,
Interrogeant l'Histoire, en mes écrits sinceres,
Voudroient venger sur moi la honte de leurs Peres?
Vous vous trompez, dis-tu, *Nisus* voit ses Parens
Dans l'Histoire nommez; il y trouve leurs Rangs,
C'est assez, on a beau marquer leurs injustices,
Nisus, fier de leur Sang, rougit peu de leurs vices.
Nisus n'est pas le seul d'un Sang noble sorti,
Qui, quand dans ses Ayeux ce sang est démenti,
Dissimule l'affront & pardonne à l'Histoire,
En faveur de leur rang, ce qu'elle ôte à leur gloire.
Mille de cette honte, au lieu de s'affliger,
Plus aveugles encor la sémblent partager,
Et montrent qu'en leur coeur, avecque leur noblesse,
Du coeur de leur Ayeux a coulé la bassesse.
Oüi, poursuis-tu, l'on voit à l'air, à la fierté,
Dont l'honnête-homme obscur est du noble insulté,

Dont on méprise, on fuit la vertu roturiere,
Du seul orgüeil du sang la noblesse heritiere.
Il est vrai, sur ce point, *Ariste*, je me rends :
Mais si ce n'est des vrais, c'est donc des faux Parens,
De ces hommes entez sur la race étrangere,
Que tout Historien doit craindre la colere.
O! combien contre moi verrois-je s'irriter,
Ces faquins enrichis, à qui l'on voit porter
Les qualitez, les noms, & jusqu'aux Armoiries,
De ceux dont, par Decret, ils ont les Seigneuries,
Si, sincere Ecrivain, j'allois les démasquer,
Et faire à mes Lecteurs en chemin remarquer,
En ayant dans l'Histoire une preuve assûrée,
Que de leur qualité l'époque est la livrée,
Le fasse qui voudra, sur ce point arrêté,
Et sûr qu'un tel écüeil ne peut être évité,
Je renonce à l'Histoire, & ma plume craintive,
Veut un autre sujet, si l'on veut qu'elle écrive.
Hé bien, l'on peut, dis-tu, l'on peut vous le fournir,
Allez dans vos Ecrits enseigner, soutenir,
En un tems où l'Erreur contr'elle est conjurée,
Des Mœurs & de la Foi la Doctrine ignorée.
C'est-là votre Métier. D'ailleurs ignorez-vous,
Qu'un Chrétien de sa Foi doit paroître jaloux?

Que tout homme est Soldat quand il la faut défendre ?
 Ariste, à ce conseil je suis prêt de me rendre ;
Mais donne-moi des cœurs qui veüillent être instruits ;
Car toujours mon travail se mesurant aux fruits,
C'est par-là, je l'ai dit, & dois encor le dire,
Que souple à tes Avis je me résous d'écrire.
 De quel fruit mes Ecrits pourront-ils se flater ?
Dis-moi donc.... tu te tais, tu sembles hésiter ;
Je le vois, connoissant le Pecheur indocile,
Tu crains, qu'ainsi qu'en Chaire Orateur inutile,
Je ne devienne, *Ariste*, inutile Ecrivain ;
Qu'on prêche ou qu'on écrive, on parle, on parle en vain,
Si toujours obstinez, les cœurs restent coupables ;
Mais plus que les Lecteurs, les Auditeurs traitables
Epargnent, dans la Chaire, au sterile Orateur,
Les chagrins où s'expose un inutile Auteur.
L'Orateur débitant des phrases bien apprises,
Ne fait point contre lui soûlever les Eglises,
Et quand il nous endort, chacun à son réveil,
Le benit & lui sçait bon gré de son sommeil.
Jamais sur un Sermon, avant qu'on le prononce,
D'un Révisseur sévére on n'attend la réponse,
Non, quoique tant de vains, de frivoles Sermons,
Ne fassent retentir que d'inutiles sons ;

Que

Que la Chaire eût besoin, qu'un sage & prudent zele,
Etablit ce Censeur, ce Réviseur fidéle;
La mode n'en est pas. Le frivole ornement,
Le Brillant affecté, le faux Raisonnement,
Le Jeu de mots, l'Outré, l'Obscur, le Puérile,
S'emparant de la Chaire, y trouvent un asyle.
Comment les en bannir? le zele & le Bon sens,
Font d'inutiles Voeux, des efforts impuissans.
Le Discours qui s'envole, échappe à la pensée,
Et sa trace légere est d'abord effacée:
Mais la plume le fixe, & prompte à l'arrêter,
En tout tems sous nos yèux le vient représenter.
Là, d'éternels liens la parole enchaînée,
Est revûë à loisir, à fond examinée,
Et ne peut échapper au Lecteur attentif,
Qui décide du sens qu'elle ressent captif.
Or, de tout Ecrivain ce Juge redoutable,
Autant que décisif, est-il donc équitable?
Sçait-il juger du Bien, sçait-il peser le mal?
Toujours dans ses Arrêts, aveugle ou partial,
Son cœur sur son esprit emporte la balance,
Et toujours le premier prononce la Sentence.
Voilà le Juge auquel les écrits exposez....
Non, dis-tu, les sujets qui vous sont proposez,

N'auront point d'un tel Juge à craindre le caprice ;
Car enfin, pour combattre & l'Erreur & le Vice,
On ne doit se servir que d'argumens fondez,
Sur des principes surs, par la Foi décidez.

Ayant, & l'Ecriture & l'Eglise pour guides,
Que peut-on opposer à vos Ecrits solides ?
Qu'en stile Académique un Ouvrage enfanté,
Quelque joli Discours, quelque brillant Traité,
Craigne tant qu'il voudra, que du Lecteur bizare,
Le dégoût contre lui, la voix ne se déclare ;
Sa crainte est bien fondée, & de pareils Ecrits ;
Des Lecteurs tous les jours éprouvent le mépris.

Mais lorsque de sa Foi, dans tous ses points égale,
On écrit pour prouver le Dogme & la Morale,
Que l'on n'avance rien que sur l'autorité
D'un Arrêt, d'un Decret par l'Eglise dicté.
Que peut craindre un Auteur ? Hé quoi, ce qu'il peut [craindre,
L'ignores-tu ? quoi donc, faut-il ici dépeindre
Combien en écrivant sur ces points délicats,
Entre les Ecrivains s'élevent de combats ?
Oüi, tu l'as vû, chacun croyant sa Foi certaine,
Soutient ; que sur un point qu'à son sens il ramene,
L'Eglise, en sa faveur, décide nettement ;
Et du sens opposé marque l'égarement.

Il eſt vrai qu'on connoît lequel dans la querele,
De ces divers Partis, eſt le Parti fidéle;
Que les ſeuls, du Paſteur qui connoiſſent la voix,
Sont ceux dont le cœur ſimple eſt ſoûmis à ſes Loix,
Qui ne vont point chercher, quand l'Oracle prononce,
Un ſens par où l'on puiſſe éluder ſa réponſe:
Qui s'attachent au ſens par les mots énoncé,
Et qui, contre un Auteur quand il a prononcé,
De l'Ecrivain proſcrit qu'il nous défend de ſuivre,
Condamnent à la fois, & l'Erreur & le Livre.

J'aurois beau ſur ce point, tant de fois décidé,
Mettre au jour les raiſons qui m'ont perſuadé,
Et montrer que l'Egliſe, en tout tems juſte & ſage,
En condamnant l'Erreur, a condamné l'Ouvrage.

De mes Déciſions, cent Lecteurs mécontens,
Me traitant d'Ecrivain qui s'accommode au tems;
Et toujours trop remplis de folle ſuffiſance,
Croiroient ne voir en moi qu'Erreur, ou complaiſance.

Qu'importe, diras-tu, laiſſez-les s'irriter;
Sont-ils des ennemis qu'on doive redouter?
De leur aveuglement ménager le caprice,
Ce ſeroit, croyez-moi, s'en rendre le complice.

Mais qui m'a répondu, que de zele animé,
Mon cœur, dans mes Ecrits ſoit toujours exprimé?

Et que jamais ma plume, en passant la mesure,
Ne mérite à son tour une juste censure?
  Du Discours, quelquefois, telle est la trahison,
Qu'en pensant le détruire il nourrit le poison;
Et que des sentimens peu fidéle interpréte,
En blâmant une Erreur, dans une autre il nous jette.
  Peut-être, de la Grace établissant la Foi,
Croiroit-on, par un terme échappé malgré moi,
Que je veux, qu'asservi sous son joug nécessaire,
On n'ait plus le pouvoir de faire & ne pas faire;
Et peut-être, attaquant cette nécessité,
Ferois-je croire aussi que c'est la liberté,
Qui produit le mérite, & qui donne à la Grace,
Dans le coeur qu'elle émeut, la force & l'efficace.
  O! qui sur ses Discours peut assez s'assurer,
Pour dire, qu'il pourra, sans jamais s'égarer,
En termes toujours clairs prouver, faire connoître,
Que l'Homme est toujours libre, & Dieu toujours le Maître?
  Cependant sur ce point, c'est ce qu'il faut sçavoir,
Que, *seul Auteur du Bien, jaloux de son Pouvoir,*
Dieu, de nos actions, nous donne le mérite;
Et que, quand aux Vertus sa Grace nous excite,
Lors même qu'infaillible est le consentement,
Le coeur est libre encore, & consent librement.

Ce n'eſt pas le ſeul point obſcur & difficile,
Où, pour s'expliquer mal, l'Auteur le plus habile,
Peut, par un tour, un mot mal arrangé, mal pris,
Orthodoxe en ſon cœur, errer dans ſes Ecrits.
Encore ſi l'Erreur de ſa plume égarée,
Etoit de lui, ſans honte, auſſi-tôt abjurée;
Que dès qu'il la connoît, prompt à la rétracter,
L'orgüeil, le faux orgüeil ne vînt point l'arrêter.
Mais de l'homme orgüeilleux, juſqu'où va la foibleſſe!
Combien, combien croyant ne pouvoir, ſans baſſeſſe,
Avoüer que des mots, à leur plume échappez,
Méritent la Cenſure, & qu'ils ſe ſont trompez;
Ayant par cent détours, cent défaites frivoles,
Voulu juſtifier leurs coupables paroles,
N'ont plus d'autre reſſource, à leur orgüeil livrez,
Que de défendre enfin des Dogmes cenſurez,
Et ſont mis, obſtinez, au rang des Hérétiques,
Qu'on auroit vû ſoumis & pieux Catholiques,
Si fidéle au ſilence, à ma plume preſcrit,
Leur plume eût pû ſe taire, & n'eût jamais écrit?
Cet écüeil, diras-tu, n'eſt pas pour vous à craindre,
On connoît votre eſprit incapable de feindre,
Et que ſçachant toujours de vous vous défier,
Vous ne penſeriez point à vous juſtifier.

Trop sûr, trop convaincu de l'humaine misere ;
Peu surpris de l'Erreur, aux hommes ordinaire,
Sans honte on vous verroit, ne ménageant plus rien,
En homme ayant parlé, vous dédire en Chrétien.

Mais enfin si toujours la crainte ou la prudence,
Sur ces Dogmes obscurs vous condamne au silence,
Choisissez la Morale, & venez hautement,
Attaquer de nos moeurs l'affreux relâchement.

La Morale ? & c'est-là surquoi l'Auteur sincere,
Se peut, à chaque mot, susciter une affaire.
Pourrois-je d'aucun vice, en détail expliqué,
Faire un portrait exact, qui ne fût appliqué ?

Si j'allois établir, comme un point nécessaire,
Qu'à Dieu, dans ses Vertus, il faut penser à plaire,
On croiroit, qu'en mettant cette maxime au jour,
J'en veux aux faux Dévots, à ces Dévots de Cour,
Qui vont dans la Chapelle, & sous les yeux du Maître,
De leurs pieux élans interrompre le Prêtre ;
Mais qui par tout ailleurs, sans Probité, sans Foi,
Méconnoissent le Dieu qu'ils prêchent chez le Roi.

Sur les Loix du devoir, si, réglant leur conduite,
J'annonçois aux Chrétiens qu'il n'est Vertu, Mérite,
Sacrifice ni Voeux dignes d'être exaucez,
Qu'autant que, dans l'état où Dieu nous a placez,

On sçait, fidéle aux soins d'une Charge publique,
Exact observateur du devoir domestique,
Craindre jusqu'aux Vertus, dont l'éclat étranger,
De nos propres Vertus pourroit nous déranger:
Ce point offenseroit tous ceux dont la mollesse,
Par de fausses Vertus consacre leur paresse,
Et qui de leur état, dans un pieux repos,
Négligent les devoirs, à titre de Dévots.

Qui blâmerois-je encor? ceux qui, de l'Avarice
Rendent, jusqu'à l'Autel, la Piété complice?
Aussi-tôt, par ce trait se croiroient figurez,
Ceux qui, loin d'imiter tant d'autres saints Curez,
Dans les solemnitez que leur voix recommande,
N'apportent que des yeux attentifs à l'Offrande;
Mercenaires Pasteurs, qui ne vont aux Convois
Qu'autant qu'on doit payer leur présence & leur voix;
Et qui font aux Chrétiens, pour grossir leur salaire,
D'une pompe profane un devoir salutaire.

Irois-je par des traits encor plus éclatans,
Attaquant en détail tous les vices du tems,
Montrer à quels écueils le Luxe, la Dépense,
Le Jeu, le soin de plaire expose l'innocence?
Peindrois-je de Plaisirs le coeur ensorcelé,
Se livrant au péril qu'il s'est dissimulé,

Et de la Vanité la fureur déguiſée,
De cent prétextes faux par tout autoriſée ?
Par ces traits, malgré moi, mille gens déſignez,
Seroient des ennemis contre moi déchaînez....

Hé pourquoi, diras-tu, ſi, ne nommant perſonne,
Et toujours éloignant des préceptes qu'on donne,
Portraits, faits ſinguliers.... Oüi, je ſçai ſur ce point
Tous les ménagemens que la Prudence enjoint;
Mais ma plume auroit beau, judicieuſe & ſage,
Du Vice, en le blâmant, ne montrer que l'image;
Le Lecteur auſſi-tôt l'appliquant bien, ou mal,
Croiroit en deviner, en voir l'Original,
Et des malignes clefs qu'invente ſon caprice,
Mes Ecrits innocens porteroient l'injuſtice.

Le parti le plus ſage, *Ariſte*, & le plus ſûr,
Eſt de me prêcher ſeul, & de reſter obſcur.

Fin de la ſixiéme Epitre.





EPITRE VII.

AU MESME.

Du peu de considération qu'on a dans le monde pour ceux qui manquent de Fortune.

TU veux à ma fortune, *Ariste*, que je pense,
Et tu crois, accusant toujours mon indolence,
Qu'insensible aux honneurs, & peu touché du Bien,
Philosophe orgüeilleux, je ne désire rien.
Reconnois ton erreur; tout homme, on a beau dire,
Trop sensible à l'éclat, en secret le désire;
Tout homme aime l'argent & la commodité;
Tout homme est homme enfin, & plein de vanité.
Moi-même, comme un autre, & plus encor peut-être,
Dans un rang élevé j'aimerois à paroître;
Riche, comblé d'honneurs, de Titres décoré,
Avec, ou sans mérite, en tout lieux honoré.

Mais ſans parler de moi, ſuppoſons qu'aſſez ſage,
Pour meſurer toujours ſon Bien à ſon uſage,
Un homme ait mépriſé des biens, des rangs pompeux,
L'abondance inutile & l'éclat faſtueux :
Du moins il eſt un point, *Ariſte*, où je défie,
Qu'il conſerve ſa force & ſa Philoſophie ;
Je mets en fait que, ſage autant que tu voudras,
Tu le verras gémir, ſi dans les embarras,
Qu'on trouve allant à pié, téméraire il s'engage,
Et s'il vit à Paris enfin ſans équipage.

Tu ris. Mais c'eſt pourtant un point eſſentiel ;
C'eſt-là que l'homme infirme & malheureux mortel,
Succombe, & que le Sage oubliant ſa ſageſſe,
Pour avoir un Caroſſe aſpire à la richeſſe.

Hé, peut-il faire un pas ſans être humilié,
De l'air dont ſont reçûs ceux qui viennent à pié ?

Quand, par exemple, un ſoir arrivant chez *Narciſſe*,
Il voit comment lui parle & lui répond le *Suiſſe*,
Le *Suiſſe* qui n'a point, avant qu'on ait heurté,
Entendu de Caroſſe à ſa porte arrêté ;

A peine il le regarde, à peine il ſe découvre.
C'eſt un brutal....non, non, dans le moment qu'il ouvre,
En Caroſſe bruyant arrive un *Maltotier*,
O ! qu'honnête eſt alors le féroce Portier !

Il accourt, ouvre, & fait, d'une main prompte & forte,
Poussant les deux battans, gémir la lourde porte;
Et d'un sifflet perçant, jusqu'au bas du degré,
Appelle les flambeaux, dont soudain éclairé,
Monte l'homme au Carosse, admis dès qu'il arrive;
Pendant que la démarche incertaine & craintive,
A peine de la Cour, étant à la moitié,
Sans guide & sans flambeau l'autre reste oublié.

Mais ce n'est encor rien. Il arrive, il s'annonce,
A peine l'entend-t'on, & lui rend-t'on réponse,
L'anti-Chambre le voit trois quarts d'heures honteux.
Pour quiconque est à pié, tout Laquais paresseux,
Ne se hâta jamais d'annoncer sa visite.
Il a beau se nommer, beau prier: son mérite
Se mesure à son train; plus il ose presser,
Moins on l'écoute, & plus il se sent repousser.
Restez-là, lui dit-on, en lui barrant la porte,
Monsieur a compagnie, attendez que l'on sorte.

Juge combien confus il le doit alors souffrir,
Sur tout voyant la porte à tout moment s'ouvrir,
Et qu'après lui personne en Carosse n'arrive,
Qu'un prompt Laquais d'abord n'introduise & ne suive.

Que pendant qu'il attend, vient *Argan* l'Usurier;
Esope l'Histrion, *Evagre* l'Armurier.
Argine fille, sœur & tante de Merciere,
Maintenant noble Dame, & riche Financiere;
Nilus jadis Laquais, & dix autres encor,
Qui tous d'un pas superbe, en habits brodez d'or,
A la faveur du Char dont on les voit descendre,
Entrent audacieux, sans qu'on les fasse attendre.

Combien son triste cœur pousse d'amers soupirs?
Combien naissent en lui d'impétueux désirs?
Dis-moi, peut-il en proye au chagrin qui l'accable,
Ne pas voir qu'un Carosse est un bien desirable?
Un Carosse à ressorts, dont le bruit éclatant,
Fait entrer le faquin où l'honnête-homme attend....

Que te dirai-je encore? quand après sa visite
Il sort, & reparoît sans Carosse & sans suite,
Un Laquais qui s'écrie, en venant l'éclairer,
Les gens de Monsieur tel, le fait desesperer:
Monsieur tel, a chez lui laissé son Domestique,
Et le Laquais, qui voit que nul ne lui replique,
Qui n'entend remuer Carosse ni chevaux,
Change sa marche, rit, abaisse ses flambeaux,

Et du haut du degré, l'éclairant par derriere,
Quand il est au milieu retire la lumiere,
Et le laisse, au hasard de tomber en chemin,
Sortir en tâtonnant des piés & de la main.
 Ce n'est pas tout; le *Suisse* en lui rouvrant la porte,
Malicieux lui dit: *Allez-vous sans escorte?*
Où sont donc tous vos gens, qu'aucun d'eux n'a paru?
Monsieur, on vous prendra pour le Moine bourru,
D'aller ainsi le soir, seul & sans qu'on vous suive!
Que répondre? il enrage, & honteux il s'esquive,
Et se console, au moins que, marchant dans la nuit,
Il n'a pas les chagrins où le jour le réduit.
 Pense-tu qu'en plein jour, sans chagrin il se montre,
A pié, croté, suant, quand par tout il rencontre,
Cent faquins qu'il connoît, qui de leurs Chars pompeux,
Semblent jetter sur lui des regards dédaigneux,
Le saluer à peine, & toujours de maniere,
Que jamais le chapeau n'arrive à la portiere,
Mais qui du menton seul gravement incliné,
Lui rendent le salut, qu'humble il leur a donné.
 Triste sort d'être à pié! car quand, en équipage,
En Carosse, à son tour, il s'offre à leur passage,

O! que bien d'un autre air il se voit salué!
Tel qui, pour lui piéton, n'auroit pas remué;
Le trouvant en Carosse, attentif quand il passe,
Pour le mieux saluer du sien ouvre la glace,
Se jette à corps perdu, lui criant: *Serviteur*.

Et tu veux qu'insensible à ce plaisir flateur,
Aveugle aux doux attraits dont un Carosse brille,
Il marche en Philosophe, en marchant comme un drille?
Non, sa Philosophie a beau dans ce moment,
En forme, lui prouver que c'est aveuglement,
Foiblesse, vanité; son cœur la desavouë,
Il se reconnoît homme en marchant dans la bouë,
Et ne se souvient plus, sur un honteux pavé,
De ce qu'à son orgüeil sa sagesse a prouvé.

Tu traiteras encor ces chagrins de risibles;
Hé bien, il s'en faut donc montrer de plus sensibles.

N'en est-ce pas un grand de n'avoir point d'Amis?
Est-il à la raison un homme assez soumis,
Pour voir indifferent, que son peu de richesses,
De tous les cœurs pour lui refroidit les caresses?
Or c'est-là, tu le sçais, le point, le point fatal,
Et d'un sort malheureux l'inévitable mal.

Riche, on a des Amis; Pauvre & dans la disgrace,
On n'en retrouve aucun: c'est ce qu'*Ovide*, *Horace*,
Juvenal, nous ont dit en cent endroits connus,
Que tous, jusqu'aux enfans, ont par cœur retenus.
Chacun, sur ce sujet, sçait plus d'une Sentence;
Et pourtant en sçait moins, que par experience,
N'en apprend l'honnête-homme, à coup sur méprisé,
S'il n'est pas grand Seigneur, ou du moins Riche aisé.
Oüi, sans qu'il soit besoin de relever mon stile,
Pour peindre les débris de la grandeur fragile,
D'exposer ces tableaux, où d'hommes adorez,
* Brûlent au Champ de *Mars* les membres déchirez.
Ou du faîte orgüeilleux qui flatoit son audace,
* L'insolent favori tombé dans la disgrace,
Ne trouve qu'aux Autels un asyle assuré;
Et d'Ami, que le Dieu qu'il a deshonoré.
Sans même dire ici ce qu'en nos jours peut-être,
Par plus d'un triste exemple, on a pû reconnoître,
Que les meilleurs Amis d'un homme déplacé,
Ne le connoissent plus si-tôt qu'il est chassé.

* *Sejan. Juvenal. Sat.*
* *Eutrope. Chrysost. Hom.*

Je te soutiens, laissant tout exemple Tragique,
Que tout homme, fut-il un Sage, un vrai Stoïque,
Peu riche est sans Amis, & s'afflige irrité,
De l'air dont il se voit à toute heure traité.

Faut-il te le prouver? Tu connois *Aristide*,
Dont l'esprit, le sçavoir, la probité solide,
Le cœur droit & sincere.... enfin il t'est connu,
Oüi, dis-tu; mais par tout je le vois bien venu....
Bien venu? je conviens que quand il se présente,
On ne le chasse pas; mais si-tôt qu'il s'absente,
On l'oublie, & traité, selon son peu de bien,
D'homme sans consequence, & d'Ami bon à rien:
Chacun de tout devoir envers lui se croit quitte,
Une fois en un an à peine on le visite,
Varus jamais chez lui, chez lui jamais *Ninus*,
Se disant ses Amis, ne font exprès venus:
Mélite est son Amie, il est connu d'*Elvire*,
Elles se font par jour à vingt portes écrire,
A la sienne jamais; jamais il n'est compté,
Au nombre des objets de leur civilité.
S'il s'en plaint, le voilà traité de formaliste.
Est-ce avoir des Amis? nomme-m'en donc, *Ariste*,

Qu'il puisse croire tels. Je l'ai vû des Amis
D'*Hipparque*, ce puissant, ce si riche Commis.....
Hipparque se disoit son Ami, mais le traître,
Vient de lui témoigner qu'il rougissoit de l'être.
Qu'a-t'il fait? c'est un trait, un lâche, un vilain tour.
Il donnoit une Fête à des Grands de la Cour,
Tous connus d'*Aristide*, & ses Amis de Classe;
Hipparque n'a pas crû qu'il fût de bonne grace,
De joindre à ces Seigneurs, un homme qui n'est rien,
Et mesurant toujours *Aristide* à son bien,
Loin d'oser l'inviter à partager la Fête,
Lui-même, il est venu lui jetter à la tête,
Qu'il ne convenoit pas, n'étant pas grand Seigneur,
Que d'un pareil Festin il partageât l'honneur.
De ce sot compliment, quoi; que veux-tu qu'il dise?
Qu'il en rie, & d'un sot méprise la sotise?
Non, il sent malgré lui son orgüeil s'irriter,
Et souhaiter le rang qui l'eût fait inviter.

Hipparque est-il le seul qui pense de la sorte?
Peut-être qu'*Aristide* auroit l'ame assez forte,
D'un mépris généreux pour payer ce mépris;
Mais il a mille fois à ses dépens appris,

Qu'on ne trouve que gens dont l'Amitié se fonde,
Sur le rang & le bien qu'un homme a dans le monde.
Dis-moi, quel honnête-homme est aussi-bien reçû,
Que l'est un Partisan, gros, gras, riche, cossu ?
En vain, pour ceux qu'éleve une aveugle Fortune,
Le mépris est public & la haine commune ;
En vain tombent sur eux de satiriques traits,
Tel qui les bat de loin, les caresse de près,
Et bien-tôt ébloüi de l'or dont ils éclatent,
Il se joint, complaisant, aux faquins qui les flatent.
Tous ceux que du fumier leur Usure a tirez,
Ne sont-ils de personne aimez, considerez ?
Tous ceux qui sont, comme eux, enfantez dans la crasse,
Ne vont-ils s'allier qu'en une obscure race ?
Et de leurs vifs plaisirs n'ont-ils pour compagnons,
Que d'un pareil fumier les subits champignons ?
En faveur de leur or leur naissance s'oublie.
Leur Fortune éclatante à peine est établie,
Que chez eux le plus noble, & plus sage Officier,
Va mendier la Dot qui paye un Créancier.
Ainsi de leur roture, en épousant leurs filles,
Se soutient la splendeur des antiques familles ;

t ſans l'heureux appui de leur ignoble ſang,
.e ſang le plus illuſtre eût déchû de ſon rang.
'eut-on les mépriſer quand on leur doit ſa gloire?
Que ſervent ces Ayeux célébres dans l'Hiſtoire?
.es bons, les vrais Parens, les bons, les vrais Ayeux,
ont ces riches Fermiers, ces gens pécunieux,
'ar l'or deſquels un Gendre, un petit-Fils ſe place,
Et ſe remet aux droits des aînez de ſa race.
Ceſſè, mon cher *Ariſte*, ici de déguiſer,
Chacun en eſt jaloux, ſemblant les mépriſer.
Peut-on, ſans envier le ſort dont ils joüiſſent,
Voir les brillans plaiſirs qui chez eux retentiſſent;
Ces bruyans *Pharaons*, où l'or qu'ils ont volé,
Roule ſur une carte, & brille accumulé;
Ces Repas, où des tems, plus la miſere augmente,
Plus on trouve en tout genre une chere abondante,
Où le vin coule exquis, où le gibier, le fruit,
Echappé des Hyvers qui l'ont ailleurs détruit,
Fait croire, que pour nous ſi dures, ſi ſtériles,
Les Saiſons, pour eux ſeuls, roulent toujours fertiles.
De leur condition, ſcrutateurs obſtinez,
Nous foüillons dans la bouë où nous les croyons nez.

Et quand on parle d'eux, inſtruits de leur Famille,
Celui-ci, diſons-nous, a porté la Mandille,
Cet autre eut pour Ayeul un Maréchal ferrant.....
Vains diſcours; on voudroit être né leur Parent,
Et que ces beaux Ayeux, dont l'orgüeil de nos Peres,
Ont laiſſé pour tout bien leurs ſuperbes miſeres,
En riches Financiers euſſent dégénéré,
Et que leur or, en nous, de leur craſſe épuré,
Sur un brillant Caroſſe eût fait du * *Dextrocher*,
Et du *Lion* rampant éclater la chimere.

Alors, ſans valoir plus qu'on ne croit que je vaux,
Au bruit de mon Caroſſe, au bruit de mes Chevaux,
Chacun me trouveroit un mérite ſolide;
Tu verrois les Amis, ſi froids pour *Ariſtide*,
Briguer mon Amitié, s'honorer de me voir,
Et parmi trente noms que mon Portier le ſoir
Me donneroit, exact à marquer leurs viſites,
Je trouverois d'abord *Mélite*, *Elvire* écrites.

Hipparque exprès pour moi donneroit ſes Feſtins,
Et quand il me plairoit, je verrois les matins
Ninus à mon lever, doux, honnête, agréable;
Et *Varus* à midi pour partager ma Table.

* *Pieces d'Armoiries.*

[uitter tout, s'honorant de me voir,
e visiter, ou pour me recevoir.
urs mon argent feroit soudain éclore,
ces chers Amis que la misere ignore.
'effet subit d'un état éclatant,
uit cent Amis qui naissent dans l'instant,
ns qu'il en coûte égard, soin, ni caresse,
lat de l'or inspire la tendresse.
é par mon Bien de devoirs & d'égards,
is, comme *Arphur*, féroce en mes regards,
al que lui, ne ménager personne,
e tous les airs que son grand Bien lui donne;
que, étourdi, grand parleur, médisant,
railleur, fade & mauvais plaisant,
une humeur inégale & bizare,
que, ni d'argent, ni de repas avare,
ivât chez moi l'or, l'or qui fait les Amis,
güeil, avec eux, se croiroit tout permis.
uels seroiét pour moi leurs soins & leurs caresses;
ce que sur tout attirent les richesses,
ois convenir, pour en parler encor,
ois qu'*Aristide* a, malgré son peu d'or,

De bons, de vrais Amis, qu'il n'a dans leur commerce,
Aucun des petits soins dont l'Amitié se berce.
Pour lui jolis bouquets ne sont point inventez,
Pour lui rouges Perdrix, ni Canards, ni Pâtez,
Inscrits aux Messagers, & d'*Amiens* & du *Maine*,
Ne viennent, Port payé, lui donner une Etrenne:
Le jour de l'An jamais n'a vû chez lui Jambons,
N'a vû de vins exquis inonder les flacons,
Ni la solemnité de sa Fête à sa porte,
Des Tambours de la Ville assemblé la cohorte;
De la part du Gardien, jamais un Frere *Oblat*,
N'est venu lui porter ni Melons, ni Muscat;
Jamais Abbesse enfin, jamais Dépositaire,
N'a travaillé pour lui Bourse, ni Reliquaire.

Et tu crois que ces soins, ces petits soins qu'au Bien;
Au grand Bien l'on prodigue, *Ariste*, ne sont rien.

Fin de la septiéme Epitre.





ITRE VIII.

AU MESME.

's qui accompagnent ordinairement les Richesses & la prosperité.

crois que dans mes Vers je ne pense qu'à rire ;
que sur les malheurs que je semble décrire ;
ffectant des chagrins que je n'ai point sentis,
affligé quand je me divertis.
i, croiras-tu, que je te viens encore
peu s[?]ieux, des malheurs que j'ignore,
qu'au-dessus du chimérique honneur,
Cour qu'au riche attire son bonheur,
rtant, il est, dans ma Fortune adverse,
eur accablant, un poignard qui me perce.
st pas de me voir hors d'état de courir,
nt des besoins qu'il faudroit secourir,

Et de tendre une main officieuse & prompte,
Au mérite accablé de misere & de honte.
Il est vrai que, touché du sort des malheureux,
Je murmure & me plains, que le Ciel rigoureux,
En me donnant un cœur, pour eux, sensible & tendre,
M'ait refusé les Biens que je voudrois répandre.
Mais peut-être est-ce orgüeil, non générosité,
Et que selon mes Vœux, si le Ciel m'eût traité,
J'aurois, m'enrichissant, tenu mal mes promesses,
Et trouvé l'Avarice avecque les Richesses.
Tout riche a le cœur dur, est intraitable & vain.
Tout homme heureux sent peu le malheur du prochain;
Plus la main se remplit, plus on la tient serrée;
Et ceux dont la Fortune est le plus assurée,
Chez qui l'on voit le bien & l'argent foisonner,
Sont presque toujours ceux qui sçavent moins donner.
Demandons aux Curez, si dociles à leurs Prônes,
Le plus riche est celui qui fait le plus d'Aumônes;
Lise est de leur Paroisse, *Ibas*, *Irus* en sont;
En Terres, en Contrats, on sçait quels Biens ils ont;
De cent fois mille francs leur Bien passe la rente;
Bien, qui toujours profite, & dans leurs mains augmente.
Cependant chaque fois que chez eux a questé,
De Dévotes de nom, le Pasteur escorté,

Lise

la migraine & ne voyoit perſonne ;
aux Champs ; pour *Irus*, il ordonne
ferme ſa porte, & du haut du degré
ueſte & Queſteuſe, & Paroiſſe & Curé.
nd je vois, *Ariſte*, en tant & tant de Scenes,
& l'Orgüeil des Fortunes humaines,
n, comme *Irus*, eſt un Tigre, un Brutal,
l'Egliſe, au Pauvre, ailleurs plus liberal,
emple, à l'Autel, grave en gros caracteres,
: de ſes Dons, paſſez chez deux Notaires,
ɔas rétablir un Vitrage caſſé,
fade Ecuſſon ne s'y trouve enchâſſé,
votion, de Charité ſe pique,
ue ſa bonne œuvre éclate & ſoit publique.
je vois quels abus autoriſe le Bien,
ſt Vertus, ni Loix preſcrites au Chrétien,
rang, ſon crédit, ſon faſte, ſa dépenſe,
le avoir au riche obtenu la diſpenſe ;
ıe, en ſes défauts, il s'éleve applaudi,
n ſes diſcours, en ſes airs étourdi,
ſans nuls égards, ſans que rien le retienne,
u, le Plaiſir, l'Oiſiveté l'entraîne,
ʏant aucun fonds de Vertu, de Sçavoir,
jamais connu les regles du Devoir,

On le voit revêtu d'une Charge achetée,
Où sa stupide voix comme une autre est comptée,
Et peut-être bien-tôt, opprobre du Sénat,
D'Intendant de Province aspirer à l'éclat.

Quand je vois que l'argent achete la Noblesse,
Que l'argent à la Guerre enrôle la mollesse,
Tient lieu, pour la plus noble & sainte fonction,
De talent, de mérite & de vocation.

Quand je vois s'abrutir au sein de la richesse
La Vertu, le Sçavoir, l'Esprit, la Politesse,
Qu'*Albin* jadis honnête, est un Ours, un Cheval,
Depuis qu'il est au rang de Fermier Général;
Et que le Chapeau vert, dont brille son Carosse,
D'*Alcidon* humble Abbé, fait un Prélat féroce;
Je me console, *Ariste*, & si de tristes soins
Je me sens affligé, je ne crains pas au moins,
Que mes mœurs par mon rang, par mon bien se dérangent,
Que mon argent m'aveugle, ou mes honneurs me changent.

Je puis, je puis encor, plein de ma probité,
En conserver l'usage, aimer la Verité,
N'estimer la Vertu qu'autant qu'elle est sincere;
Et combien m'est-il doux, réduit au nécessaire,

voir à l'abri de ce compte fatal,
ut riche doit rendre au dernier Tribunal ?
i ! pourrois-je, comblé d'une abondance heureuse,
ter les plaisirs, quand la misere affreuse
: d'hommes, de faim & de soif expirans,
it à mes yeux leurs visages mourans ?
ser, insensible à leur disette extrême,
ser qu'à moi seul, idole de moi-même,
ne divertir, bien boire & bien manger,
t que sous mes yeux, le Voisin, l'Etranger,
ent de pain, d'habit, & d'un cri lamentable,
ent les morceaux qui tombent de ma Table :
ıdroit que mon cœur, ou de bouë, ou d'acier,
blât à celui d'*Argan* le Financier,
euve *Erigone*, & du Prêtre *Fabrice*,
eût leur mollesse, ou bien leur Avarice.
arice est du Prêtre, & plus âpre que lui,
ller sur tout, à dépoüiller autrui,
-dire, à grossir les plus amples salaires,
frais Baptismaux, & des frais Funeraires,
, à faire enfin que nuls, grands ni petits,
isent de naître & de mourir *gratis*.
vare, en un mot, on ne connoît personne.
arice est aussi de la veuve *Erigone*,

Le penchant le plus doux; mais du Prêtre, en ce point,
On la voit différer, qu'à l'Avarice est joint
Pour son corps décrépit un Amour idolâtre.
Rien ne lui coûte.... tant pour son teint qu'elle plâtre...
Tant pour les Medecins qui la font rajeunir,
Que pour Tailleurs, Marchands, habiles à fournir
Chaque fois que de neuf *Erigone* s'habille,
A sa folle vieillesse un jeune habit de fille;
Au lieu que ne pensant qu'à grossir son trésor,
Toujours crasseux, le Prêtre avide du seul or,
Se laisseroit chez lui mourir d'une mort lente,
Sans les repas qu'il prend chez quelque Pénitente.

Pour l'homme de Finance, à ses sens adonné,
Voluptueux, Avare, Yvrogne, Effeminé,
Il n'a que pour lui seul, Plaisirs, Table, Parure,
Ame molle pour soi, mais pour toute autre dure.

Voudrois-tu que semblable à ces Tigres, ces Ours,
De mon or au prochain refusant le secours,
Avare ou sensuel, j'en eusse seul l'usage?

O! que me serviroit d'être riche, si sage,
Si toujours consultant la Nature & la Foi,
Je pensois que mon bien ne fût pas tout à moi?
De quel trouble mon cœur, de quelle inquiétude
Seroit-il agité, quand faisant une étude

ce qu'un grand Bien doit du riche exiger,
is qu'au Prochain je le dois partager ?
ı craindrois-je alors, qu'aveugle en ce partage,
ır l'Amour propre, & confondant l'usage
& nécessaire, avec l'illusion
.ts, de ces faux droits qu'admet la Passion,
isse en mon Bien, pour ma part légitime,
qui serviroit d'occasion au crime,
frais dûs au rang, dûs à la qualité,
; frais que demande & suit la vanité ?
u ! quel embarras ! quel détail ! quelle peine !
: ame qui veut vivre & mourir Chrétienne,
e Ciel combla d'honneur & de trésors,
ıssérvie aux soins que demande le corps,
de Passions, d'exemples assiégée,
ıse avec poids doit être ménagée,
ıis défrayer la folle ambition,
ɔté coupable. O ! quelle attention
voir distinguer à quoi le rang oblige,
ce que l'orgüeil ou la mollesse exige !
ndant c'est à quoi tout riche est condamné,
:, aux Passions l'argent qu'il a donné,
arcin, un vol, que dis-je, un homicide.
du riche Avare, est la main parricide,

Qui dépoüille, assassine, & seule fait mourir
Tous ceux que l'indigence accable & voit périr.

De tant d'extrémitez où la misere expose,
Quel riche n'a pas lieu de se croire la cause?
Et qui peut s'assurer qu'il n'a pas pris pour lui,
Cette part de son Bien qu'il n'a que pour autrui!

De ces durs examens, de cet effroi funeste,
Je me vois à couvert, tant que, manquant du reste,
Dans un fidéle Ami, je posséde un trésor,
Plus digne de mon coeur, plus précieux que l'or.

Là, privé de ces Biens, dont l'emploi difficile
Pourroit jetter le trouble en mon ame tranquille,
J'en trouve un, dans le cœur d'un Ami si constant,
Dont l'usage est facile & me rend plus content,
Que si mon sort prenoit une face nouvelle;
Quel trésor! dis-le-moi, vaut un Ami fidéle!

Là, jamais je ne crains de manquer au devoir
Que ce trésor m'impose; & le matin, le soir,
A toute heure, mon cœur, de ce devoir m'acquitte,
Puisque j'aime toujours, qui toujours le mérite.

Des soins qu'il prend de moi; seul je sens tout le poids,
Poids qui n'a rien de dur. Si mon cœur, quelquefois
S'abandonne aux désirs d'une heureuse fortune,
Ce n'est que pour pouvoir la lui rendre commune,

›ir en état d'égaler ses bienfaits ;
ioute, en ce point, que mes Vœux satisfaits,
sent plus mon cœur que ma triste impuissance ;
is je puis donner à ma reconnoissance,
ive, un éclat conforme à ce désir,
ens en secret, le doux, le doux plaisir
dans le trésor que l'Amitié me donne,
ctere, un prix qu'on ne trouve en personne,
sont les Amis qui, du poids onéreux
utile Ami, se chargent généreux ?
ombien m'est plus douce une Amitié si chere,
faste, l'éclat, le jeu, la bonne chere,
ce qui m'auroit, joüissant d'un grand Bien,
indre, ou la mollesse indigne d'un Chrétien,
n rang élevé l'orgüeil inséparable.
noi, mon cher *Ariste*, à l'homme miserable,
id bien, un haut rang sont d'étranges écüeils ;
aller ici compulser les recüeils,
ceux à qui l'or donna des cœurs barbares,
ugla leur bonheur, sont tant de traits bizares ;
connu quelqu'un qui, toujours riche, heureux,
affectant un air modeste & doucereux,
it pas laissé voir un peu de barbarie ?
s qu'ayant d'*Adraste* acquis la Seigneurie,

Joüiſſant des grands Biens qu'il s'eſt fait adjuger ;
Ramire, en grand Seigneur, eſt venu s'ériger ;
On le trouve au dehors auſſi ſimple & modeſte,
Que quand de groſſe ſarge, ayant l'habit & veſte,
Il vint, ſimple Commis, dans un Bureau poudreux,
Tordre les premiers fils de ſon deſtin heureux.

Va le voir. Pour le voir, ne parle point d'affaire,
Tu croiras, à l'accüeil qu'on le verra te faire,
Qu'il eſt homme, ou qu'il a quelque choſe d'humain.
Lui-même il te dira, te prenant par la main,
Te montrant la Maiſon, qu'il doit à ſes Uſures,
Qu'il eſt honteux d'y voir briller tant de dorures ;
„ Mais elles étoient-là, dit-il, ce n'eſt pas moi
„ Qui les ay miſes, non. Pour y loger le Roi,
„ On croit cette Maiſon avoir été bâtie ;
„ Mais enfin je l'occupe, ou du moins en partie,
„ Car j'ai, gardant le beau, ſi bien fait mon marché,
„ Que de tout le vilain que j'en ay retranché,
„ J'ai trouvé l'art de faire une Maiſon nouvelle,
„ Qui pour d'autres que moi n'eſt encor que trop belle ;
„ J'eſpere la loüer à gens de Qualité,
„ Le denier, à peu près, que le tout m'a coûté ;
„ Ainſi, preſque pour rien, moyennant ces rognûres,
„ Je me trouve logé ſous ces riches dorures ;

›mme comme moi n'eût pas assurément,
yant ce qu'il vaut, pris un tel logement;
e connoîs trop bien; une telle dépense
ıeroit du scrupule à gens de ma naissance.
:ste, il parle ainsi; mais bien-tôt tu le vois
:r, en te parlant, de visage & de voix,
ın Billet échû pour payer la finance,
:end demander huit jours de surséance....
ırs, non, il me faut, il me faut de l'argent:
lais sont passez, qu'on appelle un Sergent;
aille chez Monsieur, & qu'aujourd'hui l'on donne
xploit à Monsieur, parlant à sa personne.
ıis quels hideux Portraits viens-je encor te tracer?
uoi! me verra-t'on toujours recommencer,
ours des Publicains, sur les races maudites,
sant mes Discours te lasser de redites?
aissons-les, & voyons si la Prosperité
donne point aux gens d'Esprit, de Qualité,
ɩ plus honnêtes gens au-dessus de la Rouë,
elques traits ressemblans à ces ames de bouë.
'homme est hôme; crois-moi, d'un long bonheur flaté,
:n-tôt par quelque endroit il en est infecté,

Et si vers son néant le sort ne le rappelle,
Il s'éleve orgüeilleux, & s'oublie infidéle.

Je croi, malgré le faste inévitable aux Grands,
Et le goût des Plaisirs qui, chez eux differents,
Semblent des Voluptez affermir tous les vices;
Je crois que dans le luxe, au milieu des délices,
Parmi l'éclat flateur de leur autorité,
Ils ont de la droiture, ils aiment l'équité.
Qu'il en est quelques-uns d'honnêtes, d'accessibles,
Et qui de ces Vertus qu'on leur croit impossibles,
(Mais qu'ils peuvent du Ciel obtenir vrais Chrétiens,)
Ont mandié la Grace, & cherché les moyens
De conserver, fuyant & le luxe & le faste,
Une ame charitable, un coeur humble, un corps chaste,
Mais le nombre en est rare. Il est rare de voir,
Des hommes dont le rang assûre le pouvoir,
Toujours heureux, flatez, caressez dans leurs vices,
Ne s'en permettre aucun, & des molles Délices,
Des profanes Plaisirs, des Spectacles, des Jeux,
En Chrétiens éclairez s'abstenir scrupuleux.

Pour un qu'à ce Portrait on reconnoît sans doute,
Combien d'autres, du Ciel égarez dans la route,

l qui n'a pour tous que le même chemin,
ıt en reculer l'étude au lendemain?
ıt dans le péril, & d'un pas auſſi ferme,
la Mort pour eux eût éloigné le terme,
ıtres à leurs yeux tout à coup enlevez,
: eux s'en croyant loin, ſurpris, ſont arrivez.
:-là, c'eſt-là l'effet des perfides Richeſſes;
ıche aime la vie, & des vaines careſſes,
Fortune heureuſe il s'obſtine flaté,
ıpter ſur le tems que lui ſeul a compté.
ʌort, terme fatal du bonheur de ſa vie,
ninelle Mort, de tant d'horreurs ſuivie,
our lui des objets, des mots mêmes trop durs:
ɔeut les ſouffrir, & de voiles obſcurs
:, en lui parlant de ce dernier paſſage,
e mot s'enveloppe, & qu'on cache l'image.
:un, même un Ami, n'a, ſans prendre un détour,
ıi prononcer qu'il doit mourir un jour.
ʂ perfides humains la barbare ſageſſe,
ce déguiſement a mis la politeſſe;
:ſt auprès d'un Grand un langage impoli,
les termes *de Mort & d'Homme enſeveli.*

O ! faut-il s'étonner.... mais concluons, *Ariste*,
Que la Fortune adverse, & le Sort le plus triste,
A ses commoditez, & que tout homme heureux,
Est plus mal-aisément Chrétien & vertueux.

Fin de la huitiéme Epitre.





EPITRE IX.

AU MESME.

es talens & les Vertus mêmes sont peu derées, quand on manque de Fortune.

E te l'avoue, *Ariste*, emporté par mon zele,
Je ne t'ai point appris, Ecrivain infidéle,
Le sujet important dont j'étois engagé,
ort que tu plains de paroître affligé.
r d'autres propos, détourné mon Epitre.
mporte? suis-je seul qui propose un Chapitre
1 traiter un autre; & loin de son projet
ure, en s'égarant de sujet en sujet?
iécle où nous vivons, en beaux titres fertile,
e est un Auteur qui, Géométre habile,
n Discours solide, avec art divisé,
arte jamais du sujet proposé?

Qui ſuive pas à pas ſon plan & ſa matiere,
Qui jamais n'y répande une fauſſe lumiere,
Et qui, par les raiſons qu'il aura crû trouver,
Prouve en effet toujours tout ce qu'il croit prouver.
Ariſte, il en eſt peu qui de cette méthode
Trouvant, faute de goût, la pratique incommode,
N'aiment mieux d'un Diſcours amplifié, diffus,
L'éclatant verbiage, & le brillant confus.
Harangues, Complimens, Plaidoyers, le dirai-je?
Sermons même, Sermons uſant du privilege
Que leur donne l'uſage, aujourd'hui la plûpart,
Ne ſont, vuide de ſens, que clinquant & que fard.
Mais où m'égare encor cette fougue ſoudaine?
Venons au fait. Voyons quelle eſt l'horrible peine,
Qui ſeule d'un grand Bien, d'un Bien ſûr & conſtant
Me peut faire envier le bonheur éclatant.
C'eſt que manque de Bien (la choſe eſt ſérieuſe,
Ce n'eſt ni vain Diſcours, ni raiſon captieuſe)
C'eſt que manque de Bien, toujours eſt combatu,
Ou languit ſans ſuccès le mérite abbatu.
Un * Ancien l'a dit, on doit le dire encore,
Que dans la Pauvreté, qu'à bon droit on abhorre,
Il n'eſt rien de plus dur & de plus déſaſtreux,
Que de jetter ſur l'homme un ridicule affreux.

* *Juvenal. Sat.* 3.

Pauvre & *Sot* à la Cour sont termes synonimes,
Ils le sont à la Ville, & parmi nos maximes
Nous mettons, *qu'il n'est point contre l'honnêteté*
De nous mocquer du Pauvre & de la Pauvreté.

La misere est opprobre, une peste, une tache,
Un tort qu'on desavouë, une honte qu'on cache;
Et le dernier affront qu'on peut faire au prochain,
C'est de le regarder comme *un homme sans pain.*

De quel accablement la misere est suivie!
Dès qu'un homme est sans bien, vient la maligne envie,
L'ignorance superbe & le mépris fougueux,
L'opprimer d'un seul mot en le traitant de *Gueux.*

Ainsi traité de *Gueux*, appellé *Misérable*,
A peine le croit-on animal raisonnable.

En vain, dans ses Discours, éclate la raison:
On demande, qu'a-t'il? a-t'il une Maison,
Un Equipage, un Train? non; hé bien qu'il se taise,
Pour avoir de l'esprit, il faut être à son aise.

Crois-tu que j'exagere? écoute & viens ce soir
Avec moi chez *Orante*, un quart d'heure t'asseoir,
Là, tu pourras entendre & parler de nouvelles,
Et décider du prix des Piéces les plus belles.

Qui parle le plus haut? *Eudoxe*? non, le Bien
Lui manque, on le connoît, on connoît qu'il n'a rien.

Non, point de Bien.... mais nul n'a plus d'expérience,
Plus de sens, chose rare, avec plus de science.
J'en conviens; mais *Bardus* est riche, il tient le dé;
Bardus en beau Carosse, en Juste-au-Corps brodé,
Prononce, est écouté; décide que *Virgile*
Est un Poëte froid, languissant dans son stile,
Et pitoyable au choix, aux Portraits des Héros,
Bon pour des Ecoliers au College encor sots;
Mais qui n'a ni le feu, ni la veine du Tasse.
Eudoxe a beau prouver que ce feu n'est que glace,
L'or dont brille *Bardus* lui *dame le Pion*,
Et *Virgile* est berné, faute d'un Champion,
Qui, pour le garantir de cette injure atroce,
Fasse aussi briller l'or, & combatte en Carosse.
Voilà, grossiérement, le Portrait exprimé,
De l'air dont le mérite, en tout genre opprimé,
Sur l'Esprit, le Sçavoir, la Vertu, la Sagesse,
Voit prévaloir d'un sot l'ignorante richesse.
Il faut, il faut du Bien, les eût-on excellens,
Pour faire reconnoître & valoir ses talens.
Qu'un Medecin à pié visite ses malades,
Il souffre mille affronts! Il voit Bols & Pomades,
Drogues de Charlatans aux meurtres aguerris,
Tuer impunément ceux qu'il auroit guéris.

Mais quand un peu plus riche, à sa roulante Chaise
Un Cheval attelé le conduit plus à l'aise,
A ses prudens conseils on veut bien recourir,
Et même par ses mains se résoudre à guérir.
O! quand jusqu'au Carosse arrive sa science,
Combien plus sûr encor de son expérience,
Plus sûr de sa sagesse, & de sa probité,
Voit-on du Medecin le nom accrédité?
Nécessaire aux talens, à tout autre mérite,
Le Bien est nécessaire, & sans être hypocrite,
Souvent l'homme ne doit qu'à l'or dont il joüit,
L'éclat de la Vertu dont il nous ébloüit.
Je crois *Fauste* Dévot, mais s'il n'étoit pas riche,
Auroit-il à la fois Chapelle, Banc & Niche,
Où séparé du Peuple il vient prier caché,
Et tranquille, nourrir l'ardeur qui l'a touché?
Iroit-il des Couvens, aux Fêtes principales,
Bannir l'austérité de leurs Tables frugales,
Et dans le Réfectoire, à manger invité,
Y faire avec son vin briller sa Charité?
Auroit-il, non content d'un lieu pour ses retraites,
En tant de lieux divers ces Cellules secrettes,
Qu'on montre aux Curieux, disant: *En ce beau lieu*
Vient se mortifier le Serviteur de Dieu.

Pourroit-il, revêtu de Charges & d'Offices,
Négliger le profit qu'on tire des épices,
Pour aller, laiſſant-là le ſoin de ſon métier,
De ſtériles devoirs s'occuper tout entier?
Eudoxe auſſi Dévot qu'honnête homme & qu'habile,
Peu riche, ſe contente au ſens de l'Evangile,
De prier dans la foule, & d'aller inconnu,
Dans ces lieux de Retraite, où chacun bien venu,
Trouve de la Vertu dans la pratique auſtere,
Pour penſer au Salut un repos ſalutaire.
Mais auſſi, devant Dieu, vrai Dévot, vrai Chrétien,
Il n'eſt aux yeux du monde au plus qu'homme de Bien.
Et dans d'obſcurs devoirs ſa Vertu renfermée,
De ces riches Dévots n'a point la renommée.
Il faut avoir du bien pour avoir du renom,
Et ſans bien la Vertu garde à peine ſon nom.
En donnant ce qu'on peut, l'Aumône eſt veritable,
Mais a-t'on, donnant peu, le nom de charitable?
Lorſque de ma Paroiſſe affligé du débris,
Aux cris de mon Curé je viens joindre mes cris,
Et dire, qu'il faudroit d'une Voûte maſſive,
Soutenir au plutôt la tremblante ſolive,
Trouve-t'on dans mon zele autant de Charité,
Que ſi la Bourſe en main, ou riche accrédité,

Je disois : *Travaillez, achevez l'Edifice,*
Qu'on n'épargne aucun frais, qu'on se hâte, on bâtisse;
C'est moi qui veut du Temple être Restaurateur?
Alors, de charitable & zelé Bienfaicteur,
J'aurois, j'aurois par tout, & le titre & la gloire;
Et de ma Charité, pour garder la mémoire,
Mon nom, avec Eloge, en un Marbre élevé,
Seroit au haut du Temple en lettres d'or gravé.
Que dirai-je des soins, que l'extrême disette,
Doit faire avoir du Pauvre errant, nud, sans retraite,
Qui dans l'extrêmité de son malheur fatal,
N'a pas même l'espoir d'aller à l'Hôpital;
Pauvre, pour qui du Pauvre est la Maison fermée;
Maison plus que jamais, chancelante, allarmée,
Et réduite à souffrir l'affreuse liberté,
De promener la honte & la mendicité.
Croira-t'on qu'un Chrétien ait un cœur charitable,
S'il n'apporte à ces maux un remede sortable,
Et n'aide à soutenir l'Hôpital indigent?
Or, cette Charité suppose de l'argent.
Je sçai sur qui de nous doit tomber l'Anathême,
Cet Anathême affreux que Dieu, que Dieu lui-même

Lança dans sa fureur contre ces riches sourds,
Qui même à l'Hôpital refusent leurs secours.
Je sçai maudits du Ciel, Tygres impitoyables,
Qu'ils sont même à nos yeux des Monstres effroyables,
Et que déja l'Enfer qui leur est destiné,
Semble saisir sa proye en leur cœur obstiné.
Mais maudissant les cœurs de ces riches Avares,
Benit-on ceux qu'on croit moins durs & moins barbares,
S'ils n'ont pour secourir l'Hôpital endetté,
Que leur zele, leurs Vœux, leur bonne volonté?
Il faut d'autres secours. Celui qui les refuse,
Soit que bonne ou mauvaise, on trouve son excuse,
N'est point dit charitable, & charitable, ou non,
Il faut, il faut du bien pour obtenir ce nom;
Il faut être au moins tel, qu'aux jours de grande Fête,
Espérant bonne Offrande, & large & grosse Quête,
Un Clerc vous vienne exprès faire ressouvenir,
Qu'on doit en ces grands jours aux Grand-Messes venir.
Ces artifices saints, que les Aumônes rares,
Ont forcé d'employer envers les cœurs Avares,
Ne sont point en usage à l'égard des Chrétiens,
A qui l'on ne connoît ni Crédit, ni grands Biens,

Et le Clerc qu'on députe aux Ducs, aux Robes rouges,
N'a jamais invité ni Boutiques, ni Bouges.

Donc il faut de l'argent, il faut avoir du Bien,
Pour être réputé charitable Chrétien.

Jusqu'à l'humilité, pour la mettre en son lustre,
L'argent est nécessaire, & le seul humble illustre,
Le seul qui, comme tel, soit connu, soit vanté,
Est l'humble, s'il en est, à son aise & renté.

Céphise, dans le tems que brilloit sa Famille,
Entroit dans le Couvent qui renferme sa fille,
Et là, sa Politesse & sa Civilité,
Sembloient aux bonnes Sœurs profonde humilité.

O la bonne personne ! ô l'humble & sainte Femme !
Elle ne veut jamais passer qu'après Madame,
On la voit à la Messe assister comme nous,
Et daigner s'y tenir un quart d'heure à genoux ;
Toujours elle se plaint d'être trop bien traitée,
Et murmure des soins dont elle est dorlotée.

C'est-là ce qu'on disoit. Mais depuis qu'endetté,
Et contraint de s'enfuir de peur d'être arrêté,
Sans secours & sans bien ; son Mari l'a laissée ;
A vivre en un Couvent, par son malheur forcée,

Dans l'Eglise, à genoux, elle a beau se tenir,
Se contenter du peu qu'on lui daigne fournir;
Souffrir sans murmurer les airs des Officieres,
Et la moüe & le froid que lui font les Tourieres;
L'humilité n'est plus en elle humilité,
C'est devoir, bienséance, enfin nécessité.

Et quand on s'apperçoit des larmes qu'elle cache,
On croit que de ses yeux son orgüeil les arrache;
On la nomme Superbe, & son Ambition,
Paroît, dit-on, encor dans son Affliction.

Et tu crois qu'insensible au bonheur des richesses.....
Non, j'aime la Vertu, j'en aime les caresses,
Je veux être flaté, loüé comme Dévot,
Passe, faute de bien, que l'on me croye un sot,
Que de peu de talent & de goût on m'accuse,
Et que dans ces Ecrits, dont mon loisir s'amuse,
On traite de Vers plats, & qu'on vienne dauber,
Ceux que je laisse exprès sur d'autres enjamber;
Je ne répondrai point que l'Ecrivain habile,
Doit quelquefois changer & varier son stile,
Et que souvent les Vers qui semblent négligez,
Sont, selon les Sujets, avec art ménagez;

Ce n'eſt point là le mal qui m'afflige & m'irrite.

Mais que ſur d'autres points, ce que j'ai de mérite,
Que mon cœur, que je crois ſincere & généreux,
Que ma compaſſion pour tous les malheureux,
Que le peu que je vaux enfin, quel qu'il puiſſe être,
N'ait pas, faute d'un bien qui me feroit connoître,
Et la gloire & l'éclat qu'on me prodigueroit,
Dans un rang, dans un bien qui me diſtingueroit?

Que mon reſpect pour ceux, qu'une ſainte Retraite,
Engage, loin du Monde, à la Vertu parfaite,
Ma vénération, pour quiconque à l'Autel,
Tient la place ici-bas du Pontife immortel;
L'Aumône, qu'en grand train, une Quêteuſe avide,
Superbement arrache à mon Tréſor aride,
Et mon zele à prêcher, qu'on doit dans le ſaint Lieu,
Se taire, être modeſte, & n'y chercher que Dieu,
Me faſſent moins d'honneur aux Convents, aux Fabriques
Que ſi, riche, & rendant mes Charitez publiques,
Ayant fait ſonner l'or répandu largement,
J'en promettois encor à mon Enterrement.

O! que ma Charité doit paroître légere,
N'eſperant à ma Mort, ni pompeux Luminaire,

Ni Tenture superbe ; aucun n'a désiré,
Pas même le Sonneur, de me voir enterré.

Tu penseras encor que je ris & me mocque,
Et que toujours ici mon Discours équivoque,
Tend moins à faire voir l'utilité des Biens,
Qu'à condamner l'abus, qu'en font tant de Chrétiens ;
Car enfin, diras-tu, les hommes charitables,
Les sinceres Dévots, les humbles veritables,
Qu'en mon Kalendrier je mets au rang des Saints,
Ne sont point ceux qu'ici vous nous avez dépeints.
Mais il en est... Je sçai, & le sçai, cher *Ariste*,
Que comme dans le coeur la Pieté consiste,
Au milieu des grands Biens & dans les plus hauts Rangs,
Elle peut rendre saints les Riches & les Grands,
Que parmi les Dévots, que l'Oeuvre canonise,
Qui donnent, en Public, aux Pauvres, à l'Eglise,
Il est des gens de bien, qui malgré leurs flateurs,
Sont humbles ; honorez du nom de Bienfaicteurs,
Qui sans le demander, entendent dans les Prônes,
Retentir leur Eloge & sonner leurs Aumônes,
Et souffrent, sans orgüeil, que sur leurs pieux Dons,
La Fabrique ait gravé leurs Armes & leurs Noms.

Je sçais

Je ſçais qu'il ſe peut faire, & je le crois ſans peine,
Qu'aux repas des Couvents un bon motif amene,
Et nous faſſe benis, des Serviteurs de Dieu,
Eriger en Cellule un agréable lieu.

Ainſi Dieu quelquefois veut qu'on le glorifie,
Veut que l'Aumône éclate, afin qu'elle édifie,
Et qu'on trouve ici-bas, ſans l'avoir recherché,
L'honneur du bon exemple aux Vertus attaché.

Mais il eſt difficile, il faut qu'on me l'avouë,
Qu'un Dévot ſoit Dévot, ſi toujours on le louë,
Et qu'en lui ſon orgüeil, qui jamais ne s'éteint,
Ne ſe réveille pas quand il paſſe pour Saint.

Si Dieu veut que toujours on donne bon exemple,
Ailleurs, dans un Diſcours non moins fort, non moins ample,
Il dit, que n'attendant ici-bas nul bonheur,
Du bon exemple même on doit craindre l'honneur;
Et qu'enfin du ſalut, la route la plus ſûre,
Eſt celle, où la Vertu ſe conſervant obſcure,
Toujours haï du monde, & toujours combattu,
On n'a pas même à fuir l'honneur de ſa Vertu.

La Vertu ſe corrompt, riche, applaudie, heureuſe;
Preſque toujours on voit que la vapeur flateuſe

De l'encens, où le riche a sçû s'accoutumer,
L'entête & le noircit à force de fumer.

Toujours à la Vertu l'or parut redoutable,
Pour t'en convaincre encore, écoute cette Fable.

A *Jupiter* un jour la *Vertu* vint, dit-on,
Se plaindre, que depuis qu'au ténébreux *Pluton*,
Etoit abandonné l'Empire des Richesses,
Elle n'avoit jamais partagé ses largesses.

Jupiter l'écouta, la crut, & jugea bien,
Aux habits qu'il lui vit, qu'on ne lui donnoit rien.
Pour lui faire raison, sur le champ il ordonne,
Qu'on appelle *Plutus* auprès de sa personne.
Le Dieu de l'or arrive, & fait, interrogé,
Un long Discours, qu'ici je mets en abregé.

Si la *Vertu*, dit-il, de Biens est dépourvûë,
C'est sa faute, & jamais ailleurs je ne l'ai vûë;
Pourquoi donc me fuit-elle? & ne la voit-on pas,
Dans les lieux où l'on sçait que j'adresse mes pas?
Je ne les cache point. On connoît mes allures,
Tous les jours on me trouve aux Bureaux des Usures,
Souvent chez les Marchands; quelquefois dans les Jeux;
Ami des Financiers; j'aime à me voir chez eux;

Je vas chez les flateurs ; chez les Bigots je hante,
Et chez quiconque, enfin, vit, flatté de l'attente,
De voir tomber sur lui mon or & mes présens.

Là, je vois des esprits souples & complaisans,
Là, je trouve l'esprit, l'habileté, l'adresse,
La force, le courage, & jusqu'à la Sagesse ;
Mais jamais la *Vertu*. Quand même, par hasard,
Je me trouve avec elle & j'entre quelque part,
D'abord elle me fuit, & les lieux où je reste,
Lui semblent un séjour dangereux & funeste ;
Et cent fois ma présence ainsi l'a fait quitter,
Jusqu'aux lieux les plus *saints* qu'on lui vit habiter.

Veut-on que mes bienfaits sur elle se répandent ?
Souvent je les refuse à ceux qui les demandent,
Et tel me cherche, autant que la *Vertu* me fuit,
Que je laisse courir & me chercher sans fruit.

Ordonnez donc, Seigneur, que, si mon or la touche,
Elle ait un air pour moi moins fier, & moins farouche,
Qu'elle cesse de craindre & d'éviter mes yeux,
Et se trouve avec moi souvent aux mêmes lieux.

Non, non, dit *Jupiter*, j'approuve sa conduite,
De tes perfides Dons on sçait quelle est la suite,

Bien-tôt on la verroit se corrompre avec toi.
Va, sors : & toi, ma fille, ici viens avec moi,
Par ta fidelité, t'assurant mes promesses,
Partager des Trésors plus grands que les richesses.

Fin de la neuviéme Epitre.





EPITRE X.

AU MESME.

Qu'il est difficile d'assujettir la Vertu à tous les manéges que demande le soin de la Fortune.

ARISTE, c'en est fait, je pense à ma Fortune,
Sur ce sujet ta voix trop souvent m'importune,
Vainement jusqu'ici j'ai voulu m'excuser :
Mais enfin des honneurs, sans craindre d'abuser,
Las de traîner, obscur, une ennuyeuse vie,
Je sens de m'élever une loüable envie.

Hé que craindre, après tout? Pourquoi m'imaginer
Que d'acquerir du bien c'est vouloir se damner,
Et suivre des chemins à la Vertu contraires?
Quoi! tant d'honnêtes gens, tant d'Abbez, mes confreres,
Qui n'ont que les grands biens, & les honneurs pour but,
Ont-ils perdu le soin & l'espoir du salut?

Dis moi, le Roi veut-il creuser un précipice,
A ceux qu'il enrichit par un bon Bénéfice?
Veut-il par-là nourrir & flater le Peché,
Et damner les Abbez qu'il nomme à l'Evêché?
Non, non, c'est pour placer la Vertu dans son lustre,
Pour la rendre au Public utile autant qu'illustre.
Et nul jamais de lui, crois moi, n'obtiendroit rien;
Si le plus riche étoit le moins homme de bien.

Laissons-là les Discours où, du nom de Sagesse,
L'homme couvre, orgüeilleux, son oisive paresse,
Et vient, faux Philosophe, & Chrétien imposteur,
Donner à sa misere un prétexte flatteur.

N'allons point nous piquer, aveugles, foibles hommes,
D'être plus éclairez, plus forts, que nous ne sommes.

Tout homme se ressent, aux besoins exposé,
Du stérile limon dont il fut composé.

Toujours est ici-bas l'argent si nécessaire,
Que nul homme si saint, qu'on suppose sincere,
Ne peut desavoüer, qu'en tous lieux, en tout tems,
Il en a reconnus les secours importans.

Malgré la pauvreté dans les Cloîtres jurée,
L'argent y trouve encore une brigue assurée,
Et souvent au Chapitre, un habile Quêteur,
En montrant sa Besace, a tondu le Docteur.

L'argent est souhaité de l'homme le plus sage ;
Sa Raison, sa Vertu peut en regler l'usage,
En réprimer l'ardeur, en moderer le soin,
Mais n'en ôte jamais le goût, ni le besoin.

Enfin toujours l'éclat dont brillent les richesses,
Réveille, malgré nous, & gagne nos caresses,
Et du Réclus, fut-il dans sa Grotte enterré,
Le riche, plus qu'un autre, est toujours honoré.

Au Riche, où voyons-nous prodiguer plus d'hômages?
Où mieux est-il venu, que chez ces hommes sages,
Qui, renonçant au monde, en vivent séparez ?
Anges purs, dans des corps chastes & macérez,
On les voit chez les Grands, qu'ils aiment à connoître,
Ainsi que sans besoin, sans scrupule paroître,
Et s'honorant d'avoir pour Amis familiers,
Les Mondains opulens, les riches Séculiers,
Traiter souvent de simple & de Moine inutile,
Le Solitaire exact qui ne court point la Ville.

Dis-moi donc, voudroient-ils d'un Réprouvé maudit,
Gens de bien comme ils sont, se targuer du crédit ?
Et parmi leurs devoirs mettroient-ils leurs caresses,
Pour un homme, à coup sûr, damné par ses richesses ?

Quoi ! si tout riche étoit hors d'état de salut,
Auroit-on de loüange établi ce tribut :
Qu'au Riche doit payer tout Auteur, quoi qu'il traite ?
Est-ce que l'Orateur ; est-ce que le Poëte,
Comme d'autres, n'ont pas leurs ames à sauver ?
Et feroient-ils, pour ceux que l'or doit réprouver,
Et dont le seul mérite est l'argent qui les damne,
De tant d'Ecrits flateurs fumer l'encens profane ?
Toujours en conscience ont crû de bons Chrétiens,
Pouvoir aimer, loüer, quiconque a de grands biens ;
Donc nous pouvons, *Ariste*, établir pour maxime,
Qu'on peut devenir riche, être riche sans crime.
Ce principe posé, bien prouvé, comme on voit,
Allons, cherchons du bien. Je suis, je suis en droit
D'agir, de m'intriguer, de me fourrer habile,
Par tout où mon manége, à la Cour, à la Ville,
Peut m'ouvrir le chemin, par où, sots achevez,
Se sont à tant de biens tant d'autres élevez.
Ils ont eu des Amis. N'en ay-je pas, *Ariste* ?
C'a, des Amis que j'ai, voyons, lisons la Liste.
Mécenas... ah sans doute il sera mon appui,
J'ai fait dans ma jeunesse un Voyage avec lui,

Ma place, par hasard, de la sienne fut proche,
Et nous fûmes Amis côte à côte en un Coche.

Je vas de ce tems-là le faire souvenir.
Je puis à son oreille aisément parvenir,
Et je ne crains de lui mépris, ni rebuffade;
De son premier Laquais le mien est camarade.

Allons donc... quoi! tu ris, & n'est-ce pas ainsi,
Qu'admis auprès des Grands d'autres ont réussi?

Oüi, tout est bon, dis-tu. Pour parvenir au Maître,
Il est bon aux Valets de se faire connoître;
Allez donc, poursuis-tu, faites bien votre cour;
Ne soyez point honteux, montrez-vous nuit & jour.
Qu'ici, l'un, qui chez lui vous trouve avant l'aurore,
Le soir, à son coucher, vous y retrouve encore;
Là, qu'un autre pour vous à parler engagé,
Ne sorte, n'entre point que de vous assiégé;
Ici, poursuivez l'un quand le Conseil l'appelle;
Qu'un autre là vous voye entrant dans la Chapelle;
Qu'on vous trouve par tout le premier sur les rangs,
Et soyez à la fois en cent lieux differens.

Mais ce n'est rien encor: Vous perdrez votre peine,
Si par malheur, flatté d'une esperance vaine,

Vous allez vous méprendre & vous faire un appui,
Ou qui n'ose parler, ou qui parle pour lui.

Il fut dans tous les tems, côme au siécle où nous sômes,
Près des Grands, assidus un certain genre d'hommes,
Ou qui sans nul crédit, font semblant d'en avoir,
Ou qui gardent pour eux ce qu'ils ont de pouvoir.
Monsieur, parlez pour moi? *Pour vous, laissez-moi faire,*
De votre Affaire, allez, je fais ma propre Affaire.
Monsieur, avez-vous eu la bonté de parler?
Non pas encor. Quand donc? *demain sans reculer.*

Ainsi de jour en jour on promet, on differe,
Puis enfin on répond: *Monsieur, à cette Affaire*
Il ne faut plus songer, j'ai parlé, j'ai pressé,
On ne m'a répondu qu'avec un air glacé.

Comment donc? *Je ne sçai, mais vous avez sans doute*
Quelque ennemi secret. Le malheureux écoute,
Et croyant que pour lui le perfide a parlé,
Le remercie encor, comme un Ami zelé;
Et ne s'applique plus qu'au soin de reconnoître,
Le secret ennemi qu'a supposé le traître.

C'est ainsi que pour nous, nous promettant d'agir,
Un faux Ami nous trompe & s'en rit, sans rougir.

Pour nous persuader le crédit qu'il nous vante,
Nous allarmer encor d'un Discours qu'il invente.
Enfin (car dans la route où vous allez marcher,
Il faut prévoir à tout, & ne vous rien cacher)
Vous en trouverez peu, de ceux qui sont en place,
Qui pour un étranger veüillent rompre la glace,
A qui, simples Amis, ne soient indifferens,
Et qui ne bornent pas leurs soins à leurs Parens.
Les bienfaits renfermez dans les mêmes Familles,
Ne passent aux Amis, qu'après que Fils & Filles,
Freres, Sœurs, & Cousins, Beau-Freres sont placez,
Et regorgeant de bien, on dit, c'en est assez.
Mais aucun d'eux encor n'a tenu ce langage;
Quelques biens qu'on reçoive, on en veut davantage.
Quiconque est en faveur, n'a que d'ingrats Parens,
Sur eux ont beau pleuvoir Graces, Dignitez, Rangs,
On a beau relever leur Nom & leur Fortune,
Ils se plaignent toujours, & leur plainte importune,
Se renouvelle au bruit du moindre Don qu'il fait,
Jaloux que sur un autre ait tombé le bienfait.
Ariste, que dis-tu? Peu né pour les intrigues,
Malpropre, auprès des Grands à me former des brigues,

Dois-je encor me refondre, & métamorphosé,
A titre de Parent leur être proposé?

Voudrois-tu seulement, sage Ami, me permettre,
Retranchant de mon nom une Bourgeoise Lettre,
D'oser, à la faveur de mon nom racourci,
Dire, que dès le tems * d'*Enguerrand de Couci*,
Un *Paladin*, nommé du nom qu'au mien j'ajuste,
Fut mon treiziéme Ayeul, ou le douziéme au juste?
Peut-être sous ce nom, si j'osois l'emprunter,
Sur la Race d'autrui je me pourrois enter,
Et parmi quelques sots me faire reconnoître,
Pour Cousin, pour Parent de qui je voudrois l'être;
Mais tu sçais que jamais on ne m'a vû mentir,
Et quand d'un autre nom je pourrois m'assortir,
Je ne sçais point rougir de celui de mon Pere,
Chaque Lettre m'en est, & précieuse & chere,
C'est mon seul patrimoine, & quoique né sans bien,
Je me tiens honoré d'un nom qui fut le sien.

Ainsi toujours jaloux de mon nom veritable,
Ma Noblesse n'est pas assez incontestable,
Pour croire que, qui peut se choisir ses Ayeux,
Voulût prendre les miens & ne choisît pas mieux.

* *Dans le douziéme siécle.*

Tout homme qui s'éleve aux importantes Places,
Peut choisir, à son gré, dans les plus nobles Races,
La Ligne & le Degré dont il veut être issu,
Il n'en est point de qui, comme Parent reçû,
Il ne puisse usurper les Armes anciennes,
Ou les écarteler du moins avec les siennes.

Ainsi brillent par tout les Ecussons Bourgeois,
De ces marques d'honneur qu'ont accordé les Rois,
Et l'on voit tous les jours, sur des Armes obscures,
Des plus grandes Maisons, éclater les brisures.

Qui peut, comme il lui plaît, ainsi s'apparenter,
Voudra-t'il pour Parent, moi chetif, m'adopter?
Quand nous serions Cousins, oüi, vrais Cousins, peut-être,
Auroit-il pour Parent peine à me reconnoître.

Les Biens & les Honneurs donnent droit à la fois,
D'appeller vrais Parens ceux qu'on forge à son choix,
Et de desavoüer, s'ils sont moins honorables,
Comme de faux Parens, ses Parens veritables.

Pire qu'un étranger est un Parent sans bien,
Un Fils avoüe à peine un Pere qui n'a rien.
Pambo, grave Prieur d'un humble Monastere,
Prêche dans son Chapitre une Morale austere,

Mais ſur nul autre Texte il n'eſt plus éloquent,
Ne prend un ton plus vif, un tour plus convainquant,
Que ſur celui qui dit : *Qu'au Ciel eſt notre Pere,*
Et que l'homme, ici-bas, n'a ni Pere ni Mere.

On en rit ; hé pourquoi ? c'eſt que l'humble Prieur,
Ne veut pas que ſon Pere, un pauvre Corroyeur,
Bon homme, bon Chrétien, vieillard octogenaire,
S'aviſe de vouloir être encore ſon Pere.

Un Prieur doit avoir un Pere d'un autre air ;
O ! ſi le Corroyeur étoit un Duc & Pair,
Que le Prieur bien-tôt diroit, changeant de Texte,
Qu'il n'eſt raiſon, motif, excuſe, ni prétexte,
Dont l'enfant orgüeilleux ſe puiſſe autoriſer,
Pour rougir de ſon Pere & pour le mépriſer.

Qui d'un Parent obſcur aujourd'hui n'a pas honte ?
Au nombre des Parens voyons-nous qu'on le conte ?
Voit-on ſon triſte nom aux ſuperbes Contrats,
Où les Princes, les Grands, les premiers Magiſtrats,
Du Roturier, que l'or à la Nobleſſe allie,
Se plaiſent ſi ſouvent à ſigner la folie ?

Sans lui ſe fait la Nôce & le Contrat ſans lui,
A peine un Pere pauvre oſeroit aujourd'hui,

e son Fils enrichi, paroître au Mariage,
faut, par Procureur, qu'il donne son suffrage.
Depuis trois ou quatre ans le bon-homme *Graphis*,
l'est plus qu'*incognito* le Pere de son Fils.
En vain, ce Fils voulant sortir de sa bassesse,
'ar son Pere Bourgeois s'est donné la Noblesse,
:t l'ayant fait nommer Secretaire du Roi,
Commence les dégrez acquis à cet Emploi.
Toujours dans son Grenier, le nouveau Secretaire,
N'ose de son Fils noble être le Bourgeois Pere,
Et Pere, chez son Fils, il n'est le bien venu,
Que quand il vient caché sous un nom inconnu.
Tu vois de tout ceci, ce que je veux conclure,
Et c'est de tes Discours la consequence sûre;
Par tes propres avis tu m'as assez instruit,
Que je m'intriguerois, que j'agirois sans fruit,
Que mes appuis seroient, ou trompeurs, ou frivoles,
Que je ne trouverois enfin que des paroles.
Il faut pour s'enrichir, avoir déja du bien,
Aristote l'a dit, de rien on ne fait rien.
Cependant, diras-tu, nous voyons des Fortunes,
Oüi, sur tout en ce siécle, elles sont fort communes;

Où on peut par la fourbe & le vól se pousser,
C'est ainsi qu'avec rien j'aurois pû m'avancer:
Mais aurois-je été propre, homme franc & sincere,
A me faire un cœur double, une ame de Corsaire,
A tromper, à trahir, à veiller diligent,
Pour rávir au Prochain sa place ou son argent?

C'est par ces beaux talens que de rien on s'éleve:
Mais c'est aussi par là qu'on iroit à la Gréve,
Si par le même argent, dont on l'a mérité,
Le supplice aujourd'hui n'étoit pas évité.

Dieu peut seul, ou du Roi la bonté généreuse,
Enrichir & placer la Vertu malheureuse.

Laisse-moi donc, *Ariste*, au Ciel toujours soumis,
Goûter le seul bonheur qui m'est encor permis;
Ne viens point, me flatant de vaines esperances,
Croyant les adoucir, augmenter mes souffrances,
Et par tes beaux Discours, corrompant ma raison,
Répandre sur ma vie un éternel poison.

De mon cœur, aujourd'hui, telle est l'heureuse assiete,
Que, si j'ai des désirs, aucun ne m'inquiete;
Attendant les bienfaits sans trop m'en empresser,
Prêt à les recevoir, & prêt à m'en passer.

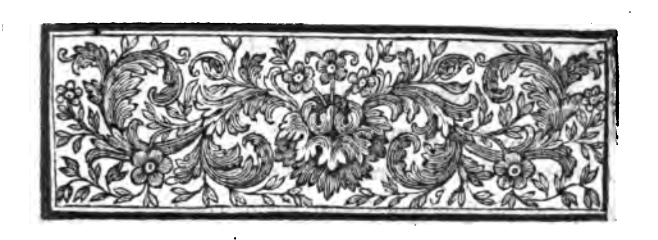
D'ailleurs l'auguste main de qui l'on doit attendre,
Les Biens & les Honneurs, où je n'ose prétendre,
N'a pas besoin qu'on aille, ardent Solliciteur,
Hâter, de ses bienfaits, la prudente lenteur.
Eclairé dans ses choix, sans qu'on le sollicite,
Prince sage, il déterre & place le mérite;
Si j'en avois, crois moi, j'aurois beau me cacher,
Ses lumieres bien-tôt sçauroient où me chercher.
Mais je sçais me connoître, & mon orgüeil docile,
Ne m'a jamais flatté d'un espoir inutile,
Et d'un Ami fidéle ayant l'heureux support,
Mon mérite me semble au-dessous de mon sort.
D'un autre sort, peut-être, aurois-je fait usage.
Privé de plus d'éclat, peut-être encor plus sage,
Je m'en consolerai par ce noble motif,
Que Dieu, toujours sur nous, tient son œil attentif,
Et des biens d'ici-bas n'accourcit la mesure,
Que pour en rendre un jour d'autres avec usure.
C'est ainsi que sans Bien, sans Rang, sans Dignité,
Je fais une Vertu de la nécessité.
Heureux, *Ariste*, heureux, si j'ai pû me la faire,
Cette Vertu, qu'ici, peut-être téméraire,

Sage présomptueux, j'ose m'attribuer,
Et si contre mon sort semblant m'évertuer,
L'Orgüeil ne me vient pas, sous le nom de Sagesse,
Dicter les beaux Discours que ma plume t'adresse;
Car toujours l'homme est homme, & sa moindre Vertu,
Donne prise à l'Orgüeil dont il est combattu.

Fin du second Livre des Epitres.



PIECES
DIVERSES.



LETTRE
EN STILE ANCIEN
A S. A. R. MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

Sur l'application qu'on avoit faite d'un Sermon de l'Auteur.

PUISQUE voulez de moi Lettre Gauloise,
Ici l'aurez, Princesse, & ne veux noise,
Ni prise avoir, desormais avec vous,
Sçachant trop bien que peut votre courroux,
Quand une fois vous lui lâchez la bride ;
Plus terrible est, & que fer homicide,
Et que Tonnerre en l'Olympe grondant.
Tel vous l'ai vû, le jour que décidant,
En bon Prêcheur, que Danse, Bacchanale,
Ne se fit onç, sans crime ou sans scandale,

On crut qu'avois voulu poindre le Bal,
Que suggéra le Démon infernal,
Au tas d'oisifs que tenez à vos Gages ;
Bal dont on sçait que dévots Personnages,
Ont marmonné, disant que n'étoit jeu,
Et qu'au surplus toute la Cité d'Eu,
En fut dolente & moult scandalisée.
Or, sur ce point, jaçoit que déguisée,
La chose fut, m'étant mis à Prôner,
On crut qu'avois voulu vous Sermoner,
Et vous tancer de molle complaisance,
Que toleriez tant coupable licence.
De ce, n'avois pas un seul mot sonné ;
Mais tout Pecheur qui se sent Sermoné,
Et qui ne veut tirer profit du Prêche,
En son peché n'en est que plus revêche.
Vous-même étiez présente, & vis fort bien,
Que ne blâmiez ce mien Sermon en rien ;
Car m'écoutiez, ainsi que soulez faire,
Sans signe aucun d'ennui ni de colere ;
Ains m'approuviez de dire, avec raison,
Qu'en tels plaisirs gît dangereux poison.
Et crois qu'avez de ce l'experience
Que tout homme a ; car en telle science

Doit être expert, qui né de Royal ſang,
A tous plaiſirs donne accès par ſon Rang.
Ou ſi vous manque experience telle,
C'eſt que toujours grande fut la cautelle,
Qu'en ſi haut Rang prîtes pour refréner,
Tout plaiſir propre à vous empoiſonner.
Enfin final, approuvâtes mon dire,
Il vous parut Sermon, non pas Satire,
Quoi qu'euſſe dit, n'eûtes lieu de penſer,
Qu'euſſe voulu tant ſoit peu vous tanſer.
Mais las des Grands, juſqu'où va la foibleſſe!
Grand dommage eſt qu'en ce rang de Princeſſe,
Soyiez toujours emmi les flagorneurs,
L'oreille ouverte aux Diſcours ſuborneurs.
De votre Rang c'eſt le laid appanage,
Prince voit-on, tant aviſé, tant ſage,
N'écouter jà ces flagorneurs maudits?
Sans eux, ſeroit chez vous vrai Paradis.
A peine fut ma Morale finie,
Et de ma main votre Alteſſe benie,
Que Satan vint entour de vous jaſer,
Diſant: Hé quoi! ce Prêcheur peut oſer
Pincer vos gens? Faite à vous eſt l'injure,
Oüi, faite à vous; car c'eſt maxime ſûre,

C'eſt axiome en Proverbe tourné,
Qu'en ſes Valets le Maître eſt ſermoné.
O ! quel grand mal a-t'on fait, je vous prie,
Pour exciter telle criaillerie ?
Vos Officiers, de molleſſe engourdis,
Maſquant, Ballant, ſe ſont brin ébaudis.
O le grand cas ! Quels Officiers de Prince
Ne font pas pis ? Pour un méfait ſi mince,
Falloit-il tant & ſi haut clabauder ?
Il y devoit à deux fois regarder ;
Faire plutôt, ainſi que font tant d'autres,
Qui n'en ſont pas pour ce, moins grands Apôtres ;
Sermon en l'air propre à vous endormir.
Dans ſes Erreurs voulez-vous l'affermir ?
Car ce Prôneur s'eſt mêlé de preſcrire
En certains Vers, que tant aimez à lire,
Art de Prêcher, & dans ces Vers prétend,
Que tout Sermon convienne à qui l'entend.
Or ce n'eſt pas ainſi qu'il faut qu'on prêche
Devant les Grands, & ce Principe pêche
Contre l'uſage ; en tout lieu redoutez,
Les Grands Seigneurs ſont au Sermon flatez ;
Par les Prêcheurs mis au-deſſus des nuës,
Et cettui-ci de regles ſogrenuës,

S'eſt

'eſt fait un Plan qui l'oblige, dit-il,
tout Chrétien de montrer le péril,
t le ſcandale où Volupté l'expoſe.
Vous l'avez vû, ſur ce Principe, il oſe
aire Sermons, où n'uſant d'aucun fard,
etits & Grands prennent chacun leur part.
A votre nez prêcher telle Morale,
'eſt mettre en jeu votre Alteſſe Royale.
Auſſi voyez, que bien qu'en général
l ait parlé, n'ait ſonné mot du Bal;
hacun pourtant à cettui Bal applique,
a tant ſévere & chrétienne Critique;
r en vos gens c'eſt vouloir vous honnir,
ar conſequent le devez tôt punir.
Ainſi parla Satan, prenant la mine,
a rauque voix, l'épaiſſe & large échine,
e dirai pas de qui, car le ſçavez,
t je pardonne à gens tant réprouvez,
u'ils ſe ſont faits du Diable les Miniſtres,
our détourner, par leurs Diſcours ſiniſtres,
e grain qu'avois en votre cœur ſemé,
rain qui ſembloit déja demi germé,
ant cettui cœur eſt terre préparée,
t de Vertus ſaintement labourée.

Mais ce bon grain, d'oiseaux tels picoté,
Merveille n'est qu'il n'ait pas profité.
Ce que Satan vous dit, las! vous le crûtes,
Rougeur au front vous en vint, & ne fûtes,
Telle pour moi que souliez vous montrer;
La sage * Fiesque eut beau vous remontrer,
Que n'avois dis rien que n'eusse dû dire,
Le blond Soleil se coucha sur votre ire.
Le lendemain s'en vint de toutes parts
Message à moi, grands bruits ailleurs épars
Furent encor; car toujours ont cent aîles,
Cent voix aussi les mauvaises nouvelles.
Cil, qui jaloux de vos bontez pour moi,
En enrageoit, le premier en émoi,
Riant sous cappe, & d'une ame traîtresse,
Prenant le ton d'hypocrite tristesse,
S'en vint me dire : Hé quoi! sçavez-vous bien.
Comment aussi d'un Sermon si Chrétien,
Vous êtes-vous avisé? falloit faire
Joli Sermon, tel que fait ce bon Pere....
Pour profiter, Grands vont-ils au Sermon?
Si le croyez, faut que soyiez bien bon.
Ainsi par tout retentit ma disgrace,
Ne la pus croire; enfin le jour se passe,

* *Madame la Comtesse de Fiesque.*

Sans recevoir votre Ordre accoûtumé.
Par-là me fut de tout point confirmé
Votre courroux, plus encor par la mine
Du bon *Jaquet*, ce grand Chef de cuisine,
Qui me voyant ne me regarda pas.
Finalement, tous ceux que sur mes pas
Je rencontrai, battirent en retraite;
Plus devant moi ne faisoient la courbette;
Ceux qu'avois vûs dans ma prosperité,
Aux jours qu'étois de vous si bien traité,
Ne m'aborder qu'avec des révérences.
Car de faveur, aux moindres apparences,
Comme chacun vous courtise & vous suit,
En défaveur aussi chacun vous fuit.
Trop sûr alors qu'en votre male grace,
Le vieux Satan, ou quelqu'autre à sa place,
Pire que lui, pour ce coup m'avoit mis;
Vous l'avoürai, la nuit point ne dormis,
Tant faisois cas de votre bienveillance;
Mais du Sermon n'eûs brin de repentance,
Ains me disois, prenant mon mal en gré,
Qu'il valoit mieux pour ce cas dénigré,
Avoir perdu l'heur de votre présence,
Que si m'eussiez banni par inconstance.

Car inconstance est vice si fréquent
Aux Grands Seigneurs, qu'on ne sçait jamais quand,
Auprès d'iceux la faveur est si sure,
Que plus d'un jour ou d'un mois elle dure.
Et le dirai, n'ai passé jour ni mois,
Depuis le jour que vas chez vous par fois,
Sans être en transe, & craindre que changeante,
Ne fût pour moi votre humeur obligeante.
Qui hante Grands, onc ne fut certain,
Qu'ils soient le soir ce qu'ils sont le matin;
Non, que ne voye en vous esprit solide,
A vos conseils Sagesse qui préside,
Et grandeur d'ame & noble fermeté,
Et rare aux Grands, goût pour la Verité.
Mais deux raisons fondoient icelle transe;
Premierement, votre haute naissance,
Ce Rang sublime, où tout semblant permis,
On se croit prou n'avoir besoin d'Amis,
Ne jugeant pas l'Amitié nécessaire,
A qui tout rit, tout s'étudie à plaire.
Donc, me disois-je, (& c'est mon second point
De défiance) en moi ne trouvant point,
Ni beau flateur, ni conteur de sornette,
Ains cœur qui va toujours à la franquette,

e enfin, chez les Grands bonne à rien,
i, chez eux, on se passera bien.
ut donc pas tant surpris que l'on pense,
c prétexte, au moins en apparence,
ıt chez vous le revers tant commun,
ez les Grands vient sans prétexte aucun.
de tous Grands, distinguant votre ALTESSE,
: pour vous, au fort de ma détresse,
ele saint, fâché qu'en votre esprit,
évalu l'Erreur qui vous aigrit,
ERNEL j'adressai mes Prieres,
ıjurant, que puisque les lumieres
Comtesse, Ange consolateur,
ent suffi contre le Séducteur,
es, comme elle, il augmentat le nombre;
partir, les couvrant de son ombre,
ombreuse & forte légion,
qu'enfin fut la séduction,
rt Armé, par plus Fort dissipée,
re ALTESSE a parfin détrompée.
ces au Ciel tôt me vis exaucé,
r de vous descendit empressé,
;es brillans, un escadron propice,
n'a pû résister la malice,

Ni de Satan ; ni du Suppôt maudit,
Qui maintenant tout honteux se dédit.
Or me faudroit dire sous quels visages,
Vous ont paru ces Anges bons & sages,
Par qui chez vous fut sauvé l'innocent ;
Et c'est à quoi, mon cœur reconnoissant,
Se croit tenu par la raison contraire,
A celle qui du malin m'a fait taire ;
Car n'ai pas moins de goût & de penchant,
A Prôner bons, qu'à taire le méchant.
Les voici donc, ces Anges tutelaires,
Qui de *Fiesque*, aux secours salutaires,
Daignant se joindre, ont remis en honneur,
Auprès de vous, le Prône & le Prôneur.
Premiere en date est la noble *Gamache*,
Il fit beau voir comment prenant à tâche
De détromper votre esprit prévenu,
Elle soûtint que, quand aurois connu
Qu'on dût au Bal, dont fut tant grand scandale,
De mon Sermon appliquer la Morale,
N'aurois pas moins, blâmant la Volupté,
Dû, comme ay fait, prêcher la Verité.
Saint Valery, *Cayeu*, ses belles filles,
Cambout, *Breval*, honneur de leurs Familles,

ı sage, & son sage *Mari*,
'onde, & *Rolinde* agueri
ong-tems au bruit de tels Orages,
s pour moi signalé leurs courages.
res encor, *Lignieres*, *Senarpont*....
détail deviendroit par trop long,
;ré moi me faut, de mes bons Anges,
res tems réserver les loüanges...
voilà donc, d'un front rasseréné,
me voir; par vous est condamné;
mpt courroux qui vous rendit crédule:
'est-ce donc qui vous tarde & recule?
'avez dit, Dimanche encor viendrez
ndre, & puis, par après, me verrez;
tes-vous, seriez embarrassée....
ıde Princesse. O! que telle pensée,
me fait des Grands plaindre le sort!
fâcher plus sentent qu'ils ont tort,
ınt de peine à soutenir la vûë,
i, sans cause, a leur colere émûë;
nt vaut mieux les avoir offensez,
sans sujet les avoir courroucez.
pardonner, les Grands sont plus capables,
de paroître & s'avoüer coupables.

A vous, pourtant, ne convient ce Diſcours ;
Si differez encor de quelques jours,
Auprès de vous, la Grace de m'admettre ;
Vous m'ordonnez que par gauloiſe Lettre
Je me préſente, & cela, c'eſt tout un,
Car c'eſt, je penſe, un Proverbe commun,
Du moins je crois l'avoir entendu dire,
Qu'on aime à voir l'Auteur qu'on aime à lire.





SUR LA

OLITUDE

LA CAMPAGNE.

STANCES.

M. D. C. Religieuse Annonciade.

DAns le fond d'un * Vallon rustique,
Entre deux champêtres Côteaux,
De toutes parts entouré d'eaux,
'éleve un Bâtiment antique.
)es Prez s'étendent d'un côté,
)e l'autre, avec art est planté
Jn Bois, percé de vingt Allées:
Au milieu, roule en un Canal,
La masse des eaux rassemblées,
Et fuit, en napes de cristal.

'gny proche Sens.

C'EST-LA l'aimable Solitude,
Où, d'un tranquile & doux loisir,
Je goûte l'innocent plaisir,
Libre de toute inquiétude.
Avec le monde que j'ai fui,
S'est éloigné le sombre ennui;
J'ai vû les soucis disparoître;
Et loin, ici, de tous chagrins,
Loin des objets qui les font naître,
Mes jours coulent toujours sereins.

MON coeur ici, de votre absence,
Apprend à ne plus s'attrister;
Dans le soin de * vous imiter,
Je retrouve votre présence.
Loin tout profane sentiment,
Loin, l'ardeur & l'empressement,
Dont la raison n'est pas maîtresse;
Une Amitié sainte bannit
Cette aveugle & folle tendresse,
Des coeurs innocens qu'elle unit.

* *Ces vers sont adressez à une Personne entiérement séparée du monde.*

Loin aussi, la voix importune,
ui, pour me faire un sort plus doux,
e crie : *Allons, efforcez-vous,*
riguez la Gloire & la Fortune.
:i, sans brigue & sans efforts,
e joüis des riches Thrésors,
)es riches Dons de la nature ;
'our moi les Champs se sont parez ;
?our moi, d'une lumiere pure
La Terre & l'air sont éclairez.

Mon ame, à ces objets ravie,
Goûte, tranquile, leur beauté,
Et mon humble félicité
Ne fait point murmurer l'envie.
Par tout où je conduis mes pas,
Sans obstacle & sans embarras,
Naît un plaisir pur & sensible ;
Charmé d'objets toujours nouveaux,
Je n'entends, en ce lieu paisible,
Que le murmure des Ruisseaux.

Au doux plaisir joignant l'Utile,
Et des leçons, qu'en ces beaux lieux,
Dieu semble tracer à mes yeux,
Profitant, Disciple docile,
Je sens, des folles passions
S'affoiblir les impressions,
Et tout vain langage se taire.
Au-dessus des objets Mortels
Je m'éleve, ici, Solitaire,
Comme vous au pié des Autels.

Dans le sein d'une paix profonde,
Ici, se ranime ma Foi
Et, sans fard, se présente à moi
La vaine image de ce monde;
La fragile félicité,
Dont l'homme aveugle est enchanté;
Le rang où toujours il aspire;
Les charmes de ses vains plaisirs;
Ces Biens, ces faux Biens qu'il désire,
Sans qu'ils remplissent ses désirs.

ουτ semble, ici, de sa misere
tracer de vivans portraits;
tôt, à l'ombre des Forêts,
Foi nouvelle qui m'éclaire,
rime à mes yeux dessillez,
s les Champs de fleurs dépoüillez,
Biens de si peu de durée,
Richesses & les Honneurs,
notre ame court enyvrée,
qui tombent comme les fleurs.

TANTÔT, dans ces Chênes superbes,
: l'Automne déja flétris,
dont mes pas dans leurs débris,
ulent la feüille avec les herbes,
lis le sort de ces Héros,
ue la Vieillesse, ou le repos,
it souvent survivre à leur gloire;
: vois ces Ministres mourans,
ont la Fortune & la mémoire
avilissent dans leurs Parens.

On les a vûs, dis-je en moi-même,
Dans leur Ministere orgueilleux,
Entraîner la foule après eux,
Et faire ombre au pouvoir suprême :
Hélas ! Que sont-ils devenus ?
Leurs Heritiers presqu'inconnus,
Ont eu leurs noms pour heritages ;
Mais les traînant humiliez,
Il ne reste de leur ombrage,
Que les feüilles qu'on foule aux piez.

Tantôt, errant dans les Prairies,
J'étudie au bord des Ruisseaux,
Dans l'éternel cours de leurs eaux,
Le cours abregé de nos vies ;
Comme, l'un par l'autre poussez,
Mille & mille flots sont passez,
Sans qu'il en reste nulle trace ;
Ainsi, d'un cours précipité,
Tous les hommes, de race, en race,
S'abîment dans l'éternité.

ONTEMPLANT ce portrait fidéle,
apide cours de nos ans,
erroge, dans tous les tems,
x qu'à l'esprit je me rapelle;
ıx que j'ai vûs naître & finir,
ıx que cache encor l'Avenir,
leur mort tous m'offrent l'image;
ureux, de pouvoir m'assurer,
ns le moment de mon passage,
seul bonheur qui doit durer.

Ici, pour l'Auteur de mon Etre,
out sollicite mon Amour,
out me l'annonce, & tour à tour,
Chaque objet le fait reconnoître.
Le chant des Oiseaux de nos Bois,
Semble inviter aussi ma voix,
A ses loüanges immortelles;
Le soin qu'il a de les nourrir,
M'apprend, qu'à ses mains paternelles,
J'ai droit aussi de recourir.

Alors, occupant ma mémoire,
Des esperances de ma Foi,
Je vois, sans peine, loin de moi,
Rouler l'or & briller la gloire.
Quoi! dis-je, Dieu dans ses présents,
Des hommes sans choix bienfaisants,
A-t'il l'aveuglement bisarre?
Lui trouve-t'on, comme aux humains,
Pour les Pauvres un cœur avare?
Et riche ferme-t'il ses mains?

Toujours, égale à sa puissance;
Sa bonté veille à mes besoins,
Et pour me prodiguer ses soins,
Il n'attend que ma confiance.
Quand enrichi de ses bienfaits,
Tout l'Univers sent les effets,
De sa Puissance secourable;
De Lui me verrois-je oublié?
Qui, des Mortels fut miserable,
S'étant à ses soins confié?

mes yeux, sa magnificence,
e au lever du Soleil,
: cet Astre, à mon réveil,
templant ici la naissance,
ois de feux étincelants,
ormer cent groupes brillants,
t couleurs à la fois paroître,
ar tout, en traits radieux,
rouve écrit le nom du Maître,
i forma la Terre & les Cieux.

E me récrie, à ce Spectacle,
'au Ciel, est un Dieu tout-puissant.
vain, de l'Astre éblouissant,
nt il a fait son Tabernacle,
loigne mes foibles regards,
nsi qu'au Ciel, de toutes parts,
n Nom éclate sur la Terre;
n Nom retentit dans les airs;
'est lui qu'annonce le Tonnerre,
t que font briller les éclairs.

La nuit même, la nuit obſcure,
Semble m'aider à le mieux voir.
Si-tôt que dans l'ombre du ſoir,
Se cache ici-bas la Nature,
Aux yeux ſe montrent découverts,
Ces vaſtes Cieux où je me perds,
Meſurant leur eſpace immenſe ;
Mais là, Dieu me parle ſans bruit ;
Tout ſemble garder le ſilence,
A la voix du Dieu qui m'inſtruit.

Promenant à loiſir ma vûë
Sur ces brillans, ces vaſtes corps,
Qui par d'inviſibles reſſorts,
Roulent leur maſſe ſuſpenduë,
Je m'interroge curieux ;
Cent fois je demande à mes yeux,
Quel en eſt l'ordre & la nature ?
Quels ſont ces feux au Ciel ſemez ?
Et je ne vois dans leur ſtructure,
Que le Dieu qui les a formez.

oi ! chaque Etoile est-elle un Monde,
que ce Monde habité ?
qui, Seigneur, a limité,
on bras la vertu féconde ?
peut-être, le Tout-puissant,
fait un Peuple obéissant,
cœurs à sa Loi plus fidéles ;
peut-être, aimé, respecté,
a point, de nos cœurs rebelles
ombattre la dureté.

Qu'a-t'il fait, pour s'en faire craindre,
e pour ce Monde il n'ait pas fait ?
s magnifique & plus parfait,
t'il eu soin de s'y dépeindre ?
ont-ils vû souffrant, abbatu,
leur nature revêtu,
leurs miséres se réduire ?
voulant les en préserver,
ivre pauvre pour les instruire,
lourir en Croix, pour les sauver ?

Non, non, ma Foi persuadée,
Que pour nous seuls il est venu,
De tout autre monde inconnu,
Bannit la téméraire idée.
Non, chaque Etoile au Ciel ne luit
Que pour éclairer dans la nuit;
La Terre en reçoit l'influence,
Et pare d'un nouvel éclat,
Ces Dons, ces Biens, dont l'abondance
Ne sert qu'à rendre l'homme ingrat.

D'autres Leçons, d'autres pensées,
Me donne encór la sombre nuit,
Où du Soleil qui tombe & fuit,
Les lumieres sont éclipsées.
Ainsi chaque jour finira,
Aussi bien-tôt me couvrira,
L'affreuse Mort de sombre voiles!
Dans l'ombre je crois voir le deüil,
Je crois trouver dans les Etoiles,
Les pâles flambeaux du cercüeil.

si, dans ce lieu Solitaire,
ant mes jours innocens,
bjets qui frappent mes sens,
éveloppe le mistere.
iel s'adressent tous mes Voeux;
ppelle trois fois heureux,
qu'attache ici leur naissance,
vils & grossiers habitans,
de notre heureuse innocence,
etracent les premiers tems.

H! qui pourroit de la richesse,
cevoir ici le désir?
pourroit s'y laisser saisir,
lâche Amour de la molesse.
, chacun content des fruits,
r sa nourriture produits,
s cultive & les laisse croître,
, paisible, mange le pain
'il a semé, qu'il a vû naître,
u'assaisonne toujours sa faim.

Trois fois heureuse la Campagne !
Où l'homme exempt de passion,
Ne connoît, ni l'Ambition,
Ni la fureur qui l'accompagne ;
Où, jamais sa coupable main,
Ne s'arma d'un fer inhumain,
Pour avoir place dans l'Histoire ;
Où, tranquile dans ses Foyers,
Il méprise la folle gloire,
De cüeillir de sanglans Lauriers.

Se bornant aux biens de ses Peres,
Il ignore l'art assassin,
De s'autoriser au larcin,
Par des avances usuraires ;
On ne voit point sa vanité,
Le parant d'un Titre acheté,
Lui faire oublier sa naissance ;
Et regorgeant de biens pillez,
Insulter par son opulence,
Les Peuples qu'il a dépoüillez.

IAIS, ſous ſon humble Chaumiere,
voit les ſoins voltiger,
triſte peur l'aſſiéger ;
quile, il ferme la paupiere,
üiſſant d'un doux ſommeil,
craint point qu'à ſon réveil,
Plaideur vienne le ſurprendre,
ue l'aſſignant, ſans délais,
oblige, pour ſe défendre,
courir en hâte au Palais.

FFRANCHI de la complaiſance,
nous aſſerviſſent les Grands,
mpt des devoirs differens,
ne incommode bienſéance,
as ſon heureuſe obſcurité,
n n'enchaîne ſa liberté,
ujours tout entier à lui-même.
aiſément l'homme ainſi caché,
leve vers l'Etre ſuprême,
ſe dégage du peché !

Tous les jours cette heureuſe vie,
Venant ici ſe retracer,
Je crois, à force d'y penſer,
Goûter le repos que j'envie.
Heureux, ſi j'y penſois toujours!
Et que par là finît le cours
De ma carriere, qui s'avance;
Mais plus heureux, ſi, comme à vous,
Et la ferveur & l'innocence
M'aſſuroient un repos ſi doux!

❧

Toujours fidéle à la Retraite,
Dont Dieu vous inſpira le choix,
Vous y trouvez, mieux qu'en nos Bois,
Une Paix ſolide & parfaite;
C'eſt-là, que toujours ignoré,
Le Monde eſt de vous ſéparé
Par un Déſert inacceſſible;
Et que ſe cachant aux Mortels,
Votre ame innocente & paiſible,
Se file des jours éternels.

❧

SUR



R LE SÉJOUR
E SUCY,

de Campagne qui a la vûë de Paris.

STANCES.

QUAND pourrai-je, sage & tranquile,
En ces lieux fixer mon séjour,
Loin du tumulte de la Ville,
oin des embarras de la Cour?
e Paris la vaste étenduë,
i, de loin, offre à la vûë
n spectacle toujours charmant.
ue ce coup d'œil est agréable!
ue d'ici Paris est aimable!
u'il est beau dans l'éloignement!

J'EN vois les pompeux édifices,
En foule s'élever aux Cieux;
Et je ne vois aucuns des vices
Qui me le rendent odieux.
Chez un Ami sage & fidéle,
De ma droiture naturelle,
Rien ne gêne la liberté;
Toujours équitable & sincere,
Je puis, sans craindre de déplaire,
Etre Ami de la verité.

JE puis marquer, sans complaisance,
Un légitime & fier mépris,
Pour ces hommes, dont la naissance,
Ou la Charge, fait tout le prix;
Et sans que personne s'irrite,
Toujours contre le faux mérite,
Hautement ici déclaré;
Blâmer tout ridicule usage,
Tout mauvais goût, tout vain Ouvrage,
Tout vice à Paris toléré.

Ici, le Vrai trouve un asyle,
L'aise est ici la Vertu;
On n'y vit point, comme à la Ville,
D'éternels égards combattu;
On n'y voit abus, ni licence,
Que la mode, ou la bienséance,
Vous oblige de partager;
Nul entretien fade & frivole,
Nul caprice de femme folle,
Nul fat enfin à ménager.

Ici, nul objet n'importune,
Rien n'y révolte le bon sens;
Je ne vois point à la Fortune
Donner un mercenaire encens;
Je ne sens pas ma bile émûë,
Par l'incommode & triste vûë,
Des sots que Paris applaudit,
Des fainéans qu'il autorise;
Des faux Dévots qu'il canonise;
Des Faquins qu'il met en crédit.

Ici, nulle folle jeunesse
Ne vient, d'un visage hardi,
Fiere de son impolitesse,
Apporter un air étourdi;
Je n'y vois point, de l'homme en place,
Sous un air sec, un front de glace,
Se hérisser la Dignité;
Ou pour paroître populaire,
Soutenir mal le caractere,
D'une sage & noble fierté.

Je ne vois en ces lieux paroître,
Du Sénat aucun Officier,
Que me déguise en Petit-Maître,
Un habit, un air Cavalier;
Nul Abbé, que me défigure
Sa longue & blonde chevelure;
Nul Bourgeois, tranchant du Seigneur;
Nul Pédant, bouffi d'arrogance;
Nul Financier, dont l'opulence,
Des tems insulte le malheur.

Je ne vois point une Noblesse,
Destinée aux emplois de Mars,
S'accoûtumer par la mollesse,
A fuir, à craindre les hasards;
A sentir, quand il faut combattre,
Tout à coup trembler & s'abbattre,
Un coeur esclave du repos;
Le plaisir plus cher que la Gloire,
Faisant échoüer la Victoire
Sur les pas mêmes des Héros.

Du Droit, au sortir des Ecoles,
Je ne vois point un Juge admis,
Après des épreuves frivoles,
Sur le Tribunal de Thémis;
Par la paresseuse habitude,
De fuir le travail & l'étude,
Lâche Magistrat s'avilir;
Et dans le Palais qu'il abhorre,
Dans le Sénat qu'il deshonore,
Stupide Pagode vieillir.

Ici, n'est point l'homme inutile,
En quête de tous les quartiers,
Où pour le Jeu, son seul asyle,
L'oisiveté demande un tiers.
Ni la femme frivole & vaine,
Que midi sonnant peut à peine,
Au lit paresseux arracher;
Et qui des plaisirs occupée,
Acheve le jour, dissipée,
A les attendre, ou les chercher.

Je n'entens point les Nouvelistes,
Attroupez ici par essains,
Sur les succès heureux, ou tristes,
Bourdonner autour des Bassins.
Loin de leur cohuë inquiéte,
J'attens, en paix, que la Gazette,
M'instruise des événemens;
Et ne vois point chaque avanture,
Exciter de folle gageure,
Et de vagues raisonnemens.

D'un frivole Auteur qui s'admire,
ne crains point l'irruption,
; qu'à l'écouter, ou le lire,
n force mon attention.
:i, sur nos murailles nuës,
ulles Affiches ne sont lûës,
uls titres vains, de froids Ecrits;
:i, par intrigue, ou par grace,
In fat n'usurpe point la place,
)es Sçavans, ou des beaux Esprits.

Je ne vois point, sur l'Eloquence,
Et Précieuses & Pédans,
Par cabale, ou par ignorance,
Se donnant des airs décidans,
Déférer la palme du stile,
A la cadence puérile,
D'un Discours toujours affecté;
Et traiter d'Ecrivain vulgaire,
L'habile Ecrivain qui sçait plaire
Par sa noble simplicité.

JE ne vois point cette autre engeance,
De fats, qui par tout répandus,
Se donnent pour gens d'importance,
N'étant qu'importuns assidus,
Qui, Parasites, s'introduisent
Auprès des Grands qui les méprisent,
Et s'y font supporter flateurs;
S'ingérant au soin des ménages,
De querelles, de mariages,
Inutiles entremetteurs.

D'UNE autre espece extravagante;
Je ne vois point la vanité,
Du petit Bourgeois qui se vante
D'un commerce de qualité;
Qui, d'un air vain, nomme sans cesse,
Comte, Marquis, Duc & Duchesse,
Dont il se prétend familier;
Et fuit tout Bourgeois, son Confrere,
Qui, sage, ne croit point se faire
Un mérite de s'oublier.

De ſon bon goût en bagatelles,
ul ici follement jaloux,
'a, des modes les plus nouvelles,
ı fureur d'avoir des Bijoux;
: de ſa poche inépuiſable,
rant, d'un fardeau qui l'accable,
ı peſante inutilité,
'étale aux yeux vingt Tabatieres,
: du nouveau goût des Charnieres,
e vante la rare beauté.

Loin ces hommes de bonne chere,
rbitres ſouverains du goût,
ont tout le mérite eſt de faire
'aſſaiſonnement d'un ragoût.
oin ces Tyrans impitoyables,
)ui veulent qu'on ne mange aux Tables,
)ue ce qu'ils ont déclaré bon.
e la Science qui raffine,
ır le vin & ſur la Cuiſine,
'ignore ici juſqu'au jargon.

Auprès d'un Malade crédule,
Je ne vois point un meurtrier,
Du poison, qu'il donne en pillule,
Se faire applaudir & payer;
Je ne vois point, dès que commence
Un léger mal, que l'abstinence,
Et le repos peuvent guérir;
Qu'aux Empyriques l'on se livre,
Et qu'à force de vouloir vivre,
On aide à se faire mourir.

Farouche, ou sottement civile,
L'impolitesse du Bourgeois,
Ne vient point, toujours indocile,
M'accabler ici de son poids;
Nul aussi n'y vient de Versailles,
Traitant les Bourgeois de Canailles,
Se donner de faux airs de Cour;
Et des Princes, Singe infidéle,
Nous défigurer le modéle,
Dont il approche chaque jour.

De tous ces bisares usages,
l ne nous blesse ici les yeux;
en n'y rappelle les images
abus encor plus odieux;
ous n'y voyons point les Usures,
noblir les Races obscures,
r qui le Peuple est dépoüillé;
nul ici, Voleur habile,
'a le front de se dire utile
a malheureux qu'il a pillé.

Nous n'y voyons point l'Hypocrite,
amner de pleine autorité;
t nous prêcher un Dieu, qu'irrite
a mollesse, ou sa vanité.
le ces Dévots fiers, indociles,
n détours, en manége habiles,
Nous n'avons point à nous garder;
Loin la Piété politique,
Loin la Vertu, qu'on ne pratique
Que pour se faire regarder.

Ici, d'une avare Famille,
On ne voit point la main former
La chaîne qui lie une fille,
Au Couvent qui va l'enfermer;
Ni le zele aveugle & bisare,
Qui bâtit l'Autel, ou le pare,
De l'argent qu'on doit au prochain,
Et qui grave son injustice,
Au front du pieux Edifice,
Et sur le Marbre & sur l'Airain.

On ne voit point dans les ténébres,
Un Mort au Sépulchre emporté,
Eclairer de flambeaux funébres,
La pompe de la Vanité;
Ni sa Famille consolée,
Borner ses soins à l'Assemblée,
Qu'elle invite autour du Cercüeil,
Et pour celui dont elle hérite,
De tout devoir se croire quitte,
Par la Tenture & par le Deüil.

ON n'entend point de Bans au Prône,
noncer le fatal lien,
ui ne marie à la personne,
ue pour en épouser le bien.
ı ne voit point ici la femme,
ugir de l'innocente flâme,
ue l'Hymen a droit d'allumer;
l'Epoux, par délicatesse,
oir honte de sa tendresse,
ur la seule qu'il doit aimer.

O! qu'agréable est la demeure,
à loin des Vices éclatans,
ue Paris nous montre à toute heure,
n se dérobe aux moeurs du tems!
! qui, dans la superbe Ville,
ut conserver pur & tranquille,
n coeur, de tant d'objets blessé?
où la Verité fuit craintive,
ù la Vertu gémit captive,
ù le Vice est récompensé.

Ou, par l'interêt applaudie,
Des Procès regne la fureur,
Et de la noire perfidie,
Le succès efface l'horreur.
Où semble s'honorer la Femme,
De l'intrigue qui la diffame;
Où tout méchant se fait un front;
Et souvent l'Epoux, ou le Pere,
Est confident de l'Adultere,
Dont sur lui retombe l'affront.

Ou, parmi les Grands, la Dépense,
Est une Loi pour emprunter;
Et le Luxe, une bienséance,
Qui leur défend de s'acquiter;
Où, sur ce Luxe on voit l'audace,
De l'homme sorti de la crasse,
Aux grands Seigneurs se mesurer:
Et d'habits d'égale richesse,
Et la Bourgeoise, & la Princesse,
Au mépris des Loix, se parer.

&, plus des tems croît l'indigence,
le Riche, au Luxe obstiné,
mente sa magnificence,
l'or aux Pauvres destiné,
sa Vanité, sa Mollesse,
superflu de sa Richesse,
ure l'infidéle emploi;
n'écoute, sur la misere,
qui n'a pas le nécessaire,
la Nature, ni la Foi.

Ou, sur un profane Théâtre,
s Vers, le Chant, la Fiction,
s Vices, qu'on y doit combattre,
vorisent l'impression;
i, toujours de flâmes impures,
art développe les peintures
ont les cœurs sont empoisonnez,
ttisant ces flâmes funestes,
ir des Actrices peu modestes,
t des Amans passionnez.

Ou des crimes qui les maîtrisent,
Pour étouffer tous les remords;
Des fous, sans sçavoir ce qu'ils disent,
Font sur la Foi les esprits forts;
Et d'un ton railleur & profane,
De la raison qui les condamne,
Eludant tous les argumens,
N'ont de Vertus que leurs caprices,
De Dieu, que l'amour de leurs Vices;
De Loix, que leurs entêtemens.

Ou, jusqu'au Temple redoutable,
Aux yeux même de l'Eternel,
D'un air immodeste & coupable,
On porte l'orgüeil criminel.
Où nous voyons, toujours stérile
La parole de l'Evangile,
Ne produire plus que des sons;
Et réduits au vil soin de plaire,
Les tristes Orateurs nous faire
De beaux Discours, pour des Sermons.

'EST ici, par l'heureuse absence,
:ant d'objets contagieux,
la Paix jointe à l'Innocence,
ne un séjour délicieux.
; ceux que l'estime y rassemble,
envi, conspirent ensemble,
›s sages & doux plaisirs;
e leur Hôte incomparable,
ant la Sagesse aimable,
ndent ses nobles désirs.

toutes parts, le voisinage, *
s approche d'hommes fameux,
goûtant les plaisirs du Sage,
font aussi goûter chez eux;
jours polis dans leurs manieres,
jours justes dans leurs lumieres;
jours sûrs par leur probité,
t l'agrément, dont la conduite
en tout tems voir un mérite
dessus de leur dignité.

rs de Harlay, le Camus, Daguesseau, de Rebeyers,

Ici, l'Aſtre qui nous éclaire,
Brille dans toute ſa beauté,
Et toujours, d'un air ſalutaire,
Nous reſpirons la pureté.
Ici, toujours prêt & facile,
D'une promenade tranquile,
Nous avons l'aimable ſecours;
Nous ne trouvons, dans nos prairies,
Ni la preſſe des Tuilleries,
Ni la poudre qui vole au Cours.

Le ſeul mauvais tems eſt l'obſtacle
Qui balance un plaiſir ſi doux;
Et nul ne s'y donne en ſpectacle,
A des yeux malins & jaloux:
On n'y voit point de foule oiſive,
A s'entre-obſerver attentive,
Nous aſſiéger de toutes parts:
Ni de grande & poudreuſe Allée,
Où la molleſſe raſſemblée,
Accoure chercher des regards.

ous sçavons ici, sans molesse,
ger nos délassemens,
ire regner la Sagesse
u'en nos Divertissemens :
que nous donne de science,
l'Etude & l'experience,
me, anime chaque Entretien ;
jamais, dans nos Promenades,
ous n'admettons de railleurs fades,
d'ennuyeux diseurs de rien.

L'USAGE odieux de médire,
Qui nous assassine à Paris,
a malignité, la satire,
Sont ici des Vices proscrits.
Si quelquefois aux bagatelles,
Aux bruits qui courent, aux nouvelles,
On est contraint de se prêter ;
Par le tour, qu'au Discours on donne,
Par le sel dont on l'assaisonne,
On sçait, & plaire & profiter.

Ah! né, sans doute, hommes sauvages,
Sous un Ciel brûlant ou glacé,
Loins des lieux où, par des Loix sages,
Chaque Peuple s'est policé;
Ce sont Nations allaitées
Au sein des Brutes indomptées,
Que nulles Loix n'ont pû ranger;
C'est-là qu'au carnage nourrie,
Chacun a sucçé la furie
De se combattre & s'égorger.

Mais, me trompai-je? est-ce un Prestige?
Qui me fascine ici les yeux?
J'y vois des hommes de la Tige
De ceux qui peuplerent ces lieux;
J'y vois ceux que, pour magnanimes,
Pour nobles coeurs, ames sublimes,
Pour grands Hommes l'on fait passer;
Et c'est, dit-on, par ces carnages,
Qu'ils s'assurent, dans tous les âges,
Un nom qui ne peut s'effacer.

Ce n'eſt point ſous un Ciel barbare,
uvages éleves des Ours,
u'ils ont, à leur fureur biſarre,
aiſſé prendre ce libre cours;
lus loin que l'animal feroce,
ls ont pouſſé l'excès atroce
)e leur barbare cruauté.
L'Ours ne reſpire le carnage,
Que quand on irrite ſa rage;
Mais l'homme y court par Vanité.

Ce n'eſt ni Vengeance, ni Haine,
C'eſt l'ardeur de ſe ſignaler,
Qui plonge ſa main inhumaine
Dans le ſang qu'elle fait couler:
O folle ardeur! ô fauſſe Gloire!
Pour éterniſer ſa mémoire,
L'Homme aux Meurtres vient s'animer;
Jaloux des Vertus qu'il eſtime,
Il prend le fer vengeur du crime,
Et s'en ſert pour les opprimer.

Est-ce donc vous, Dieux qu'on adore,
Du Monde, Arbitres souverains,
Qui du Ciel, où l'on vous honore,
Donnez cet exemple aux Humains?
Est-ce votre main meurtriere,
Qui dans la seule ardeur guerriere,
Plaça la Gloire des Héros?
Non l'Enfer enfanta la Guerre,
Les Dieux n'enseignent à la Terre
Que la Concorde & Repos.

Ils ont créez, pour vivre ensemble,
Et s'unir d'éternels liens,
Tous ceux que la Terre rassemble,
D'un même Monde Citoyens;
Ils ont, pour animer l'argile,
Dont fut formé l'homme fragile,
Soufflé sur lui l'Esprit de Paix.
La Masse, à ce souffle s'anime,
Ouvre les yeux, parle & n'exprime
Qu'un tendre penchant aux bienfaits.

Prompt au ſecours de ſon ſemblable,
L'Homme avec l'Homme partagea
Les biens, dont le Ciel favorable,
L'enrichit, ou le ſoulagea.
L'habitant des Plages ſtériles,
Trouva dans les Plaines fertiles
Des Aſtres pour lui moins cruels:
Chacun à ſon gré ſe diſperſe;
Mais ſe rejoint par le Commerce
Des Dons & des ſoins mutuels.

Ce premier tems, cet heureux âge,
Fut le ſiécle des vrais Héros.
Seul de ce nom, digne eſt le Sage,
Qui des hommes veille au repos,
Et quand la Diſcorde effrénée,
Enfanta l'Erreur forcenée,
Qui donna ce nom aux Guerriers;
Nul Guerrier ne fut Héroïque
Que celui, qu'à la Paix publique,
On vit immoler ſes Lauriers.

Quelque grand que soit son courage,
Si la Raison n'arme son bras,
Si l'Equité ne les engage,
Le vrai Héros fuit les Combats.
Loin d'aimer la Guerre, il l'abhorre,
En triomphant même, il déplore
Les desastres qu'elle produit.
Et couronné par la Victoire,
Il gémit de sa propre Gloire,
Si la Paix n'en est pas le fruit.

Allez donc, Ecrivains fidéles,
Du rang des Héros effacer,
Ceux que *Cannes, Pharsale, Arbelles,*
En ce rang nous ont fait placer.
Détestez leur Guerriere audace,
Et courez graver à leur place
Un Roi juste dans ses projets;
Qui du Ciel, s'armant pour la Cause,
Vainqueur, Vaincu, ne se propose
Que le bonheur de ses Sujets.



LETTRE

ALLEGORIQUE ET CRITIQUE Sur l'Eloquence & ſur la Poëſie.

A un jeune homme qui commençoit à étudier les Belles Lettres.

BEL ESPRIT, tient ſous ſon Empire,
Un Pays célébre & vanté ;
Pays, où ſouffle un doux Zéphire,
Que l'on appelle * AMENITE' ;
A qui l'on doit la pureté
De l'air charmant qu'on y reſpire.
Mais quelquefois l'orageux vent,
Qu'on nomme *Faux, demi-Sçavant*,
Couvrant tout le Pays de glace,
Le change en un Déſert affreux ;
Chacun fuit ce vent orageux ;
Les ſeuls *Pédans* reſtent en place.

* *On appelle ainſi l'Elégance & le ſel des Ouvrages d'eſprit.*

Que dis-je, seuls; toujours *Audace*;
Toujours *Orgüeil* loge avec eux.
Tout ce Pays souvent stérile,
A ce fâcheux vent exposé,
Du fleuve Gloire est arrosé,
Et n'en est guéres plus fertile.
Ce grand fleuve voit sur ses bords
Croître un Laurier foible & fragile,
Ce sont ses uniques trésors.
Pour subsister dans son Empire,
Il faut que dans Discernement
Bel Esprit loge, & se retire
Dans le fort nommé Jugement.
C'est-là qu'il regne & qu'il dispose
A son gré, de Peuples nombreux,
Peuples depuis long-tems fameux,
Qu'on nomme Poesie & Prose.
L'un est à pied, l'autre à cheval,
Etude est le nom, ce me semble,
Du Commissaire Général,
Qui sous ses ordres les assemble.
Leur principal Chef est Bon Sens;
C'est un homme tout d'une piéce,
Mais qui gouverne avec sagesse,

Selon les lieux, selon les tems.
Chacun des Peuples qu'il gouverne,
Quand il s'agit d'un mouvement,
Reçoit l'ordre directement
D'un vieux Officier subalterne.
ENTHOUSIASME est l'Officier
Qui fait avancer POESIE:
On dit qu'il est Avanturier,
E suit un peu sa fantaisie.
Ce qui le rend audacieux,
C'est qu'il se croit du sang des Dieux;
Son Peuple, du même avantage,
A son exemple, s'est flaté;
Et si l'on croit sa vanité,
Né des Dieux, il a leur langage.
Comme le Chef est imprudent,
Le Soldat, s'il n'y prend bien garde,
Sous les Loix d'un tel Commandant,
Trop entreprend & trop hasarde.
On a commis, pour le regler,
Un Magistrat nommé PRUDENCE,
Auquel on en doit appeller
Quand les choses sont d'importance.
PROSE est un Peuple plus humain,

Son Capitaine eſt PERIODE,
Grec, devenu Bourgeois Romain,
Qui marche toujours bride en main,
Et ne fait rien qu'avec méthode.
Quand au combat il faut aller,
A ſon Char il fait atteler
Des Courſiers d'égale encolure;
De même poil, de même allure;
Quelquefois deux, quelquefois trois;
Mais plus ſouvent il en a quatre,
Qui, dreſſez exprès pour combattre,
Connoiſſent & ſuivent ſa voix.
Ces deux Peuples d'intelligence,
S'uniſſent dans l'occaſion;
Et quand le Magiſtrat PRUDENCE,
Juge à propos leur union,
On connoît leur correſpondance.
ENTHOUSIASME ſe plaît fort
De voir PROSE prenant l'effort,
Changer ſous lui de contenance;
Et PERIODE ſçait fort bien
De POESIE, en récompenſe,
Meſurer le pas ſur le ſien.
Certaines gens nommez FIGURES,

Qui font l'emploi d'Enfans perdus,
Dans ces deux Corps sont répandus;
Ce sont vrais coureurs d'Avantures:
Mais pour empêcher que l'Etat
Ne soit troublé par leur audace,
PRUDENCE, ce grand Magistrat,
A soin de les tenir en place.

Ces Peuples ainsi gouvernez,
Et sagement disciplinez:
Maint Peuple sauvage & farouche
S'est à leur Loix assujetti;
C'est assez qu'ils ouvrent la bouche,
On se range de leur parti.

C'est en cela seul que consiste
La force qui les rend vainqueurs;
Leur voix leur gagne tous les cœurs,
A cette voix nul ne résiste.

PROSE a plusieurs tons differens,
Qui changent selon l'occurrence:
Ces tons, suivant leur difference,
Ont des succès plus ou moins grands.

Le ton qu'on nomme EPISTOLAIRE,
Est naturel & délicat;
C'est sur ce ton qu'un cœur sincere

Se développe ſans myſtere,
Qu'il badine, ou parle d'affaire,
Regle la Guerre, inſtruit l'Etat :
Mais quelquefois il dégénere
En ton, & languiſſant & plat.

Souvent pour vouloir trop bien faire,
Il s'éleve, *ab hoc & ab hac*,
Et va ſe perdre à l'avanture,
Prenant, ſans regle & ſans meſure,
La *Baſſe* qu'on nomme BALSAC,
Ou le *Fauſſet* nommé VOITURE.

Ton ORATOIRE eſt au Barreau,
D'un grand ſecours, pourvû qu'on ſçache
S'en bien ſervir, & qu'on s'attache
A préférer le BON au BEAU.

Trop d'artifice & de cadence,
En affoiblit la véhémence :
Car ce n'eſt point à l'Audience
Que l'on doit répandre des fleurs :
On y doit prendre la défenſe
De l'Equité, de l'Innocence,
De la Vertu, des bonnes Mœurs,
Bien, l'Orateur * par excellence,
En avoit fait l'expérience.

* *Cicer. Orat. pro Roſcio Amer.*

Il se plaint, ce grand Orateur,
En déplorant dans sa Vieillesse,
Les faux brillans de sa Jeunesse,
D'avoir, d'un ton déclamateur,
Et d'une bouche encore novice,
Avec trop d'art peint le supplice,
Dont on vouloit qu'on fit justice
Du parricide malfaicteur.

Ton Historique, à la mémoire
Des tems passez est consacré;
Mais pour avoir toute sa gloire;
Il doit, dans les faits de l'Histoire,
Se tenir toujours resserré.

Dans ses récits simples, sublimes,
Les faits, bien plus que les maximes,
Doivent servir d'instructions.

Il ne va point, quittant sa route,
S'écarter en réfléxions,
Ni par des Dissertations
Eclaircir les faits dont on doute.

Il ne combat la fausseté,
Qu'en racontant la Verité;
Et quoique, d'un stile énergique,
Il sçache la mettre en son jour,

Il n'imite jamais le tour
Oratoire, ni Poëtique.
Ami de la ſimplicité,
Il abhorre l'air affecté
De maint Auteur accrédité,
Hiſtorien moins que Poëte,
Dont la phraſe doit ſa beauté,
Au choix brillant d'une Epithete.
Combien d'Auteurs, quittant ce ton,
Veulent pourtant garder ſon nom!
Cela ſur tout ſe vérifie,
En ceux qui des SAINTS font la Vie,
Comme une Hiſtoire on la publie;
Mais, bien ſouvent, c'eſt un Sermon,
Un Eloge, un Apologie.
On peut, par là, ſe propoſer,
De faire honneur à leur mémoire;
Mais cela n'eſt pas une Hiſtoire;
Pourquoi vouloir nous impoſer?
Changez de titre, & votre Ouvrage
N'en ſera pas moins eſtimé:
Qui dans l'Hiſtoire eſt renfermé,
Doit un Récit, rien davantage.
Qu'il écrive les actions,

C'est où se doit borner sa plume :
Mais on veut faire un gros volume ;
Pour le grossir, *Citations*,
Sens figurez, *Digressions*,
Sermons enfin sont nécessaires :
Mais tout cela fait à l'Auteur,
Fait aux SAINTS même moins d'honneur,
Que de leurs faits récits sinceres.

Si par leur vie on veut toucher,
Celui qui l'écrit, doit tâcher
De prendre, autant qu'il peut, le stile
Des Ecrivains de l'Evangile.

Il a, dans ces Auteurs divins,
De son Histoire, un beau modéle :
C'est au récit simple & fidéle
Que se bornent ces Ecrivains.

Sans ornement, sans flaterie,
Disant ce que JESUS a fait,
Ce récit produit son effet ;
Il frappe, il touche : on se récrie ;
Que ces faits-là marquent un DIEU.

Enfin, dans sa divine Histoire,
Le simple récit donne lieu
De dire, qu'en lui l'on doit croire.

C'est ainsi, qu'à proportion,
Du récit de chaque action,
Naît pour les Saints amour, estime.
Que l'Ecrivain s'en tienne-là,
Chaque Lecteur leur donnera
Tous les Eloges qu'on supprime.

Quelquefois voulant publier,
Chose nouvelle & chose rare,
Roman, ce grand Avanturier,
Du ton Historique s'empare,
Et sur ce ton il fait fanfare:
Mais chacun doit s'en défier;
Car tôt ou tard il nous égare.

Guide toujours pernicieux,
Qui fait semblant de nous instruire:
Mais en Pays nous sçait conduire,
Dont l'air est fort contagieux.

Chez lui du beau nom de *Sagesse*;
L'Amour profane revêtu,
Ne chantant que Force & Vertu,
N'inspire que Vice & Mollesse.

En ton Historique masqué,
Un autre ton est fort à craindre;
Et doit encore être attaqué. . . .

C'eſt celui qui ſe plaît à feindre,
Nos avantures de Romans :
Mais dans l'Hiſtoire véritable,
Aux Veritez joignant la Fable,
Secrets motifs d'événemens.
Là, bruit qui court, & conjecture,
Se débitant pour choſe ſûre,
Impoſe à la Ville, à la Cour.
Mais la Verité ſe fait jour,
Et découvrant, par ſes lumieres,
Les menſonges qu'ont ajoûté,
Ou vangeance, ou malignité,
A ce qu'ont de vrai leurs matieres :
Bien-tôt tombez, preſqu'inconnus,
Tels Ecrivains ne ſervent plus
Que d'enveloppes aux Beurrieres :
Et quelquefois vont aux Galeres,
De leurs Portraits injurieux,
De leurs Ecrits ſéditieux,
Se faire payer les ſalaires.
Quelquefois, ſans malignité,
Aimant toujours la fauſſeté,
ROMAN, pour trop chercher à plaire,
Change les tems, le caractere

Des Héros de l'Antiquité.
Dans ce barboüillage inventé,
Mainte femme cherchant l'Histoire,
Croit, sur la foi de tels recits,
Que ces Héros mirent leur gloire
A faire les Amans transis.
On ne sçauroit plus en démordre;
De ces mensonges trop imbus,
L'esprit, le cœur ne goûtent plus
Une Histoire qui soit dans l'ordre.
Tite-Live leur paroît sec,
Et Thucidide est toujours Grec,
Quoiqu'en François on le traduise:
Tous Héros sont là mal reçus,
Historiens ne sont point lus:
On veut des Héros à sa guise,
On lit Cleopatre ou Cyrus.
Si ces *Romans* sont trop antiques,
(Car tout vieillit avec le tems)
On en cherche de plus récens,
Dans les *Nouvelles Historiques.*
Sans respecter le nom des Rois,
Inventant intrigues secretes,
De mille fades Amourettes,

On deshonore les VALOIS.

Princes fameux par leurs Exploits,
Sont, par SEGRAIS & ses Eleves,
Réduits, d'Amour à demi fous,
A venir languir aux genoux
De quelque *Princesse de Cleves.*

Plaignez, plaignez, que tant d'esprit,
Tant de goût, de délicatesse,
N'ait travaillé qu'à la justesse
D'un dangereux & faux Ecrit.

L'Histoire, avec raison regrette,
Que profanant tant de beauté,
Dont elle auroit nécessité,
On la prodigue à la fornette.

Un autre ton vif & précis,
Chez PEUPLE PROSE est d'un grand prix :
Ce ton-là s'appelle APOPHTEGME ;
Pour le bien prendre, il faut avoir
Beaucoup d'esprit, beaucoup de flegme,
Grand jugement & grand sçavoir.

Chacun, comme dans un miroir,
Y reconnoît son caractere.
Le fat qui se croit nécessaire,
Le faux Brave, le faux Dévot,

L'Ingrat, le Glorieux, le Sot,
Et tout Ridicule, en un mot,
Trouve là ſon portrait ſincere.
  Mais au lieu d'être ſalutaire,
Quelquefois malin, ou colere,
Ce ton devient mordant & dur,
Et quelquefois confus, obſcur,
Il affecte un air de myſtere,
Et ſous un nom imaginaire,
Repréſentant chaque portrait,
Autoriſe de ſon ſecret
La conjecture téméraire.
  Le Vice, & non le Vicieux,
Doit à ce ton donner matiere;
D'une Satyre ſinguliere,
Tous les portraits ſont odieux:
Mais en tout tems ſont précieux,
Les caracteres ſérieux
De la Vertu miſe en lumiere.
  Peignez le Vice en général,
Ou que du moins votre Cenſure,
Sçache cacher l'original
Et ne montrer que la peinture.
  Mais puiſqu'à tout ſpécifier,

Insensiblement je m'engage ;
Je n'ai garde ici d'oublier
D'Entretien le ton familier,
Car Prose en fait un grand usage.

Là, ceux qui parlent cherchent peu
A distinguer leur Eloquence,
Chacun y parle, en apparence,
Comme on parle au coin de son feu.

D'expressions trop concertées,
Sur ce ton l'on doit s'abstenir,
Et par hasard, au souvenir,
Les choses les plus méditées
Doivent sembler représentées.

Sur tout qu'on sçache soutenir,
Introduisant un Personnage,
Le caractere où l'on l'engage.

Que le choix en soit toujours sage,
Et, comme en certains Entretiens,
Pour avoir victoire certaine,
Ne mettez pas gens sur la Scene
Défendant mal les Anciens.

Que chaque Acteur soit raisonnable,
Instruit sur le point contesté,
Qu'il ait bon sens & fermeté ;

On ne défend la Verité
Qu'à la faveur du vraiſemblable.
Je n'oſerois, parlant des tons
Que ſçait prendre la voix de Proſe,
Exalter ceux dont elle expoſe
La Morale dans les Sermons.
C'eſt-là que ſouvent elle cauſe
Grande Aſſemblée & grand fracas :
Mais pour du fruit, c'eſt autre choſe,
C'eſt de quoi je ne réponds pas.
Quand, ſur la *Note Evangelique*,
Ces tons-là furent meſurez,
Dans la carriere Apoſtolique,
Elle eut des ſuccès aſſurez.
Elle a depuis changé ce ſtile;
Le ton qu'elle fait éclater,
Pour vouloir trop le frelater,
Ne produit qu'un ſon inutile.
Faire accourir, pour être vû,
Mettre Caroſſes à la file,
C'eſt où conſiſte ſa Vertu.
On aime à ſe trouver enſemble,
Où ce vain ſon eſt entendu :
Mais c'eſt autant de tems perdu,

On vient pour être où l'on s'assemble.
On a beau prêcher sur un ton
Docte, élégant, vif, pathétique,
L'un applaudit, l'autre critique :
C'est-là tout le fruit du Sermon.
Mais nous devons en conscience,
De l'abus de leur éloquence,
Disculper les Prédicateurs :
La Chaire encor, il faut le dire,
A de grands, de saints Orateurs :
Mais désir manque aux Auditeurs,
Et de mieux vivre, & de s'instruire.
Dirai-je que du ton Docteur,
Le Destin est presque semblable,
Soit qu'il s'explique avec hauteur,
Soit que d'un air plus charitable,
Il soutienne un point veritable :
Il en est peu, qui de bon cœur,
Prennent le parti raisonnable,
De céder à ce ton vainqueur.
Plus on a tort, plus la chaleur
De la Dispute est indomptable :
D'écrits, d'injures l'on s'accable,
L'on se déchire sans pudeur,

Chacun difant qu'il n'a d'ardeur
Que pour une Caufe équitable,
Suit fa vengeance, ou fon humeur:
Et le Public toujours rieur,
Ne pouvant voir où gît l'Erreur,
Se fait un Spectacle agréable,
De ces combats pleins de fureur.
Mais un effet plus déplorable,
C'eſt que fouvent, à la faveur
D'une Difpute intariffable,
La Verité cede à la Fable,
Et la lumiere à la lueur.
Si le Decret inconteſtable,
D'un Tribunal fuperieur,
Finit la Difpute, l'aigreur
En eſt toujours inaltérable.
Apprenez donc, car il n'eſt rien
Qu'on doive plutôt vous apprendre:
Qu'à tout bon efprit il fied bien,
Quand il eſt vaincu, de fe rendre.
Que vaincre fa propre fierté,
Eſt une éclatante victoire:
Et que d'un combat difputé,
Celui-là remporte la gloire,

Que desarme la Verité.
  Je mets trop tard dans cette Liste,
Le ton nommé PANEGYRISTE :
Car comme on le voit ressembler,
En quelque chose, au ton d'HISTOIRE,
Plus encore au ton ORATOIRE,
J'aurois dû, ce semble, en parler,
Quand de ces tons j'ai fait mémoire.
  Du ton d'HISTOIRE il prend les faits;
Du ton ORATOIRE les traits,
Qui composent son éloquence :
Mais tout ce que dans ces deux tons,
Comme vice nous combattons,
De celui-ci fait l'élégance,
  L'Art lui convient, qui par ses tours;
Embellit, farde le Discours.
  Les fleurs du Barreau rejettées,
A lui, de droit, sont affectées.
  Comme son but est de loüer,
Il ne sçait point prendre le change,
Et jamais il n'ose avoüer,
Rien qui ne serve de loüange.
Tous défauts il doit pallier,
Sur tous Vices il doit se taire,

Ne mettre en ſon jour, au contraire,
Nulle Vertu qu'il n'exagere:
Qu'y faire? c'eſt-là ſon métier.
  Si ſur ce ton vous voulez plaire,
En paroiſſant toujours ſincere,
Sçachez d'un ſujet faire choix,
Dont la Vertu, le caractere,
Du Public ait pour lui la voix.
  Loüez un Ami; car peut-être
Il en eſt un qu'on peut connoître,
Qui d'un Ami, ferme ſoûtien,
Lui ſçache partager ſon bien.
  Avec qui Prudence & Juſtice,
Viennent préſider au Palais:
Dont le cœur n'approuva jamais,
Jamais ne tolera le Vice;
En qui de l'aimable Candeur,
La majeſté, la douceur brille,
L'honneur, l'appui de ſa Famille,
Pour ſes ſeuls devoirs plein d'ardeur.
  Loüez un Prélat, dont le zele,
Sans violence & ſans aigreur,
Soit toujours exact & fidéle:
Qui ſoit humble dans la faveur,

Et

Et recüeilli dans les affaires :
Qui ſous la pourpre ait la ferveur,
L'auſtérité des Solitaires.

Reconnoiſſant de tels portraits,
Applaudiſſant à tous leurs traits,
Tout le monde y voudra ſouſcrire :
Et dans un Eloge éclatant,
Quoi qu'avec art vous puiſſiez dire,
Vous n'en direz jamais autant,
Que le Public qui les admire.

Mais d'un Eloge non-flaté,
Aimez-vous la ſincerité ?
D'un ton encor plus magnifique,
Loüez ce Roi, l'appui des Rois,
Le Défenſeur des juſtes droits :
Loüez ſa ſageſſe héroïque,
Son grand courage & ſes exploits ;
Vous n'aurez point recours aux Loix,
Qui nous permettent quelquefois
De farder un Panegyrique.

Poesie a de ſon côté
Ses divers tons ; mais on peut dire,

(S'il faut dire la Verité,)
Que tous ces tons (tant on empire)
Ne sont plus tels qu'ils ont été.

On n'entend plus la mélodie
Du ton EPIQUE, ce grand ton,
Qu'au Royaume de *Rapsodie*,
Chez le Plagiaire * *Centon*.

Là, maint Poëte mal habile,
Ecorchant le pauvre VIRGILE,
Croit de Virgile avoir la voix,
Et mériter qu'on l'applaudisse,
Qui le fait parler, comme un Suisse,
Sçait parmi nous parler François.

On n'en sçait guéres davantage,
Cela soit dit sans offenser
Gens qu'on voit, sur tout à votre âge,
Du Latin croire avoir l'usage,
Et se flater d'un beau langage,
Quand ils ont pû rapetacer
De Vers cousus, un foible Ouvrage.

Qui des Poëtes les plus fins,
Laissant l'esprit, pillant la phrase,

* *Centon, est une Piece composée de plusieurs morceaux*

Prenant pour beau ſtile, l'emphaſe,
Parlent François en mots Latins.

Ton EPIQUE, en Langue vulgaire,
N'a pas un deſtin plus heureux,
Quoi qu'entaſſant Livres nombreux,
On ait tant vû d'Auteurs fameux,
Sur ce ton-là chercher à plaire:
Egalement peſtent contr'eux,
Et le Public, & le Libraire.

Dans leurs Poëmes ennuyeux,
Sourdes à la voix du Poëte,
Les oreilles laiſſent les yeux,
Parcourir Eſtampe & Vignette.

Car ils ont crû, ces grands Auteurs,
Enrichiſſant tous leurs volumes,
Pouvoir éterniſer leurs plumes
Avec le burin des Graveurs.

Mais trompez dans leurs conjectures,
Dans ces Livres de tant de frais,
On ne connoît que les Gravures,
Et que * CHAUVEAU dans * *Deſmarais.*

Si ſur le noble ton EPIQUE

* *Fameux Graveur.* * *Auteur de Clovis.*

POESIE a dégénéré,
Celui qu'on nomme DRAMATIQUE,
Ce ton de nos jours admiré,
Ne semble pas moins altéré.

On dit qu'au grave ton CORNEILLE,
Au ton RACINE si touchant,
Succede un froid & triste chant,
Où rien ne pique & ne réveille.

On dit aussi, (car je dois fort
En croire autrui, cette matiere
N'étant pas trop de mon ressort,)
Que ton QUINAULT & ton MOLIERE,
Ont, à peu près le même sort.

Si quelqu'un dit qu'on lui fait tort,
Et qu'on ne peut, sans injustice,
Dire que le Théâtre est mort:
Qu'il en accuse la malice
De ceux qui m'ont fait ce rapport.

Mais, heureux, si dans leur disgrace,
Les Spectacles sont désertez,
Et si d'Auteurs tant regrettez,
Aucun Auteur ne prend la place:

Car (cela ſoit dit en paſſant)
Des paſſions cauſe ou complice,
Le Théâtre, toujours du Vice
Applanit le chemin gliſſant,
Et n'en eſt pas plus innocent,
Quoiqu'aux Vertus il applaudiſſe.

Mais reprenons notre Diſcours.

Ton *Poëtique*, tous les jours,
Devenu plus ſec, plus ſtérile,
N'a conſervé quelques doux ſons
Que par haſard dans les Chanſons
Que chantent la Cour & la Ville:
C'eſt-là que nous les retrouvons,
Et le Cavalier VAUDEVILLE
Eſt, dans le ſiécle où nous vivons,
Notre HOMERE & notre VIRGILE.

Encor veut-il, ce ſiécle ingrat,
A Poëſie ôter l'éclat
Du *Latium* & de l'*Attique*;
Le ton VIRGILE eſt un ton plat,
HOMERE parle comme un fat.

Ainſi, tous les jours s'en explique,

Qui les ignore & les critique.
Le trouble & la confuſion,
De Poesie en décadence,
A réveillé l'attention,
Du Peuple, où domine *Ignorance.*
L'aveugle & ſourde Nation,
Profitant de la circonſtance,
A fait chez elle irruption.
Ayant pour Chef *Préſomption*,
Et groſſiſſant ſa faction
Des Peuples nez dans *Indigence*;
Peuples vivans d'invention,
Chez Poesie elle a, dit-on,
Saiſi maint Fort, maint Baſtion,
Et mainte Place d'importance.
Sonnet, ce Fort, qui ſous Gombaud,
Sous Sarrasin & ſous Voiture,
Sembloit, par ſon Architecture,
A l'épreuve de tout aſſaut.
Stances, d'où tant de ſaints Cantiques
Ont fait ſous Godeau, ſous Testu,
Retentir leurs ſons magnifiques:

Maint autre Fort eſt abbatu.

MADRIGAL ſeul, par ſon aſſiette,
(Car d'Ignorance il eſt voiſin)
A trouvé grace, & ſon deſtin,
Eſt d'être l'obſcure retraite
De qui, de rimer entêté,
Plein d'une ſotte Vanité,
Veut, ſans génie, être Poëte.

Tous ces Forts ainſi ruinez,
Ou la plûpart abandonnez;
COTHURNE auſſi tombé par terre:
Ignorance, par trahiſon,
A tranſporté leur Garniſon
Dans OPERA, Château de verre.

Là, promettant aux *Paſſions*,
Même autorité qu'en *Tragique*,
Et ſur l'oiſiveté publique
Leur aſſignant des Penſions,
Elle a trompé leur politique,
Car ces promeſſes ſont Chanſons.

Dans OPERA toujours gênées,
Ces Paſſions infortunées,

Sont tous les jours, en cent façons,
Par des Sorciers emprisonnées.
  Là, leur Capitaine PATHOS
A perdu sa force divine,
Et ne fait plus que par machine
Agir les Dieux & les Héros.
  On le croiroit presqu'en démence,
Car quand l'objet, la circonstance,
Nous doit imprimer la terreur,
Dans des sujets remplis d'horreur;
Dans sa colere & sa fureur,
On le voit qui chante & qui danse.
  Enfin, languissant, abbatu,
Sous un pouvoir si tyrannique,
On veut, que né pour la Vertu,
Il quitte le ton pathétique,
Par où le Vice est combatu;
Et que d'un air fade il s'applique
A célébrer *Amour lubrique*,
Plaisirs, Jeunesse, & cætera.
Car c'est toujours dans OPERA,
Sur ces belles maximes-là.

Que roulent Chanſons & Muſique.
   Dans un pareil renverſement,
Poesie à peine reſpire ;
Le ton Horace ſeulement
Se conſerve encore un moment
Dans *Santeüil*, *Boutard* & *Commire*.
   Mais quelque jour, ces tons divers,
Seront ranimez par vos Vers ;
Vous rétablirez leur Empire.
   C'eſt, de l'air dont vous commencez,
Ce que votre Eſprit ſe propoſe,
Du moins en tout ce qu'il compoſe,
Des deux Peuples que j'ai tracez,
Et de Poesie & de Prose,
Les Ennemis ſont terraſſez.
   Les Peuples d'*Expreſſions baſſes*,
Languiſſent, tombant à vos pieds.
Ceux de *Phœbus* humiliez
Perdent devant vous leurs échâſſes.
   Déſeſpérant d'être approuvé
Des Grands, jadis ſes Idolâtres,
Mauvais Goût fuit, & s'eſt ſauvé,

Dans les Farces de nos Théâtres.

Pointes, Peuples séditieux,
Dont le talent est de surprendre,
En jettant de la poudre aux yeux,
Ne peut, chez vous, rien entreprendre.

En vain il ose protester,
Qu'il a deux mille ans d'hypoteque,
Et qu'on devroit le respecter,
En faveur du fameux SENEQUE.

En vain a-t'il de son clinquant,
Paré maint Auteur important,
Gâté jusqu'au charmant VOITURE;
Toujours on vous voit l'attaquant,
Toujours Ami de la Nature,
Vous démasqués son faux brillant.

Ainsi par vous *fausses pensées*,
Antithéses & *Jeux de Mots*,
Elégances trop compassées,
Dont la lueur surprend les Sots,
De votre Empire sont chassées.

Tout cela fuit delà les Monts;
Ou ne reste dans nos Cantons

Qu'*incognito* dans les Boutiques,
Où gisent ces Peuples étiques,
Enflez de vent comme Balons,
Qu'on nomme *Recüeils Poëtiques*.

Le *Stile dur*, ce Peuple affreux,
Qui, né sous un Ciel orageux,
Me marche jamais dans la Plaine;
Mais qui par des Monts escarpez,
Et de Torrens entrecoupez,
A qui le suit fait perdre haleine;
Ce triste Peuple implore en vain
Stace, *Nerveze*, ou *Chapelain*.
Si ces grands Chefs osent revivre
Dans leurs pesans imitateurs,
Vous ne cessez de les poursuivre;
Et quels que soient leurs Sectateurs,
Vous confondez leurs entreprises,
Et les raillant tous, sous un ton
Où les pointes vous sont permises,
Vous dites que chacun n'est bon
Qu'à servir, où l'on vend le plomb,
D'enveloppe à des Marchandises

Aussi lourdes que leur jargon.
Les gens ennemis du Vulgaire,
Gens à quatre épingles tirez,
Qui fuyant la route ordinaire,
Aiment les sentiers égarez :
Précieux, qui sur tout rafinent,
Dont l'air, le ton est affecté,
Se sont retranchez, où dominent
Petit Esprit & *Vanité*.
Mots nouveaux & *Phrases brillantes*,
Venant en foule à leur secours,
Des Femmes qui font les Sçavantes,
Ont infecté tous les Discours.
Un Peuple à celui-là semblable,
De Sçavoir faisant Vanité,
Est de vous aussi rejetté,
Peuple, ami de l'obscurité,
Qui sous Ronsard fort respecté,
Joüissoit d'un sort honorable;
Mais qui maintenant rebuté,
Ne trouve d'accüeil favorable
Que chez certaine Faculté.

Là, mots qu'ensemble on ne voit guéres,
Que hors de là l'on n'a point vûs,
Semblent avoir rares Vertus;
Et moins ces mots sont entendus,
Plus ils paroissent salutaires.

Pour ce jargon à demi Grec,
Chacun saisi d'un saint respect,
Fait au hasard ce qu'il ordonne;
Si-tôt qu'il parle, il n'est personne
Qui n'aime à le voir discourir,
Et qui n'espere de guérir
Par la drogue qu'il assaisonne.

Enfin, si grands sont ses appas,
Telle est sa force & sa puissance,
Qu'un Malade ne voudroit pas
Guérir malgré son Ordonnance.

Mais par tout ailleurs mal reçû,
Galimatias ayant conçû,
Que trop de gens osoient apprendre
Ce point qu'il croyoit ignoré,
Que *quand on parle, il faut s'entendre*,
S'est d'un autre asyle assuré.

Loin du ſentier que l'Evangile
Trace aux parfaits, aux vrais Dévots,
Il a d'inexpliquables mots
Embarraſſé le dévot ſtile.
De ce ſubtil rafinement,
De ce langage obſcur, qu'ignore
Tout bon Chrétien, qui ſimplement,
Servant ſon Dieu, l'aime & l'adore,
Naît maint ſuperbe entêtement,
Mainte chimere, & pis encore.
Fuyez, fuyez (car je vous dois
Sur ce ſujet bien plus inſtruire,
Que ſur les Regles & les Loix
Qu'il faut garder pour bien écrire.)
Fuyez ce ſaint *Galimatias*,
Qui commence & n'acheve pas,
Et ſouvent détruit l'édifice;
Qui met l'eſprit dans l'embarras,
Et laiſſe le cœur dans le Vice.
*Avoir pour l'*ETRE SOUVERAIN,
Amour qui tout Amour ſurpaſſe;
Et ne jamais faire au Prochain

Ce qu'on ne veut pas qu'il nous fasse ;
Craindre les feux dont Dieu menace,
Désirer le Ciel, l'espérer,
Et ne pouvant rien sans la Grace ;
Par la Priere l'implorer ;
C'est-là ce qu'un Chrétien doit faire ;
A tous Dévots de tous Etats,
Cet Evangile est nécessaire,
Cela n'est point *Galimatias.*

Mais retournons aux Loix du stile,
L'*Outré*, le *Froid*, le *Puérile*,
Stile trop *sec*, ou trop *diffus*,
Seront encor par vous vaincus.

L'*Outré* des bords de la Garonne ;
A beau venir vous insulter,
Par tout vous sçavez éviter
Son air & sa phrase Gascone ;
Et votre esprit même s'étonne
Que d'autres daignent l'écouter,
Et que dans maints Panégyriques,
Dans maintes actions publiques,
On semble encore le goûter.

Sur tout, ſçachant combien déroge,
S'avilit un Prédicateur,
Quand, par un récit impoſteur,
Ou par un ton lâche & flateur,
Il profane un Funébre Eloge;
Vous voudriez que l'Orateur,
Du ſaint Evangile Interpréte,
Sçût garder, comme a fait * ROQUETTE,
Dans les loüanges d'un Mortel,
Et du Bon Sens la Loi diſcrete,
Et le reſpect du ſaint Autel.

Vous renvoyez à * *Théophile*
La froide & ſotte alluſion,
Où *rougit de confuſion*
Un poignard, d'où le ſang diſtile;
Ce trait ſi froid, ſi puérile
Vous remplit d'indignation.

Exact dans votre Diction,
Vous ſçavez, quand il le faut faire,
La haſarder un peu pour plaire,

* *Oraiſon Funébre du Roi d'Angleterre.*

* *Dans la Tragédie de Thiſbé, Deſpréaux s'eſt auſſi ſervi de cet exemple.*

Préférant toujours l'*Onction*
Aux féches Loix de la Grammaire.
Sur ces Loix vous êtes févére,
Mais non, au point, Critique auftére,
De crier au meurtre, au fecours,
Quand une Voyelle infolente,
Rendant la phrafe moins coulante,
D'un léger choc heurte un Difcours.
Vous riez, voyant un Critique,
Qui s'eft à ce vil foin borné,
Sur un mot, un *Rien* mal tourné,
Former un Procès juridique,
Et vouloir que foit condamné,
L'Auteur qui fe l'eft pardonné.
Vous deftinez mieux votre zele;
Dans un Difcours toujours fenfé,
D'un mot impropre, ou mal placé,
Vous méprifez la bagatelle.
Mais loin, Difcours mal digéré,
Qui dans cent redites frivoles
Promenant un fens égaré,
Ne l'arrache, que délabré,

D'un labyrinthe de parôles.

Fixé fur les points importans,
De votre fujet toujours maître,
Vous fçavez bien avoir le tems,
D'être auffi court qu'il le faut être.

Finiffons donc. Tant d'Ennemis
De *Netteté*, de *Politeffe*
Et de *Bon Sens*, & de *Jufteffe*,
Jamais chez vous ne font admis.

Ne prenant jamais pour fublime,
L'*Outré*, le *Faux*, ni le *Gafcon*,
Et le VRAI feul vous paroît bon,
Et le BON feul a votre eftime.





SUR LA PERTE DU TEMS AU JEU.

A. M. D. M.


Ous trouvez mauvais que je sorte,
Ou veüille au moins gagner la Porte,
Quand chez des gens, que par devoir,
Ou par Amitié je vas voir;
J'arrive, & trouve la cohuë,
De deux ou trois Tables de Jeu,
Dont me déplaît autant la vûë,
Que ma présence leur plaît peu.

* *Mademoiselle Joly de Menainville, fille d'esprit qui ne jouë que par complaisance, & qui semblant faire icy l'Apologie du Quadrille, le tourne en ridicule.*

Hé bien, direz-vous, on vous passe,
Que le Jeu, sans lui faire grace,
Soit pour vous objet ennuyeux ;
Mais vous, croyez-vous faire mieux,
En demandant, comme vous faites,
Qu'est celui-ci ? Qu'est celui-là ?
Est-ce un Bourgeois ? A-t'il des Dettes ?
A quoi monte le Bien qu'il a ?

Ces questions de vous font rire,
Autant que le Jeu vous inspire
D'averſion & de mépris.
Le beau Turlu qui vous a pris :
Or, ſçachez donc, (par parentheſe,)
Qu'ici chacun a ſon défaut.
Mais du Jeu reprenons la Théſe,
Et parlons-en, puiſqu'il le faut.

Rien ne vous semble moins sortable,
Que de ficher contre une Table,
Et d'y brider, comme un Oyson,
Un homme doüé de raison;
Et là, d'un air presque stupide,
Lui faire, sans jamais penser
Rien d'important, rien de solide,
Passer son tems, pour le passer.

D'accord; mais puisque c'est l'usage,
Suivi du Fou, souffert du Sage,
Pourquoi seul vous en excuser?
Et superbement refuser
La Carte, que ceux qu'on visite,
Courent d'abord vous présenter;
Pourquoi seul vous faire un mérite,
De brusquement la rejetter?

C'est à cet usage commode,
Que notre siécle doit la mode,
Propre aux Muets, utile aux Sourds,
De choisir, de prendre ses jours,
Jours, où tour à tour on s'assemble,
Et l'on trouve l'invention
De converser toujours ensemble,
Sans nulle conversation.



Tout Entretien seroit étique,
Si l'on proposoit, à l'antique,
De s'entretenir en parlant,
Et dans quel état violent
Seroit-on? ne sçachant que dire,
(Et n'ayant pas même toujours,
De son prochain lieu de médire,)
S'il falloit fournir au discours.

Vous le sçavez, sans qu'on le dise,
Dans les maisons, où l'on s'avise
De croire encor, comme autrefois,
S'imaginoient nos bons Gaulois,
Que la parole fut donnée,
Pour s'en servir dans l'Entretien;
La Compagnie est étonnée,
S'entre-regarde & ne dit rien.

Ou, si rebelle à la coutume,
Par trop d'audace, elle présume,
Qu'on pourroit encor maintenant,
Se parler en s'entretenant,
Doit-on compter pour des paroles,
Et pour raisonnable Discours,
Le son de ces Discours frivoles,
Ausquels il faut avoir recours.

Après avoir dit les Nouvelles,
Parlé d'Etoffes, de Dentelles,
Loüé d'abord, puis condamné,
Toupet *en* Barbet *tignoné,*
Sur le beau Tems, ou sur la Pluye,
On se jette à travers les choux,
Puis on bâille, puis on s'ennuye
Disant : Hé bien, que dirons-nous?

Si par hasard quelqu'un, capable,
D'un Entretien plus raisonnable,
Se mêle à son tour de parler ;
L'un ne pense qu'à s'en aller,
L'autre, disant : Suis-je à l'Ecole,
Pour m'entretenir en Pédant?
Se leve, & coupe la parole,
Au beau discoureur imprudent.

Graces au Jeu, chacun à l'aise,
Dans son Fauteüil, ou sur sa chaise,
Converse sans tant d'embarras,
Pourvû qu'il sçache, en certains cas,
Nommer Carreau, Cœur, Treffle, ou Pique,
Et demander : A-t'on passé ?
C'est-là toute la Rhétorique,
D'un homme, au Jeu, sage & sensé.

Jamais commodité plus grande :
Qu'un Entretien, qui ne demande,
Aux gens d'Esprit, non plus qu'aux Sots,
Par-ci, par-là, que quelques mots ;
Où, quand seroit pure sotise,
Le profond silence gardé,
Comme Vertu, Sagesse exquise,
Et vrai mérite, est regardé.

Où le refus, l'incomplaisance,
Se permettent sans consequence,
Où chacun se fait une Loi,
De ne s'interesser qu'à soi;
Et de son mieux, hâte & procure
L'infortune de son Prochain;
Et sur ses dépoüilles assure
L'espoir du profit & du gain.

Asile ouvert à la Molesse,
Ressource honnête de Paresse,
Sûr garant de la Liberté,
Doux emploi de l'Oisiveté;
Art de bannir de la Mémoire
Tous souvenirs inquiétans,
Et de mourir avec la gloire
D'avoir bien sçû tuer le Tems.

Avoüez que l'Homme est loüable,
De pouvoir, quand l'ennui l'accable,
De son ennui se faire un Jeu;
C'est en quoi, d'un commun aveu,
Consiste l'humaine Sagesse.
On n'a donc lieu que de loüer,
Celui qui, jusqu'à la Vieillesse,
Et demande & donne à joüer.

AINSI, mon illustre Voisine,
Sur le Jeu, votre esprit badine,
Et peut-être le combat mieux,
Que quand j'ose, plus sérieux,
Soutenir, qu'en bonne Morale,
Est défendu trop de loisir,
Et que la défense est égale,
De perdre son tems à plaisir.

Tout ce, qu'au reste, je puis dire,
Des questions dont j'ai fait rire,
C'est d'avoüer, qu'on eût raison,
Et qu'enfin, sans comparaison,
Toujours vaut mieux, je vous l'accorde,
Se taire, comme j'aurois dû,
Que risquer, de parler de corde,
Dans la Famille d'un pendu.





SUR
MA VIEILLESSE.

*A M*****

PAR quelle étrange politesse,
Portez-vous la mauvaise foi,
Jusqu'à me flatter de jeunesse,
Quand je vois mourir de vieillesse,
Des Vieillards, moins Vieillards que moi ?

* BALNUS, mon Compagnon de Classe,
Vient de mourir; & si la Mort
Semble me faire plus de grace,
C'est une faveur qui menace,
D'un semblable ou plus triste sort.



* *Le Pere de la Baune, célèbre Jésuite.*

Son âge, dit-on, incapable
De résister au moindre mal,
Dans un mal peu considerable,
Par une vieillesse incurable,
L'a conduit au terme fatal.

Quelle esperance m'est donnée,
Avec un sang non moins glacé,
D'avoir une autre destinée,
Que celle qu'il a terminée,
Dans un âge moins avancé?

Quel Discours encor plus étrange,
Tient le bon * *Glascart*, s'il vous dit:
Que l'âge en moi rien ne dérange,
Puisque je bois, & que je mange,
Toujours d'un égal appetit!

Vainement, Medecin commode,
Esculape moins entêté;
Il me laisse vivre à ma mode,
Et m'affranchit de la méthode
Prescrite par la Faculté.

* *Fameux Medecin.*

QUAND, par son obligeant génie,
Ce docte & sage Medecin,
M'épargneroit sa tyrannie;
Pourroit-il garantir ma vie,
D'un plus formidable assassin?

CONTRE moi, tyran intraitable,
Le Tems n'a-t'il pas conspiré?
Et de sa Faux inévitable,
Le coup est-il moins redoutable,
Quoiqu'il soit encor différé?

VOUS trouvez dans mon bon visage,
Un long présage de santé;
Mais je trouve, en comptant mon âge,
De ma fin prochaine un présage,
D'une toute autre autorité.

INSENSÉ l'homme, qui s'obstine,
A se croire loin du trépas,
Quand les débris de sa machine,
D'une entiere & prompte ruine,
L'avertissent à chaque pas!

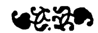
Helas ! sous l'éclat équivoque,
D'un teint, dont on paroît surpris ;
Mais, dont moi-même *je me mocque*,
Je sens, d'un Corps qui se disloque,
De jour en jour quelque débris.

A ma légere & droite allure,
On croit que fermes sont mes piés ;
Mais le chemin, pour peu qu'il dure,
Fait, qu'au contraire, on se figure
Qu'ils sont tous deux estropiés.

Pour toute voix, à basse notte,
Pour tout bredoüilleur je suis sourd ;
Moi-même, à mon tour je marmotte,
Et sens que ma vieille voix trotte,
D'un pas plus tardif & plus lourd.

Déja de ma cuillier je moüille,
Ce qui se trouve en son chemin ;
Et j'entens ceux qu'elle barboüille,
Se plaindre, & tout bas chanter poüille,
A ma vieille & tremblante main.

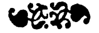
Mais, de mon propre témoignage,
Je n'aurois pas ici besoin ;
Par leur air & par leur langage,
De me représenter mon âge,
Tous ceux que je vois, prennent soin.



A peine fais-je une visite,
Qu'on ne me fasse appercevoir,
Que, comme déja décrépite,
Ma vieillesse par tout n'excite,
Désir, ni plaisir de me voir.

Quand je sors, on dit: Prenez garde,
A descendre seul l'escalier,
A votre âge trop on hasarde ;
Et, comme un soin qui le regarde,
Chacun prend soin de m'appuyer.

Vous aimez mes Vers & ma Prose ;
Mais faites-m'en ici l'aveu ;
Vous n'en admirez qu'une chose ;
C'est qu'à mon âge je compose,
Avec quelque reste de feu.



Si ma main toujours naturelle,
Peint avec feu, ce qu'elle peint,
Ce feu n'eſt plus qu'une étincelle,
Dont la lueur ſe renouvelle
A meſure qu'elle s'éteint.

Je n'ai donc, du tems qui me reſte,
Qu'à tâcher de tirer du fruit;
Et ſoumis à l'Ordre céleſte,
Fuir, du Péché que je déteſte,
Le vieux penchant qui m'y conduit.

Soumis à cet Ordre ſuprême,
J'attens que l'Auteur de mes jours,
Puiſqu'il connoît mieux que moi-même,
Ce qui me convient, & qu'il m'aime,
En meſure à ſon gré le cours.





AUTRES STANCES

DE LA MESME MESURE,

SUR MA VIEILLESSE.

ABANDONNÉ dans ma vieillesse,
Autant qu'autrefois recherché,
A mes ennuis, à ma tristesse,
Nul aujourd'hui ne s'interesse,
Nul aujourd'hui n'en est touché.

QUE faire? Faut-il que j'accuse
Mes Amis d'infidélité?
Et, sans écouter leur excuse,
Que les derniers chants de ma Muse,
Soupirent un air irrité?

Du Monde à quoi donc sert l'usage?
Que me sert de l'avoir connu,
Si, vieux Philosophe, moins sage,
Je viens démentir le langage,
Que jeune j'ai toujours tenu?

J'ai dit en Vers, j'ai dit en Prose,
Qu'il étoit peu de vrais Amis:
Que sous ce titre on se propose,
Quiconque joüit, ou dispose,
Des divers biens qu'on s'est promis.

Or, à quel intérêt engage
Un Vieillard presque décrépit,
Qui même, dans le plus bel âge,
N'eut d'autre richesse en partage,
Qu'un peu de droiture d'esprit?

A ce peu de bon or si rare,
Fit-on jamais autant la cour,
Qu'à l'or qui brille & qui nous pare,
Ou, dont l'éclat chez un Avare,
N'en met que la folie au jour.

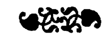
Mais quoique la Raison n'attire
Que peu d'égards pour qui la suit,
Un peu de Raison peut suffire,
Par les doux fruits qu'on en retire,
Pour pardonner à qui nous fuit.

N'estre recherché de personne,
Est au fond un heureux destin :
Quand le Monde nous abandonne,
De cent & cent dégoûts qu'il donne,
Le remede est prompt & certain.

Dois-je me plaindre qu'on me fuie,
Ou, qu'à me voir on songe peu ?
Quand fuit aussi ce qui m'ennuie,
Et, comme à l'abri de la pluie,
On me met à l'abri du Jeu.

J'ai trop fait voir qu'intolérable
M'étoit le Monde, où pour joüer,
Et perdre un tems irréparable,
On court entourer une Table,
Et sur un siége se cloüer.

Nulle politeſſe hypocrite
Ne gêne ma ſincérité ;
Et moins le Monde me viſite,
Moins je vois d'eſprits faux qu'irrite ;
Mon amour pour la Verité.

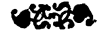


Je ne ſuis plus contraint de faire
Ou ſots, ou flateurs complimens,
A la Beauté ſéxagénaire,
Qui veut encore, & qui croit plaire
Sous de jeunes ajuſtemens.

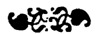


A l'Auteur qui croit bien écrire,
Et dit toujours : *Voilà du neuf*,
Je me vois diſpenſé de dire,
Que de vingt pages qu'il vient de lire,
Il faut en effacer dix-neuf.

Je ne ſuis plus, avec inſtance,
De toutes parts ſollicité,
Ni dans la triſte circonſtance,
Où donne ſi peu d'aſſiſtance,
Mon impuiſſante Charité.



Dans les matiéres conteſtées,
Je n'ai point la douleur de voir,
Juſqu'à des Femmes entêtées,
Du Parti qui les a flatées,
Les décider ſans les ſçavoir.



Ni de Pédant, qui d'eſprit rare,
Se croit flaté, quand faux Sçavant,
En ſubtiliſant il s'égare,
Et dont l'Avis toujours biſare,
N'eſt que *Verbiage* & que vent.

Ni ces gens de Parti contraire,
Haine & fiel toujours reſpirant,
Auſquels il n'eſt que néceſſaire
D'avoir un cœur humble & ſincére,
Pour terminer leur différend.

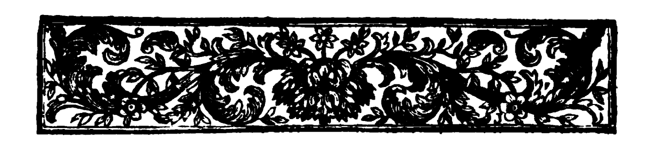
Ni le Chicanneur incommode,
Qui ſe diſant las de Plaider,
Veut de bon cœur qu'on l'accommode,
Pourvû que ce ſoit à ſa mode,
Et qu'on lui veüille tout céder.

Libre enfin dans mon caractere,
Sans le déguiser d'un seul mot,
Je puis parler, & ne pas taire,
Que le Dévot le plus austere,
Qui n'est pas humble, est faux Dévot.

Quel regret donc, quand on me quitte,
Quel regret peut m'être permis ?
Il ne me reste, foible Hermite,
A souhaiter que la visite
Des vrais Chrétiens, seuls vrais Amis.

Ainsi ma Muse me console,
Et sous quelques traits naturels,
Me traçant ce Monde frivole,
M'en fait mieux connoître l'Idole,
Et chercher des Biens plus réels.





DERNIERES STANCES

SUR

MA VIEILLESSE.



UISQUE dans l'une & l'autre PIECE,
Où je ſuis déclaré VIEUX,
On a crû voir de ma Jeuneſſe,
Un reſte encor briller aux yeux,
Il eſt tems que, ſur ma Vieilleſſe,
Je prenne un ton plus ſérieux.

DANS ma quatre-vingtiéme année,
Eſt-il donc trop tôt de penſer,
Que ma mortelle deſtinée,
Touche à ſon terme, & va ceſſer,
Et que ma derniere journée,
Eſt celle qui va commencer?

Aurois-je dû, faisant mystére,
D'un fait trop sûr, trop attesté,
Démentir, & mon caractére,
Ami de la sincérité,
Et l'autentique Baptistaire
Où mon premier jour est daté? *

Mais quoi donc, Philosophe sage,
De tout *faux* ennemi juré,
J'aurois affecté que mon âge,
A tout venant fût déclaré,
Et sur la Mort qu'il me présage,
Je ne serois pas préparé?

Il est vrai, j'avoüe à ma honte,
Que tous ces grands, ces beaux Discours,
Le fardeau des ans que je compte,
L'aveu du danger que je cours,
Contre l'écüeil d'une Mort prompte,
Ne sont qu'un frivole secours.

* *L'Auteur est né le 10. de Mai 1648.*

CE n'eſt point par le *verbiage*,
Que l'on ſe prépare à la Mort.
Que ſert, dans le fort de l'Orage,
De ſe croire voiſin du Port,
Si, pour ſe ſauver du Naufrage,
On ne fait un nouvel effort ?

❧

QUE ſert de penſer & de dire:
Que tout Mortel meurt à ſon tour,
Si, tant qu'ici bas on reſpire,
On s'y flatte d'un long ſéjour,
S'il n'eſt aucun jour qui n'inſpire
L'eſpérance d'un autre jour ?

❧

J'AI beau dire que c'eſt folie;
Moi-même, hélas ! quoique certain,
Quoiqu'en Proſe, en Vers, je publie,
Que mon dernier jour eſt prochain,
Aujourd'hui, que je ſuis en vie,
J'eſpere encor vivre demain.

❧

Toujours foible (quoique je dise,)
Toujours voulant, ne voulant pas,
De la Vertu que j'ai promise,
Me démentant à chaque pas,
Et du Monde que je méprise,
Toujours sensible aux faux appas.

❧

Grand Dieu! qui connois ma foiblesse,
Répands ta Grace, & que toujours,
La liberté qu'elle me laisse,
Signale, augmente le secours,
Qui seul peut aider ma Vieillesse,
Et rendre heureux mes derniers jours.

❧

De cette *liberté*, rebelle,
Efface de ton souvenir,
La route souvent criminelle,
Qu'aveugle elle m'a fait tenir,
Et dont ta Bonté paternelle,
A différé de me punir.

❧

SEIGNEUR, acheve ton Ouvrage ;
Et par ton ſecours tout-puiſſant,
Empêche que d'un vain langage,
Ma foibleſſe ſe repaiſſant,
N'étouffe au déclin de mon âge,
Un fruit qui n'eſt que commençant.

❧

D'ILLUSION folle & groſſiere,
Sans avoir lieu de les traiter,
Comme humble & fervente Priere,
Daigne, SEIGNEUR, daigne écouter,
Les Vers qu'au bout de ma Carriere,
Mon triſte cœur me fait chanter.

❧

C'EST lui, c'eſt mon cœur qui ſoupire,
Qui s'éleve à TOI par ſes cris,
Qui gémit encor ſous l'empire
D'un Corps, où ſans TOI je péris ;
C'eſt à lui que ta GRACE inſpire,
Et dicte les Vers que j'écris.

❧

Puisqu'en TOI seul je me confie,
Change en Amour surnaturel,
En Amour qui me justifie,
Ce que mon cœur a de charnel;
Et fais, m'ôtant bien-tôt la vie,
Que cet Amour soit éternel.

De toute Dispute inutile,
Jusqu'à la Mort préserve-moi;
Sans raffiner sur l'Evangile,
Que j'en fasse ma seule Loi;
Et de l'Eglise, Enfant docile,
Je vive & meure dans sa Foi.



VERS

Que l'Auteur a crû devoir mettre à ſa Porte, pour éviter les ſollicitations dont il s'eſt vû accablé.

DE PAR CELUY

QUi doit à l'Amitié la paix douce & tranquile,
Dont, ſans ambition, dans cet heureux Aſyle,
Et content de ſon ſort, il joüit aujourd'hui;
On fait scavoir, que, qui s'adreſſe à lui,
Pour obtenir la faveur & l'appui,
Du nouveau Preteur de la Ville,
Implore un crédit inutile.
Non, qu'il manque de charité,
Ou que, comme le Rat reclus dans un fromage,
Il ne ſoit attentif qu'à ſa commodité.
De ſon peu de fortune il ſçait mieux faire uſage,
Et n'a pour le prochain que trop d'humanité.
Mais de ſon bienfaiteur il connoît l'équité;
Sûr que le Magiſtrat, non moins ſage qu'habile,
Bon Citoyen, ſenſible aux diſgraces d'autrui,
Choiſira les moyens d'en ſoulager l'ennui,

Il laiſſe à ſa prudence un choix ſi difficile ;
Et croit, de ſes bienfaits qu'à toute heure comblé,
Sa reconnoiſſance la moindre,
Doit l'empêcher d'aller ſe joindre
Aux importuns dont il eſt accablé.

AUTRE INSCRIPTION.

Sur le peu de vrais Amis.

CONTEMNI ET CONTEMNERE.

AYant de plus en plus, en vieilliſſant, appris ;
Que des Amis du temps l'eſtime & le mépris,
Se meſurent à la fortune ;
De tous ces faux Amis, enfin, deſabuſé,
Je ſçay, ſans nul chagrin, en être mépriſé ;
Je ſçay les mépriſer, ſans fiel & ſans rancune.



AUTRE INSCRIPTION.

Sur les peines attachées à la vie.

ON dit que, quand le fameux Promethée,
Voulut de terre, encor mal humectée,
Bâtir le corps du premier des humains;
Trois fois l'ouvrage échapa de ses mains.
La terre alors, sans consistance stable,
N'étoit que poudre ou sec, & menu sable:
Le pauvre Sire en vain recommença,
Jusqu'à trois fois, trois fois se déplaça
Quelque morceau. De dépit & de rage,
Il en pleura. Mais, plus heureux que sage,
Si l'on en croit ce fidéle recit,
Ce fut par-là qu'enfin il réüssit.
Car de ses pleurs la terre détrempée
Devint docile, & forma la *Poupée.*
Et c'est de-là que, de pleurs arrosé,
Pleure en naissant, tout humain composé,
Et qu'ici-bas la vie a peu de charmes,
Qui tôt ou tard ne soient mêlez de larmes.

Nota. *On n'a point mis dans ce Recueïl la Priere à JESUS-CHRIST ; parce qu'on la trouve chez le même Imprimeur, dans un Volume separé, avec les Réflexions ausquelles ce petit Poëme a donné lieu.*



A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURY.

* LA PAUSE, dont l'Eloquence,
Est connuë à la Ville, est connuë à la Cour;
Zelé Voisin, me gronde chaque jour,
Et peu s'en faut, qu'en consequence,
Il ne s'exprime sans détour,
Et ne traite *d'impertinence*,
Ce qui m'a fait tarder de venir à mon tour,
Rendre hommage à VOTRE EMINENCE.

Moy, qui connu de vous, presque depuis l'enfance,
Aurois dû le premier chez vous me faire voir,

* *M. l'Abbé de la Pause, qui a prêché l'Avent devant leur Majestez.*

Le premier accourir m'acquitter d'un devoir,
Dont la pareſſe étonne & la lenteur offenſe.

Quand je m'excuſe & dis qu'après trois fois quinze ans,
Que j'ay paſſez loin de votre Préſence,
Je n'oſe me flatter, qu'une ſi longue abſence,
Vous ait laiſſé de moy quelques traits reſſemblans.
Il me répond que c'eſt Vous faire injure,
Et que j'ay dû ſçavoir, comme chacun l'aſſure,
Qu'avec les ſublimes talens,
Qui vous font partager la gloire,
Des Grands, des beaux Eſprits, des Eſprits excellens,
On admiroit en Vous une heureuſe memoire.

Qu'enfin, du ſouvenir qui de tout le paſſé,
Quand il vous plaît, Vous rappelle l'hiſtoire;
Il ſçavoit que mon nom n'étoit pas effacé,
Que même avec plaiſir Vous étoit retracé,
Le temps, ce premier temps, qui par le privilége
De l'amitié qu'enfante le Collége,
Sembloit m'avoir permis,
De me dire aujourd'huy de vos plus vieux amis.

Il est vray; vous aimer alors & vous connoître,
Ce fut pour moy tout un;
Le merite à tout âge, au-dessus du commun,
Pour être aimé, n'a qu'à paroître,
Sur tout quand on y joint l'attrait & la beauté,
De l'humeur obligeante & de la politesse;
Bref, qu'on est tel que Vous avez été,
Dés votre premiere jeunesse:

C'est-là de quoy je me souvien,
Tout aussi-bien que Vous, peut-être mieux encore,
Du moins s'il s'agissoit de dire, à qui l'ignore,
En ce temps-là combien,
Votre merite en commençant d'éclore,
Vous faisoit estimer & rechercher de tous,
Je le dirois plus hautement que Vous.

On sçait trop bien que votre modestie,
Loin de vous faire convenir
De ce premier éclat de votre Illustre vie,
Semble vous en avoir ôté le souvenir.
Mais moy qui du détail d'une vie aussi belle,
Tiens dans mon cœur le Registre fidelle,
J'ay des preuves en main, du merite éclatant,

Que j'ay vû presque naître,
Et de celuy qu'en temps plus important,
Vous avez fait connoître,
Et qu'on a vû toujours aller en augmentant.

Or, pourquoi donc, depuis que de ce vrai merite,
La récompense éclate, & qu'à peine appellé
Auprès du ROY, s'est pour lui signalé,
Par votre sage & prudente conduite,
Le zéle auquel l'aimable Prince excite,
N'avez-vous eu de moi ni lettre ni visite ?

Pourquoi, depuis que le Monarque instruit,
Par une douce experience,
Des heureux soins, dont il cueille le fruit,
En vos conseils a mis sa confiance ?
Et que déja par une longue paix,
Serrant des Souverains le noeud qui les accorde,
On vous verra peut-être éteindre desormais,
D'une sage douceur n'employant que les traits,
Les feux que dans l'Eglise allume la discorde;
Et faire sous un ROY, par vos leçons formé,
De son Auguste Epouse aidé par la sagesse,
Pere de ses Sujets, respecté, craint, aimé,

Renaître l'âge heureux, où l'on vit la molleſſe,
Et le luxe bannis enrichir la Nobleſſe.
Et ſans avoir à craindre & lieu d'être allarmé,
Le Peuple en ſon état ſe tenant renfermé,
Goûter de ſon travail la Paix & la Richeſſe.

Enfin depuis que de votre vertu,
Brille ſur vous la couleur éclatante,
Et que ſelon nos vœux, & la publique attente,
De la Pourpre Romaine on vous voit revêtu;
En ſi beau champ pourquoi me ſuis-je tu,
Et n'ai-je pas auſſi pris l'air de confiance,
Avec lequel, tant d'autres moins connus,
Dés votre premiere Audience,
Pour vous feliciter ſont en foule venus?

Je l'aurois pû, puiſqu'enfin c'eſt la mode,
Quand la faveur rit à quelqu'un,
De courir l'accabler d'un reſpect incommode,
Et de l'aſſaſſiner d'un encens importun.

Mais toujours ſimple, & s'il étoit poſſible,
Zelé pour Vous, encor plus qu'autrefois,
J'ay crû devoir vous épargner le poids

D'une complaisance penible.
Je l'avouray de bonne foy,
Pour m'excuser c'est la plus courte voye,
Et même à votre égard la meilleure, je croy,
Si vous vous souvenez de moy,
Autant qu'on veut que je le croye.
Vous vous ressouviendrez de la simplicité,
Que dans le temps que j'ay été,
Ne me fut que trop ordinaire,
Et qu'amy de la verité,
A la moindre duplicité,
Mon esprit toujours contraire,
Peut-être fut la seule qualité,
Qui put en moy vous plaire.

J'avouray donc, que ne pouvant avoir,
Ni le talent de me faire valoir,
Ni l'art de me fourer, sans titre & sans affaire,
L'on n'a pas grand besoin de me voir;

J'ai craint qu'en me hâtant de remplir mon devoir,
On ne me demandât ce que je venois faire;
Ou que depuis long-temps, mon visage ignoré,
Ne m'obligeât, pour me faire connoître,

De décliner mon nom, & que mon nom peut-être,
Ne fut pas mieux connu, pour s'être declaré.

Depuis qu'on m'a donné l'agréable assurance,
Que vous daigniez encor de moy vous souvenir;
J'ay craint (crainte qui seule eût pû me retenir,)
Que vous ne jugeassiez que c'étoit l'esperance
De vos bienfaits qui m'aûroit fait venir.

Quand vous l'auriez pensé, ce ne seroit merveille.
Avez-vous vû quelqu'un de ma profession,
Qui ne démandât pas, approchant votre oreille,
Ou Benefice ou Pension.
Non pas, qu'il me fut agréable d'apprendre,
La part qu'à ma fortune, il Vous plairoit de prendre;
Mais je ne sçay, si c'est encor simplicité,
Ou sot orguëil, ou sage humilité.
J'ay pris l'heureux parti de ne plus rien prétendre;
(Car ne rien demander, c'est vouloir rien n'attendre)
Et me suis fait vertu de la necessité.

Presque insensible à l'amour des Richesses;
A tout riche bienfait, qui seroit mandié,
Je préfere les soins, les égards, les caresses,

Dont m'honore un ami, ſans en être prié;
Et ſi, dans cet état tranquile,
Je recevois d'ailleurs quelques nouveaux bienfaits,
Ce ſeroit pour m'aider à ſoulager le faix,
Dont j'accable la main qui ſeule eſt mon aſyle.

Mais bien loin de penſer que ce ſoit le motif
Des Vers, ſteriles fruits de ma triſte vieilleſſe,
Qu'avec crainte & reſpect ma plume vous adreſſe;
Croyez que le ſeul zele en tout temps attentif,
A tout ce qui vous intereſſe,
Ne m'a fait vaincre enfin, ma timide pareſſe,
Que pour vous ſouhaiter, par de ſinceres vœux,
* Le ſort promis à la ſageſſe,
Dans une longue vie, un ſort toujours heureux.

* *Prov. 4. v. 10.*

FIN.



TABLE

Des Ouvrages contenus dans ce Recuëil.

A

L'ART DE PRECHER.

DE L'AMITIE'.

DE L'EDUCATION DES ROIS dans leur Enfance.

TABLE.

EPITRES.

Livre premier.

Livre second.

PIECES DIVERSES.

Fin de la Table.

J'Ay lû avec un nouveau plaisir les differentes Pieces de cette nouvelle Edition, & je n'en ay blâmé que l'indifference de l'Auteur pour ses propres Ouvrages; qu'on ne peut, ce me semble, conserver avec trop de soin, ayant trouvé l'art de traiter dans une Poësie également élegante, exacte & naturelle, des Morales qu'il ne s'est crû jamais permis d'égayer par des Satyres personnelles. Fait à Paris le premier de Fevrier 1727.

FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé & feal LE SIEUR DE VILLIERS, Nous ayant fait représenter qu'il auroit composé plusieurs Ouvrages tant en Prose qu'en Vers, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilége sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant & reconnoître son zéle; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, tant en Prose qu'en Vers, en tel volume, forme, marge, caractére, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles

ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance. Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, tant en Proſe qu'en Vers, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été donnez, és mains de notre tres-cher & feal Chevalier, Commandeur de nos Ordres, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement:

Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires : CAR *tel est* notre plaisir. DONNE à Paris le sixiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cent vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, FOUBERT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale & Syndicale de l'Imprimerie & Librairie de Paris, N. 801. Folio 492. conformement aux Reglemens de 1723. qui fait défenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 11. Avril 1724.

Signé, BALLARD, *Syndic.*

ERRATA

Pag. 433. lig. 16. qu'elle ressent, *lisez*, qu'elle retient.

A PARIS,
Des Caracteres & de l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT, Imprimeur ordinaire du Roy, &c. 1728.

32





